

BLONDIN

Tome III Le Voyageur



Biographie de Jean-François Gravelet, dit Blondin, l'un des plus grands artistes du XIX^e siècle, méconnu dans son propre pays.

Par Jean-Louis Brenac

Chapitre I

Les Indes



Le Maharaja de Mysore, Chamara Wodeyar X, admirateur de Blondin²

En ce début d'année 1873, Blondin n'a qu'une idée en tête : préparer la grande tournée qu'il projette de faire aux Indes et en Australie. Comme d'habitude, il charge Stefano Parravicini de l'organiser, mais celui-ci se heurte immédiatement à une difficulté majeure : aucun des pays que Blondin prévoit de visiter ne possède de grands édifices, théâtres ou halls d'exposition, dans lesquels il puisse se produire. Il faudra donc réserver des places publiques et y édifier des enceintes provisoires. Stefano Parravicini mandate Harry Percival Lyons, le correspondant de Corbys and Parravicini en Orient, afin qu'il se mette en relation avec les municipalités des grandes villes susceptibles d'accueillir le spectacle de Blondin. De son côté, ce dernier réfléchit à la conception d'une structure aisément démontable et transportable, assez vaste pour contenir une dizaine de milliers de spectateurs tout en étant suffisamment hermétique pour protéger son spectacle des regards extérieurs.

1 - Sois vigilant si tu veux survivre

2 - Royal Collection Trust, - Albumen Print by Samuel Bourne - Prince of Wales Tour of India 1875-76.

En attendant, il prend les contrats qui se présentent et, pour débiter l'année, signe un engagement du 1^{er} au 16 janvier à l'Agricultural Hall d'Islington, à raison de deux représentations journalières, l'une en matinée, l'autre en soirée. Il partage la vedette du spectacle avec Mademoiselle Lulu, la « beauté volante », que la presse qualifie de « huitième merveille du monde » et qui, depuis son apparition en 1870 sous la direction de Farini¹, a fait courir Paris et maintenant Londres. Son numéro le plus spectaculaire est le « Lulu Leap », au cours duquel, défiant la gravité, elle semble voler directement de la scène jusqu'à une planche suspendue entre deux barres de trapèze à 8 m au-dessus de la scène et tourne ensuite trois sauts périlleux complets avant de retomber dans un filet. Âgée de dix-huit ans, habillée d'une riche tunique cramoisie et de bas de soie rose, les bras et le cou nus, cette « belle jeune fille bien formée » fait chavirer les cœurs. Des hommes de haut rang lui envoient des lettres d'amour, des cadeaux coûteux et des offres de mariage. Son succès dans les airs dépasse celui de Blondin sur sa corde.



Mademoiselle Lulu², la beauté volante

Cependant, Blondin n'est pas dupe : il connaît l'existence du dispositif imaginé par Farini qui, intégré à la scène, sert à catapulter Mademoiselle Lulu à l'insu du public et il a reconnu sans peine son filleul El Niño sous les traits de celle-ci. Il ne l'admire pas moins pour son exceptionnel don des affaires, le seul domaine dans lequel Farini l'a toujours surpassé. Ce dernier exploitera le filon de Mademoiselle Lulu jusqu'en 1878, date à laquelle celle-ci ayant été hospitalisée à Dublin suite à une mauvaise blessure, la supercherie sera découverte.

Stefano Parravicini ne lui ayant trouvé avant le mois de juin qu'un seul engagement de 15 jours, à Pâques, au Royal Cremorne Garden, Blondin a tout le temps de préparer sa tournée. Il conçoit, sur le modèle des « toiles de chasse » qui avaient été tendues en 1865 autour de la Königsplatz à Berlin afin de protéger son spectacle, une enceinte de toile capable de contenir 14 000 spectateurs. Celle-ci mesure 15 m de haut, 76 m de longueur et 61 m de largeur. Elle est tendue entre 72 poteaux de 17 m de hauteur et

1 - Voir Tome I, page 122

2 - Lulu, El Niño Farini, V&A Museum

14 pouces de diamètre à la base, reliés entre eux par un réseau de 5 000 m de cordages d'un demi-pouce. L'ensemble pèse 23 tonnes. Il estime qu'il faudra à chaque étape une quinzaine d'hommes pour monter l'enceinte et une autre équipe pour construire des estrades pour le public avec des planches achetées sur place. Il fait les plans de son enceinte et en confie la fabrication à une voilerie londonienne. Par ailleurs, il prépare tout le matériel qui lui sera nécessaire : une corde de 3 pouces $\frac{1}{4}$ de 150 m de longueur, toutes sortes de cordages, des balanciers, une bicyclette, un fourneau, des feux d'artifice, etc. Ce matériel, emballé dans de grandes caisses sur lesquelles le nom « Blondin » est inscrit en grandes lettres noires, pèse 2 tonnes.

Il est temps pour Stephano Parravicini de lui présenter les assistants qui l'accompagneront au cours de sa tournée en Orient afin qu'il puisse les préparer à leurs tâches. Ce dernier lui propose deux jeunes collaborateurs en qui il a grande confiance : Charles Law, qui parle couramment le français, en tant que fondé de pouvoirs et Charles F. Niaud, qui est français, en tant que secrétaire. Ceux-ci l'accompagneront partout désormais et sont avec lui dès les 2, 3 et 4 juin aux Royal William Gardens d'Ipswich, dans le comté du Suffolk, ainsi que les 14 et 16 juin au Clay Hall Park de Spalding, au sud du Lincolnshire.

Le *Free Press* raconte le 17 juin 1873 cette visite de Blondin à Spalding dans un article détaillé que Stefano Parravicini publie le 22 juin dans *The Era* sous forme d'un encart publicitaire et que Blondin reproduit intégralement dans la nouvelle brochure qu'il fait éditer pour la distribuer au cours de sa tournée. Qu'ils l'aient tous deux jugé remarquable est une raison suffisante pour que nous le reproduisions également ici :

« Blondin à Spalding »

« Le "Seigneur du Royaume du chanvre", autrement dit Blondin, le héros du Niagara, a rendu visite à notre cité la semaine dernière et a donné un spectacle samedi 14 juin et lundi 16 juin. Accueilli mercredi soir par une foule admirative au son d'une musique militaire, cet artiste intrépide ne lui a prêté aucune attention et s'est rendu directement au Old White Hôtel. Le jour suivant, il était debout de bonne heure et a commencé aussitôt la mise en place de la corde. Ce processus ne manque pas d'intérêt. Les personnages en scène sont : Blondin lui-même, vêtu d'une façon très commune, le bleu français prédominant ; le petit monsieur intelligent et amusant qui fait office de secrétaire, également en blouse bleue et bonnet de fourrure ; Monsieur Law, l'agent infatigable, qui ne quitte pas des yeux la demi-douzaine d'ouvriers qui l'assistent. La conversation se tient dans un français excellent, avec un accent musical et des gestes expressifs ; et les Anglais, pour lesquels ceci est quelque chose d'étrange, se tiennent immobiles et regardent, se perdant en conjecture quant à la signification de ce jargon. Pour donner une idée de la manière d'ériger un appareil aussi lourd, deux lourdes poutres sont placées sur le terrain à distance appropriée, à l'opposé l'une de l'autre, et une fondation est creusée, étayée par des lattes de bois. Une plate-forme est ensuite solidement fixée à l'extrémité de la poutre, de telle sorte qu'une fois celle-ci érigée, elle puisse donner un accès facile à la corde. Un treuil relié à l'extrémité de la poutre est alors mis en œuvre, et la monstrueuse pièce de bois est graduellement levée jusqu'à une position verticale. Pendant tout ce temps, M. Blondin est l'unique centre d'intérêt. Il est partout à la fois et contrôle tout. Dès que les poutres sont dressées, la splendide corde de manille est sortie de sa caisse et déroulée. Au prix de maints efforts, elle est hissée sur la première plateforme. Lorsque ceci est accompli, les divers tendeurs sont fixés sous le contrôle attentif de Blondin qui prend fréquemment des mesures au moyen de son mètre à ruban. Au centre sont placées les cordes et les poulies destinées à hisser les feux d'artifice qui entoureront l'intrépide français à un moment de son spectacle. Ces cordes une fois convenablement fixées, le petit Français place calmement son pied dans une boucle, se fait hisser jusqu'au sommet du second poteau et se dresse sur la plateforme en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. C'est lui qui passe le câble par dessus la plateforme avant qu'il ne soit ajusté et solidement fixé de chaque côté à des arbres. Le treuil est laissé en place pour tendre ou détendre la corde, en fonction du temps. Les tendeurs ayant été convenablement ajustés, le dispositif principal est en place. De nombreux détails doivent encore être réglés avant que la corde ne soit prête ; et comme on pouvait s'y attendre, l'artiste subit une transformation à l'approche du jour où il doit fouler son périlleux chemin. Le samedi soir, le temps menaçant dissuade de très nombreux spectateurs de venir, mais M. Blondin ne change pas son programme et au fur et à mesure du déroulement de celui-ci le public est gagné par l'admiration et l'étonnement suscités par son audace. La partie la plus amusante est celle au cours de laquelle M. Blondin cuit une omelette sur la corde et la plus impressionnante, celle où il est entouré de feux d'artifice. Le tour de la chaise, également, est inconcevable. Nous pensons cependant que le parcours à bicyclette est le plus difficile. Sans aucun doute, ce merveilleux artiste n'a aucun égal en vie et nous nous demandons même s'il y jamais eu un homme d'une telle indifférence au danger que Blondin, le héros du

Niagara. L'orchestre du 13^{ème} Régiment des Fusiliers Volontaires du Liconshire a accompagné en musique le spectacle et il y a eu en clôture un feu d'artifice tiré par Mr. Wells, de Londres. Le seul qui mérite une mention est le feu d'artifice final, tiré par M. Blondin au centre de la corde, qui était très beau, très au-dessus de l'ordinaire. L'héroïque artiste mérite le titre de "Roi du feu" en plus de ses autres titres, car il est resté sain et sauf au centre d'une boule de feu. Le spectacle a été repris le lundi soir devant un public beaucoup plus nombreux, la Compagnie de chemin de fer G.N.R. ayant affrété des trains spéciaux pour l'occasion. M. Blondin ne saurait donner un tel spectacle s'il ne disposait pas de l'aide d'agents de confiance. Depuis quelques semaines il a l'assistance de M. Chas. Law et de M. Niaud, le premier étant son fondé de pouvoir et le second, son secrétaire. Comme exposé ci-dessus M. Niaud a traversé samedi la corde sur le dos de M. Blondin et M. Law, lundi. Ce dernier a eu la responsabilité de l'affichage et des arrangements préliminaires ; et nous avons à peine besoin de dire que cela a été fait d'une manière qui est rarement vue en province. Nous avons également noté la présence sur le terrain de M. Parravicini (de la firme très connue Parravicini and Corbyn, agents théâtraux, de Londres), dont la gentillesse et la courtoisie sont très au-dessus de ce à quoi nous a habitué cette profession. »

Pendant une partie de l'été, Blondin fait une tournée en province. Il se produit :

- les 28 et 30 juin, au parc de Farleigh près de Trowbridge dans le Wiltshire ;
- un mois plus tard, les 12 et 14 juillet, aux Chalybeate Spa Pleasure Grounds d'Harrogate dans le Yorkshire du Nord ;
- le 22 juillet, au parc d'Earl Bathurst de Cirencester dans le Gloucestershire, devant 30 000 personnes, à l'occasion de la fête de la confrérie des Odd Fellows ;
- les 26 et 28 juillet, aux Montpellier Gardens de Cheltenham dans le même comté ;
- le 4 août, au parc de Wilton près de Salisbury dans le Wiltshire, devant 25 000 spectateurs, à l'occasion de la fête des Foresters ;
- et les 11 et 12 août aux Pump Rooms Gardens de la ville thermale de Leamington dans le Warwickshire.

Au terme de cette tournée en province, il revient à Londres où il apparaît le 19 août au Crystal Palace sur une corde longue de 85 m, tendue à une hauteur de 25 m au-dessus des terrasses, devant 68 000 Foresters réunis à l'occasion de leur grande fête annuelle dont Blondin est l'attraction traditionnelle. Il termine son spectacle par une traversée à bicyclette inédite qui glace le sang des spectateurs.

Après un passage le 1^{er} septembre au Tehedy parc de Camborne en Cornouailles pour la fête des Odd Fellows, Blondin fait sa dernière apparition avant plusieurs années en Angleterre à Birmingham, où il accomplit le lundi 6 septembre 1873 un extraordinaire exploit.

Depuis 1860, Blondin est déjà venu une dizaine de fois à Birmingham où il tend en général sa corde dans Aston Park, le plus grand parc de la ville. W. B. Wyatt, l'entrepreneur qui l'a engagé cette fois-ci, possède le réservoir d'Edgsbaston situé au Nord-Ouest de Birmingham et a décidé d'attirer un public un peu blasé en lui proposant un spectacle inédit : la traversée par Blondin sur une longueur de 460 mètres de cette retenue d'eau d'une superficie de 23 hectares. Quatre représentations sont prévues : les samedi 6, lundi 8, jeudi 11 et samedi 13 septembre. Cependant, la corde a été livrée en retard et le jour de la représentation son installation entre les deux énormes poteaux qui ont été plantés entre les deux rives n'est pas terminée. À 17 heures, lorsque Blondin arrive sur place, elle n'est pas encore complètement tendue. Le public s'impatiente. À 18 h, sans plus attendre, habillé en chevalier, un casque emplumé sur la tête, il se fait hisser au sommet du mât et s'avance sur la corde en trotinant. Au départ, celle-ci se trouve à 20 m au-dessus de l'eau, mais au centre, elle y plonge. Blondin ne s'en aperçoit qu'en approchant car une légère brume lui cachait jusque-là la corde. Il s'arrête, se tient sur un pied, puis s'assied. Enfin, sa décision prise, il se relève, s'avance résolument et entre dans l'eau. Celle-ci lui arrive rapidement au-dessus du genou. Il marche posément, avec précaution, et finit par émerger au bout de quelques dizaines de mètres. Il termine la traversée, salué par les acclamations du public massé sur les deux rives. Habillé maintenant en acrobate, il fait alors sans hésiter le trajet inverse, l'agrémentant de ses tours habituels.

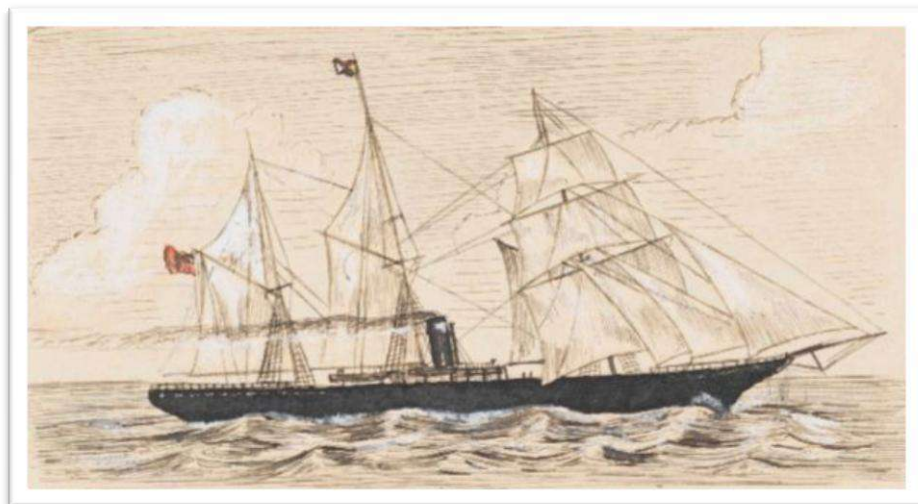
Son succès est tel que W. B. Wyatt prolonge son contrat initial avec trois représentations supplémentaires, jusqu'au lundi 22 septembre. Cependant, bien qu'encore nombreux, le public est un peu déçu car la corde, maintenant tendue, ne trempe plus dans l'eau.

Cet exploit a tellement marqué les esprits que pour le commémorer la municipalité de Birmingham a fait ériger en 1995 au-dessus de Ladywood Middleway, le boulevard circulaire qui longe le réservoir d'Edgbaston, une statue représentant Blondin en train de le traverser.



Blondin sur sa corde

Il ne reste plus qu'une quinzaine de jours avant l'embarquement pour Calcutta, le temps de mettre en caisses les dernières pièces d'équipement et d'envoyer par train à Southampton l'enceinte de toile, ses 72 mâts et les caisses de matériel, 25 t au total¹. Elles seront chargées à bord du vapeur *Pekin* de la P&O², un navire à coque de fer de 3 777 tonnes et 115,2 m de long, capable de transporter 169 passagers en première classe et 50 en seconde. Après avoir fait ses adieux à sa famille qui l'a accompagné à Southampton, Blondin embarque le 9 octobre avec Charles Law et Charles F. Niaud. Ils sont accueillis par W. Woolcott, le capitaine du *Pekin*, qui leur souhaite la bienvenue à son bord. Blondin déclare au journaliste du *Era* venu lui souhaiter un bon voyage « *qu'il s'attend au cours de ce voyage à une réception chaleureuse de la part des indigènes et qu'il compte bien les étonner.* »



Le S.S. *Pekin*³

1 - Blondin a donné des estimations très exagérées de la masse de son matériel, allant jusqu'à 40 et même 60 tonnes. J'ai eu la chance de trouver cette masse sur un manifeste de bord établi à son arrivée à Brisbane, lors du passage en douane de son matériel : il est de 25 tonnes. Par ailleurs figure le nombre de 72 pièces, ce qui confirme qu'il transportait bien les poteaux, seule explication à une masse aussi élevée.

2 - Peninsular and Oriental Steam Navigation Company; plus connue sous le sigle P&O.

3 - Album d'aquarelles de Walter H. Mayo- Septembre 1886 – Mitchell Library – State Library of New South Wales..

Les voyageurs gagnent leurs deux cabines de première classe, luxueuses et confortables. En fin d'après-midi le navire largue les amarres et prend la mer au bout du Solent, le magnifique estuaire d'une dizaine de kilomètres qui débouche sur la Manche face à l'île de Wight. Il fait escale à Gibraltar, Malte et Alexandrie avant de s'engager dans le canal de Suez, ouvert depuis 4 ans, pour gagner la mer Rouge et entrer dans l'océan Indien. Le temps est beau, la vie mondaine à bord est très active, animée par un grand nombre de jeunes émigrants anglais, pleins de morgue et d'enthousiasme, qui goûtent aux prémices de la vie luxueuse qu'ils espèrent trouver dans la colonie, sans se douter qu'un tiers d'entre eux, emportés par des épidémies, ne survivront pas à ce premier séjour. Le *Pekin* traverse la mer d'Oman, fait escale à Bombay, puis longe la péninsule indienne jusqu'à Point de Galle¹ où il fait une nouvelle escale. Après quoi, il double Dondra Head, à la pointe sud de Ceylan, entre dans le golfe du Bengale et atteint enfin Calcutta le 7 novembre après 30 jours de navigation.



Le Great Eastern Hotel à Calcutta en 1866²

Blondin se fait conduire avec ses assistants au Great Eastern Hotel, surnommé le « Joyau de l'Est », le plus ancien et le plus luxueux des hôtels de la ville, situé rue Old Court House, au centre de la ville coloniale. Établie sur la rive est de l'Hooghly, l'un des bras occidentaux du delta du Gange. Calcutta est, avec une population de 795 000 habitants³, la ville la plus peuplée des Indes britanniques et leur capitale. Celles-ci, qui comprennent alors l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh actuels, ont une population totale de 209 millions d'habitants. Le secteur européen de Calcutta est monumental, occupé par de nombreux palais construits sur un remblai bien drainé, cependant que la ville indigène est un véritable cloaque pestilentiel. Le pays subit des épidémies récurrentes en même temps que des périodes d'intenses famines. Au moment de l'arrivée de Blondin l'une d'elles sévit dans la province du Bihar, au nord du Bengale.

Peu de temps après leur arrivée à l'hôtel, un homme jeune, de forte stature, à l'épaisse moustache noire et aux sourcils très fournis, se présente à Blondin en déclinant son nom et sa qualité : Harry Percival Lyons, correspondant de Stefano de Parravicini en Asie. Il est à Calcutta depuis quinze jours et vient d'obtenir de l'administration britannique l'autorisation d'ériger l'enceinte de toile de Blondin sur le Maidan⁴, au pied de l'Ochterlony Monument¹, à la limite sud de la ville. Assis devant une bière bien

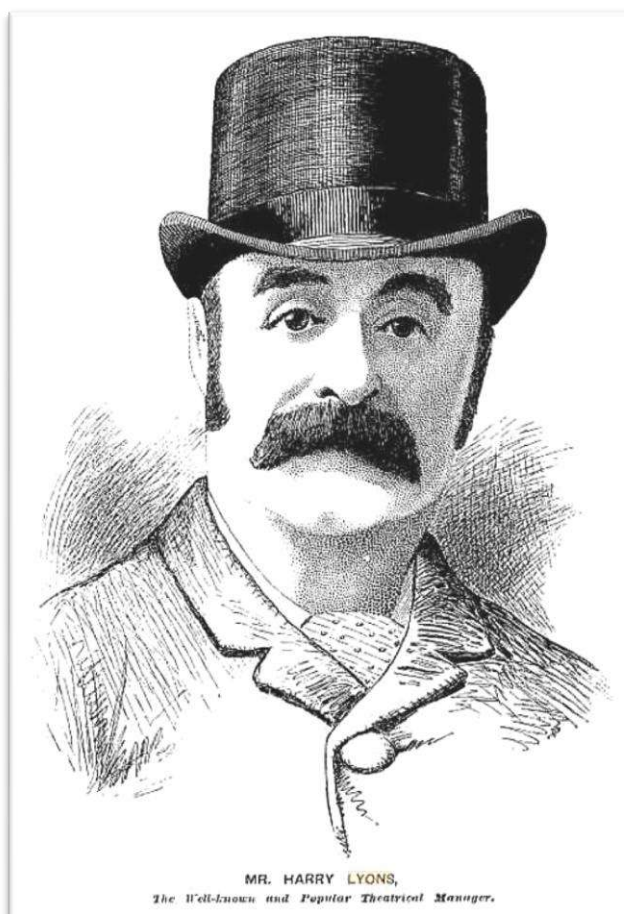
1 - Ou Galle : port situé à l'extrémité sud-ouest de Ceylan. Fondé au XVI^e siècle par les Hollandais, il est le principal port de l'île jusqu'à l'aménagement du port de Colombo

2 - Photographie de Samuel Bourne - British Library. Apparemment, les voitures garées devant l'hôtel ne sont pas des véhicules automobiles, ce qui ferait douter de la date indiquée, mais des pousse-pousse.

3 - Recensement de 1871

4 - Dans certains pays asiatiques le mot Maidan désigne une esplanade. L'enceinte de Blondin était implantée à l'emplacement de l'actuel dépôt de bus.

fraiche, Blondin et Harry font connaissance et nouent les premiers liens d'une relation amicale qui sera très fructueuse pour l'un comme pour l'autre. Né en 1845 en Tasmanie, Harry Percival a 28 ans ; il est marié et habite Melbourne. Passionné de cirque, il a fondé très jeune la Troupe des Rocky Mountains qui, ayant acquis une excellente réputation en présentant des numéros d'acrobates de haut niveau, a connu un certain succès, particulièrement en Australie-Occidentale où elle a fait une tournée en 1869. En représentation à Guildford, une agréable petite ville située sur la Swan River, à l'amont de Perth, il s'est laissé convaincre par sa jeune épouse de s'arrêter là. Il a pris la gérance de l'hôtel local, le Stirling Arms Hotel, qu'il a transformé en un lieu de loisirs très fréquenté en attirant le public de Perth et des environs par des courses de chevaux, des feux d'artifice et des numéros de cirque. En novembre 1872, ils ont cédé la gérance de l'hôtel pour aller s'établir à Melbourne où il a exercé le métier d'agent artistique. C'est là que Stefano de Parravicini l'a contacté pour lui proposer d'être son agent dans cette partie du monde².



Harry Percival Lyons en 1889³

Le Maidan est un immense champ de manœuvres d'une superficie de 500 hectares situé en bordure du Hooghly. Il est plus ou moins marécageux suivant la saison mais parfaitement praticable en ce début d'une saison particulièrement sèche. Charles Law y fait transporter le matériel, commande la quantité de planches nécessaire à la construction des tribunes et embauche du personnel. Cependant, l'érection de l'enceinte s'avère plus compliquée que prévu car, faute d'un essai de montage préalable, une foule de détails reste encore à régler. Au bout d'un mois, Charles Law en est enfin venu à bout lorsqu'un coup de vent, pourtant modéré en cette saison, suffit à faire crouler l'édifice, sans causer de dommages corporels. Il s'avère que les mâts, insuffisamment enfoncés dans le terrain meuble, se sont couchés sous l'effet du vent. Le spectacle prévu le lendemain doit être annulé, à la grande déception des spectateurs. Tout est à refaire.

1 - Cette colonne de 48 mètres de haut a été érigée en 1828 en mémoire du Major-général Sir David Ochterlony, défenseur de New-Delhi et vainqueur des Gurkhas. Elle a été rebaptisée Shaheed Minar en 1969 en mémoire des martyrs de l'Indépendance indienne.

2 - Ces renseignements au sujet d'Harry Percival Lyons sont tirés de l'article du Melbourne Punch du 31 octobre 1889 et de "A Pictorial History of the Stirling Arms Hotel Guildford, Western Australia" - 1852 à 2018- par Barbara Dundas et Rachel Squire

3 - Melbourne Punch du 31 octobre 1889

Les journaux reprochent au gouvernement de ne pas avoir proposé à Blondin un terrain plus adéquat. Le responsable rétorque qu'il n'a aucune raison d'aider un acrobate à se casser le cou.

Blondin donne enfin sa première représentation au Maidan le samedi 20 décembre à 16 h. Ce moment est particulièrement mal choisi car c'est l'heure du « Christmas Levee¹ » à l'occasion duquel tous les notables de la ville sont rassemblés au Palais du Gouvernement afin de rendre hommage au vice-roi Lord Northbrook. L'assistance à son spectacle est donc très en deçà de ses espérances : 1 500 à 2 000 spectateurs seulement, dont une majorité de natifs². À 16 heures, il sort de sa loge de toile, habillé en chevalier, le casque sur la tête, se fait hisser jusqu'au sommet de l'énorme mât de 18 m de haut et prend pied sur la petite plate-forme qui y est fixée. Il prend alors son balancier et fait solennellement la traversée au son de *The Garb of Old Gaul*, la marche des Scots Guards, jouée par l'orchestre de la ville. Après s'être changé dans la petite tente dressée sur la plate-forme, il réapparaît revêtu de son maillot d'acrobate, se tient sur la tête, fait son numéro de la chaise périlleuse et toutes sortes d'acrobaties avant de se changer à nouveau. Habillé cette fois en cuisinier, il fait cuire une omelette sur son petit poêle et trinque à la santé du public. Il fait ensuite une traversée en portant son secrétaire Charles Niaud, puis se fait bander les yeux et, recouvert d'un sac, s'aventure sur la corde en tâtonnant du pied. Il manque tomber, arrachant un cri d'angoisse au public, et termine la traversée en courant. Le clou du spectacle est sa dernière traversée, qu'il fait à bicyclette. Enthousiasmés par une telle maîtrise, les spectateurs lui font un triomphe et nombre d'entre eux parmi les natifs sont tellement abasourdis qu'ils lui attribuent un pouvoir surnaturel.

Le compte-rendu des journaux ayant été particulièrement élogieux, la deuxième représentation de Blondin, le mardi 23 décembre, connaît un grand succès en présence de nombreux notables britanniques accompagnés de leurs familles. Son spectacle est particulièrement apprécié des natifs, qui se pressent sur le Maidan, cependant que sa Majesté Wajid Ali Shah, le Nawab déchu du royaume d'Oude³, en exil à Calcutta, lui fait l'honneur de sa présence. Par contre, aucun représentant du Vice-roi ne daigne lui rendre visite. Vexé, il décide de ne pas s'attarder à Calcutta et de partir sans effectuer la traversée du Hooghly, comme il en avait tout d'abord manifesté l'intention. Après avoir donné une de ses dernières représentations le 13 janvier en soirée dans le faisceau lumineux d'un projecteur électrique installé au sommet de la colonne Ochterlony⁴, il fait ses adieux au public et ordonne à Charles Law de replier l'enceinte et de démonter les tribunes. Les planches sont mises en vente et le matériel est chargé sur un wagon de chemin de fer en gare de Calcutta, à destination de Bombay.

Inaugurée le 8 mars 1870 par le duc d'Édimbourg, la ligne de chemin de fer Calcutta-Bombay via Jubbulpore⁵ que Blondin et ses assistants vont emprunter est longue de 2 255 km. Le voyage, qui dure 70 heures, est très fatigant du fait de sa longueur et de l'épaisse fumée de charbon chargée d'escarbilles qui est émise par la locomotive. Ils quittent Calcutta le vendredi 30 janvier en début d'après-midi à bord d'un train confortable qui, après avoir remonté la luxuriante vallée du Gange sur une distance de 810 km en passant par Bénarès, atteint le lendemain en début de soirée Allahabad, une ancienne ville impériale fondée par l'empereur Moghol Akbar au confluent des deux rivières sacrées, la Yamuna et le Gange. Blondin a décidé d'y faire halte afin de prendre une nuit de repos dans un hôtel confortable. En se réveillant le lendemain matin, il constate que la bague ornée d'un gros diamant, qu'il avait posée sur la table de nuit avant de s'endormir, a disparu. Un voleur s'est introduit dans sa chambre par la fenêtre entrouverte et l'a subtilisée ! La police, alertée, ne peut que constater le vol. Rendu furieux par la perte de cette bague d'une valeur de 200 £⁶, Blondin ne décolèrera pas pendant le reste du voyage, maudissant

1 - Cérémonie officielle, appelée ainsi par référence au lever du Roi sous Louis XIV, au cours de laquelle les sujets viennent rendre hommage au souverain ou à son représentant.

2 - J'ai préféré le terme de « natifs », identique au terme anglais et reconnu par *Le Robert*, à celui « d'indigène » trop connoté « époque coloniale » ou celui « d'autochtone », d'une sonorité abominable.

3 - Destitué par les Anglais, il est le descendant de la dynastie d'origine persane qui a régné sur le Royaume d'Awadh au nord de l'Inde,

4 - Blondin remerciera l'ingénieur britannique auteur de cet exploit technique par une lettre datée du 17 janvier 1874 rédigée en ces termes : « To Mr. P.W. Fleury, Esqu. Dear sir, Mr. Blondin wishes me to inform you that the Electric Light with which you light his Tight Rope Performance on the Maidan from the Ochterlony Monument last Tuesday, 13th, was all that could be desired, and a perfect success – a proof of your perfect mastery in the management of such a difficult task, and with Mr. Blondin's thanks for your kindness to him. I remain, &c., Niaud, secretary (Publiée dans *Friend of India and Statesman* du 4 septembre 1875).

5 - Actuel Jabalpur

6 - C'est grâce à ce vol, signalé par l'*Englishman's Overland Mail* du 6 février 1874, que j'ai pu savoir que Blondin avait pris le train et non le bateau pour rallier Bombay. Le journal précise que la bague valait 2 000 Roupies. En 1872-1873 le cours de la Roupie est de 10,16 Rs/£.

entre ses dents l'Inde et les Indiens ! Après son départ d'Allahabad en milieu de journée, leur train fait route vers Jubbulpore, franchit le viaduc Alfred qui enjambe la rivière Tawa et traverse les vastes forêts du plateau du Deccan avant d'atteindre le surlendemain Kasara, où il entreprend la périlleuse descente du Thull Ghât en direction de Bombay par une succession de tunnels, de viaducs et d'épingles à cheveux. Il entre en gare de Bombay le mardi 3 février dans l'après-midi. Le soir même, Blondin signale son arrivée à Bombay comme il aime le faire, en assistant au spectacle donné au Théâtre Flottant par les acrobates japonais de la Troupe du Mikado en présence de nombreux européens et sous le haut patronage de deux souverains marathes, le Maharadjah Holkar et Sir Ramava Rao.



L'Hôtel Esplanade à Bombay¹

Depuis l'ouverture du canal de Suez en 1869, Bombay est en plein boom et s'apprête à devenir à brève échéance l'un des principaux ports d'Asie ainsi que la capitale économique et financière de l'Inde. Sa population de 645 000 habitants, en rapide croissance, fait d'elle la ville la plus peuplée des Indes Britanniques après Calcutta. Blondin et ses deux assistants sont descendus à l'Hôtel Esplanade, le plus renommé de la ville, où ils ont retrouvé Harry P. Lyons², parti de Calcutta quelques jours avant eux. Récemment construit au sud de Bombay dans le quartier de Kala Ghoda sur l'Esplanade, une vaste étendue conquise sur la mer, cet hôtel de 130 chambres est unique au monde par sa structure entièrement constituée d'éléments en fonte et fer forgé tous importés d'Angleterre, comme d'ailleurs toutes les serveuses qu'il emploie dans son restaurant et sa salle de bal. « *Seul le temps anglais n'est pas importé* », font malicieusement remarquer ses pensionnaires, exclusivement blancs. Il sera détrôné en 1903 à l'ouverture du Taj Mahal Palace construit par Jamsetji Tata, le fondateur de l'empire industriel éponyme, pour se venger, dit-on, d'avoir été refoulé à l'entrée de l'Hôtel Esplanade.

Harry P. Lyons a obtenu toutes les autorisations nécessaires pour implanter l'enceinte sur l'Esplanade, devant l'hôtel, non loin du Théâtre Flottant de la Troupe du Mikado ancré dans le port. Dès réception du matériel, Charles Law se met au travail avec l'aide d'une trentaine d'ouvriers. L'expérience acquise à Calcutta lui est fort utile : en une dizaine de jours, l'ossature de l'enceinte est édifiée et les tribunes construites pendant que Blondin supervise la mise en place de la corde entre deux énormes poteaux. Dès le 9 février, Harry P. Lyon lance les publicités et les affiches annonçant que Blondin donnera son premier spectacle le samedi 14 février à 16 h 30 avec le concours de l'Orchestre de la ville et ses trente

1 - Source Wikimedia Commons – Peint au Watson Institute de Castle Carrock – Auteur inconnu - 1865 environ.

2 - À l'arrivée d'Harry P. Lyons, Charles Law est rétrogradé au rang de secrétaire-adjoint. C'est le prélude à son départ pour Londres après le départ de Bombay.

musiciens. Il est précisé que les rafraichissements seront servis à partir de l'Esplanade Hôtel. Dans la crainte d'un coup de vent, Charles Law attend la veille du spectacle pour tendre les toiles, mais au cours de la nuit celui-ci se produit et le matin les côtés est et ouest de l'enceinte sont par terre. Le spectacle est reporté au surlendemain.

Ce lundi 16 février, tout est prêt pour recevoir les spectateurs, mais Blondin est loin de se douter qu'une nouvelle tempête s'est levée qui va gravement affecter son spectacle.

Le 15 juin 1873, un Parsi¹ de Bombay a publié au Gujarat un livre racontant la vie des grands prophètes, Zoroastre, Moïse, le Christ, Mahomet, dans lequel il écrit qu'Ibrahim, l'un des fils de ce dernier, est né d'une captive nommée Maria². Ce livre serait passé inaperçu si un journal hindoustani n'avait révélé son existence au début de la semaine précédente en prétendant que ce Parsi avait gravement insulté le prophète. Pour en faire la démonstration, il traduit le terme *gudjurati* « captive » par celui anglais de « concubine » qu'il assimile à celui de « courtisane ». Il crie au scandale : « *un Parsi nommé Rustomjee Hormusjee Jalbhoy, un ennemi de la paix irrespectueux des lois, a publié un livre exposant les vies des prophètes. Dans ce livre, cet homme a émis des assertions fausses et indignes au sujet de notre vénéré prophète. L'auteur a utilisé des mots indignes à l'encontre de la personne sacrée du dernier prophète, chef de tous les autres – paix et honneur à sa mémoire ! Ces remarques indignes sont destinées à créer des désordres au sein des masses et à violer les lois.* » Il n'en faut pas plus pour enflammer la communauté musulmane qui exige des autorités britanniques l'interdiction du livre et la saisie des exemplaires en circulation. Craignant la répétition des graves émeutes de 1851, déclenchée pour une raison analogue, celles-ci cèdent en violation de la loi. C'est une grave erreur car chaque musulman voit dans cette interdiction la preuve du méfait du Parsi. Des extrémistes chauffent à blanc une foule d'excités cependant que les Parsis prennent peur et demandent la protection des autorités qui tardent à prendre conscience du danger imminent. Le 13 février, après la prière du vendredi à la mosquée Jumma Masjid, plusieurs centaines d'émeutiers armés de bâtons et de pierres, hurlant « Deen ! Deen ! », le cri de révolte des Cipayes en 1857, déferlent dans Shaik Abdool Ramon Street, où vivent des milliers de Parsis. Ils molestent tous ceux qui se trouvent sur leur passage, entrent dans les habitations qu'ils saccagent, pillent les boutiques puis s'attaquent au Temple du feu qu'ils vandalisent, profanant le feu sacré. La police et l'armée, surprises par l'émeute, tardent à intervenir. De nombreux Parsis ont été blessés. Le lendemain, l'émeute se déplace dans le quartier de Ketwhadi. Des maisons sont attaquées. Les Parsis se défendent en lançant des tuiles depuis les toits. Sept musulmans et quatre Parsis sont conduits à l'hôpital, l'un de ces derniers meurt le jour même. Le dimanche matin, un musulman nommé Hyadeen Ahmed, qui avait reçu la veille une tuile sur la tête, meurt à son tour cependant qu'un cortège funéraire musulman qui traversait un quartier Parsi pour se rendre au cimetière musulman de Sonapore est attaqué à coup de pierres.

Le lundi en début d'après-midi, alors que Blondin attend ses spectateurs, un cortège immense se déploie dans les rues de Bombay afin d'accompagner Hyadeen Ahmed au cimetière. La foule remplit les rues : les musulmans sont venus pour montrer leur force et de nombreux Hindous sont là pour affirmer leur présence. Quant aux Parsis, ils sont claquemurés chez eux ou montés sur les toits pour défendre leurs maisons. Il suffit d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. Cependant, des renforts ayant été acheminés par train, l'armée et la police se sont enfin ressaisies après plusieurs jours de flottement. Elles encadrent le cortège et sont prêtes à intervenir immédiatement en cas d'incident. Parti de l'hôpital Jamsetjee en début d'après-midi, le cortège arrive vers 16 heures au cimetière Sonapore où la foule se disperse enfin parmi les tombes sans plus d'incidents.

Quelques Hindous et de rares Britanniques se sont échappés de la foule et sont entrés dans l'enceinte pour assister au spectacle de Blondin mais aucun Parsi n'a osé venir alors que Blondin comptait sur cette communauté très friande de spectacles pour la remplir. Il est très déçu mais il met un point d'honneur à donner sa représentation comme si de rien n'était. Les quelques journalistes qui n'ont pas voulu manquer son premier spectacle à Bombay lui en sont reconnaissant et saluent la qualité de sa prestation.

1 - Les Parsis, adeptes du zoroastrisme, ont quitté l'Iran lors de la conquête islamique de la Perse (637-751) pour se réfugier en Inde, principalement dans le Gujarat et à Bombay où ils occupent une place importante dans l'administration et la culture. Jamsetji Tata est l'un d'entre eux. Pour ne souiller ni le feu ni le sol, ils exposent les corps de leurs défunts au sommet des « tours du silence » où ils sont déchiquetés par les vautours (source Wikipedia). Le recensement de 1871 en dénombre 43 500 à Bombay, bien moins que les 189 000 musulmans.

2 - C'est un fait historique reconnu par tous les auteurs : Ibrahim, fils de Mahomet, est né à Médine en l'an 8 de l'Hégire de l'une des quinze femmes de Mahomet, une esclave chrétienne nommée Maria la Copte. Il est mort à l'âge de 18 mois.

Dans la soirée, à la grande surprise de Blondin, les services du gouverneur lui font part du désir de celui-ci d'assister dès le lendemain à son spectacle. Il a probablement l'intention d'afficher ainsi un flegme très britannique face aux émeutiers. Charles Law a tout juste le temps de faire imprimer des affiches et de passer des publicités dans les journaux avant qu'ils ne bouclent.

NOTICE.

BLONDIN, THE HERO OF NIAGARA,
will give his **SECOND GRAND HIGH ROPE PER-
FORMANCE**
TO-DAY, TUESDAY, 17TH FEBRUARY,
UNDER THE DISTINGUISHED PATRONAGE OF
SIR PHILIP WODEHOUSE, K.C.B.,
GOVERNOR OF BOMBAY,
In his **GIGANTIC ARENA, on the ESPLANADE, BOMBAY.**
The Arena will be opened at 3 p.m. Performance to commence
precisely at 4-30 p.m. Carriages ordered to take up at 5-45 p.m.

PRICES OF ADMISSION.

Unreserved Seats.....	2 3
First Class Promenade	2
Second Class Promenade	1

The **TOWN BAND**, numbering 39 Performers, will be in at-
tendance.
All Class Tickets to be had in advance on application at the
ESPLANADE HOTEL. No smoking allowed ; no re-admission.
Efficient Police will guard the grounds. All letters or commu-
nications to be addressed to

C. P. NIAUD, Secretary,
Esplanade Hotel.

By order,
CHEVALIER BLONDIN.
C. LAW, Under-Secretary.
H. P. LYONS, Agent.

Refreshments supplied in the arena from the Esplanade Hotel

BLONDIN, THE MIRACULOUS, to-day,
at 4 p.m.

BLONDIN, THE WONDERFUL, to-day,
at 4 p.m.

BLONDIN, THE MARVELLOUS, to-day,
at 4 p.m.

BLONDIN, THE ASTOUNDING, to-day,
at 4 p.m.

BLONDIN, THE HEROIC, to-day, at
4 p.m.

BLONDIN, THE GREAT, to day, at
4 p.m.

BLONDIN, THE PERILOUS, to-day, at
4 p.m.

Spectacle du 17 février 1874¹

Plus grande encore est la surprise de Blondin le lendemain lorsqu'il voit s'amasser dès 15 heures devant les portes de son enceinte une foule de femmes parsies vêtues de leurs saris traditionnels, accompagnées de leurs enfants et parfois de leurs maris à mitres noires. Rassurées par la présence du gouverneur, elles sont venues manifester ainsi leur opposition à l'obscurantisme. Elles seront désormais présentes à toutes les représentations de Blondin qui symbolise sans l'avoir voulu leur aspiration à la liberté. Très touché par leur confiance et fier de l'honneur que lui fait le gouverneur, il se surpasse, à la grande joie des enfants.

1 - Publicité parue dans *le Times of India* du 17 février 1874

En un mois, Blondin donne 21 représentations ! En incitant par des réductions les femmes parsies et natives à venir avec leurs enfants et en consentant des réductions aux officiers des régiments de la place qui invitent leurs hommes par fournées de 400, il arrive encore à rassembler 3 000 spectateurs lors de chacune des trois dernières. Il a donc encaissé en peu de temps 50 000 Ries au minimum, soit 4 900 £, une véritable fortune, ce qui fait écrire à un journaliste qu'il est reparti avec des sacs pleins de roupies ! On comprend dans ces conditions pourquoi il a prolongé plusieurs fois son séjour, attendant chaque fois jusqu'au dernier moment pour annoncer la suivante ! Le 5 mars, juste avant qu'il ne monte sur sa corde, celle-ci, pourtant récente, casse et tombe au sol : les quatre torons sont coupés au ras du poteau, « comme au couteau » ! Il minimise l'incident en déclarant que seul le soleil est en cause et s'active pour changer lui-même la corde, au grand plaisir des spectateurs qui découvrent là un nouvel exercice. Sa dernière représentation a lieu le 18 mars en soirée. Elle est éclairée par des projecteurs et couronnée par un grand feu d'artifice.



Couple de Parsis¹

Avant de partir, il envoie une lettre aux journaux qui sera publiée le 23 mars.

« Avant de quitter demain Bombay pour la Chine et l'Australie, Monsieur Blondin nous a demandé de publier les quelques lignes suivantes afin d'exprimer la reconnaissance et le respect qu'il souhaite témoigner aux dames et messieurs parsis qui ont patronné ses exhibitions sur l'Esplanade :

« Quand je suis arrivé à Bombay, j'espérais faire salle comble, mais j'ai été extrêmement désappointé car les Mahométans de Bombay ont troublé la paix et l'harmonie de cette ville et empêché plusieurs centaines de personnes, des Parsis pour la plupart, de profiter de cette occasion d'assister à mes représentations.

« Au moment où je venais de décider de poursuivre ma tournée vers la Chine et l'Australie, certains messieurs parsis m'ont demandé de prolonger mon séjour, et je n'ai vraiment pas eu à le regretter puisque durant les deux dernières semaines j'ai eu le plaisir de voir mon enceinte comblée et honorée par plusieurs centaines de dames et messieurs parsis accompagnés de leur famille et de leurs amis. J'ai le sentiment d'avoir une dette vis-à-vis de cette communauté très estimée de Bombay, et en tant que source de gratification considérable² pendant que je leur dis adieu, je veux les remercier publiquement de tout cœur pour leur gentillesse et leur attention.

« 21 mars 1874

J.F. Blondin »

1 - Walter Art Museum Parsee, leaf from Bound Collection of 20 Miniatures Depicting Village Life

2 - Sic

Blondin embarque le 24 mars en compagnie de son secrétaire Charles P. Niaud à bord du P&O *China* à destination de Singapour. Harry P. Lyons les a précédés afin de préparer leur arrivée cependant que Charles Law reste encore quelques jours à Bombay afin d'emballer le matériel et l'embarquer à destination de Singapour avant de regagner Londres.

Quelques jours après leur départ, le *Times of India*, sous la plume de son chroniqueur gujarati, engage ses lecteurs à regarder les performances du héros du Niagara sous un autre angle que celui d'un simple divertissement¹ :

« Blondin a terminé ses représentations. Au début, à cause des émeutes, il a dû jouer devant des bancs vides, mais par la suite, il a été largement récompensé et l'héroïque interprète est parti chargé de sacs remplis de milliers de roupies. Tout cela était à son bénéfice, mais celui qu'il nous a laissé pour notre part mérite toute notre attention. La cause de la liberté des natifs et en particulier celle des femmes natives a fait un pas de plus lors des représentations du Héros Blondin ! Jamais avant sa venue nous n'avions vu de tels rassemblements de dames parsies dans les lieux publics. Ses spectacles héroïques ont incité de nombreuses familles, qui étaient restées jusque là derrière l'écran sombre de la superstition et de la méfiance, à se mêler à la société masculine en déchirant cet écran ancien et en avançant de force à la lumière de la civilisation. Nous nous aventurerions même à dire que très peu de familles obstinées et superstitieuses se sont abstenues d'assister au rassemblement public dans l'enceinte de M. Blondin. Aucune de ses représentations n'a été réservée aux seules femmes natives. Le héros s'est toujours produit en présence de dames et de messieurs et on a observé dans ces assemblées les dames de Sir Jamsetjee, Patelli, Wadia, Petit, Mooga, Dadysett² et d'autres grandes familles, ainsi que de familles d'autres classes.

« Nous pensons que c'est le premier signe d'évolution dans les familles des Shetts³ natifs, et que ceux qui, il y a dix ans, ont critiqué et combattu les premières tentatives pour faire entrer les femmes natives dans la société des hommes, et qui étaient jusqu'à présent soumis aux coutumes de l'ancien temps, se sont maintenant volontairement manifestés pour permettre aux dames de leur foyer de goûter aux fruits sucrés de la réforme. C'est le succès de la vérité et nous nous félicitons que les Shetts commencent, bien que tardivement, à rejoindre le mouvement de la réforme. »

Cette bonne action justifiait bien un arrêt d'un mois à Bombay ! Mais, avant de rejoindre Blondin à Singapour, il nous reste à résoudre une énigme : le Maharaja de Mysore, Chamarajendra Wodeyar X, futur grand réformateur de son royaume et esthète averti, a-t-il reçu Blondin dans son palais ? C'est ce qu'a affirmé le 16 février 1887 dans le *Columbus Journal*, Thomas David, le sbire envoyé par Phineas-Taylor Barnum en Asie pour collecter et ramener des spécimens des différentes races afin de les exposer dans son cirque : *« J'ai trouvé (à l'intérieur de l'Inde) les traces de plusieurs Américains et à Mysore le Maharaja m'a accueilli à bras ouverts parce qu'il avait reçu quinze ans auparavant la visite de Blondin, le funambule, et que celui-ci lui avait dit être américain. Il avait tellement enchanté le Maharaja que celui-ci s'attendait à me voir faire quelque chose de merveilleux parce que j'étais américain. Je lui ai fait plaisir en lui donnant plusieurs lithographies en couleur qu'il a prises pour des peintures et qu'il a fait encadrer... »*

Thomas David, qui fait passer le Maharaja pour un benêt alors qu'il est certainement infiniment plus cultivé que lui, est probablement aussi affabulateur que son patron et il ne faut donc lui accorder qu'un crédit limité. On peut cependant supposer qu'il a effectivement rencontré le Maharaja et que celui-ci lui a dit avoir assisté au spectacle de Blondin. S'il dit vrai, la rencontre du Maharaja avec Blondin s'est obligatoirement produite en 1874, alors que ce dernier, âgé de 11 ans et déjà couronné, ne régnait pas encore car il est resté jusqu'à l'âge de 18 ans sous la tutelle des Anglais. Elle n'a pu avoir lieu à Mysore qui, située à 1 200 km au sud de Bombay, était inaccessible dans un temps raisonnable en l'absence d'un accès par chemin de fer, mais probablement à Bangalore dans le palais habité par le jeune Maharaja pendant la durée de ses études. Cette ville étant reliée à Bombay depuis 1870 par chemin de fer, Blondin a pu faire l'aller-retour en 60 heures au cours de sa seule période de relâche à Bombay, entre le 7 mars et le 12 mars, et donner plusieurs représentations sur corde basse devant le jeune souverain et sa cour. C'est probablement ce qui s'est passé.

1 - Times of India 27 mars 1874

2 - Tous notables parsis très connus.

3 - Titre honorifique en usage à Goa ainsi que sur la côte du Maharashtra et du Karnataka.

Blondin et son secrétaire débarquent le 6 avril à Singapour, capitale des Straits Settlements¹. Cette colonie de la Couronne englobe quatre petits territoires dispersés le long de la côte de la péninsule malaise : Pénang, Malacca, le Dinding et Singapour. Ce dernier, qui occupe une position stratégique à la pointe de la péninsule, a une population de 97 000 habitants où cohabitent 55 000 chinois, 26 000 Malais et 2 000 Européens. Son port est une escale essentielle sur la route de l'Australie et de la Chine.

Harry P. Lyons, qui est venu les accueillir, annonce à Blondin qu'il rencontre des difficultés avec le Singapore Cricket Club (S.C.C.) qui est installé sur la partie de l'Esplanade qui leur a été allouée pour trois semaines par le secrétariat du gouvernement pour monter leur enceinte. Il a rencontré Robert G. Stiven, le secrétaire du S.C.C., mais il n'est pas parvenu à lui faire entendre raison. Le secrétariat du gouvernement, de son côté, refuse d'intervenir. Il commente : *« Ce terrain, qui appartient à la ville, a été gagné en partie sur la mer puis remblayé. Il est situé à Padang à proximité du centre colonial et nous convient parfaitement. Le secrétariat du gouvernement nous a donné l'autorisation de nous installer à un emplacement où deux grands arbres nous permettront d'ancrer la corde. Le club de cricket, qui a obtenu l'autorisation de s'y installer en attendant de futurs aménagements, occupe la plus grande partie de l'espace et cherche à nous repousser vers un endroit éloigné, peu accessible. En fait, nous les dérangeons. Le club est réservé aux Européens et ils ne veulent pas voir affluer chez eux un grand nombre de natifs. Ces gens sont très influents et le secrétariat du gouvernement n'a aucune envie d'entrer en conflit avec eux. »* Blondin demande alors à Harry P. Lyons de prendre rendez-vous dès le lendemain matin avec le Chief Secretary J.M.W.Woodford, qui est le second de Sir Andrew Clarke, le gouverneur de la colonie.

Charles Law ne peut obtenir avant le surlendemain un rendez-vous avec le Chief Secretary. Celui-ci reçoit Blondin avec politesse mais sans se départir d'une certaine froideur. Il écoute attentivement en hochant la tête ce que lui rapporte Charles Law et laisse Blondin développer ses arguments sans l'interrompre, puis il leur dit en un excellent français : *« Je m'étonne qu'un problème so "trivial" remonte jusqu'à moi. Les services de Sa Majesté n'ont pas l'habitude de se mêler d'affaires qui devraient être réglées au niveau des individus. Cependant, Monsieur Blondin, compte tenu du fait que vous êtes venu de si loin pour nous rendre visite, je consens à intervenir. Je parlerai donc à Mr Stiven que je vois demain mais je n'imposerai rien. »*

Le lendemain, tout de suite après avoir vu le Chief Secretary, le secrétaire du S.C.C. fait connaître à Blondin son refus définitif de le laisser s'installer à l'endroit prévu et Blondin fait immédiatement connaître sa décision de quitter Singapour dans les plus brefs délais. Les journaux s'emparent de l'affaire et accusent le S.C.C. d'avoir privé les Singapouriens d'un spectacle très attendu. Le secrétaire du S.C.C. se défend par un communiqué de presse où transparaît sa mauvaise foi :

« Au rédacteur en chef du Straits Times.

« Singapour, le 10 avril 1874

Monsieur: - Comme, d'après un article paru dans votre journal d'hier, le S.C.C. est soupçonné d'avoir empêché Blondin de se produire et s'être ainsi montré indigne du public singapourien en le privant du plaisir d'assister à ses exploits, je tiens à préciser que son agent a demandé la permission d'utiliser le terrain de cricket pendant trois semaines, au cours desquelles les membres du Club n'auraient pas été en mesure de jouer, déclarant qu'il préférerait le terrain de cricket uniquement en raison des arbres auxquels il lui serait commode d'attacher ses cordes, mais ne donnant pas la raison pour laquelle il ne pourrait pas facilement monter son appareil à l'autre bout de l'Esplanade.

« Comme il ne s'agissait, si j'ai bien compris ce que me disait son agent, que d'une question de commodité pour lui d'avoir le terrain, alors que ce serait un inconvénient grave pour le Club de s'en passer pendant trois semaines, j'ai refusé de le lui laisser.

Son agent ne m'a jamais donné à penser que Blondin ne pourrait pas donner sa représentation sans utiliser le terrain de cricket.

Sincèrement vôtre,

Rob. G. Stiven

Sec. Hon. S.C.C.

(PS. - Nous sommes désolés pour Blondin, mais encore plus désolés pour le Cricket Club) »

1 - Établissements des détroits

Le 12 avril, après avoir transbordé sur le P&O *Sumatra* le matériel arrivé de Bombay, Blondin, Charles P. Niaud et Harry P. Lyons embarquent à destination de Batavia, capitale des Indes Néerlandaises. Les journaux reçoivent des lettres de lecteurs qui s'indignent de l'attitude égoïste du S.C.C. et dénie à celui-ci le droit de s'installer sur l'Esplanade. Cent cinquante ans après, le Singapour Cricket Club est toujours installé à Padang sur ce même terrain !

La colonie néerlandaise vers laquelle vogue le P&O *Sumatra* comprend tout le territoire de l'Indonésie actuelle, hors la Papouasie occidentale qui ne sera rattachée à l'Indonésie qu'en 1962. Sa population, à 95% musulmane, s'élève à 25 000 000 habitants dont environ 50 000 Européens et 250 000 Chinois. Colonisée par la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales dès 1602 et disputée par les Anglais jusqu'en 1824, elle est depuis cette date la propriété reconnue de la couronne néerlandaise qui exerce son autorité par l'intermédiaire d'un Gouverneur Général. Responsables de la sécurité du détroit de Malacca qui a pris une grande importance stratégique depuis l'ouverture du canal de Suez, les Hollandais sont en guerre depuis un an avec le sultanat d'Aceh car celui-ci, situé à la pointe nord de l'île de Sumatra, abrite les pirates qui attaquent les navires. Après 12 mois de guerre et 37 000 tués du côté des Hollandais et de leurs supplétifs, le général van Swieten vient de remporter une victoire décisive contre le sultan Alauddin Mahmud Syah II et rentre à Batavia avec ses troupes au moment où Blondin y arrive.



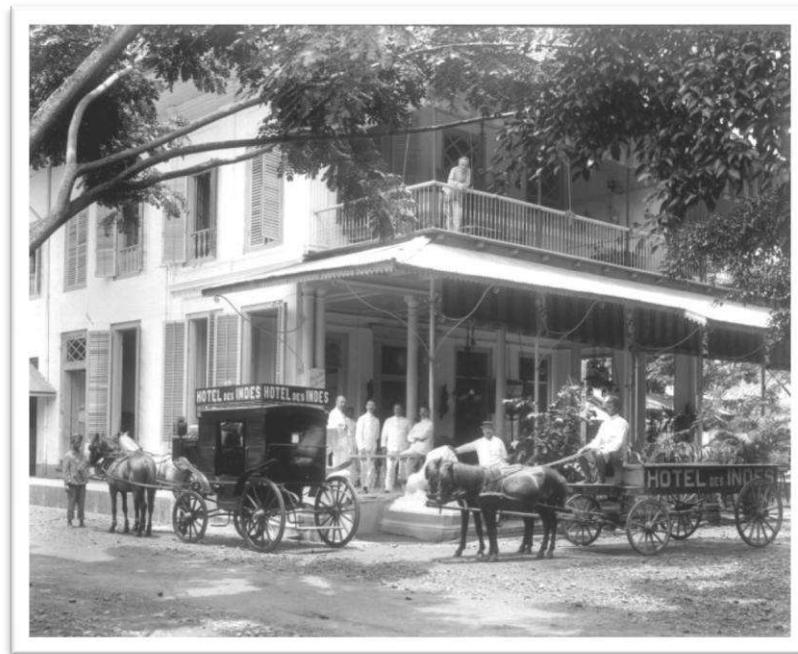
La rade de Batavia

Le 15 avril, après 55 heures de navigation dans la mer de Java, le P&O *Sumatra* jette l'ancre dans la rade de Batavia. Une centaine de pirogues et de sampangs les entourent de toutes parts, apportant des légumes, de la viande, des fruits de toute beauté. De nombreux navires sont à l'ancre dans la baie, qui attendent de charger leur cargaison d'épices, de thé, de café, de cacao, de sucre ou de caoutchouc dont le commerce fait la fortune de la ville. Celle-ci, qui compte 116 000 habitants¹, dont 9 000 Européens et 27 000 Chinois, a été construite dans une plaine alluviale ourlée par la mangrove, ce qui la place en position dépressionnaire, rendant l'évacuation des eaux difficile et la mettant à la merci des débordements du Ciliwung lorsqu'ils sont conjugués à de fortes marées. Ces inconvénients n'ont pas rebuté les marchands d'Amsterdam habitués à drainer pour leur plus grand profit les marais maritimes. Ils ont construit tout un réseau de canaux et transformé le Ciliwung en un grand canal navigable ce qui permet aux hommes et aux marchandises de circuler jusqu'au cœur de la ville. Cependant, ces canaux charriant des immondices, la plaine est extrêmement insalubre et les fièvres ont longtemps décimé la population européenne. C'est pourquoi au début du siècle, une ville haute destinée à accueillir les Européens a été construite à 4 km au sud du vieux Batavia sur un plateau situé à 10 m au-dessus de la mer. Ce nouveau

1 - En 2020, la population de Djakarta est de 10 770 000 habitants. Selon une étude réalisée par l'institut de recherche Oxford Economics, elle sera en 2035 la ville la plus peuplée au monde avec 38 millions d'habitants.

quartier, le Weltevreden, beaucoup plus aéré que la ville ancienne, est construit autour de la Koningsplein¹, d'une superficie d'environ 90 hectares bordée d'allées ombragées, et de la Waterlooplein, autour de laquelle se pressent les divers services coloniaux ainsi que le palais de Weltevreden où se réunit le Conseil des Indes. Cependant, en dépit de tous ces efforts, Batavia, vieille et nouvelle ville confondues, conserve dans cette seconde moitié du XIX^e siècle sa réputation de ville malsaine et la vieille ville, désertée par les Européens, se dégrade.²

Blondin et ses assistants montent à bord d'un « lighter³ » qui les emmène jusqu'aux quais du port de Sunda Kelapa où ils débarquent. Ils sont entourés par une foule de Malais criant, hurlant, et se disputant leurs personnes. Ils les poussent dans le vaste hangar de la douane de Kleine Boon où les attendent des douaniers hollandais, pâles et blonds, vêtus de brillants uniformes et munis d'énormes trousseaux de clefs, qui fouillent leurs bagages sans merci en les bouleversant de fond en comble⁴. Une nuée de porteurs couleur chocolat, bustes nus, aux ceintures écarlates et aux turbans verts, s'arrachent alors leurs bagages et les emportent en courant. Ils montent dans deux charmantes petites voitures ouvertes attelées de poneys lilliputiens provenant de l'île de Timor qui les entraînent ventre à terre, harcelés de la voix et du fouet par leurs cochers malais couverts de chapeaux à raies rouges et dorées, sortes de cloches à melons gigantesques qui les ombragent tout entiers. C'est ainsi qu'ils traversent au galop la vieille ville de Batavia aux rues pleines d'une foule crierde et enjouée aux mille couleurs : il n'y a là que les habitations des indigènes et bon nombre d'anciens comptoirs dont les pignons de style antique rappellent les constructions hollandaises des siècles passés.



L'hôtel des Indes à Batavia⁵

Au bout d'une heure de course, après avoir franchi un pont, ils entrent dans la nouvelle ville. C'est un féérique jardin, un paradis de verdure parcouru de majestueuses allées ombragées d'arbres touffus. Ils longent le canal de Molenvliet bordé de flamboyant aux fleurs écarlates, d'arbres à coton chargés de flocons blancs comme neige, de palmiers du voyageur et de banians immenses. Soudain, le cocher tourne à droite et emprunte une allée conduisant à un carré ombragé de hauts banians pour s'arrêter enfin devant le colossal vestibule de marbre de l'hôtel des Indes. Alerté, Theodor Gallas, le propriétaire de l'hôtel, se précipite pour les accueillir.

1 - Place Royale

2 - Cahiers d'Outremer ; janvier-mars 2013 – « Faut-il abandonner Djakarta » de Tai-Chee Wong et Olivier Sevin

3 - Minuscule bateau à vapeur en fer à faible tirant d'eau

4- J'ai fait à partir d'ici avec délice de larges emprunts aux récits de voyage du comte de Beauvoir qui a fait en 1866 un tour du monde en compagnie du duc de Penthièvre, fils du Prince de Joinville. Cet ouvrage, couronné par l'Académie Française a été publié en 1875 par les éditions Plon sous le titre « Voyage autour du Monde ». Il est très bien écrit et passionnant.

5 - Photographie d'époque. On ne voit pas le colossal vestibule de marbre de l'hôtel dont parle pourtant un voyageur du XIX^e siècle.

Son hôtel est l'un des trois meilleurs hôtels de Batavia. Chaque pensionnaire y dispose d'un salon et d'une chambre ouvrant sur une véranda où il peut prendre son café du matin et le thé l'après-midi. Les bâtiments forment un quadrilatère entourant un jardin fleuri et ombragé au centre duquel un établissement de bain propose un certain nombre de bains en marbre blanc. Peu de temps après leur arrivée, nos amis s'y précipitent et savourent la voluptueuse fraîcheur d'une pluie abondante, produite par un Malais qui pompe l'eau jusqu'au plafond, d'où elle retombe. Deux essuyeurs attendent à quatre pas, accroupis sur leurs talons, qu'on ait besoin de leurs services.

Dès le lendemain matin, Blondin et ses assistants se rendent tout près de là sur la Koningsplein où un employé du gouvernement leur indique l'emplacement prévu pour leur enceinte, sur le terrain d'exercice de la garde citoyenne¹. Cet endroit est éloigné du centre administratif de la ville neuve et de son quartier résidentiel mais il est le seul sur la Koningsplein à ne pas être marécageux ; il faut donc s'en contenter. Charles P. Niaud fait transporter le matériel sur place, embauche du personnel, achète des planches et commence le montage de l'enceinte et des tribunes cependant que Blondin s'occupe de l'érection des mâts et de la mise en place de la corde. Dès le 20 avril Harry P. Lyons fait paraître une publicité dans les journaux pour annoncer que la représentation inaugurale aura lieu le mardi 28 avril à 17 h. Cependant Charles P. Niaud, qui manque d'expérience, rencontre des difficultés pour monter l'enceinte et il s'avère nécessaire, trois jours plus tard, de repousser cette date jusqu'au samedi 2 mai. Tout est enfin prêt lorsque, le vendredi après-midi, un fort vent se lève et couche au sol une partie de l'enceinte. Calcutta, Bombay et maintenant Batavia : décidément, le mauvais sort s'acharne sur les représentations inaugurales ! Charles P. Niaud se remet au travail et une nouvelle date est fixée au jeudi 7 mai.

Ce report est en fait un coup de chance inespéré ! En effet, au cours des premiers jours de mai, le lieutenant-général van Swieten et ses troupes débarquent à Batavia. Ils sont accueillis en héros et de grandes festivités sont organisées en leur honneur. Blondin saisit immédiatement l'opportunité en adressant le 4 mai une invitation au général victorieux :

« Batavia, le 4 mai 1874

« À Son Excellence le Lieutenant-Général van Sweiten, Commandant en chef

« Excellence,

« Avec le plus grand respect et la plus haute considération pour Votre Excellence, j'ai l'honneur de vous adresser, à vous, à tous les commandants en chef de la deuxième expédition à Aceh, à tous les officiers et à mille hommes sous votre commandement, une invitation pour assister à la représentation que je donnerai le 7 mai. Je demande respectueusement à Votre Excellence de considérer cette invitation comme un témoignage de l'admiration que ressent un étranger pour la bravoure du général, des officiers et des hommes qui ont mené avec un tel héroïsme une guerre difficile contre un ennemi sauvage mais courageux et qui ont si vigoureusement défendu l'honneur de la civilisation dans l'intérêt de l'espèce humaine.

« Dans le cas où Votre Excellence me ferait l'honneur d'accepter l'invitation que je fais à Votre Excellence et à ses officiers et soldats comme un témoignage d'estime, je désirerais en être informé à temps afin d'être en mesure de recevoir Votre Excellence dans des conditions dignes de son rang élevé et avec les égards qui lui sont dus.

« Votre serviteur,

« Blondin »

Le lieutenant-général van Swieten ayant immédiatement fait savoir à Blondin qu'il acceptait son invitation, pour lui et pour ses hommes, celui-ci doit maintenant se préparer à le recevoir dignement : il fait hisser en tête des 72 mâts de l'enceinte le « Prinsenvalg² », la bannière tricolore orange, blanc, bleu du Prince Guillaume d'Orange et il se fait prêter par l'Hôtel des Indes une vingtaine de fauteuils destinés au lieutenant-général et aux officiers de son état-major. Cependant, cet établissement ne pouvant lui fournir des chaises en nombre suffisant pour toutes les personnalités qui ne manqueront pas d'accompagner le vainqueur d'Aceh, il fait passer une annonce pour signaler que chacun a la possibilité d'envoyer une chaise marquée à son nom deux heures au plus tard avant la représentation qui débutera à 17 h précises.

Le jeudi 7 mai à 16 h 30, Blondin accueille à l'entrée de l'enceinte Son Excellence le Lieutenant-Général J. Van Swieten, son adjoint le Général Verspyck et les officiers de leur état-major. Les mille hommes qui les accompagnent sont en uniforme d'apparat, ravis de participer à une telle fête. Un public nombreux remplit l'enceinte. Blondin se retire sous sa tente-vestiaire pour réapparaître quelques minutes

1 - La "schutterij" est aux Pays-Bas une milice citoyenne destinée à protéger la ville ou la cité d'une attaque, d'une révolte ou d'un incendie.

2 - Bannière du Prince

après revêtu de son armure de chevalier, casque à plumeau sur la tête, l'épée au côté. Il se fait hisser sur la petite plate-forme qui est fixée au sommet du mât et enchaîne le même programme qu'à Calcutta et Bombay, avec le même succès. Les commentateurs sont particulièrement impressionnés par « *sa parfaite maîtrise qui, en faisant oublier le danger inhérent à chacun de ses exercices, permet de les apprécier sereinement* ». À la fin du spectacle, le Général Van Swieten accompagné de quelques uns de ses officiers se rend à la tente-vestiaire de Blondin pour le féliciter et le remercier pour le plaisir qu'il leur a procuré. De leur côté, les soldats l'applaudissent longuement avant de former les rangs pour sortir de l'enceinte.

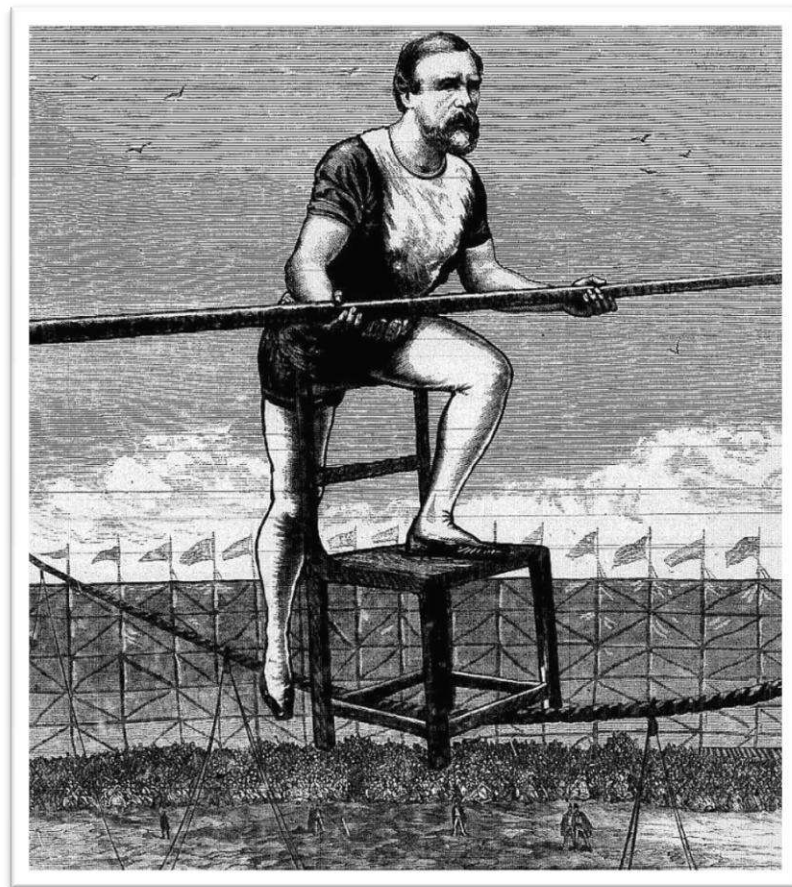
Il donne ensuite cinq autres représentations en fin d'après-midi, jusqu'au samedi 16 mai, devant un public moins nombreux que prévu, probablement en raison de l'éloignement de l'enceinte du centre de la ville européenne et en dépit des commentaires louangeurs de tous les journaux. Il a toutefois le plaisir d'accueillir dès sa deuxième représentation les quatre filles du Gouverneur-Général James Loudon accompagnées de nombreux autres enfants de notables de la Colonie. Il faut attendre sa septième représentation, donnée en soirée le lundi 18 mai, pour que le public soit enfin au rendez-vous. Le *Bataviaasch Handelsblad* du 19 mai en fait un compte-rendu enthousiaste :

« Hier soir, Blondin a donné la première de ses représentations de nuit avec feux d'artifice à laquelle a assisté un nombreux public. Celle-ci peut être qualifiée de succès complet. Nous avons déjà donné une description de ses tours étonnants, de son calme extraordinaire et de la maîtrise avec laquelle il les réalise, mais le côté fantastique, pour ne pas dire magique, et en même temps terrifiant, de la prestation d'hier soir est impossible à décrire. Il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. La tente spacieuse était suffisamment éclairée, mais bien sûr, la corde et tout ce qui était au-dessus restait enveloppé dans une mystérieuse demi-obscurité. À exactement neuf heures - Blondin ne fait jamais attendre son auditoire - deux lampes oxhydriques ont été allumées, qui, visant la corde, ont montré Blondin dans un grand cercle de lumière vive, prêt à commencer ses traversées. Dans le cercle de lumière qui le suit sur la corde dans tous ses mouvements, Blondin effectue désormais ses surprenants exercices avec la même maîtrise que le jour. Sa personne ainsi brillamment éclairée contraste fortement avec l'obscurité de la nuit et fait une impression vraiment magique. Enfin, après avoir effectué tous ses tours et porté ainsi également son secrétaire sur la corde, il revient avec une brouette chargée d'un feu d'artifice. Son balancier est entièrement décoré de feux d'artifice et, sur sa tête, il porte une couronne de feux d'artifice. Lorsqu'il atteint le milieu de la corde, il allume tout cela, disparaît presque dans une mer de feu et continue son voyage. Blondin, que l'on a appelé le héros de Niagara, roi de la haute corde, peut maintenant à juste titre être appelé le roi du feu ; l'ensemble a fait un merveilleux effet et il a été accueilli par un tonnerre d'applaudissements bien mérité. Aujourd'hui, Blondin donne la même représentation et nous pouvons prédire en toute sécurité un public encore plus nombreux qu'hier. »

Le journaliste du *Bataviaasch Handelsblad* ne s'était pas trompé : les deux dernières apparitions de Blondin à Batavia connaissent un très grand succès. Il fait ses adieux au public le samedi 23 mai en soirée et, après avoir chargé son matériel, embarque le 4 juin avec ses deux assistants sur le Courrier à vapeur du détroit de Torres *Flintshire* à destination de Brisbane en Australie.

Chapitre II

L'Australie



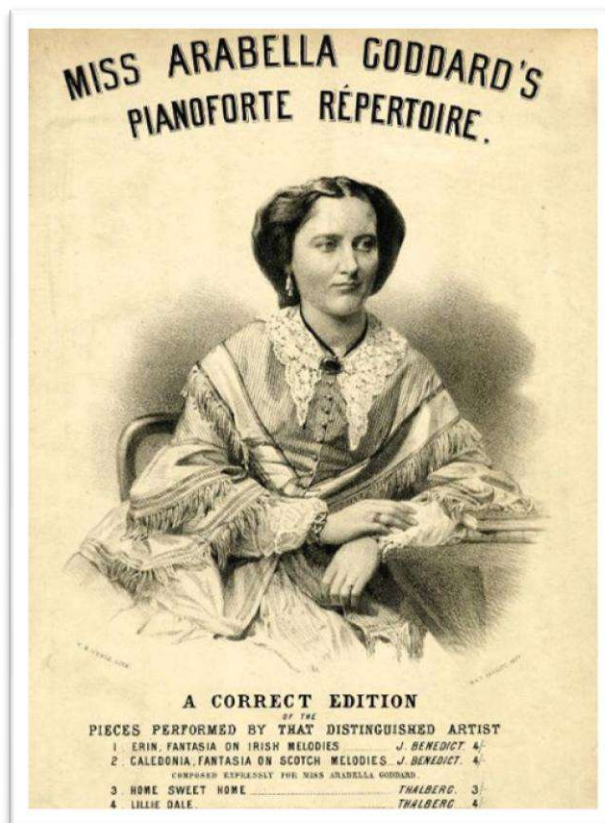
Blondin jouant de l'harmonium sur sa corde¹

Le *Flintshire* est un vapeur à coque de fer de 1 558 tonnes, long de 82,3 mètres. Construit à Glasgow en 1872 pour le compte de la Shire Line, il a été affrété par la Eastern & Australian SS Co pour assurer le transport de courrier, de fret et de passagers sur la ligne Singapour-Melbourne via le détroit de Torrès, ouverte depuis moins d'un an. Il en est à son troisième aller-retour, tous effectués sous le commandement du capitaine Sturrock, avec un équipage malais. Il a embarqué à Singapour 24 passagers et a chargé 100 tonnes de thé et 60 tonnes de sucre. Il vient de compléter son chargement à Batavia avec les 40 tonnes de matériel de Blondin. Au moment où ce dernier monte à bord avec ses deux assistants, les matelots sont en train de charger avec mille précautions un énorme piano. C'est le magnifique John Broadwood & Sons² de la célèbre pianiste Arabella Goddard qui, accoudée au bastingage en compagnie de son fondé de pouvoir M. Williams et du capitaine Sturrock, surveille le transbordement de son piano avec une extrême attention. Arabella est

1 - Extrait de l'*Australian Town and Country Journal* (NSW : 1870 - 1907), du samedi 27 Novembre 1875, page 32

2 - Célèbre maison de fabrication de piano de Londres. Ce piano a un cadre métallique et mesure 1,26 mètre de large et 2,48 mètres de long !

mondialement reconnue comme étant l'une des meilleures pianistes de son temps. Elle est en train de faire une tournée de trois ans autour du monde et vient de donner un récital à Batavia au Concert Hall de Schouwburg Weltevreden où Blondin est allé par deux fois l'écouter. C'est une belle femme de 38 ans, anglaise d'origine mais née en France dans une famille anglaise fixée à St Servan près de St Malo. Elle est séparée de son mari, un critique musical londonien très connu. Très fière de sa culture française, elle se dit très heureuse d'avoir l'occasion de pratiquer son français avec Blondin au cours de cet interminable voyage. Une heure avant le départ, un « lighter » emmène trois nouveaux passagers.



Arabella Goddard¹

En fin d'après-midi, le navire largue les amarres et met le cap au nord pour sortir de la baie et entrer en mer de Java. Pendant deux jours, il vogue à toute vapeur vers l'est, longeant les côtes de Java puis celles de Bali, avant de forcer la longue chaîne d'îles tourmentées qui relie l'Asie au continent australien en franchissant la passe de Lombock, majestueusement dominée par la crête volcanique de l'Agung, haut de 3 000 m. Il longe ensuite la côte sud très boisée de Sumbawa, dominée au loin par l'énorme masse du Tambora dont l'éruption en avril 1815, la plus meurtrière jamais connue, a eu des répercussions planétaires². Il laisse enfin à bâbord les îles de Samba et de Rotti, puis les côtes montagneuses et verdoyantes de Timor avant d'entrer dans la mer d'Arafoura, libre de coraux et de récifs.

Après avoir traversé cette mer d'ouest en est, le *Flintshire* arrive en vue du détroit de Torrès³ qui est considéré comme la passe la plus dangereuse au monde. Celui-ci a trente milles de large ; plus de neuf cents écueils des plus traîtres y sont disséminés. Au nord du continent australien proprement dit, se trouve un premier groupe d'une vingtaine de grandes îles entourées de ceintures de coraux qui briseraient net le navire s'il les touchait. Plus au nord s'étend un groupe de six récifs longs d'une dizaine de milles et larges de deux ou trois, échelonnés comme par gradins du sud au nord, séparés entre eux de 200 m et atteignant à peine la surface de l'eau à marée haute. Puis viennent les barrières impénétrables des bancs de Mulgrave, de Jerwis, et 36 milles de coraux jusqu'à la Nouvelle-Guinée. C'est à travers le chenal du Prince de Galles, situé entre les grandes îles et le premier long récif que le *Flintshire* doit trouver un passage.

1 - British Museum

2 - Il a tué 90 000 personnes et obscurci le ciel tout autour de la terre, éradiquant la saison d'été et provoquant partout des famines.

3 - Les paragraphes suivants sont directement inspirés du récit de voyage du comte de Beauvoir, « *Voyage autour du Monde* ».

Le capitaine Sturrock se maintient dans ce chenal étroit, bordé de récifs tout proches, souvent invisibles, en faisant des relèvements continuels sur de petites roches éloignées, hautes de deux mètres seulement, au fur et à mesure que ses yeux les découvrent. Il gouverne d'après la carte, droit sur un écueil puis, sûr de sa position, met le cap sur un autre. Tous les passagers sont sur le pont et observent la manœuvre avec beaucoup d'inquiétude. Ils voient un trois-mâts échoué sur un récif proche et distinguent les matures de plusieurs navires coulés dans les récifs. L'un de ceux-ci est le *Saphir*, qui, par temps calme, fut pris par un courant rapide : dix-huit hommes sur vingt-neuf ont été tués et mangés par les cannibales qui surveillent le détroit !



Le parcours du *Flintshire* de Batavia à Townsville

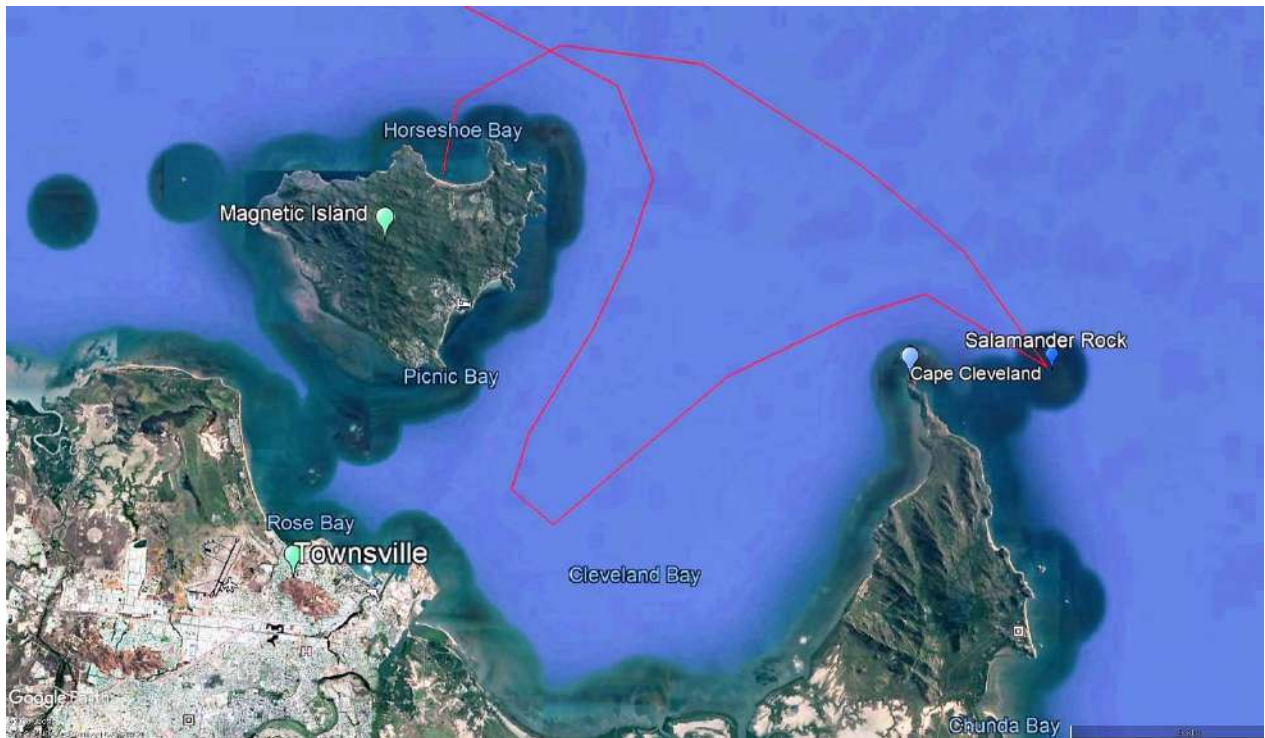
En cinq heures, durant lesquelles une seule minute d'hésitation eût perdu le navire et ses passagers, le détroit est franchi et le capitaine Sturrock, épuisé, peut enfin jeter l'ancre dans la baie Evans, proche du cap York, à la pointe septentrionale du continent australien. On distingue sur la hauteur les baraques de planches du poste militaire gardien de ce passage qui commande le détroit de Torrès et ferme le long « chenal des coraux », situé entre le continent et la grande barrière de corail. Un canot est mis à l'eau afin de lui apporter le courrier amené par le *Flintshire*. Blondin, qui ne tient plus en place, propose au capitaine de l'accompagner à terre.

Ils débarquent et sont reçus avec un bonheur indicible par le commander Simpson et quelques soldats des Royal-Marines, pâles et amaigris. Esclaves du devoir et perdus au milieu des bois et des cannibales, à 1 700 km du premier village de Blancs, ils sont là depuis deux ans pour planter le pavillon britannique sur ce poste d'une importance stratégique et porter secours aux navires qui franchissent en ce point la passe entre l'Océan Indien et l'Océan Pacifique et qui, au dire du commander, font naufrage cinq fois sur dix ! Il y a là treize Royal-Marines. C'est ce qu'il reste des 20 gaillards qui ont débarqué deux ans auparavant : les sept autres, tués ou capturés, ont été dévorés par les cannibales¹ !

Le navire lève l'ancre et reprend sa route, navigant seulement de jour afin d'éviter les écueils. Il franchit le détroit long de trois milles qui sépare l'île d'Albany de la pointe septentrionale du continent, double le cap de Turtle Head et entre dans le chenal large de 2 à 20 milles, parsemé de récifs très dangereux, qui sépare sur une longueur de 670 milles jusqu'à Bowen la côte australienne de la grande barrière de corail. Au fur et à mesure de son avancée et tout le long du chenal, des feux s'allument sur les hauteurs qui signalent son arrivée aux tribus de cannibales à l'affût d'un naufrage. Il jette l'ancre à l'embouchure de la rivière Endeavour devant le nouveau petit port de Cook's Town, récemment créé afin d'approvisionner les chercheurs d'or de la Palmer River à qui il amène du courrier. C'est là que le 11 juin 1770, au cours de son voyage vers le nord, Cook a dû s'arrêter pendant sept semaines pour réparer l'*Endeavour*, sérieusement endommagé en talonnant sur un récif.

1 - Ceux-ci avaient de bonnes raisons pour haïr les Blancs ! Le comte de Beauvoir, qui a visité ce poste militaire en 1866, raconte y avoir rencontré un colon de 24 ans, décidé à conquérir toute la péninsule du cap York pour y faire paître ses troupeaux, et tuant tous les indigènes qui essayaient de l'en empêcher. Il avait fait 65 entailles sur ses armes favorites : une par indigène tué. Le comte s'indigne : « Il y a loin de là à la légitime défense, et quand on a tué soixante-cinq êtres humains à vingt-quatre ans, on est plus bas qu'un cannibale...Cet homme fait tache en Australie. »

Après cinq jours de navigation très difficile, le *Flintshire* fait escale à Cardwell pour livrer du courrier, puis le lundi 22 juin à 14 h 30, à Townsville, un petit port de 3 000 habitants qui, situé dans la baie de Cleveland, à l'embouchure de la rivière Ross, dessert les champs aurifères de Cape River. Il repart le même jour en fin d'après-midi par beau temps avec 174 personnes à son bord dont 130 passagers, après avoir chargé du courrier et embarqué une centaine de coolies chinois¹ qui s'entassent dans l'entrepont. Au sortir de la baie de Cleveland, le capitaine Sturrock est appelé dans l'entrepont où une rixe a éclaté entre passagers. Il laisse la barre à son second qui donne trop tôt l'ordre de virer cap au sud-est et vient échouer le navire à 17 h 20 sur le Salamander Rock², un récif immergé à marée montante, situé trois milles à l'est du Cap Cleveland ! C'est là, à 1 350 km au nord-ouest de Brisbane, que s'achève le voyage du *Flintshire*, 17 jours après son appareillage à Batavia et au terme d'un parcours de 2 885 milles³ !



Naufrage du *Flintshire*

Le choc est très violent⁴. Le navire a heurté le récif de face : sa proue est montée de 1,2 mètre au-dessus du rocher et il s'incline sur tribord. Une voie d'eau s'étant déclarée, le capitaine Sturrock ordonne de mettre immédiatement les deux chaloupes à la mer, ce qui est rapidement fait. C'est alors que quatre passagers d'entrepont, qui étaient montés à bord à Townsville, sautent dans l'une des chaloupes afin d'embarquer. D'autres s'apprêtent à faire de même, peut-être suivis bientôt par des Chinois. C'est alors que deux « gentlemen » armés de revolvers s'interposent et, sous la menace de leurs armes, forcent les quatre hommes à remonter à bord du *Flintshire*. Sur la demande du capitaine, les deux « gentlemen » restent sur la passerelle pour assurer l'embarquement des passagers de cabine en bon ordre.

Arabelle Goddard et cinq femmes accompagnées de quelques enfants en bas âge embarquent les premières, suivies des quatorze passagers de cabine. Des hommes d'équipage sous les ordres d'un officier sont affectés à chacune des chaloupes. Aucun bagage autre que des objets de valeur n'est admis à bord. Quand tous ont embarqué, à l'exception du capitaine, de quelques officiers et matelots, du docteur, du commissaire de bord, de dix passagers d'entrepont et de la centaine de coolies chinois dont les visages reflètent la peur d'être abandonnés, des provisions, de l'eau, de l'alcool et des couvertures sont lancés à leur bord afin d'assurer la survie des passagers pour le cas où ils devraient passer plusieurs jours en mer.

1 - Terme désignant au **XIX**e siècle les travailleurs agricoles d'origine asiatique.

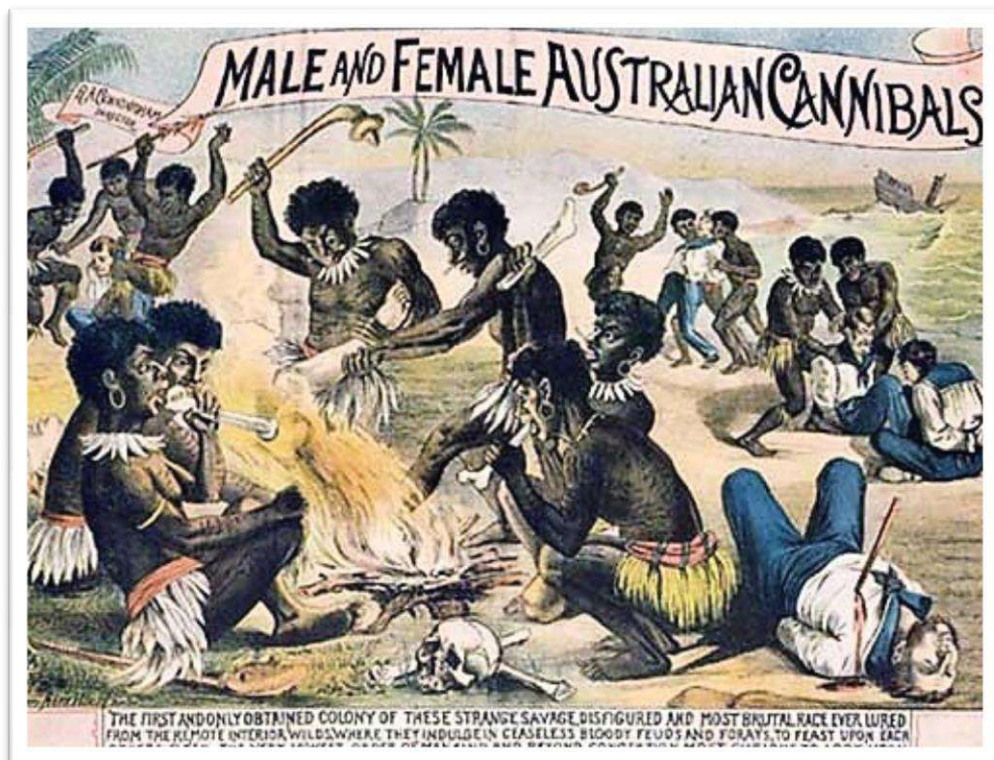
2 - Ce rocher est actuellement un spot réputé de pêche sportive, ce qui m'a permis de le reconnaître.

3 - 5 343 km

4 - Ce récit est fait à partir des informations données par les journaux au moment du naufrage et du témoignage très détaillé d'un passager publié par *Week's News* le 19 septembre 1874.

La première chaloupe est sous le commandement du capitaine en second, M. Pender. Elle emmène toutes les femmes et quelques enfants en bas âge. Messieurs Williams, Blondin, Niaud et Lyons, sont à bord. Ils prennent chacun une rame ; deux autres sont confiées à deux passagers, le Captain Cox et M. Amhurst, et les deux dernières à des matelots malais. Une fois chargées, les deux chaloupes tournent en rond en attendant que le capitaine leur donne l'ordre de départ.

Celui-ci a pu évaluer entretemps les dégâts : il y a une grosse brèche dans la coque près de l'étrave et 85 cm d'eau dans la cale avant mais les pompes empêchent sa montée. La cargaison de thé et de sucre est dans l'eau. Il décide d'essayer de dégager le navire du récif. Après avoir ordonné aux coolies de jeter à la mer une partie de la cargaison de sucre et de thé afin d'alléger le bateau, il inverse le sens de rotation de l'hélice et met le navire en marche arrière à toute vapeur, sans succès. Il recommence la manœuvre à plusieurs reprises, sans plus de succès. Il renonce alors à le dégager et donne aux chaloupes l'autorisation de partir après toutefois que les passagers sont remontés à bord pour se restaurer. Il est 18 h, le ciel se couvre, tous les passagers sont d'accord pour partir sans plus attendre ; ils ont 16 milles¹ à parcourir à la rame avant d'atteindre Townsville ! Ils laissent leurs compagnons d'infortune à bord du navire échoué, à la merci de la mer qui, si le vent forçait, pourrait se creuser au point de briser le navire en deux et les engloutir.



Cannibales australiens²

Le vent et la marée étant favorables, la chaloupe progresse rapidement sous l'impulsion énergique des huit rameurs. Mais à partir de 21 heures, une série d'averses diluviennes s'abat sur eux, trempant les passagers jusqu'aux os. Les femmes souffrent énormément du froid, de l'humidité et de fatigue. La pluie est si drue qu'il est impossible de voir la terre vers laquelle se diriger, ce qui oblige les rameurs à une pause car il serait imprudent de débarquer n'importe où, les naturels étant très féroces³ dans cette région. Cependant, ces derniers leur rendent un grand service en allumant des feux sur une colline : ils leur montrent ainsi qu'ils les ont repérés et les attendent, mais ils leur indiquent en même temps la direction à suivre⁴ ! Vers minuit, le commandant en second distingue enfin les lumières de Townsville. Il les montre aux passagers qui poussent

1 - 29 km

2 - Affiche de cirque – Issue du blog de Christophe Darmangeat, maître de conférence à l'université de Paris-Diderot : La Hutte des classes - « Le goût des autres » - <http://cdarmangeat.blogspot.com/2018/01/le-gout-des-autres.html>

3 - Ils appartiennent à la tribu aborigène des Manbarra (ou Wulgurukaba) dont un membre, Tambo Kukamunburra, fut expédié aux États-Unis en 1883 sur commande de P.T. Barnum pour être exposé dans son cirque ambulant comme spécimen de race sauvage. Il est mort l'année suivante dans l'Ohio. Son corps, conservé dans les réserves d'un musée, a été rapatrié en 1994 sur la demande de sa tribu. Cette dernière était probablement anthropophage, mais peut-être moins féroce que ne le rapporte le passager du *Flintshire*, puisque James Morrill, naufragé en 1846 sur cette côte, a vécu pendant 17 ans dans cette tribu avant d'être retrouvé et ramené à la civilisation.

4 - Tout aussi étonnant que cela paraisse, il semble que le commandant en second n'avait pas de boussole.

des cris de joie, sûrs enfin d'être sur la bonne voie et d'échapper aux cannibales ! Les dames reprennent courage ; les bébés commencent à pleurer de froid et de faim. À 2 h 30 du matin, après une nuit en mer très éprouvante, ils arrivent à Townsville, où les attend sur l'appontement M. Burns, l'agent de la Eastern & Australian SS Co, qui a été averti de leur arrivée par les passagers de l'autre chaloupe qui ont débarqué une demi-heure avant eux. Il les conduit aux hôtels les plus proches qui sont déjà pleins, ce qui oblige la plupart des passagers à s'allonger sur des canapés ou à même le sol jusqu'au matin. La Compagnie envoie au cours de la nuit deux cotres et le *Swift*, une vedette à vapeur lui appartenant, sur les lieux du naufrage afin d'aller chercher les passagers d'entrepont¹. Ils sont de retour à 9 h 45 à Townsville avec les passagers, tous sains et saufs.

Le *Swift* revient immédiatement auprès du *Flintshire* afin de récupérer les bagages des passagers, les 95 sacs de courrier de Londres et un chargement d'or appartenant à la Queensland National Bank. Blondin est à bord, anxieux de connaître l'état de son matériel. Charles Williams l'accompagne, envoyé par Arabella Goddard qui se désespère à l'idée que son précieux piano puisse être endommagé. Ils constatent avec soulagement que le piano est intact et le matériel au sec. Ni l'un ni l'autre n'étaient assurés ! Ils envisagent de récupérer leurs biens sans tarder mais le capitaine Sturrock et M. Burns s'y opposent, craignant que le navire, perché sur son récif à marée basse, ne soit déséquilibré si on ôte cette charge. Ils ont par contre la mauvaise surprise de constater que leurs bagages ont été fouillés et que tous les objets de valeur qu'ils contenaient ont disparu, et en particulier une montre de grande valeur appartenant à Arabella Goddard. Prudent, Blondin avait heureusement emporté ses médailles avec lui ! Par contre, la caisse contenant les milliers de photographies qu'il emmène toujours avec lui a pris l'eau et nombre d'entre elles sont endommagées. Dans les jours qui suivent, la totalité du chargement de sucre et de thé est jetée à la mer ainsi que les 72 mâts de l'enceinte de Blondin qui pèsent 20 tonnes à eux seuls et sont ensuite rassemblés et remorqués jusqu'à Townsville. Quinze réservoirs métalliques vides d'un volume total de 23 000 litres sont placés dans la cale avant afin d'occuper l'espace et empêcher l'eau de l'envahir. Ainsi allégé et aidé par le *Swift* qui l'a pris en remorque, le navire lance sa machine à toute vapeur et s'arrache du récif, à la grande joie du capitaine Sturrock. Il se dirige ensuite vers la baie bien abritée du Fer à Cheval, au nord de Magnetic Island, une grande île située à proximité de Townsville, où il s'échoue à marée basse sur la plage de sable. Le matériel de Blondin et le piano d'Arabella Goddard sont immédiatement transbordés sur le *Swift* et amenés à Townsville où ils sont mis à l'abri. Sommairement réparé et ses cales remplies de tous les tonneaux vides disponibles à Townsville, le *Flintshire* embarque les cent Chinois et reprend la mer le 26 juin à destination de Sydney.

Le prochain bateau à destination de Brisbane est le SS *Lord Ashley*, un vapeur de 296 tonneaux qui fait escale à Townsville le 29 juin. Trop petit et déjà chargé à ras bord, il ne peut prendre ni le piano d'Arabella Goddard ni le matériel de Blondin qui sont donc obligés d'attendre pendant 15 jours le SS *Boomerang*, un navire de 445 tonneaux sur lequel ils pourront charger leur matériel. Harry P. Lyons part donc en éclaireur sur le SS *Lord Ashley* afin de préparer la venue de Blondin à Brisbane.

Ce dernier a décidé de rattraper une partie du temps perdu en renonçant à monter son enceinte à Brisbane et il fait donc contre mauvaise fortune bon cœur. Arabella Goddard, par contre, est proche d'une dépression nerveuse. Elle a eu extrêmement peur d'être dévorée par les sauvages au moment du naufrage et a cru son piano perdu. Elle s'est ensuite fait voler une montre de grande valeur à laquelle elle tenait beaucoup. Ce retard de trois semaines, au cours duquel elle va être confinée dans une petite ville isolée au bout de l'Australie et encerclée par des tribus de cannibales, est une nouvelle épreuve insupportable car celle-ci s'ajoute à toutes les vicissitudes qui se sont accumulées depuis son départ de Londres pour son tour du monde, le 13 mars 1873, dix-sept mois auparavant. Elle raconte à Blondin ses mésaventures :

« À son arrivée à Melbourne en mai 1873, elle a été mise en quarantaine pendant quinze jours en raison d'un cas de variole déclaré à bord de son navire. Après une tournée triomphale en Australie, elle est partie pour Ceylan le 10 octobre 1873. Arrivée depuis deux jours à Colombo, elle a contracté une sévère dysenterie et a échappé de peu à la mort. À peine rétablie au bout d'un long mois de convalescence, ses médecins lui ont ordonné de quitter Ceylan sans avoir pu y donner le moindre concert. Elle a débarqué à

1 -- Le passager qui fait le récit du naufrage ne dit rien des passagers d'entrepont (100 Chinois et une dizaine de Blancs). Les journaux n'en font également aucun cas et rapportent seulement qu'ils ont débarqué à Townsville quelques heures après les deux premières chaloupes à bord de trois bateaux envoyés de Townsville. Il apparaît que le *Flintshire* ne disposait que de deux chaloupes et n'était donc pas équipé pour évacuer la quantité de passagers d'entrepont qu'il avait embarqués, ce qui explique pourquoi quatre de ces passagers ont essayé de monter dans l'une de ces chaloupes réservées aux seuls voyageurs de cabine.

2- Un peu moins de 400 £

Madras où elle a donné plusieurs concerts avant de décider de gagner Bombay par train. En route pour la gare, elle s'est aperçue qu'elle avait laissé à l'hôtel un sac contenant 4 000 roupies² et, revenue à l'hôtel, a constaté que son sac avait disparu. Elle a porté plainte le lendemain et un détective a été envoyé à l'hôtel qui a retrouvé le sac et l'argent, cachés dans le placard d'une chambre voisine. Après ces péripéties, elle a continué sans encombre sa tournée et s'est produite à Bombay, Calcutta, Singapour, et Batavia avant de faire naufrage à Townsville. »

Pendant ces 15 jours d'attente, Blondin va faire tout son possible pour lui faire oublier ses mésaventures et la calmer. Le 13 juillet, ils peuvent enfin charger le piano et les 25 tonnes de matériel de Blondin¹ sur le SS Boomerang qui lève l'ancre à minuit le même jour. Au terme d'un voyage effectué par temps maussade avec un fort vent du sud, celui-ci entre le 18 juillet à l'aube dans la baie Moreton et s'amarré à 6 h du matin au quai de l'A.S.N. Co.'s² situé à l'embouchure du fleuve Brisbane. Un petit vapeur les attend qui remonte pendant deux heures les bords plats et marécageux du fleuve jusqu'à Brisbane où il vient s'amarrer au Queen's Wharf. Harry P. Lyons accueille Blondin et Charles P. Niaud et les accompagne en calèche jusqu'à l'Australian Hotel, non loin de là sur Queen Street, où ils sont reçus avec beaucoup d'égards par Robert Ader, son tout nouveau propriétaire.



L'hôtel Australian dans Queen Street en 1883³

Brisbane est une petite ville de 25 000 habitants, environnée d'une forêt de cèdres rouges, de tulipiers et d'arbres de fer, qui vit du commerce et de l'exportation des ressources minières et agricoles de la région. Elle jouit d'un climat subtropical agréable, pas trop chaud en été, très doux en hiver, avec des pluies abondantes, en été particulièrement. Colonie pénitentiaire jusqu'en 1840, elle a été choisie comme capitale par le Queensland lorsque celui-ci s'est séparé en 1859 de la Nouvelle Galles du Sud. Afin de se monter digne de son rang, elle s'est alors lancée dans la construction d'édifices monumentaux en pierre de taille : le Palais du Parlement et celui du Gouvernement, mélanges de style néoclassique et de style colonial, construits à proximité du Jardin Botanique ; l'Hôtel de Ville ; l'École des Arts ; la Maison des Douanes ; auxquels se sont ajoutés des édifices religieux et bancaires. Le contraste entre ces bâtiments, dignes d'une capitale, et les édifices souvent en bois d'une ville naissante aux voies en terre battue est étrange. Minuscule capitale⁴ d'un immense territoire, Brisbane est à l'image de ce pays-continent démesuré, peuplé de 1 850 000 Blancs¹ et de quelques centaines de milliers d'aborigènes²

1 - Le piano d'Arabelle Goddard et le matériel de Blondin, dont les 72 poteaux, figurent dans le listing du chargement du S.S. *Boomerang* entré en douane à Brisbane (*The Telegraph of Brisbane* du 18 juillet 1894 ; *The Toowoomba Chronicle* du 22 juillet 1874).

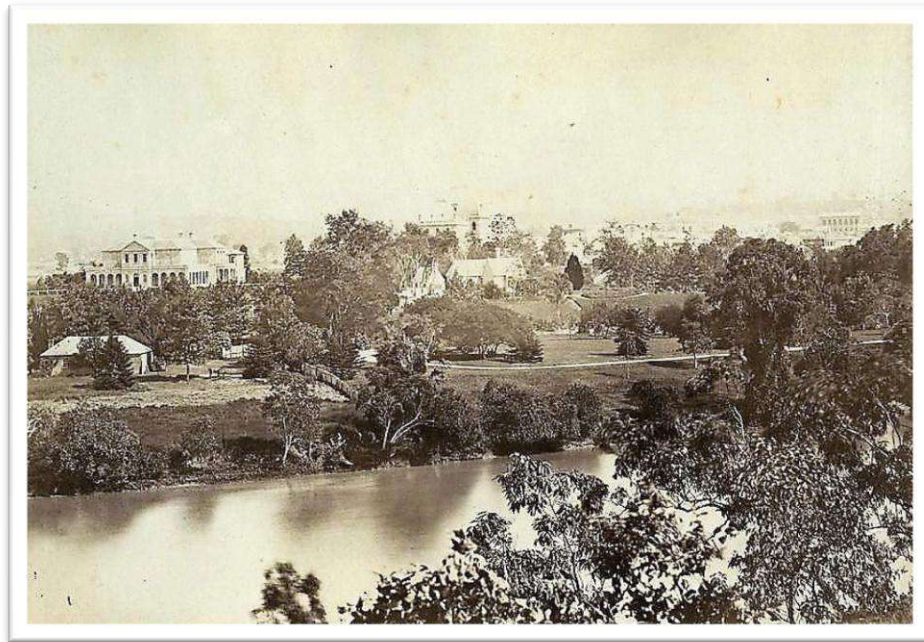
2 - L'Australasian Steam Navigation Company (ASN Co) est une compagnie de navigation australienne qui a opéré entre 1839 et 1887.

3 - State Library of Queensland.

4 - En 2018, Brisbane est avec 2 462 637 habitants, la troisième ville la plus peuplée d'Australie, après Sydney et Melbourne.

Harry P. Lyons raconte à ses amis qu'il a pris contact le 7 juillet, dès son arrivée à Brisbane, avec Harry Shepperson, leur agent et celui d'Arabella Goddard sur place, qui est très impliqué dans la vie culturelle de la ville. Celui-ci est immédiatement intervenu auprès du Gouverneur du Queensland, le Marquis de Normanby, afin d'obtenir l'autorisation d'installer la corde de Blondin dans le Jardin Botanique. Ce dernier l'a accordée à titre gracieux et a même accepté de patronner la première représentation de Blondin. Harry a donc pu annoncer dès le 14 juillet dans les journaux que cette première représentation aurait lieu le samedi 25 juillet à 16 h au Jardin Botanique sous le patronage et en présence du Gouverneur.

Au cours de l'après-midi, Harry Shepperson fait visiter le Jardin Botanique à Blondin. Celui-ci est admirablement situé dans un coude du fleuve, au sud de la ville, à proximité des palais gouvernementaux. Aménagé en 1855 par le botaniste Walter Hill à l'emplacement des anciens jardins des forçats, c'est un magnifique parc agrémenté de nombreuses espèces florales et planté de bunyas³, de palmiers, de ficus, de jacarandas, de bambous et de flamboyants. Blondin est enchanté de pouvoir se produire en un tel lieu mais il est cependant un peu inquiet car des spectateurs indécents pourront jouir d'une excellente vue sur son spectacle depuis Kangaroo Point, du haut de la falaise qui domine le fleuve d'une vingtaine de mètres sur la rive opposée. Comme à son habitude, il se montre le soir même en public en assistant à la pièce *Le bossu* de James Sheridan Knowles⁴, qui est jouée au Queensland Theater avec le célèbre tragédien jamaïcain Morton Tavares dans le rôle de Master Walter.



Le Jardin Botanique en 1868, vu de Kangaroo Point⁵

Il reste une semaine avant la première représentation. Deux énormes mâts de 20 mètres de hauteur, distants de 80 mètres, sont dressés et haubanés ; ils sont surmontés de hampes portant, l'une l'Union Jack, l'autre « le drapeau de séparation du Queensland », adopté en 1859. Des guichets sont installés aux grilles d'entrée du Jardin Botanique ; un espace enclos de barrières est aménagé où seront disposées des chaises pour le millier de spectateurs qui les auront réservées. La veille de la représentation le public est déjà là, observant avec beaucoup d'intérêt les allées et venues de Blondin tendant la corde, installant les tendeurs latéraux, suspendant les sacs de sable destinés à la stabiliser, dressant deux petites tentes au sommet de chaque mât. Il est partout, contrôlant comme à son habitude le moindre détail.

1 - 23 470 000 habitants en 2018

2 - On estime qu'à l'arrivée des Anglais, en 1776, la population des aborigènes et des natifs des Iles du Détroit de Torres se situait dans une fourchette de 315 000 à 750 000.

3 - Conifère à feuillage persistant de la famille des Araucariaceae, endémique de l'est de l'Australie, qui peut atteindre cinquante mètres de haut.

4 - James Sheridan Knowles (Cork, 12 mai 1784 - 30 novembre 1862) est un dramaturge et acteur irlandais

5 - State Library of Queensland



Le samedi 25 juillet, dès 14 h 30, les spectateurs commencent à affluer, venus de Brisbane mais également d'Ipswich, la ville voisine concurrente, située en amont au bord du fleuve. Peu avant 16 heures, trois mille cinq cent spectateurs ont franchi les grilles, dont les enfants de l'Orphelinat invités par Blondin, et le Gouverneur a pris place avec sa suite dans l'enceinte réservée. Cependant, les craintes de Blondin s'avèrent justifiées : des resquilleurs en plus grand nombre encore sont rassemblés en rive droite du fleuve sur les hauteurs de Kangaroo Point et à bord des nombreux bateaux qui ont jeté l'ancre en face du Jardin Botanique.

Ponctuel, Blondin se présente en armure à 16 h précises et se fait hisser en tête du mât¹. L'épée au côté, il marche solennellement d'un bout à l'autre de la corde sur un air de marche joué par un mauvais orchestre. Il fait le parcours en sens inverse sous les applaudissements, s'enferme dans sa loge de toile et réapparaît vêtu de son maillot d'acrobate. Il court jusqu'au milieu de la corde, se tient sur la tête, s'allonge sur le dos, se relève en faisant un saut périlleux arrière. Il se fait ensuite bander les yeux, s'enveloppe d'un sac et marche d'un pas hésitant sur la corde. Il trébuche deux fois et, à la troisième, se prenant les pieds dans un tendeur, il s'affale de tout son long sur la corde, arrachant un cri d'horreur aux spectateurs. Il se repose un instant, esquisse en musique un pas de danse et salue la compagnie de part et d'autre avant d'entrer sous sa tente. Il réapparaît bientôt déguisé en cuisinier, un fourneau sur le dos, auquel sont accrochés, brinquebalants, une poêle, des casseroles, un soufflet, un balai. Il décharge le fourneau, l'installe en équilibre sur la corde, l'allume, nettoie la poêle, la pose sur le feu, sort des œufs du fourneau, les examine soigneusement avant de les casser et de les jeter dans la poêle d'un geste théâtral. Pendant que l'omelette cuit, il se rafraîchit avec une coupe de champagne. Une fois cuite, il la dispose sur une assiette et se brûle la bouche en la goûtant. Il la met ensuite avec la bouteille de champagne dans un panier qu'il descend au bout d'une ficelle pour la faire déguster par les spectateurs qui se la disputent. Il revient ensuite avec son fourneau au point de départ et, après l'avoir déchargé avec difficultés, se saisit d'une chaise qu'il emmène au milieu de la corde. Il la met en équilibre sur ses deux pieds arrière, s'assied dessus, tend les jambes et se tourne de droite et de gauche vers les spectateurs. Il la met en équilibre sur un pied et refait le même exercice. Il se tient ensuite debout sur le siège. Les spectateurs l'applaudissent, croyant qu'il a fait le plus difficile mais, après être redescendu sur la corde et s'être reposé un instant, il enjambe brusquement le dossier et se tient debout. C'est du délire ! Pendant qu'il ramène la chaise, le public l'acclame bruyamment. Les resquilleurs de Kangaroo Point ne sont pas les moins démonstratifs ! Il traverse maintenant la corde en marche arrière, avec une facilité et une précision vraiment merveilleuses. M. Niaud, son secrétaire, est hissé jusqu'en tête du mât. Il monte sur le dos du funambule et, arrivé au milieu de la corde, agite son chapeau. Blondin se tient sur une jambe puis, sans aucun égard pour son fardeau humain, il s'incline pour saluer les spectateurs, ladite inclinaison ayant pour effet de mettre le malheureux secrétaire en danger de basculer par-dessus sa tête. Son chapeau tombe, précédant peut-être son propriétaire. Effrayés, les spectateurs situés au-dessous s'écartent, à la grande joie des autres spectateurs. Blondin réapparaît une dernière fois habillé en Polonais, monté sur une bicyclette qu'il manie avec la plus grande dextérité. Il fait des allers-retours sur la corde, lentement ou à pleine vitesse, s'arrête au milieu de son parcours et repart en marche arrière avant de saluer le public qui a particulièrement apprécié ce dernier exercice. Le spectacle a duré une heure et demi, les spectateurs sont enchantés et le Gouverneur le félicite. Les resquilleurs postés sur Kangaroo Point et sur la rivière, l'ovationnent sans vergogne.

Il donne une deuxième représentation le lundi 27 juillet avec le même succès, tant au Jardin Botanique que sur les hauteurs de Kangaroo Point. Une troisième est annoncée pour le jeudi 30 juillet en soirée. Elle doit être reportée au lendemain en raison de la pluie.

Trois mille spectateurs bravent le froid et l'humidité le vendredi dès 21 heures pour assister au Jardin Botanique à la représentation donnée en soirée par Blondin avec l'assistance des très bons orchestres des Fife Volunteers et des Hibernians à la lueur de projecteurs oxyhydriques et de feux d'artifice. Cependant, le plus grand rassemblement de spectateurs est une fois encore au sud, sur les hauteurs de

2- Ce récit est inspiré de l'article paru dans le "*Brisbane Telegraph*" le 27 juillet 1874.

Kangaroo Point, où les resquilleurs sont confortablement installés autour de feux de camp, et sur le fleuve, couvert d'embarcations à l'ancre d'où s'élèvent des airs de musique mélancoliques. Blondin présente le même programme que précédemment, mais celui-ci prend un tout autre aspect à la lueur des feux d'artifice et sous l'effet du vent violent qui s'est levé. Il tire le bouquet final à partir de sa brouette et se trouve immergé sous une véritable douche de feu.

Au cours de sa quatrième représentation, donnée le samedi après-midi devant plus de mille spectateurs payants et deux fois plus de spectateurs indécents, Blondin doit affronter à nouveau un vent violent ce qui ne l'empêche cependant pas d'emmener au milieu de la corde une table et une chaise et de prendre un agréable repas de fruits divers qu'il arrose au champagne après avoir sabré la bouteille avec son couteau. Il porte ensuite sur son dos Harry Shepperson qui lui en avait fait la demande pressante. Le calme dont ce dernier fait preuve lui vaut une ovation lorsqu'il redescend sur la corde.

De nombreux lecteurs écrivent aux journaux pour exprimer leur indignation devant la présence persistante de resquilleurs sur le fleuve et sur les hauteurs de Kangaroo Point et pour présenter leurs excuses à Blondin au nom des citoyens de la ville. D'autres leur répondent avec une parfaite mauvaise foi en invoquant leur droit à assister à un spectacle qui est donné en plein air sur un terrain communal qui a été fermé au public pour être gracieusement attribué à un artiste qui en fait commerce.

Désireux de couper court à la polémique, Blondin annonce qu'il donnera le lundi 3 août en soirée une représentation au bénéfice de l'hôpital de Brisbane sous le patronage des notables de la ville et de la Colonie. Il cite le Secrétaire colonial, le Ministre des terres, Le Trésorier colonial, l'Attorney général, le Ministre des travaux publics, le Directeur général de la Poste, son Honneur le Maire ainsi que les membres du Comité de l'Hôpital. Cette représentation, à laquelle assistent la plupart des fonctionnaires de la ville et de la Colonie accompagnés de leurs familles, connaît un grand succès. Blondin remet le lendemain la somme de 65 £, 1 shilling, 3 pence au trésorier de l'hôpital¹. Il fait partie désormais des bienfaiteurs de la ville, ce qui lui vaut la considération de tous. Une action, soutenue par les journaux, est mise sur pied afin de lui verser à l'occasion de sa dernière représentation le mercredi 5 août une compensation pour le préjudice qu'il a subi du fait de l'indécence de nombreux Brisbanians...

Pour fêter son exploit, Harry Shepperson a organisé une réception dans sa demeure de Fortitude Valley, située à moins de 2 km au nord-est de Brisbane au cœur d'une forêt de cèdres rouges. Blondin est invité ainsi que ses assistants et de nombreuses personnalités de la ville. Après avoir fait honneur à l'excellent repas préparé par Mary, l'épouse d'Harry Shepperson, les convives se retrouvent dans le salon pour fumer un cigare et déguster les alcools qui leur sont servis. Blondin admire le petit harmonium laqué de bois précieux qui se trouve là et demande à Mme Shepperson la permission d'en jouer. Avec son accord, il exécute alors avec beaucoup de vigueur l'air bien connu de l'opérette d'Offenbach *La Belle Hélène* qu'il termine sous les applaudissements de l'assistance. Harry Shepperson lui dit alors : « *Monsieur Blondin, vous semblez beaucoup apprécier cet harmonium. Il appartient à mon épouse Mary qui ne l'utilise guère et voudrait l'échanger contre un piano. Je vous propose donc un marché : vous le prenez et mercredi, à l'occasion de votre dernière représentation à Brisbane, vous le hissez sur votre corde et vous jouez le morceau de musique dont vous venez de nous régaler ; si vous y parvenez, il est à vous et je ferai cadeau à Mary du piano dont elle rêve ; si vous échouez, je le garde.* » Blondin jauge alors l'harmonium du regard, le soulève afin d'en apprécier le poids, puis il se tourne vers Harry Shepperson et lui répond simplement : *Marché conclu.* »

Cette petite histoire fuite dans la presse et c'est ainsi que l'harmonium devient l'acteur principal de la dernière représentation de Blondin à Brisbane. Celle-ci a lieu en soirée à la faible lumière de feux de marine à pétrole, par manque de cylindres de chaux pour le projecteur oxyhydrique. L'enceinte réservée est comble, toute la bonne société de Brisbane étant présente. Le public populaire est également au rendez-vous dans le Jardin Botanique mais également sur les hauteurs de Kangaroo Point. Mais, pour une fois, les resquilleurs seront déconfits car la lumière est si faible qu'ils ne verront rien. L'harmonium est hissé en haut du mât où l'attend Blondin qui le charge sur son dos au moyen de sangles et l'amène jusqu'au milieu de la corde où il le maintient en équilibre avec un gros balancier. Il s'assied alors sur la chaise qu'il avait pendue à son cou et se met à jouer comme prévu l'air de *La belle Hélène* d'Offenbach, accompagné par les orchestres des Hibernians et des Fife Volunteers. Il a gagné ! Le public salue sa victoire par un tonnerre d'applaudissement. Il charge alors à nouveau l'harmonium et la chaise et les ramène jusqu'à leur point de départ. Bon perdant, Harry Shepperson le félicite et lui remet symboliquement la petite clé en

1 - Soit, le montant de la recette diminuée des frais (65 £ pour une représentation de nuit).

bronze doré de l'harmonium. Le programme prévoit qu'Harry monte à nouveau sur le dos de Blondin et fasse l'aller-retour sur la corde afin de saluer le public, mais Blondin juge plus prudent de renoncer à cet exercice en raison du manque de lumière. En conclusion de la représentation, le maire remercie Blondin du plaisir qu'il a procuré aux habitants de sa ville et lui remet le produit de la collecte qui a été lancée afin de compenser le préjudice qu'il a subi du fait de citoyens indécents. La somme n'est pas très importante, mais le geste touche Blondin qui remercie chaleureusement l'édile et les citoyens de Brisbane pour leur accueil et leur générosité.

Il a en effet tout lieu d'être très satisfait de son séjour à Brisbane car il a été très bien reçu par les autorités locales et a pu rassembler en six représentations près de 10 000 spectateurs et faire une recette de 1 400 £. Il regrette cependant de ne pas avoir pris le temps de monter son enceinte de toile et se promet de ne pas manquer de le faire à l'avenir, les Australiens étant apparemment encore plus resquilleurs que les Anglais.

Dès le lendemain de cette dernière représentation, Blondin est invité à une chasse aux crocodiles. En l'attendant, après avoir chargé le 8 août le matériel à bord du *City of Brisbane*, Charles P. Niaud supervise la remise en état du Jardin Botanique et vend tout le bois qui a été utilisé pour effectuer les aménagements. Blondin a en effet pris la décision de ne plus transporter les 72 poteaux de 17 mètres de longueur mais de les acheter puis les vendre à chaque étape. Ils embarquent tous les deux le 12 août sur le *Governor Blackall* à bord duquel ils ont la bonne surprise de retrouver le Capitaine Sturrock qui leur raconte la fin de l'odyssée du *Flintshire* :

« Après son départ de Townsville le 26 juin, le *Flintshire* a essuyé une terrible tempête au cours de laquelle, désarmé et les cales envahies par l'eau, il a manqué de couler. Il s'est ensuite trouvé à court de charbon et le capitaine Sturrock a été obligé de donner l'ordre d'arracher et brûler tout le bois qui se trouvait à bord pour alimenter la chaudière. Il a enfin atteint Sydney le 9 juillet. La déchirure de sa coque s'étant révélée beaucoup plus grave que prévu, le navire a été placé en cale sèche au *Mort's Dock* et n'a pas pu être réparé à temps pour assurer le prochain départ du courrier pour Singapour via le Détroit de Torres. L'A.S.S. Co. s'a du louer le S.S. *Hero*¹ pour le remplacer. Quant à lui, l'enquête qui a été diligentée pour éclaircir les causes du naufrage vient de se terminer ; il n'est pas encore fixé sur son sort et risque de perdre ses galons. »

Le 14 août à la tombée du jour, le *Governor Blackall* laisse à tribord les falaises de North Head puis double le cap de South Head, où se dresse le phare de Hornby, avant d'entrer dans la magnifique baie de Port Jackson qui s'enfonce profondément dans les terres en suivant les formes les plus capricieuses, trente-six baies s'ouvrant dans la baie principale dont certaines remontent de 50 km dans les terres. Les côtes sont très pittoresques, tantôt boisées, tantôt rocheuses, et montrent tour à tour la nature la plus sauvage, les hauts rocs à pic contre lesquels les vagues se brisent, et de beaux jardins avec une quantité d'élégantes villas. Au fond de la baie, sur la rive sud, la ville de Sydney est bâtie sur une sorte de presqu'île que l'on pourrait comparer à une main droite s'avancant hardiment dans la baie. Cinq grands promontoires ayant exactement la forme des doigts un peu écartés constituent la partie principale de cette ville qui, avec 135 000 habitants, est la deuxième plus grande ville d'Australie après Melbourne.

Le *Governor Blackall* traverse la baie et vient s'amarrer au quai de l'A.S.N. C° dans Darling Harbour. Blondin et Charles P. Niaud sont surpris de voir beaucoup de monde sur le quai. Malgré l'heure tardive, de nombreux admirateurs sont venus accueillir Blondin et l'acclament lorsqu'il descend la passerelle. Harry P. Lyons, qui était parti dès le 1^{er} août pour Sydney à bord du S.S. *Leihhardt* afin d'y préparer la venue de Blondin, est là en compagnie d'un homme de forte stature qu'il présente à Blondin : c'est James Punch, le propriétaire de l'hôtel Punch où ils vont descendre. Fils d'un bûcheron irlandais immigré en 1834, Jem, comme il demande immédiatement à Blondin de l'appeler, est un homme de 35 ans au visage énergique qui a été pendant de nombreuses années le champion de sculling² en double de Port Jackson. Très connu à Sydney, il a ouvert un hôtel qui est devenu le centre de la vie sportive de la Colonie. Régates, courses de chevaux, matches de cricket, tout passe par lui. Passionné par tous les exploits sportifs, il est un grand admirateur de Blondin et a tenu à l'accueillir dès sa descente du bateau. Des calèches décorées de fleurs et arborant des pancartes lui souhaitant la bienvenue les attendent. Elles les

1 - C'est ce même navire qui, en 1866, a ouvert la route du Détroit de Torres avec le comte de Beauvoir et le duc de Penthièvre à son bord.

2 - Aviron en double, à deux rames.

emmènent à travers Sydney jusqu'à l'hôtel Punch¹, situé au cœur de la ville, au croisement de Pitt Street et King Street. L'hôtel est illuminé en l'honneur de Blondin et Jem passe avec eux une partie de la nuit à parler de sport tout en buvant de la bière. Blondin et lui sont désormais amis et il fera tout son possible pour lui faciliter la vie au cours de son séjour à Sydney.

Une fois encore, Harry P. Lyons s'est bien débrouillé : il a obtenu du Ministre des propriétés et du Gouverneur Sir Robinson l'autorisation d'installer l'enceinte de Blondin dans l'Outer Domain, le vaste espace qui environne le parc de Government House et les Jardins Botaniques. C'est un emplacement magnifique, le meilleur dont on puisse rêver, juste derrière le Mint², à proximité immédiate de la ville et à 600 mètres de l'hôtel Punch ! Le Gouverneur a même accepté de patronner la première représentation de Blondin et a promis d'y assister, accompagné de son épouse.

Les journaux annoncent le lendemain, samedi 15 août, que Blondin patronnera et honorera de sa présence le soir même l'opéra *Le nozze di Figaro* joué au Victoria Theater par une troupe italienne. Dans leur précipitation à accaparer le héros du jour qui est sollicité de toutes parts pour parrainer divers spectacles, les organisateurs ont oublié qu'ils avaient déjà obtenu pour cette soirée le parrainage du Gouverneur. Le spectacle aura donc deux parrains mais, afin de s'épargner le ridicule, le Gouverneur se dispensera d'y assister aux côtés de Blondin. À son entrée dans le théâtre, ce dernier est follement applaudi. Il tente de gagner immédiatement sa place mais, les applaudissements redoublant, il est obligé de monter sur scène pour saluer ses admirateurs. À son retour à l'hôtel, il trouve celui-ci illuminé : Jem a organisé une fête avec de nombreux amis afin de lui souhaiter la bienvenue !

Contrairement à Melbourne qui est la ville de l'or et des grandes affaires, Sydney est celle d'une société aristocratique très londonienne, jouissant de ses richesses et de tous les charmes du monde élégant. La presse est à son image. Ce mélange des genres entre un acrobate, un gouverneur et un opéra ne lui convient guère. Elle le fait savoir avec une ironie mordante sous la plume du rédacteur de *l'Empire of Sydney* : « *Ces artistes accomplis qui ont eu l'honneur d'être parrainés samedi soir par le Prince des gymnastes doivent être profondément sensibles, nous en sommes certains, à une telle condescendance courtoise, et ne manqueront pas d'ajouter aux références de leur Compagnie celle d'avoir eu l'incomparable honneur de se produire devant le Chevalier Blondin.* »

Après s'être produite à Brisbane en même temps que Blondin, Arabella Goddard l'a précédé à Sydney où elle a donné dès le 5 août un concert au Masonic Hall en présence du Gouverneur et de son épouse. Elle prévoit de donner trois concerts d'adieu les 20, 21 et 22 août au Victoria Theater avant de partir en tournée avec la troupe de ce théâtre pour Bathurst et Orange, deux villes situées à 200 km à l'ouest de Sydney. Blondin est venu écouter le premier de ses concerts le 20 août en soirée. Avant le lever du rideau, John Bennett, le directeur du théâtre, monte sur scène et, la voix chargée d'émotion, annonce qu'il est obligé d'annuler le concert car Arabella Goddard est partie sans préavis pour Melbourne en fin de matinée. Il lit la lettre qu'elle a fait déposer à la réception du théâtre au moment de son départ :

« *Par la présente, j'informe Mr. Bennett que j'ai décidé de ne pas apparaître ce soir au Victoria Theater. Suite, je le suppose, à cette affaire de Bathurst, j'ai reçu plusieurs lettres anonymes laissant entendre que j'allais subir ce soir un accueil hostile de la part du public pour ne pas avoir accepté un talent indigène pour m'assister. Je n'ai pas besoin de vous dire, car vous le savez, combien j'admire le peuple australien, mais je ne savais absolument pas que les indigènes australiens étaient des musiciens, les noirs américains originaires des états du sud étant les seuls noirs musiciens dont j'ai entendu parler. J'espère que la suppression du programme des trois morceaux que je devais jouer ce soir ne suscitera pas trop de déception. Si Mr. Bennett, que j'ai toujours considéré comme un excellent directeur, suit mon avis, il engagera Mlle Claus, la violoniste française, dont on me dit qu'elle est une artiste très prometteuse. Je vous serais très obligée de bien vouloir informer immédiatement Mr. Bennett à ce sujet. Avec mes remerciements, Arabella Goddard.* »

John Bennett présente ses excuses aux spectateurs et offre de les rembourser, mais il se défend de faire le moindre commentaire au sujet de l'attitude d'Arabella Goddard.

1 - Blondin loge dans une annexe de l'hôtel Punch, l'Exchange Hotel, située de l'autre côté de la rue.

2 - Le « Sydney Mint », la « Monnaie Royale, branche de Sydney » a été établie en 1855 dans les anciens bâtiments du dispensaire de l'hôpital de Sydney (case 25 du plan ci-joint). Une fabrique de pièces de monnaie est construite à l'arrière du bâtiment.



Carte de Sydney en 1855¹

Tous ceux qui, comme Blondin, ne savent rien de cette « affaire de Bathurst » ne tardent pas à être mis au courant car les journaux font leurs titres du différent qui a surgi entre Mr. Bennett et Arabella Goddard lorsque celle-ci a appris qu'il avait engagé pour l'accompagner au cours sa tournée dans l'Ouest, Mme Hilton, une chanteuse d'origine aborigène venant du music-hall, dont elle estime que la présence dans son concert nuit à sa réputation. Celui-ci, ayant vérifié que Mme Hilton était une femme mariée parfaitement honorable, a refusé de céder à son injonction de se séparer d'elle, ce qui a provoqué le départ d'Arabella Goddard. Depuis Melbourne, celle-ci nie formellement avoir écrit la lettre à connotation

1 - City of Sydney – Archives and History Ressources.

raciste lue en scène par John Bennett cependant que son agent communique aux journaux le texte de la lettre d'avertissement qu'il avait adressée dès le 13 août à John Bennett :

« À John Bennett, Esqu., Victoria Theater, Sydney.

Cher Monsieur, - Me référant à notre conversation d'hier au soir, j'ai l'honneur de vous informer que j'ai finalement décidé que Madame Goddard n'apparaîtrait pas dans les concerts de Bathurst et Orange dans le cas où vous insisteriez pour que Mme Hilton, qui a récemment chanté dans un music-hall de cette ville, y participe. Je suis obligé de considérer votre engagement d'une chanteuse de cette sorte comme une violation de l'esprit du contrat qui nous lie.

« Dans le cas où vous me feriez le plaisir de me notifier avant 20 heures que Mme Hilton ne va pas à Bathurst, Madame Goddard sera parfaitement satisfaite et prendra le train du matin. Si vous ne me faites pas le plaisir d'une telle notification, Madame Goddard n'ira pas.

« Je reste, cher Monsieur, réellement vôtre, « Charles Williams »

La lettre d'Arabelle Goddard lue par John Bennett au Victoria Theater était peut-être, comme elle le prétend, un faux visant à lui nuire, mais son rejet de Mme Hilton apparaît si viscéral qu'on est en droit de s'interroger sur sa véritable motivation si l'on considère notamment ce que lui a coûté son entêtement : son magnifique piano John Broadwood & Sons ! Il est en effet resté entre les mains de John Bennett et ne lui sera rendu qu'au terme d'une longue procédure judiciaire, après avoir fait le bonheur des pianistes du Victoria Theater pendant qu'elle était elle-même obligée de louer des pianos pour terminer sa tournée. Cette affaire, qui ne sera pas le moindre des malheurs qui l'ont accablée au cours de sa tournée mondiale, a eu un effet désastreux sur son image à Sydney, où la presse locale a été très critique et s'est beaucoup moquée de ses « grands airs », mais elle l'a plutôt servie à Melbourne, toujours prompte à s'opposer à sa rivale.

Charles P. Niaud n'a pas perdu de temps et a lancé deux appels d'offres : l'un pour le montage de l'enceinte, gagné par l'entreprise Hinton and Beecham qui se met immédiatement au travail et s'engage à livrer celle-ci avant le 29 août, date prévue pour la première représentation de Blondin à Sydney ; l'autre pour la vente de boissons dans l'enceinte, attribué à H.C. Roberts, un distributeur de vins et d'alcools, qui embauche sept serveuses pour l'occasion. Il peut enfin lancer dans les journaux et par voie d'affiche une campagne de publicité pour ce premier spectacle.

Le montage attire chaque jour de nombreux curieux. Parmi eux se trouvent des journalistes qui suivent de près les opérations et en font pour la première fois la description ¹ :

« L'enceinte de toile, qui est la plus grande au monde, est ouverte vers le haut ; elle a des dimensions imposantes de 76 mètres de longueur par 61 mètres de large, avec des parois de 15 mètres de haut, et se trouve dans un espace clôturé de 122 mètres par 91 mètres.

Les 72 poteaux périphériques de 17 mètres de long et 35 cm de diamètre à la base ont été mis en place et fichés de 1,5 mètre dans le sol au moyen d'une chèvre munie d'un trépan. Chaque poteau est maintenu par quatre haubans, fixés à son sommet et en son milieu, deux de chaque côté, et sont attachés à des piquets de bois enfoncés dans le sol au moyen d'une petite sonnette de battage à main, extrêmement efficace et facile à manier, fournie par Blondin. Les poteaux ont été reliés entre eux par des gabiers embauchés pour l'occasion au moyen de traverses de bois fixées horizontalement à mi-hauteur à l'aide de cordages. La toile de couverture, découpée en carrés de grandes dimensions, a été ensuite mise en place et tendue au moyen de poulies fixées en tête de chaque poteau. Elle est maintenue sur cette armature de bois et de cordes par un réseau de cordages et de poids. Des drapeaux de toutes les nations ont été plantés au sommet des poteaux.

Trois rangées de bancs, permettant d'asseoir 2 000 personnes, ont été disposées de chaque côté de l'enceinte. Au milieu, séparée des rangées de bancs par une haie de toile, se trouve la promenade pouvant contenir 15 000 personnes debout. Le spectacle se déroulant en hauteur, chaque spectateur jouit d'une vue excellente. Une loge de toile a été dressée sous la corde, au centre. Dans un coin de l'enceinte, C. H. Roberts a installé un vaste bar où seront servies toutes sortes de boissons.

La corde, de deux pouces de diamètre², a été tendue à 15 mètres du sol entre deux mâts distants de 60 mètres qui ont été dressés et haubanés sous la supervision de Blondin. Elle est stabilisée par des

1 - Sydney Morning Herald du 27 août 1874 et Evening News du 28 août 1874

2 - Il s'agit probablement d'une nouvelle corde à âme d'acier achetée en Australie.

tendeurs latéraux attachés à des piquets de fer. À chaque extrémité de la corde, en haut de chaque mât, se trouve un nid-de-pie à partir duquel le célèbre artiste commencera ses excursions aériennes.

L'entrée, constituée d'une rangée de six guichets et portillons, est située près des grilles du Domaine, à l'opposé de l'église Sainte-Marie. Des dispositions ont été prises pour permettre une sortie rapide des spectateurs à l'issue du spectacle.

Ce montage a coûté plusieurs centaines de livres, l'entreprise fournissant et reprenant le bois utilisé. Il faut espérer que l'édifice soit assez solide pour résister à de forts vents, fréquents en cette saison. »

Le samedi 29 août à 14 h, dès l'ouverture des portes, les spectateurs commencent à affluer, venus de la ville mais également des alentours, les sociétés de chemins de fer Great Southern, Western, et A&D Richmond ayant mis à disposition de leurs clients, sur la demande du ministère des transports, des billets excursion aller-retour à prix réduit pour assister au spectacle. Blondin, arborant ses médailles et entouré de ses deux assistants accueille les spectateurs à la porte d'entrée de l'enceinte. Avant 16 h, 8 000 spectateurs sont entrés et, en attendant Blondin, écoutent l'orchestre allemand qui est le meilleur orchestre de la ville. Pris par ses obligations, le Gouverneur a remis sa visite à la prochaine représentation. À 16 heures précises, Blondin sort de sa loge de toile, habillé en chevalier, l'épée au côté. Il s'incline devant le public qui l'acclame avant de se faire hisser par six marins jusqu'à son nid-de-pie, à 15 mètres de hauteur. Il s'avance alors sur la corde, armé de son balancier de bois à âme d'acier d'une longueur de 9 mètres et d'un poids de 18 kg et, accompagné par l'excellent orchestre, exécute pendant une heure et demie le même programme qu'à Brisbane. Un fort vent du sud-ouest se lève au cours du spectacle qui enfle la toile comme si elle était une immense voile ; très bien construite, la structure tient bon et Blondin ne semble nullement impressionné par les hurlements du vent. Le public lui fait un triomphe. Très impressionnée par sa maîtrise, la presse du lendemain est extrêmement élogieuse et salue un succès mérité : « *Jamais des applaudissements aussi chaleureux, de la part d'un si nombreux public, n'avaient été entendus auparavant dans cette cité*¹. »

BLONDIN!!

THE HERO OF NIAGARA,

HAS ARRIVED, AND WILL MAKE HIS

First Grand High Rope Ascension

IN THE

SYDNEY DOMAIN,

Which has been kindly granted to him under the distinguished patronage and presence of
HIS EXCELLENCY THE GOVERNOR SIR HERCULES ROBINSON
and the
HON. LADY ROBINSON,
On

SATURDAY, AUGUST 29, 1874

The performance will include the same wonderful feats as performed by him over
THE GIGANTIC FALLS OF NIAGARA IN AMERICA in the presence of
H.B.H. the PRINCE OF WALES and SUITE.

N.B.—For the convenience of the public, and to prevent crowding and confusion, the doors will be opened at 2 o'clock p.m., the performance to commence at 4 p.m. precisely.
Carriages may be ordered at half-past 5.

PRICE OF ADMISSION:

Seats within the enclosure, 5s.; children under 10 years, half-price;
General Promenade, 2s. 6d.; children under 10 years, 1s. No readmission.
Letters or communications to be addressed to J. F. BLONDIN, or O. P. NIAUD, Secretary.

By order,
LE CHEVALIER BLONDIN,
H. P. LYONS, Agent.

Publicité parue dans le Sydney Punch du 26 août 1874

1 - *The Empire* 31 août 1874

Le lendemain soir, le vent forcé en tempête. Deux épissures en tête d'un poteau lâchent et un carré de toile est emporté. L'équipe de marins chargée de surveiller l'édifice préfère descendre les toiles en attendant que la tempête se calme. Ils les remettent en place dès le lundi matin en prévision de la deuxième représentation qui doit avoir lieu le jour même.

Le public est beaucoup moins nombreux ce lundi que le samedi précédent car les gens sont pour la plupart au travail. Trois mille spectateurs se présentent cependant à l'entrée du Domaine. Peu avant 16 h, Charles P. Niaud accueille à la porte le Gouverneur Hercules Robinson et sa suite : son épouse, Madame Robinson ; son secrétaire particulier, Sir Walter Hely-Hutchinson ; son aide de camp, le Capitaine St. John et son épouse. Il les conduit au son de l'hymne national joué par l'orchestre allemand jusqu'à leur loge surmontée de drapeaux et de bannières et richement meublée de tapis sur le sol ainsi que de canapés et de chaises recouverts de tissus damassés. Quelques minutes après, Blondin sort de sa loge, costumé en chevalier, et vient saluer ses invités avant de se tourner vers les spectateurs pour les saluer à leur tour. Le spectacle qu'il donne ensuite est identique au précédent et rencontre le même succès. Mmes Robinson et St. John se partagent un morceau d'omelette qu'elles ont conquis de haute lutte et le Gouverneur ne cesse pendant toute la représentation d'observer Blondin à travers ses lunettes de théâtre. À maintes reprises ses augustes invités l'applaudissent avec beaucoup de chaleur et à l'issue du spectacle ils viennent le féliciter dans sa loge. Suivant l'usage, le Gouverneur lui fera remettre quelques jours après un chèque de deux guinées¹. À l'extérieur de l'enceinte de nombreux resquilleurs ont essayé de voir le spectacle sans bourse délier en montant dans les grands arbres du parc ou en profitant de mauvaises jonctions entre les toiles de l'enceinte.

Les troisième et quatrième représentations de Blondin ont lieu le mercredi 2 septembre et le vendredi 4 septembre et suivent toujours le même programme. Entre 2 000 et 3 000 personnes, venues pour la plupart de la campagne autour de Sydney, assistent à chacune d'elles mais le nombre de resquilleurs s'est accru. Les interstices entre les toiles ont bien été occultés mais les arbres offrent toujours des places de premier choix tandis qu'un très grand nombre d'entre eux se sont rassemblés sur le côté est de l'enceinte, après s'être aperçus qu'ils voyaient distinctement à contre-jour, à travers la toile, tous les exercices du funambule.

Le *Sydney Morning Herald* constate que les pauvres gens ne peuvent pas voir le spectacle, bien qu'ils en aient grande envie, car le tarif d'entrée est très élevé, le double de celui d'une place de théâtre. Il y voit l'explication du grand nombre de resquilleurs et prédit que Blondin ne tardera pas à baisser ses prix. Ce dernier réagit immédiatement en ajoutant une note à ses publicités : « *Afin d'éviter tout malentendu concernant les prix pratiqués lors des ascensions du chevalier Blondin, le public est respectueusement informé qu'il n'y aura pas de réduction sur les tarifs actuellement appliqués lors du bref séjour du chevalier Blondin à Sydney. Ils sont ceux qu'il pratique partout dans l'Empire britannique, y compris en Angleterre.* » Par ailleurs, il ordonne à l'entreprise Hinton and Beecham de mettre en place avant le lundi 7 septembre tout autour de l'enceinte une barrière « larrikin proof² » en planches de 2,4 mètres de hauteur et passe commande d'une toile plus épaisse en prévision de Melbourne.

Au rythme de trois représentations par semaine, Blondin a tout le temps de se promener le matin à cheval avec son ami Jem dans les environs de Sydney. Le printemps débute officiellement le 1^{er} septembre et, pendant tout ce mois de septembre, Sydney est un véritable paradis : dans les jardins, les amandiers sont en fleur ; les mimosas font partout de grandes taches jaunes ; sous le soleil du printemps, les fleurs du bush sont toutes écloses et, mêlées aux grandes herbes, montent jusqu'à la poitrine des chevaux. Il ne se lasse pas de ces promenades. Il a également le loisir de participer à la vie mondaine de Sydney qui est extrêmement riche : le lundi soir, il assiste dans l'une des loges du Victoria Theater à la pièce *The Genova Cross* de George Fawcett Rowe, très à la mode à New York ; le samedi, jour du Derby, il se rend aux courses en compagnie de ses assistants et les dirigeants du club hippique les invitent à déjeuner ; le dimanche, le directeur français de l'hôtel de France, M. Courvoisier, organise un pique-nique en son honneur. Si gentiment accueilli, Blondin se plaît beaucoup dans cette ville et rêve d'y habiter en famille.

1 - Un peu plus de 2 livres.

2 - Littéralement : « étanche aux voyous ». D'après l'Encyclopédie Britannica, « Larrikin » est un terme d'argot australien d'origine inconnue popularisé à la fin du XIXe et au début du XXe siècle qui désigne un jeune voyou ou hooligan dans la sous-culture appauvrie de l'Australie urbaine.

Pour raviver l'intérêt du public, il annonce qu'il présentera deux nouveaux numéros, *l'Esclave enchaîné* et *le Diner dans les airs*, lors de ses trois prochaines représentations, les lundi 7, mercredi 9 et vendredi 11 septembre. Il apparaît sur la corde, les pieds et les mains entravés par des chaînes reliées à un collier en laiton autour du cou et une ceinture du même métal autour de la taille. De plus, ses pieds sont chaussés de paniers ronds de 30 cm de diamètre, hauts de 40 cm. Ainsi harnaché et entravé, le balancier à la main, il marche gaiement sur sa corde, en écartant la jambe à chaque pas afin que les paniers ne s'accrochent pas l'un l'autre en le faisant trébucher, ce qu'il ne manque pas de faire à plusieurs reprises, « *faisant monter le cœur aux lèvres* » des spectateurs. En deuxième partie, il a remplacé sa cuisson d'omelette par un autre acte tout aussi extraordinaire : prenant sa célèbre chaise sur son dos, il s'attache au cou une petite table et marche jusqu'au milieu de la corde où il s'assied sur sa chaise ; il détache de son cou la sangle avec laquelle il tenait la table et maintient celle-ci en équilibre devant lui avec son genou sous le plateau et son pied sur la traverse ; dans cette position, il prend un léger repas de biscuits arrosé de champagne. Le lundi, le vent souffle en tempête, mais le funambule reste imperturbable. Le vendredi, il pleut ; le spectacle est reporté au lundi suivant, 14 septembre, mais il pleut à nouveau ce matin-là. Blondin maintient cependant le spectacle de l'après-midi sur la demande de nombreux spectateurs qui, venus de la campagne, ont déjà bénéficié d'un report de leur billet de train à prix réduit et risqueraient de le perdre dans le cas d'une seconde annulation. Bien qu'un vent très fort se soit levé dans l'après-midi, il ne renonce pas et donne malgré tout sa représentation devant 500 spectateurs qui pataugent dans la boue, alors qu'il en avait eu 2 000 à 3 000 lors de chacune des deux représentations précédentes.

Les trois dernières représentations avant le départ de Blondin pour Melbourne sont annoncées pour les mercredi 16, vendredi 18 et samedi 19 septembre. La première est reportée au lendemain 17 en raison du mauvais temps et voit l'apparition du numéro du *Jardinier aérien* au cours duquel il lance au public féminin les bouquets de fleurs contenus dans sa brouette. Huit cents spectateurs seulement sont présents ce jour là et mille les deux jours suivants, parmi lesquels les enfants de l'Institution des sourds muets et aveugles et les cadets du navire-école *Vernon*, invités par Blondin. Il est temps pour lui de partir, à moins de raviver l'intérêt du public en renouvelant entièrement son programme. En grand professionnel, c'est ce qu'il sait très bien faire : il annonce qu'il prolonge son séjour d'une semaine et qu'il donnera les 22, 24, et 26 septembre en nocturne trois représentations d'un nouveau spectacle qu'il baptise *Grande Promenade de Blondin au-dessus du Vésuve*.

Le mardi 22 septembre, 3 000 à 4 000 spectateurs prennent leur billet d'entrée cependant que des milliers d'autres attendent dehors le feu d'artifice. L'enceinte est brillamment éclairée au gaz par des lampes fixées à chaque hauban et à la base de chaque poteau. À 20 h 30, éclairé par deux projecteurs oxhydriques et accompagné par l'orchestre allemand, Blondin se fait hisser sur la corde et fait son programme habituel du sac, de la chaise, et du malheureux secrétaire prêt à tomber de son dos. Après quoi, débute sa grande *Promenade sur le Vésuve*. Habillé en chevalier, tenant en main son balancier garni de pétards et de fusées, un casque décoré de feux de Bengale sur la tête, il pousse jusqu'au milieu de la corde sa brouette chargée de 115 kg de feux d'artifice. Au-dessous de lui a été suspendu un cadre de 1,5 m de côté entièrement garni de centaines de pièces pyrotechniques : chandelles romaines, fusées, roues de Catherine, feux de Bengale, bombes et chandelles, le tout préparé à Sydney par M. Scott sur les plans du Professeur Wells de Londres, pyrotechnicien attitré de Blondin. Il enflamme avec une allumette sa machinerie infernale et se trouve en quelques instants environné de flammes multicolores. Il se tient droit, immobile comme une statue, au milieu d'étoiles de feu, cependant que des fusées partent dans tous les sens, que des pétards explosent et que des jets de flammes, jaillissant du cadre, forment un rideau de feu. Le spectacle est éblouissant. Lorsque les spectateurs reprennent leurs esprits, des acclamations et un tonnerre d'applaudissements couvrent le bruit des dernières explosions cependant que Blondin regagne tranquillement son nid-de-pie.

Attirés par les comptes rendus élogieux de la presse, de nombreux spectateurs viennent voir le nouveau spectacle. Parmi eux, Lady Robinson, qui s'était beaucoup amusée la première fois, entraîne avec elle le jeudi 24 septembre une nombreuse suite de dames de la haute société sydnéenne. La représentation suivante, le 26 septembre, est annoncée comme étant la dernière, mais il s'agit encore une fois de l'une des fausses sorties dont Blondin est coutumier : il annonce le lundi trois nouvelles représentations les mardi 29 septembre, jeudi 1^{er} octobre et samedi 3 octobre au cours desquelles il jouera de l'harmonium sur la corde. Il arrive ainsi à attirer encore à chacune de ces représentations un millier de spectateurs, curieux d'écouter l'opérette *La Belle Hélène* d'Offenbach jouée par un pianiste un peu fou sur un harmonium en équilibre sur une corde tendue à 15 mètres de hauteur ! Le clou du spectacle est cependant de le voir charger l'harmonium sur son dos au moyen de sangles, suspendre une chaise à son

cou, parcourir 30 mètres avec ces encombrants fardeaux, les décharger au milieu de la corde et les mettre en équilibre, puis les recharger et les ramener à son nid-de-pie.

Ces trois représentations ne sont toutefois pas les dernières : Blondin en donne encore deux autres le lundi 5 septembre, l'après-midi et en soirée, au profit d'œuvres caritatives. L'après-midi, les spectateurs payants sont une centaine seulement mais le spectacle fait la joie des 300 pensionnaires, garçons et filles, de l'Asile Randwick pour les enfants abandonnés. Le soir, 600 spectateurs, venus assister à la dix-huitième et dernière représentation de Blondin à Sydney, accompagnent les pensionnaires de l'Institution de Nouvelle-Galles-du-sud pour les sourds-muets et aveugles. Le *Sydney Morning Herald* applaudit sa générosité et fait le vœu que d'autres artistes l'imitent à l'avenir.

Le séjour de Blondin à Sydney a été un incontestable succès : il a attiré en dix-huit représentations, du 29 août au 5 octobre, 35 000 spectateurs et encaissé une recette de 5 000 £ environ, ce qui, compte tenu de ses frais, devrait lui laisser un bénéfice de 3 500 £ à 4 000 £, plus de deux fois supérieur à ce que lui aurait procuré son habituel cachet de 100 £/jour. Ce résultat justifie amplement son choix de disposer de sa propre salle de spectacle.

Harry P. Lyons est parti le 26 septembre pour Melbourne sur le *S. S. Rangatira*. Blondin et Charles. P. Niaud attendent pour le rejoindre que la nouvelle enceinte de toile commandée à Messieurs Craig Brothers, le fabricant de voiles renommé de Lime Street, leur soit livrée. Sur les conseils de ce spécialiste, celle-ci a été modifiée afin de permettre un déploiement et un repliement rapides, à l'exemple des voiles d'un navire. En attendant, ils donnent mission au commissaire priseur Bradley, Newton and Lamb de vendre aux enchères l'ancienne enceinte de toile, ses poteaux, les cordes et le bois de la clôture extérieure soit : 9 000 m² de toile à voile ; 111 poteaux d'une longueur de 18 mètres ; 2 cordes de 120 mètres de longueur et 6 pouces de circonférence ; 15 000 mètres de planches et voliges. La vente a lieu au Domaine le mardi 13 octobre. La toile trouve preneur à 42 £ ; le bois est vendu à très bon prix.

Dès qu'il arrive à Melbourne, Harry P. Lyons se met à la recherche d'un site approprié à l'implantation de l'enceinte et lance une campagne publicitaire annonçant l'arrivée de Blondin ainsi que des appels d'offres pour le montage de l'ossature de l'enceinte et la vente de boissons. La recherche d'un site s'avère plus difficile que prévu car les terrains qu'on lui propose sont tous trop loin du centre de Melbourne ou trop petits. Il s'adresse alors à James Casey, le ministre des propriétés, qui lui propose un terrain situé sur St Kilda Road, moyennant le versement aux organismes de bienfaisance de la ville du bénéfice de deux représentations, l'une de jour, l'autre de nuit. Malheureusement, ce terrain est marécageux et ne peut convenir. James Casey lui propose alors des parcs de la ville et particulièrement celui de Richmond, mais des sociétés mutualistes¹, les Friendly Societies' Garden et la National Agricultural Society's Ground, ont la jouissance de ces parcs et leur accord est indispensable. Celles-ci en profitent pour imposer à Harry P. Lyons des conditions léonines et agissent même en sous-main auprès des autorités municipales pour torpiller toute autre solution. Par exemple, l'autorisation de s'installer sur un terrain fort bien situé et sans propriétaire connu qui vient d'être libéré par le cirque Chiarini, qui y avait monté un chapiteau en bois, lui est refusée par le cadastre municipal qui s'oppose maintenant à la construction d'une structure en bois et en toile dans le périmètre de la ville !

Informé par Harry P. Lyons des difficultés qu'il rencontre, Blondin commence à s'impatienter. Il annonce qu'il embarquera pour Melbourne le samedi 20 octobre afin d'examiner les solutions possibles et que, faute d'en trouver une qui lui convienne, partira directement pour la Nouvelle-Zélande afin de poursuivre sa tournée sans passer par Melbourne. En attendant, son matériel restera à Sydney.

Les journaux s'émeuvent de cette situation qui risque de priver les habitants de Melbourne d'un spectacle exceptionnel tout en couvrant la ville de ridicule. *L'Argus* du 15 octobre, publie un article incisif dans lequel il met directement en cause les sociétés mutualistes :

« Il y a toutes les raisons de croire que les habitants de Melbourne seront privés d'une occasion d'assister aux extraordinaires exploits du célèbre Blondin en raison des difficultés qu'il rencontre pour obtenir un terrain convenable sur lequel ériger son appareil. A Brisbane il a été accueilli dans les Jardins Botaniques, tandis qu'à Sydney une partie du Domaine a été mis à sa disposition. Dans chacun de ces

1 - Une « Friendly Society » est une association mutualiste qui couvre ses membres contre les dettes contractées du fait de maladie, décès ou vieillesse. Créées en Grande-Bretagne dès le XVII^e siècle, elles ont connu un grand développement au cours du XIX^e. Parmi elles, les sociétés des Foresters et des Old Fellows sont les plus connues. Blondin est régulièrement invité à se produire lors de leurs rencontres annuelles.

deux endroits, il a donné en retour deux représentations au profit des œuvres de bienfaisance publiques, grâce auxquelles des sommes importantes ont été recueillies, et dans ce dernier lieu il a également admis gratuitement les pensionnaires des institutions de bienfaisance. Il serait évidemment ridicule que dans un endroit comme Melbourne, qui se vante d'être mieux pourvu en réserves que toute autre ville de l'hémisphère sud, il soit impossible de prendre des dispositions satisfaisantes pour permettre de telles représentations.

« Cependant, nous n'aurions pas estimé nécessaire de soulever cette question s'il n'y avait tout lieu de supposer que des pressions ont été exercées pour semer des obstacles sur le chemin de M. Blondin afin de le forcer à se soumettre aux exigences de certaines sociétés mutualistes qui ont réussi à s'emparer d'une partie du domaine public pour en faire un usage très discutable. L'agent de M. Blondin a demandé l'autorisation d'utiliser une partie du terrain de Richmond. M. Casey était d'accord, le gardien du parc n'y voyait aucune objection à la seule condition que M. Blondin soit responsable de tout dommage causé aux arbres, et le conseil municipal, saisi sur la demande de l'agent de M. Blondin, avait immédiatement donné son accord. Par la suite, cependant, le Comité d'hygiène a soulevé des objections et le Commissaire aux propriétés, face à l'opposition formulée par cet organisme, a refusé d'accéder à sa demande. Les sociétés mutualistes étant également opposées à cet arrangement, il serait intéressant de savoir dans quelle mesure leur influence a incité le Comité d'hygiène à soulever des objections. Ces sociétés donnent ce qu'on appelle avec humour des fêtes¹, des divertissements, etc., dans les terres sous leur contrôle, dont le produit net est, nous l'espérons, réparti entre les organismes de bienfaisance. Craignant l'effet de la concurrence de M. Blondin sur leurs finances, elles se sont efforcées de le contraindre à se produire sur leurs terrains à des conditions exorbitantes, voire pas du tout. Nous considérons cela comme parfaitement inélégant et injuste.

« Les institutions de bienfaisance auraient probablement beaucoup plus profité des deux représentations que Blondin devait donner à leur profit en échange de son occupation des terres de la Couronne, que de ce qu'elles auraient obtenu par l'intermédiaire des sociétés mutualistes. Le public n'est pas intéressé à soutenir les prétentions de ces organismes, et nous pensons que si les autorités ont été influencées par leurs démarches, elles ont failli à leur devoir envers la communauté dans son ensemble. Nous pensons que M. Casey a fait de son mieux pour faciliter la sélection d'un terrain par l'agent de M. Blondin, et nous espérons qu'il ne se laissera pas intimider par les tireurs de ficelles des sociétés mutualistes. Si M. Blondin nous laissait de côté, Melbourne deviendrait la risée des autres colonies, les organismes de bienfaisance perdraient une contribution substantielle à leurs fonds, et le peuple en général serait privé de l'occasion d'assister à de remarquables performances. »

Piqué au vif, F. Leplatrier, secrétaire des Friendly Societies' Garden, réagit vivement :

« Melbourne, 15 octobre – À l'éditeur de l'Argus.

« Monsieur, - Les faits concernant l'affaire de M. Blondin et des parcs des sociétés mutualistes sont les suivants, que M. Lyons, l'agent de M. Blondin, ainsi que le monsieur qui l'a accompagné à mon bureau, peuvent confirmer : je n'ai pas demandé dix pour cent, ou quelque pourcentage que ce soit pour l'utilisation des jardins, mais j'ai suggéré à son agent de transmettre une demande écrite aux administrateurs, indiquant le temps pendant lequel il aurait besoin des jardins et les conditions qu'il était prêt à offrir pour en disposer. J'ai d'autre part porté à sa connaissance le fait que ceux-ci étaient déjà loués pour le 9 novembre², le lendemain de Noël, et très probablement le jour de l'an et que, par conséquent, les administrateurs n'avaient plus aucun contrôle sur ces jours qui étaient déjà concédés. Ce sont les seuls termes exorbitants mentionnés. « L'effort pour contraindre M. Blondin à se produire dans leur jardin, ou pas du tout » est une idée dont les auteurs sont seuls responsables, et qu'ils sont donc les seuls à pouvoir expliciter.

« Les sociétés mutualistes étaient opposées à ce que le terrain de Richmond soit accordé à cette fin, estimant que cela affecterait matériellement leurs revenus les jours mentionnés, et réduirait ainsi leurs moyens de contribuer à l'assistance des membres indigents et des familles de leur communauté. De plus, étant donné qu'au moins un quart de la population de Melbourne et de la banlieue sont membres d'une ou de plusieurs sociétés mutualistes, le public doit dans une certaine mesure être intéressé par leur soutien.

« Bien à vous, etc.

« F. Leplatrier, Soc. »

1 - En Français

2 - Date anniversaire de la naissance du Prince Edward.

Harry P. Lyons saisit l'occasion de régler ses comptes avec F. Leplastrier et écrit à son tour au même journal :

« Melbourne, 19 octobre – À l'éditeur de l'*Argus*

« Monsieur, - Sans aucune volonté de m'immiscer de quelque manière que ce soit dans votre espace, je vous demande de me faire la faveur de publier mon commentaire de la lettre de M. Leplastrier du 15 octobre qui, dans l'intérêt de la vérité, ne peut rester sans réponse.

« Quand j'ai rendu visite à ce monsieur, il m'a dit clairement que les terrains étaient occupés le 9 novembre, le 26 décembre et le jour de l'an suivant, et que la location habituelle était, pour les occasions générales, de 10% sur les recettes, et, pour les jours fériés, de 15%. Cependant, comme M. Blondin désirait les louer pendant un certain temps, j'étais libre d'offrir aux administrateurs une somme forfaitaire, précisant que toute offre que je pourrais faire devrait comprendre l'indemnisation qui devait être remise aux parties qui avaient engagé les jardins pour les jours fériés mentionnés.

« À la suite de cette entrevue, M. Leplastrier s'est opposé de manière formidable à toutes mes tentatives de sécuriser un autre terrain, à tel point qu'à cet effet, il a lui-même dirigé une délégation au Bureau des propriétés. Aucune opposition n'aurait pu être plus acharnée que la sienne quand il a constaté que j'étais en train de traiter pour l'utilisation d'un terrain agricole, dont les conditions d'utilisation ont été fixées de ce fait par le Bureau à une somme de 500 livres pour trois mois, la mettant ainsi entièrement hors de ma portée, compte tenu des autres dépenses à engager.

« Permettez-moi de dire que le Commissaire aux propriétés a toujours accueilli favorablement mes demandes, et je regrette que le terrain qu'il a mis à ma disposition pour M Blondin près de la caserne soit totalement impropre à cet usage, du fait de son état marécageux. Je laisse maintenant, Monsieur, le soin au grand public de juger si M. Leplastrier ne m'a pas entravé de la manière la plus visible dans mes efforts pour sécuriser un site pour les performances de M Blondin dans le seul et unique but de m'obliger à conclure avec les administrateurs des arrangements très coûteux et injustifiés pour l'utilisation des jardins.

« - Je suis, etc.,

« H. P. LYONS,

« Agent de M. Blondin »

F. Lepeltier adresse une nouvelle lettre à l'*Argus* pour expliquer que l'agent de Blondin n'a rien compris et pour se gausser de la « manière formidable » qu'il lui prête de lui mettre des bâtons dans les roues. Cependant, la cause est entendue : tout le monde a compris que les sociétés mutualistes avaient bel et bien essayé de racketter Blondin. Le décor est planté ; on attend l'entrée en scène de Blondin !

Ce dernier a quitté Sydney le samedi 17 octobre à destination de Melbourne après avoir réceptionné sa nouvelle enceinte de toile. Les constructeurs de celle-ci, les établissements Craig Brothers, sont très fiers de cette commande de 540 £, la plus grosse jamais traitée à Sydney. Ils en détaillent volontiers les caractéristiques : enfin terminée, l'enceinte a demandé 11 jours de travail aux 13 ouvriers qui l'ont réalisée ; elle a les mêmes dimensions, 76 mètres x 61 mètres, que la précédente et a nécessité 9 000 m² de toile à voile marine de classe 1 et 2 montée par double couture en 36 pièces ; 24 000 m de coutures ont été réalisés en 2 000 000 de points ; 10 368 œilletons de laiton ont été mis en place ; l'ensemble pèse 4 tonnes. Après réception, ils l'ont fait remorquer par un bateau à vapeur dans le port de Sydney afin d'en resserrer les coutures puis, après l'avoir soigneusement fait sécher, l'ont stockée en attendant l'ordre de Blondin de l'embarquer à destination de Melbourne ou d'Auckland.

À bord du S.S. *Rangatira* de 460 tonneaux, Blondin arrive le 20 octobre en fin d'après-midi en vue de Point Nepean, qui marque l'entrée du Rip, l'étroit et dangereux passage d'un mille de large qui donne accès à l'immense baie de Port Phillip, un grand bassin de 1 930 km², vrai lac sauvage entouré d'une grande ceinture de grèves sombres. Melbourne, la ville la plus peuplée d'Australie avec une population de 210 000 habitants, est au fond de la baie. Un grand nombre de navires sortent et saluent le *Rangatira* en le croisant ; d'autres mouillent ; d'autres dorment sur leurs ancres, échelonnés comme des bouées gigantesques sur les méandres de la route qui conduit à la ville. Celle-ci n'est pas située sur la baie même, mais à trois ou quatre kilomètres du rivage ; l'un de ses ports est Sandridge, relié à la ville par un chemin de fer. Le *Rangatira* s'amarre au quai au milieu d'une cinquantaine de grands navires aux hautes mâtures. L'animation, tout autour, est la même que dans la rade de Southampton.

Harry P. Lyons les attend sur le quai avec un fiacre. En route pour Melbourne, ils longent la Yarra River, la traversent et ne tardent pas à entrer dans la ville. Ils remontent Collins-street puis Bourke-street, deux belles artères parallèles, bien larges, garnies de grands trottoirs dallés, éclairées au gaz. D'un

bout à l'autre, les boutiques les mieux fournies, avec des étalages qu'envieraient de grandes villes en Angleterre, de longues files de voitures de place comme à Londres, théâtres, promeneurs en foule, belles et luxueuses maisons à hauts étages, policemen à la tenue irréprochable, restaurants ouverts, porteurs ambulants d'affiches, squares éclairés, tout donne à cette ville la ressemblance la plus frappante avec l'Angleterre¹. Ils atteignent enfin le croisement de Bourke-street et Spring-street à l'angle sud-ouest duquel se trouve, en face du Parliament House, le Old White Hart Hotel, l'un des plus luxueux hôtels de la ville. Ils sont accueillis par le propriétaire de l'hôtel, Charles Lister, un riche brasseur et marchand de vins et spiritueux qui possède plusieurs hôtels dans la ville. Il les installe à table et leur fait servir un repas australien typique : un barramundi² grillé suivi d'une « meat pie³ » de kangourou et d'un dessert de Lamingtons⁴ fourrés à la confiture, le tout arrosé d'une pinte de Lister, la bière qu'il produit.

Après le repas, Harry P. Lyons fait à Blondin un point détaillé de la situation. Il lui fait lire les articles de journaux le concernant, et en particulier celui de *l'Argus* du 15 octobre, ainsi que les lettres parues dans ce journal, et l'informe qu'il a pris rendez-vous dès le lendemain matin avec James Casey, ministre des propriétés et de l'agriculture dans le gouvernement de James Francis, le premier ministre du Victoria.



James Casey essayant de faire passer sa loi sur les propriétés⁵

Le lendemain matin, Blondin prend livraison des deux chevaux gris et du buggy à une place qu'il a commandés. Il est très content : Le buggy est rutilant ; les chevaux sont magnifiques. Il prend beaucoup de plaisir à harnacher les chevaux lui-même et à les atteler au buggy pour aller faire une promenade au petit trot sur St Kilda Road. À 11 heures, Harry P. Lyons vient le chercher et ils se rendent ensemble à Bishops Court, dans Clarendon street, où loge provisoirement le gouvernement en attendant de s'établir dans le nouveau Palais du Gouvernement en cours de construction dans le parc proche des jardins botaniques royaux. James Casey les reçoit très aimablement. Il ne laisse pas à Harry P. Lyons le temps d'exposer les difficultés qu'il rencontre et déclare d'entrée : « *Je salue le courage et la persévérance dont Mr. Lyons a fait preuve depuis plusieurs semaines. Nous avons cherché ensemble une solution, sans la trouver, le terrain que nous avons choisi s'avérant impraticable ou notre choix se heurtant à des*

1 - D'après le comte Ludovic de Beauvoir, *Voyage autour du monde*.

2 - Ce poisson tire son nom de la langue aborigène et se traduit par « grand poisson de rivière ». Il s'agit du poisson le plus populaire d'Australie – probablement parce qu'il peut se manger frit, cuit, ou grillé. Il est principalement pêché au Queensland d'où il est expédié à Sydney et à Melbourne.

3 - Tourte à la viande, servie dans tous les grands restaurants et à l'occasion d'importants événements.

4 - Emblématiques gâteaux en forme de cubes, recouverts d'un glaçage au chocolat et de noix de coco pilée et fourrés de crème ou de confiture.

5 - *Melbourne Punch* p.5– 10 décembre 1874

difficultés administratives dont le bien fondé n'est pas prouvé. Cette affaire a été portée à la connaissance du Gouverneur, sir George F. Bowen, qui a fait savoir au gouvernement qu'il était hors de question que vous soyez moins bien traité au Victoria que vous ne l'avez été au Queensland ou en Nouvelle Galles du Sud et qu'il avait décidé en conséquence de vous autoriser à vous établir dans le Domaine du futur Palais du Gouvernement. Il nous demande par ailleurs de vous faire savoir qu'il aura un grand plaisir à assister à votre première représentation. Je suis heureux de vous annoncer ces bonnes nouvelles. Cet emplacement est le meilleur dont vous puissiez rêver, nous serions très satisfaits qu'en échange de la faveur qui vous est faite vous donniez, conformément à ce dont nous avons convenu avec Mr. Lyons, deux représentations au bénéfice de nos œuvres charitables, l'une de jour, l'autre de nuit, soit le montant des recettes déduction faite du montant des frais : 26 £ pour la représentation de jour et de 80 £ pour celle de nuit. »

C'est une immense surprise ; le résultat inespéré des trois semaines de démarches d'Harry P. Lyons ! Blondin remercie très vivement James Casey et lui dit qu'il espère bien le voir aux côtés du Gouverneur lors de sa première représentation, le 4 novembre, si toutefois cette date convient au Gouverneur.

ARTILLERY FOOTBALL GROUNDS,
ST. KILDA ROAD,
Near the New Government House.

B L O N D I N,
The **HERO** of NIAGARA,
Will make his
FIRST GRAND HIGH-ROPE ASCENSION
On
WEDNESDAY, NOVEMBER 4, 1874,
Under the distinguished patronage and in the presence
of His Excellency Sir George Bowen, K.C.M.G., Governor
of Victoria, in his
GIGANTIC ARENA,
the dimensions of which far surpass any other canvas
enclosure in the world.

The performance will include the same wonderful
feats as performed by him over the great Falls of
Niagara in America, and at the Crystal Palace, Syden-
ham, London, in the presence of H.R.H. the Prince of
Wales and Suite.

Performance to commence precisely at half-past 4
o'clock p.m.

Carriages may be ordered at a quarter to 6 p.m.

N.B.—For the convenience of the public, and to
prevent crowding and confusion, the doors will be
opened at half-past 2 p.m.

Prices of Admission :—
First-class seats within the enclosure, 5s.; children
under 10 years, 2s. 6d.
Second class promenade, 2s. 6d.; children under 10
years, 1s.
No re-admission.

VICTORIAN RAILWAY EXCURSIONS.
BLONDIN'S OPENING DAY, NOVEMBER 4, 1874.
For particulars see Victorian Railway arrangements.

MELBOURNE and HOBSON'S BAY RAILWAY
COMPANY will RUN short interval TRAINS during
M. Blondin's ascensions to and from all suburban
stations.

Letters of communication to be addressed to J. F.
Blondin, or C. P. Nlaud, Secretary.
By order Le Chevalier Blondin.
H. P. LYONS, agent.

Annonce de la première représentation de Blondin¹

Il n'y a pas de temps à perdre : ordre est immédiatement donné par câble à Craig Brothers d'expédier la nouvelle toile et tout le matériel de Blondin en attente dans leur entrepôt à Sydney et, sans tarder, le marché de construction de la structure en bois de l'enceinte et de sa clôture périphérique est attribué pour un montant de 500 £ à l'entreprise Lockington, gagnante de l'appel d'offres. Celle-ci s'engage à démarrer les travaux dès le lendemain 22 octobre et à les terminer le 2 novembre au plus tard, sous peine d'une

1 - *The Argus*, 24 octobre 1874

pénalité de 100 £ par jour de retard. Les gabiers embauchés à cet effet disposeront d'une journée et demie pour déployer la toile sur la structure en bois ; ils veilleront sur celle-ci pendant toute la durée des représentations de Blondin à Melbourne, prêts à carguer la toile en cas de coup de vent.

À la recherche d'un orchestre pour l'accompagner, Blondin auditionne tous les orchestres disponibles de la ville, mais aucun ne lui convient. Il décide alors de faire appel à l'orchestre allemand de Sydney, l'excellent « Heaney's brass and Reed band » composé de dix musiciens, qui l'a accompagné pendant tout son séjour dans cette ville. Très honorés de cet appel, ceux-ci prennent leurs dispositions pour être à Melbourne le lundi 2 novembre, deux jours avant la première représentation.



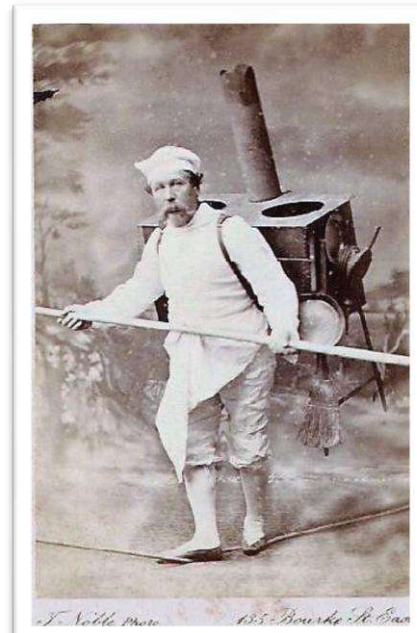
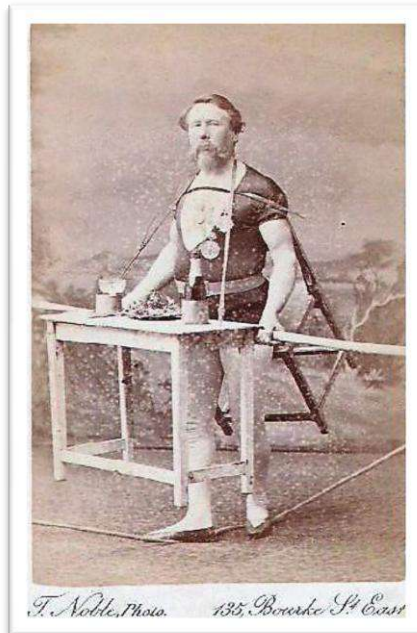
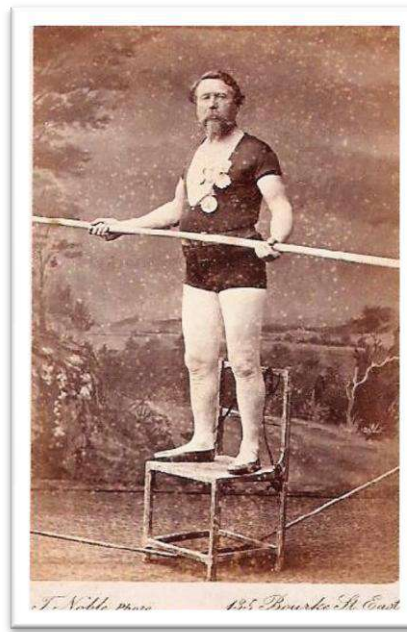
William Saurin Lyster¹

Se déplaçant constamment dans la ville pour vaquer à ses affaires dans son buggy attelé à ses deux chevaux gris, Blondin ne passe pas inaperçu. Les passants le saluent gentiment lorsqu'ils le croisent et le public le reconnaît et l'applaudit lorsqu'il assiste le vendredi 23 octobre en soirée à l'Opera House au concert d'adieu donné par Arabella Goddard avant son départ le lendemain pour la Nouvelle-Zélande et la Californie. Il fait à cette occasion la connaissance du directeur de l'Opera House, William Saurin Lyster, avec lequel il va nouer de véritables liens d'amitié. Un peu plus jeune que lui, Saurin est Irlandais d'origine et a connu comme lui une vie aventureuse avant de se consacrer à l'Opéra et à la direction de troupes théâtrales : planteur d'indigo en Inde ; engagé volontaire au cours de la dernière guerre cafre en Afrique du Sud ; capitaine dans l'armée de William Walker en 1855 au Nicaragua. C'est en évoquant ce passage au Nicaragua que Blondin et Saurin découvrent avec amusement que leurs chemins se sont déjà croisés : Saurin commandait la troupe de flibustiers qui, embarquée sur *la Virgen*², avait tenté de prendre d'assaut pour le compte de William Walker le fort San Carlos situé au débouché du San Juan sur le lac Nicaragua. Cette attaque avait valu deux heures après au *San Carlos*, sur lequel se trouvaient Blondin, Charlotte et la troupe Ravel, de se faire canonner par ce même fort dont le commandant s'attendait à un nouvel assaut. Saurin prodiguera à Blondin de précieux conseils au cours de son séjour à Melbourne et l'introduira auprès de l'élite cultivée de cette ville.

La vente de photographies au format carte de visite lors des spectacles est une source de revenus non négligeable. Le stock de photographies emmené par Blondin d'Angleterre a été endommagé lors du naufrage du *Flintshire* et les dernières photographies intactes ont été vendues à Sydney. Blondin se rend au studio de Timothy Noble, le photographe des artistes, qui se trouve au 135 Bourke street, East Melbourne, au cœur du quartier des théâtres. Celui-ci fait une série de portraits de lui, en costume trois pièces, décorations épinglées sur le veston et canne à pommeau d'or à la main, et d'autres en costume de scène, médailles épinglées sur la poitrine, en train de réaliser ses numéros les plus connus. Ces photographies connaîtront un grand succès et se vendront par centaines.

1 - William Saurin Lyster (1828-1880), d'un graveur inconnu - Trobe Picture Collection, State Library of Victoria.

2 - Voir Tome I, page 37.



Proche du centre-ville, le terrain qui a été attribué à Blondin se trouve au nord du Domaine, près du pont des Princes, à l'arrière de la maison des immigrants qui borde St Kilda Road. Situé au bord du fleuve, il est très bien drainé et sert de terrain de manœuvre à l'Artillerie qui l'utilise en particulier comme terrain de football. Depuis l'entrée du pont, sur St Kilda Road, on peut observer les travaux en cours. Le matériel est arrivé de Sydney ; il est contenu dans des barils et de grands conteneurs métalliques peints en vert. Chacun d'entre eux est étiqueté « Blondin » en grandes lettres noires et porte sur le flanc un inventaire détaillé de son contenu. La clôture périphérique est terminée. Une corde a été tendue d'est en ouest entre deux énormes mâts. Dès que les passants repèrent le buggy et les chevaux gris en stationnement devant le Domaine, ils s'arrêtent et essaient d'apercevoir Blondin. Ils ont de la peine à croire que le petit homme d'apparence modeste aux cheveux et à la barbe blonde, qui est habillé d'un costume de tweed sombre et qui court partout, est bien le fameux Blondin. Jusqu'au moment où ils le voient se hâler à la force des bras sur un filin passant dans une poulie jusqu'au nid de pie aménagé en tête de l'un des deux mâts pour aller régler l'une des poulies auxquelles les tendeurs sont fixés ! La grande machine à planter les poteaux est à l'œuvre. Elle soulève et enfonce l'un après l'autre les 72 poteaux de 17 mètres de long qui forment l'ossature de la structure. L'armature de l'enceinte prend rapidement forme.

Cependant, Blondin n'en a pas terminé avec les services administratifs qui se montrent encore plus tatillons qu'à Londres, probablement activés en sous-main par F. Leplastrier, qui a été la risée de toute la ville lorsque sa proie lui a été arrachée par le Gouverneur et qui cherche à se venger ! Ces fonctionnaires ne laissent passer aucune occasion d'intervenir, mettant à l'épreuve la placidité d'Harry P. Lyons.

Dès le premier jour, ils se manifestent en interdisant à Blondin l'entrée du Domaine avec son attelage. Un arrêté du Bureau des propriétés et de l'hygiène interdit en effet cet accès à tout véhicule dépourvu d'une autorisation spécifique délivrée par ce même bureau. Trois jours plus tard, Mr. J.B. Marsh, du Royal Hotel, Punt Road à Richmond, qui s'est vu attribuer par Blondin la licence pour la vente de boissons dans l'enceinte, se voit notifier une interdiction de vendre des boissons à l'intérieur du Domaine en application d'un arrêté de ce Bureau, édicté quelques mois auparavant, qui stipule que « *nul ne sera autorisé à mettre en vente un article qui s'y trouve* ». Harry P. Lyons proteste auprès de James Casey qui tranche à l'issue d'une réunion organisée le 3 novembre au ministère afin d'examiner ses requêtes : il refuse d'abolir l'autorisation très contraignante exigée pour l'entrée de véhicules mais autorise la vente de boissons « teetotal¹ », tout en maintenant l'interdiction de vente de liqueurs fermentées et spiritueuses.

Le Bureau des propriétés et de l'hygiène met un nouvel obstacle sur la route de Blondin en ordonnant au dernier moment une inspection du site. Celle-ci a lieu le samedi 31 octobre. Réuni le lundi matin afin d'étudier le rapport de l'inspecteur, le Bureau ordonne, en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par la section 34 de l'acte 310 du Gouvernement, que des entretoises soient ajoutées entre les poteaux et que, pour une plus grande facilité de sortie en cas d'accident, deux grandes portes soient aménagées à l'arrière de l'enclos périphérique, en plus des trois portes qui sont prévues à l'avant. Comme il lui apparaît cependant que ces entretoises supplémentaires ne seront suffisantes qu'en cas de vent fort mais modéré, « *le Bureau s'estime fondé à demander, dans l'intérêt de la sécurité du public, que des instructions soient données au Commissaire de police en chef pour interdire l'usage du pavillon dans tous les cas où le vent serait tellement fort qu'il mette en danger sa stabilité* ». Il ordonne enfin que le nombre de toilettes mises à la disposition du public soit augmenté. L'entreprise Lockington a beaucoup de peine à satisfaire en 24 heures à ces exigences. Une ultime inspection est faite le mercredi matin 4 septembre, quelques heures avant le début de la première représentation, afin de vérifier que les instructions du Bureau ont bien été suivies.

Ce matin-là, présent à l'Artillery Ground, le surintendant Hare est très perplexe. Agissant sous les ordres du commissaire en chef de la police, il doit décider du maintien ou non de la représentation de Blondin en fin d'après-midi alors qu'actuellement souffle un vent très fort. Apparu au cours de la matinée, Blondin a déclaré en redescendant de la corde qu'il ne s'aventurerait pas à faire la traversée si le vent ne diminuait pas. En ville, la représentation est très attendue. Des marchands ambulants vendent d'énormes sucettes du fameux confiseur Walter Lucas d'A'Beckett-street west dédiées à Blondin. Elles portent, imprimée sur une face, une image de Blondin en train de faire un de ses tours sur la corde, et sur la tranche l'inscription : « *Blondin donne sa première représentation aujourd'hui* ». Les pâtisseries

1 - Le mouvement du Teetotalism a été lancé en 1833 en Angleterre par Joseph Livesey. Il préconise une complète abstinence en boissons alcoolisées.

proposent des gâteaux ornés des mêmes images. Au cours de l'après-midi, le vent faiblit et le surintendant Hare décide de maintenir la représentation. Bien que la décision de la police ne soit généralement pas connue, et que beaucoup aient été dissuadés par le vent de s'aventurer à assister à la représentation, une grande foule se rassemble bientôt dans l'enceinte de toile. Elle est acheminée depuis la ville par un service complémentaire d'omnibus à cheval de la Compagnie des Omnibus de Melbourne et, à partir des localités environnantes, par des trains spéciaux d'excursion, affrétés par les lignes du Gouvernement et la Melbourne and Hobson's Bay Railway Company. Depuis l'ouverture des portes, à 14 h 30, l'excellent orchestre venu de Sydney, joue des morceaux bien choisis de divers opéras, agrémentant ainsi l'attente. Blondin apparaît sur les lieux peu avant 16 h, en costume de ville, portant plusieurs médailles d'or. Le public le regarde avec beaucoup d'intérêt tandis que, se déplaçant parmi ses ouvriers, il surveille personnellement le dernier serrage et le haubanage de la corde.

En attendant le début de la représentation, chacun a le loisir d'admirer la nouvelle installation de Blondin, inaugurée ce jour même, dont la conception est le fruit de son expérience et du savoir-faire du maître voilier de Sydney¹ :

- En approchant du côté nord, le visiteur tombe d'abord sur une clôture en bois de 2,5 m de hauteur qui est percée de trois entrées où sont disposés des guichets. Un large passage clôturé le mène dans l'enceinte elle-même. Il se trouve bientôt face à un parfait dédale de toiles, de cordes et de poteaux de bois, qui forme la vaste tente découverte dans laquelle Blondin donne sa représentation. Cette tente est de dimensions gigantesques, mesurant 76 m de longueur sur 61 m de largeur. Les 36 pièces de toile dont elle est constituée sont fixées à des vergues légères et hissée par des drisses jusqu'au sommet des 72² poteaux de 17 mètres de hauteur qui ont été enfoncés dans le sol à intervalles réguliers. Ils sont haubanés par des doubles pataras³ de part et d'autre et sécurisés par des entretoises en bois qui ont été ajoutées la veille, sur ordre du Bureau des propriétés et de l'hygiène. La toile, de classe marine n° 1 et 2, est disposée de telle sorte qu'en fin de représentation ou en cas de coup de vent, les huit mètres supérieurs puissent être abaissés et enroulés comme des voiles de bateau. La couverture totale mesure plus de 7 000 m² et constitue en soi une merveille. Elle a un très bel aspect, chacun des poteaux étant surmonté d'un drapeau. Le centre de l'enceinte est laissé libre, mais il est entouré de quatre rangées de sièges réservés aux détenteurs de billets à 5 shillings, qui sont séparées du reste de l'espace par une haie de toile. Une plate-forme a été érigée sur l'aile sud pour accueillir son Excellence et sa suite. Elle est surmontée d'oriflammes et dotée d'un ensemble de beaux meubles de salon. À une extrémité de l'enceinte se trouve la tente de Blondin. Celle-ci, qui est à l'usage exclusif du grand artiste, est remplie de tout ce qui lui est nécessaires pour son spectacle. L'élément le plus intéressant dans l'enceinte est cependant la haute corde, une corde manille à quatre torons, torsadée à droite, de deux pouces de diamètre, capable de supporter une contrainte de vingt tonnes. Elle passe à travers des poulies à gorge fixées au sommet des deux hauts mâts de pin du Queensland, de 18 mètres de hauteur, enfoncés dans le sol et étayés de tous les côtés par des piquets d'acier. Une extrémité de la corde est attachée à une chaîne qui passe autour d'un lourd amarrage en bois enterré à 1,8 m de profondeur ; l'autre extrémité est attachée à une élingue qui passe autour d'un treuil et peut être tendue ou relâchée à volonté. Entre les mâts se trouvent onze paires de tendeurs de stabilisation fixés de part et d'autre de la corde. Ils passent à travers un système de petits moufles, une extrémité étant fixée à des chandeliers au sol, l'autre à un sac de sable pendu. Sur chaque mât, juste à côté de la poulie à gorge, une plate-forme est grée, sur laquelle est fixée une sorte de toile de couverture pour la protection de Blondin, ainsi qu'un garde corps en fer sur lequel il place son balancier lorsqu'il ne l'utilise pas.

Un peu avant 16 h 30, au moment où son Excellence le gouverneur et sa suite gagnent leur loge, salués par le *God save the Queen*, 3 000 personnes sont entrées dans l'enceinte⁴ et occupent en majorité les places assises à 5 shillings. À l'heure dite, le "Héro du Niagara", vêtu d'une cotte de maille argentée et coiffé d'un casque aux longues plumes ondulantes, sort de sa tente et se hisse jusqu'à son nid de pie sous les applaudissements des spectateurs. Après avoir salué le Gouverneur et l'assistance pour les remercier de leur accueil, il donne un signal à l'orchestre qui entreprend *La Marche des druides* extraite de l'opéra

1 - Un journaliste du *Weekly Times* de Melbourne en a fait une description précise dans un article paru le 7 novembre dans ce journal. Nous l'avons complétée et corrigée.

2 - l'article indique 90 poteaux, alors que la précédente enceinte en comportait 72. C'est une erreur, le nombre exact est bien 72, comme le prouve le nombre de pièces de toile : 36, soit 2 poteaux pour hisser une toile montée sur une vergue.

3 - Le pataras est sur un voilier le câble reliant la tête de mât à l'arrière du navire qui contribue à maintenir le mât dans sa position verticale dans le sens longitudinal.

4 - Récit inspiré par la même source.

de Vincenzo Bellini, *La Norma*, au son de laquelle, saisissant son balancier, il s'avance sur la corde. Il la traverse et la retraverse, marchant au tempo de la musique et apparemment aussi à l'aise sur sa corde que s'il était sur la terre ferme. Après avoir ôté sa cotte de mailles, il réapparaît vêtu d'un maillot couleur chair et d'un pourpoint de velours noir. Après avoir couru sur la corde jusqu'aux trois quarts de sa longueur, il exécute les exploits étonnants de s'allonger de tout son long, de faire un saut périlleux en arrière et de se tenir sur la tête. Cette performance est suivie par celle, encore plus merveilleuse, de traverser la corde les yeux bandés et recouvert d'un sac. Il trébuche par deux fois, au grand émoi des spectateurs, et finit par s'affaler sur la corde après s'être pris les pieds dans son sac. Il s'apprête à faire cuire une omelette sur la corde, mais le vent, qui a énormément forcé, l'empêche d'allumer le feu et déséquilibre le fourneau qui manque tomber à plusieurs reprises avant qu'il ne réussisse à l'arrimer et à le descendre au sol. À la place, il prend sur son dos M. Niaud, son vif et intrépide agent, et le porte sur la corde sous les acclamations du public. A ce moment de la représentation, la pluie, qui menaçait depuis un certain temps, tombe à torrents, accompagnée de tonnerre et d'éclairs aveuglants et le vent vire soudainement au sud et souffle en bourrasque. Les gabiers enroulent la partie supérieure de l'enceinte. Tout espoir de poursuivre le spectacle étant abandonné, les visiteurs se dispersent au plus vite, précédés par le Gouverneur et sa suite qui s'étaient momentanément réfugiés sous la tente de Blondin.

Le journal conclut : « *Bien qu'il n'ait pu mener à bien son programme dans son intégralité, la partie de celui-ci qu'il a exécutée a impressionné tout le monde et a démontré que c'est à juste titre qu'il est considéré comme occupant une place de premier plan parmi les merveilles du monde. Il y a une telle facilité et une telle élégance dans chacune de ses actions sur la corde, que ceux qui le regardent oublient combien est périlleuse la situation dans laquelle il se trouve à chaque instant. Ce n'est qu'une fois au cours d'une vie qu'on a l'occasion de voir un artiste aussi accompli, et ceux qui se sont privés d'assister à ses merveilleux exploits ont renoncé à un plaisir qui restera vif dans la mémoire des autres qui ont profité de sa présence au Victoria.* »

Le lendemain, jeudi, est le « Cup day », jour de la principale course de chevaux de l'année, la Coupe de Melbourne, organisée sur le champ de course de Flemington¹ par le Victoria Racing Club. Elle rassemble sous un ciel enfin dégagé 80 000 turfistes venus non seulement du Victoria, mais aussi des autres États australiens et des colonies voisines. Blondin et Charles P. Niaud sont parmi eux. L'élite de la société victorienne est présente et ils passent presque inaperçus au milieu de tous ces hommes politiques et notables accompagnés de leurs dames vêtues de leurs plus beaux atours. Le cheval gagnant par trois longueurs d'avance est l'inattendu « Haricot ». Par chance, ne connaissant pas les concurrents en lice, Blondin et Charles P. Niaud avaient misé sur lui en raison de son nom amusant et si français !

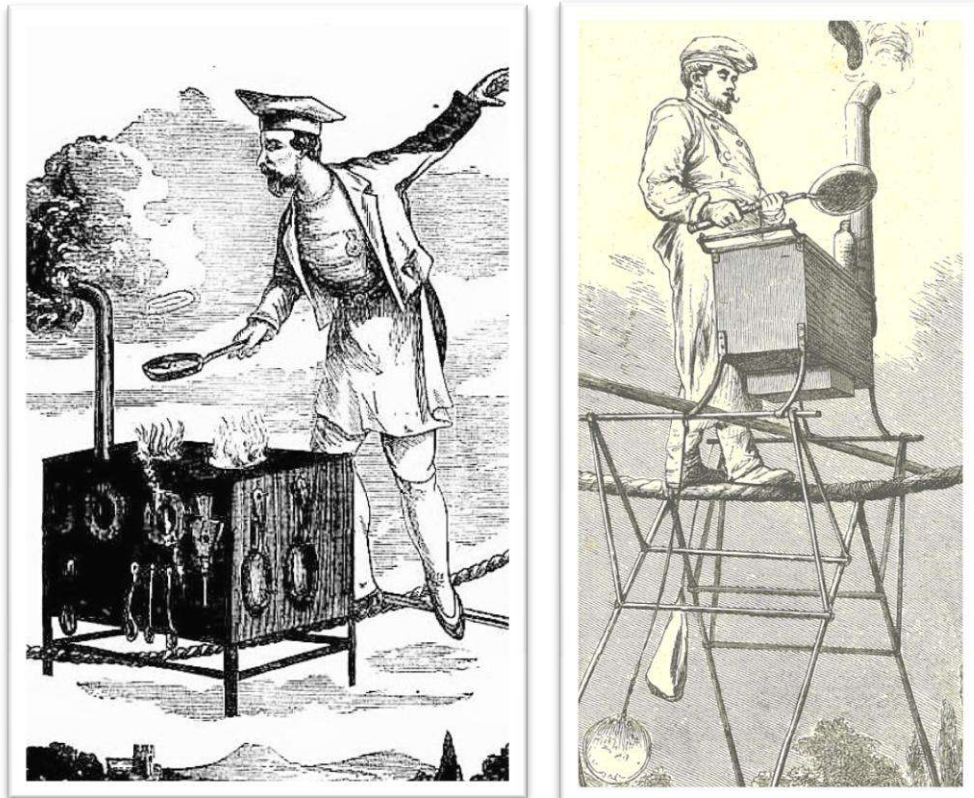
Blondin donne sa deuxième représentation le samedi 7 novembre à 16 h 30. Le vent modéré et le soleil éclatant rassurent le public qui, à pied, en voiture ou en omnibus à cheval, se presse sur St Kilda Road au passage du pont des Princes pour gagner Artillery Ground. Cinq mille personnes environ entrent dans l'enceinte. Blondin suit le même programme que précédemment mais il parvient cette fois à le mener à bien sans rencontrer de difficultés pour allumer son fourneau et le maintenir en équilibre. Habillé en cuisinier, la toque sur la tête, il fixe le fourneau sur son dos au moyen de courroies et l'emmène jusqu'au milieu de la corde où il le pose sur une sorte de chevalet métallique dont la présence intrigue les spectateurs depuis le début de la représentation. Semblable à un chevalet de sciage, il a été conçu et construit en moins de trois jours sous la direction de Blondin qui veut avant tout se prémunir contre le ridicule d'une chute du fourneau lors d'un coup de vent intempestif. Il est conçu pour recevoir le fourneau et se maintenir en équilibre sur la corde grâce à quatre étais fixés à des piquets enfoncés dans le sol². Blondin pose son balancier sur deux crochets fixés au chevalet et, après avoir allumé son fourneau, observe le même cérémonial qu'à Sydney : il saisit une poêle, fait chauffer son beurre, casse six œufs et se met à préparer son omelette ; pendant que celle-ci cuit, il sabre une bouteille de champagne, en boit un verre puis un second. Tout à sa dégustation, il oublie son omelette qui se met à fumer. Il se précipite et la retourne. Quand celle-ci est prête, il la met dans une assiette qu'il pose sur un plateau avec la bouteille de

1 - Elle se court encore maintenant le premier mardi de novembre sur le même hippodrome et connaît le même succès.

2 - D'après *The Age* du 9 novembre 1874.- Jamais auparavant ce dispositif n'a été décrit ou illustré dans un article de presse. Les gravures antérieures représentent le fourneau de Blondin tenu miraculeusement en équilibre sur la corde par l'effet du balancier de Blondin. Ce n'est qu'en 1889 à Bruxelles qu'une gravure illustrera ce dispositif. Elle restera la seule à notre connaissance. Les journalistes, qui ne s'intéressent guère à la technique, ont-ils jusque-là négligé ce détail ou Blondin a-t-il changé de technique ? Nous pensons que cette dernière hypothèse est la bonne. En effet certains journaux s'étonnent de la présence de ce dispositif sur la corde le 7 novembre. Il n'y était donc pas lors de la précédente représentation interrompue du 4 novembre. Dans l'intervalle, Blondin a été dans l'obligation de sécuriser son dispositif en raison du risque de coups de vent.

champagne entamée, un verre, une fourchette et un couteau, et descend le tout au bout d'une ficelle jusqu'à Harry P. Lyons qui fait le partage entre les dames qui se sont précipitées pour goûter sa préparation.

Il fait ensuite le numéro de la chaise périlleuse, qui stupéfie le public et lui vaut de formidables ovations, avant de charger Charles P. Niaud sur son dos pour une traversée au cours de laquelle il le secoue comme s'il voulait se débarrasser de lui. Arrivé à l'extrémité de la corde, il se penche en avant et essaie de le passer par-dessus ses épaules, comme un charbonnier vide son sac de charbon. Charles P. Niaud résiste mais en perd son chapeau, à la grande joie des spectateurs. Il termine la représentation à bicyclette, pédalant jusqu'au centre de la corde avant de repartir en marche arrière, pour terminer en faisant la traversée à toute vitesse. Le public l'acclame longuement, très satisfait car le spectacle a dépassé toutes ses espérances.



Deux façons d'équilibrer le fourneau¹

La prochaine représentation est fixée au lundi 9 novembre qui est un jour férié en l'honneur du Prince Edward dont on célèbre le 33^{ème} anniversaire. La ville est en fête ; de nombreux visiteurs, venus à Melbourne pour assister au Cup Day et aux réjouissances qui accompagnent cet anniversaire, se préparent à conclure leur séjour en assistant à la troisième représentation de Blondin. Compte tenu des circonstances et de la publicité que lui ont faite tous les journaux en relatant ses exploits, ce dernier espère bien rassembler 7 000 ou 8 000 spectateurs à cette occasion !

Dès le début de l'après-midi, les spectateurs commencent à se rassembler devant les portes de l'enceinte dont l'ouverture est prévue à 14 h 30. Cependant, le vent du sud s'est levé et se met à souffler violemment. Charles P. Niaud retarde l'ouverture des portes et donne l'ordre de hisser les toiles afin de tester la résistance de la structure avant de laisser entrer le public. Le test est concluant : à 14 h 45, la pression sur la toile côté sud est si forte que les piquets auxquels sont attachés les haubans des poteaux sont arrachés du sol, ce qui entraîne l'effondrement dans un grand fracas de la partie sud de la structure. Heureusement, personne n'était dans l'enceinte, mais Charles P. Niaud, en coupant un câble pour libérer un poteau, reçoit un coup sévère lorsque celui-ci rebondit. Il est emmené à l'hôpital où sa blessure est jugée sans gravité.

1 - La première illustration est extraite du *Australian Town and Country Journal* du 15 août 1874 ; la seconde provient d'une gravure non référencée parue en 1889 à Bruxelles (collection personnelle de l'auteur).

Pour Blondin, c'est un coup dur ! Il a laissé passer l'opportunité du grand rassemblement de la Race Cup et perdu les 1 000 £ de recette attendue, cependant que les dégâts subis par l'enceinte de toile, qu'il estime à 200 £, l'obligent à interrompre ses représentations. Il fixe la date de la prochaine au samedi suivant 14 novembre et se met immédiatement au travail, dirigeant lui-même les travaux du petit matin jusqu'à la nuit. Il faut désenchevêtrer les poteaux, les cordages et les toiles, raccommoder ou remplacer celles-ci, remettre les poteaux en place en doublant partout leur haubanage conformément aux directives des inspecteurs du Bureau des propriétés et de l'hygiène qui visitent deux fois le site. De nombreux badauds observent chaque jour ses allées et venues depuis le pont des Princes. Le jour prévu, tout est enfin prêt.

Ce samedi, le vent souffle à nouveau, de l'ouest cette fois-ci. Il fait claquer les drapeaux au sommet des poteaux et colle avec force la toile contre la superstructure, au point que l'immense vaisseau de toile semble prêt à s'envoler. Il résiste cependant et les 3 000 spectateurs qui ont bravé la tempête ont le plaisir de voir Blondin se hisser jusqu'au sommet du mât sous une averse diluvienne. Celle-ci cesse bientôt mais le vent ne faiblit pas. Il exécute cependant son programme de bout en bout comme si de rien n'était, démontrant ainsi son extraordinaire maîtrise. Le public apprécie la performance et le manifeste en applaudissant follement à toute occasion.

Avant fin novembre il va ainsi donner, sans être trop gêné par le vent, six représentations, les mardi 17, jeudi 19, lundi 23, mardi 24, jeudi 26, samedi 28, seule la représentation prévue le samedi 21 ayant dû être annulée en raison d'une tempête. Il introduit au fur et à mesure de nouveaux numéros tels que *l'Esclave enchaîné*, *le Dîner en l'air*, *le Tambour en solo*, *le Jardinier aérien*, qui lui permettent, en entretenant l'intérêt du public, d'attirer chaque fois entre 3 000 et 4 000 spectateurs dans son enceinte.

La presse victorienne donne un très large écho à ses représentations et il ne se passe pas un jour sans que les principaux journaux de Melbourne, *The Argus*, *The Age* et *The Herald*, dans lesquels paraissent ses publicités, ne parlent de lui. Leurs commentaires sont unanimement élogieux, contrairement à ceux dont il a l'habitude de la part de la presse londonienne qui, en partie opposée par principe à un spectacle qui met en jeu la vie d'un homme, se montre souvent très critique.

À la suite de sa sixième représentation, donnée le lundi 23 novembre, jour anniversaire de la proclamation en 1855 de la Constitution du Victoria, *The Herald* publie sous le titre « *Blondin dans l'espace aérien* », un remarquable article à son sujet qui exprime l'estime que ce journal lui porte, partagée par la plupart des spectateurs :

« Être témoin des performances du héros de Niagara, c'est assister à l'un des spectacles les plus étonnants de l'époque. Roi de l'air, Blondin sur sa haute corde est quelque chose de plus qu'un acrobate en équilibre. Il est à la fois une image, un poème et un éducateur. Alors qu'il marche en avant ou à reculons sur ce qui paraît être l'un des chemins les plus périlleux entre ici et l'au delà, les gens le regardent avec des sentiments mêlés de respect et d'émerveillement. Sous un ciel bleu sans nuages et face à un soleil éblouissant, avec un œil qui ne cligne jamais, et d'un pas qui ne faiblit pas, il a fait lundi son travail avec une intrépidité qui inspirait une admiration méritée. Il n'y a jamais rien eu de tel de ce côté de l'équateur. Le courage indomptable, la volonté de fer, les nerfs d'acier constamment mis en évidence à travers tous ses exploits, donnent matière à réflexion. Un tel homme inspire confiance car lui-même en est l'incarnation !

« De tous ses exploits remarquables, celui de la chaise est le plus merveilleux. Comment fait-il pour coller les deux pieds de la chaise sur la corde¹, puis s'asseoir dessus avec la même facilité que s'il s'asseyait sur une chaise dans son propre salon, laissant perplexes tous les spectateurs ? Il donne l'impression d'être aidé par une influence magnétique ou talismanique. Parfaitement maîtrisés, faciles, calmes et gracieux, tous ses actes et ses mouvements sont emplis de poésie. Il ne s'arrête ni n'hésite jamais dans son travail, ni ne donne au spectateur l'impression que la corde magique et lui peuvent se séparer. C'est le grand charme de la performance.

« Le seul moment où il affole complètement les gens d'en bas, c'est quand il feint de perdre pied. Le frisson qu'il provoque est tout sauf agréable. C'est affreux : « Bon dieu ! S'il allait tomber ! ». Les gens nerveux n'aiment pas ça, mais cela fait partie du programme et doit être fait. Pour beaucoup, le risque qu'il fasse "ce voyage dont personne ne revient"² est tout l'intérêt du spectacle. Le « héros du Niagara »

1 - Je me suis toujours demandé s'il ne plantait pas un petit clou sous les pieds-arrière de la chaise en les laissant un peu dépasser de manière à maintenir les pieds sur la corde. Personne n'en a jamais parlé !

2 - *"The bourne from which no traveller returns"*, dans Hamlet de William Shakespeare

ne fera-t-il jamais d'erreur ? Pensez à l'effet qu'il est susceptible d'avoir sur les femmes nerveuses. La réponse est bien sûr : « Que ces personnes arrêtent de le regarder ». Malheureusement, ce n'est pas le cas. « Mais, en dehors de cet aspect du sujet, la représentation porte en elle une grande leçon, dont la morale est : préservatia vincet omnia. La précision extraordinaire et inégalée que vous observez n'est pas le résultat d'un simple génie ou d'un accident, c'est le résultat d'un travail, d'efforts répétés, d'une détermination sans faille. Tel qu'il est dans son corps, il est dans son esprit. La pratique a fait ce qu'il est. Blondin dans l'espace aérien est un discours éloquent sur l'entraînement, le renoncement de soi, le cran. La capacité nerveuse de cet homme est quelque chose dont il faut être témoin pour le croire. Lorsqu'il porte sur la corde son intrépide secrétaire, on se souvient du passage du livre immortel qui assure au monde que « la foi peut soulever des montagnes ». L'homme visse son courage au «point de blocage», et avec lui il le mot échouer n'existe pas. Considéré d'un point de vue pédagogique, il y a dans tout cela quelque chose d'extrêmement exemplaire. »

Le mardi 1^{er} décembre, après avoir donné sa dixième représentation, Blondin prend le train pour Ballarat, à 130 km au nord-ouest de Melbourne, en compagnie de Charles P. Niaud, d'Harry P. Lyons et de Mme Lyons. Avec une population de 47 000 habitants, Ballarat est la deuxième ville la plus peuplée du Victoria. Elle est née en juillet 1851 lorsque la découverte d'une pépite d'or de 48 kg dans le lit de la Yarrowee River¹ a déclenché une ruée vers l'or semblable à celle qui s'était produite quelques années plus tôt en Californie. Lorsque l'exploitation des alluvions de surface a pris fin, il est apparu que des filons encore plus riches se trouvaient à plus de 300 mètres de profondeur dans des couches de quartz. Les puits qui ont été creusés pour les exploiter sont en pleine activité lors de la venue de Blondin.



Recherche de l'or en 1858 à Alarat (Victoria)²

La raison officielle de son voyage est le tourisme, mais il est là avant tout pour étudier la possibilité de se produire à Ballarat. Personne n'est dupe et les autorités locales, qui sont intéressées par sa venue, l'accueillent avec beaucoup d'égards. On leur fait visiter le Golden Point, lieu de la première découverte, puis le Winter's Freehold, une mine profonde dont la machinerie est particulièrement impressionnante. Invité à descendre dans la mine pour assister au travail des mineurs, Blondin répond avec humour : « *Mon travail est au-dessus de la terre et non pas au-dessous.* » Ils visitent ensuite l'école des mines où ils sont reçus par Harry Barnard, son secrétaire, qui leur montre sa magnifique collection de minerais et leur explique comment l'or est extrait du quartz. Blondin se dit très satisfait de cette visite. Cependant, en accord avec ses assistants, sa décision est prise : il renonce à se produire à Ballarat. En effet, le montage de son enceinte de toile, qui demanderait une semaine de travail et coûterait 300 £, n'est pas envisageable

1 - The history of Ballarat from the first pastoral settlement to the present time par William Bramwell Withers Journaliste - 1887

2 - Par Edward Roper- State Library of New South Wales DG 15

et ils n'ont vu à Ballarat aucun site propice où installer la corde à l'abri des regards. Bien que le transport et le montage de sa seconde corde ne coûte que 80 £, il ne tient pas à renouveler l'expérience de Brisbane où plus de la moitié des spectateurs étaient des resquilleurs. Ils rentrent à Melbourne par le dernier train du soir.

Ses onzième et douzième représentations les jeudi 3 et samedi 5 novembre bénéficient d'un très beau temps et d'une assistance encore nombreuse de 3 000 spectateurs. Ce beau temps persistant, Blondin se rend le dimanche au Emerald Hill Cricket Ground, où il s'initie depuis plusieurs semaines au cricket, le jeu de balle « *dont les Victoriens sont fous* », comme il s'en est récemment étonné auprès de journalistes. Honorés par sa présence, les joueurs l'ont intégré dans leur équipe à l'entraînement. Alors qu'il tient la batte, il rate la balle et celle-ci le frappe au genou gauche, mal protégé par sa jambière. Sous l'effet du choc, il s'écroule et se tord de douleur. Relevé, il quitte le terrain en boitillant. Les journaux se moquent gentiment de lui en lui recommandant de rester sur sa corde et d'éviter la *terra firma* où des fous se livrent à des jeux aussi dangereux.

C'est en boitant qu'accompagné par ses assistants, il se rend le lendemain à l'Hôtel de ville, situé au coin nord-est de Swanston et Collins streets, pour une visite de courtoisie à James Gatehouse, le maire nouvellement élu, avant la première des deux représentations données au bénéfice des œuvres caritatives qui est prévue le surlendemain. Afin d'assurer le succès de celle-ci, il essaie de convaincre ce dernier, qui a la réputation d'être un homme aux nerfs d'acier, de se laisser porter sur la corde, comme certains journaux l'ont déjà annoncé. Il lui propose même de faire préalablement un essai en privé. Malgré toutes les assurances qu'il lui donne, James Gatehouse lui oppose un refus poli mais ferme. Il les fait ensuite accompagner pour visiter le magnifique édifice dont la construction, commencée en 1851 et terminée quatre ans auparavant, a été interrompue au moment de la ruée vers l'or, tous les ouvriers étant partis pour tenter leur chance. Blondin rêve de pouvoir tendre sa corde dans le gigantesque auditorium où trône un grand orgue inauguré deux ans auparavant, exceptionnel par sa taille et sa qualité.

De nombreux spectateurs sont encore au rendez-vous le mardi 8 pour sa treizième représentation. Par contre le lendemain à 15 h, à l'ouverture des portes du premier spectacle donné au bénéfice des œuvres de bienfaisance, personne ne se présente et Blondin envisage un moment de l'annuler. À 16 h 30, 300 spectateurs seulement sont entrés dans l'enceinte. Malgré sa blessure au genou, Blondin donne sa représentation comme si de rien n'était sous les maigres applaudissements d'un public très clairsemé. Jamais il n'avait connu un tel bide ! La raison de cette désaffection est claire, comme le souligne l'*Argus* dans sa parution du 10 décembre : « *Comme la représentation était donnée au bénéfice des œuvres charitables, on s'attendait à une assistance supérieure à la normale, mais il apparaît que le public a boudé pour exprimer sa désapprobation quant à l'esprit mesquin avec lequel le ministre des propriétés a dicté ses conditions à M. Blondin.* » Ce qui est cruel pour James Casey qui, au contraire, a arraché Blondin aux griffes de ceux qui cherchaient à le plumer. Sa douleur au genou s'étant aggravée, la représentation du jeudi 10 est annulée au dernier moment et reportée au samedi 12. Cette quinzième et dernière représentation de jour sera un succès et rassemblera 3 000 spectateurs.

Au cours de la semaine suivante, le comité formé par James Casey pour répartir les fonds en provenance des deux représentations de Blondin, qui comprend un représentant de chacune des œuvres de bienfaisance, principalement des hôpitaux, se réunit sous la présidence du maire. Mr. Williams, secrétaire du comité, constate que la recette provenant des 277 entrées payantes, se monte à 36 £ et que, déduction faite des dépenses à couvrir, la somme à répartir est de 10 £ seulement. Le maire souligne que, pour la seconde représentation qui aura lieu de nuit, l'accord passé entre Mr. Casey, commissaire des biens de la Couronne, et Mr. Blondin, prévoit que les œuvres de bienfaisance supportent le coût des feux d'artifice, de l'orchestre et du gaz d'éclairage, qui devrait se situer aux alentours de 80 £. Il craint que, Blondin ayant entretemps « *écrémé le public* » et celui-ci persistant à refuser d'aider à cette occasion les œuvres de bienfaisance, un déficit de 50 £ à 60 £ ne reste à la charge de celles-ci. Il note par ailleurs que les sociétés mutualistes regrettent que Mr. Casey ait arraché Blondin de leurs mains alors qu'elles étaient sur le point d'obtenir 500 £ de sa part. C'est celui-ci en effet qui a pris l'initiative de priver les habitués utilisateurs de ces terres publiques de ces bénéfices et qui a accordé à Blondin des conditions très favorables. Il préconise donc que le comité se dessaisisse de la responsabilité que lui a confiée Mr. Casey. En conclusion, le comité prend acte du refus clairement exprimé par leurs concitoyens de tirer profit de Mr. Blondin au bénéfice des œuvres de bienfaisance et déclare n'avoir aucune raison d'en tenir rigueur à ce dernier. Il approuve la proposition du maire, Mr. Gatehouse, de remettre l'affaire entre les mains de Mr. Casey et charge Mr. Williams de lui en faire part. Il suggère enfin que les 10 £ soient attribuées aux œuvres de la police

Quelques jours plus tard, Blondin rend visite à James Casey et lui exprime ses regrets pour ne pas avoir été en mesure lors de la première représentation de recueillir une somme plus importante au bénéfice des œuvres de bienfaisance. Il lui demande de le laisser juge des dispositions à prendre pour la seconde et lui promet de faire tout son possible pour que celle-ci soit un succès et lui permette de gratifier les hôpitaux d'une somme importante. James Casey lui répond qu'il lui fait entièrement confiance et qu'il est sûr que la prochaine représentation connaîtra un plus grand succès que la précédente.

Le maire, de son côté, pour manifester qu'il a bien reçu le message de ses administrés et qu'il n'en tient pas rigueur à Blondin, invite celui-ci le 18 décembre à une réception donnée à l'Hôtel de ville en l'honneur de l'équipe de cricket de Nouvelle-Galles du Sud venue une nouvelle fois affronter celle du Victoria. Après une visite de l'Hôtel de ville et un concert d'orgue donné dans le grand auditorium suivi d'un repas, il invite l'équipe et ses dirigeants ainsi que Blondin dans ses appartements privés où il leur offre le champagne en faisant le vœu que la persévérance de l'équipe de Nouvelle-Galles-du-sud soit récompensée et qu'elle connaisse enfin le succès. Blondin distribue des invitations pour sa prochaine représentation et lance un défi aux joueurs pour un match sur la corde de « single wicket cricket¹ » que Nat Thomson, le batteur vedette de l'équipe, relève immédiatement. Ce match aurait été bien évidemment le clou du spectacle du lendemain si Mr. D.C. Macarthur, l'entraîneur de l'équipe de Nouvelle-Galles du Sud, qui craignait de perdre ainsi l'un de ses meilleurs joueurs à la veille de l'affrontement avec le Victoria, n'avait interdit à Nat de donner suite au défi, au grand dépit de Blondin qui avait ainsi tenté l'un des coups publicitaires dont il est coutumier.



Nathaniel Thomson²

C'est au cours de ce mois de décembre que Blondin reçoit un câble³ de sa fille Adèle, âgée de 21 ans, qui lui annonce son prochain mariage avec Frank Pastor, un célèbre écuyer de cirque âgé de 35 ans, membre d'une fratrie d'artistes et de directeurs de cirque américains bien connue de Blondin. Le mariage est prévu au mois d'août à Londres et celle-ci espère que son père pourra y assister. Blondin décide donc d'interrompre sa tournée après son passage à Adelaïde et de faire un aller-retour à Londres avant de la poursuivre vers la Nouvelle-Zélande. Il se rend chez Denis Brother, le grand joaillier de Bourke Street, afin de commander un bijou en cadeau de mariage pour sa fille. Il est reçu par Victor, l'un des frères Denis, qui est Français d'origine. Heureux de pouvoir parler français, Blondin sympathise avec lui. Victor lui raconte que son frère aîné Sylla est arrivé en 1863 en Australie, attiré à Bellarat par la ruée vers l'or. Après avoir fouillé sans succès le lit de la Yarrowee River, il s'est établi à Melbourne où il a repris son premier métier de joaillier et a fait venir en 1861 son frère Victor, puis, peu après, leur neveu Gustave Lechal. En quelques années, leur maison est devenue l'une des premières joailleries de Melbourne. Entré

1 - le "Single wicket cricket" est une forme de cricket joué entre deux joueurs qui prennent alternativement la batte et le lancer de la balle.

2 - Extrait de *Town and Country Journal* du 6 février 1875

3 - L'Australie est reliée à Londres par l'All Red Line depuis 1872.

pour acheter une simple bague, Blondin finit par commander plusieurs bijoux, pour Adèle mais également pour son épouse Charlotte et pour lui-même : une bague pour homme ornée d'un gros diamant, en remplacement de celle qui lui a été volée en Inde ; quatre magnifiques bagues ornées de diamants mélangés à des saphirs ou des émeraudes ; deux paires de boucles d'oreille en diamant ; deux pendentifs ornés d'un solitaire et de plusieurs diamants. La commande se monte à 1 800 £ ! Une fois réalisées, ces magnifiques pièces seront exposées pendant plusieurs jours dans la vitrine de Denis Bros dans le hall du Théâtre Royal sous l'étiquette « *Réalisés sur commande pour le chevalier Blondin* ». Ces bijoux de grande valeur resteront dans les coffres de Denis Bros jusqu'au départ de Blondin pour Adelaïde car la chambre de Blondin au Old White Hart Hotel Old n'est pas sûre. Il a constaté en effet le samedi 19 décembre, en regagnant sa chambre pour la nuit, que la bourse contenant 12 £ qu'il avait déposée sur sa table de nuit quelques heures auparavant après sa représentation du soir, avait disparu. Le voleur a probablement été dérangé avant de compléter son méfait puisqu'il n'a pas pris les bijoux et les médailles qu'il avait laissés dans un tiroir de la commode. La police, après avoir enquêté sans succès, a recommandé à Blondin de ne laisser aucun objet de valeur dans sa chambre.

Le mardi 15 décembre par très beau temps, il inaugure ses représentations de nuit devant 2 000 spectateurs à la faible lumière de becs de gaz récemment installés et de deux projecteurs à lumière oxyhydrique qui l'éclairent brillamment. Il exécute ses tours les plus classiques avant de réapparaître sur la corde pour entreprendre sa *Promenade au-dessus du Vésuve*, habillé en pompier, le casque en cuir sur la tête, poussant sa brouette chargée de 160 kg de pièces pyrotechniques. Arrivé au milieu de la corde, il s'arrête et touche en plusieurs points au moyen d'un mince bâton enflammé le cadre de bois garni de fusées fixé au-dessous de la corde, le contenu de sa brouette et son balancier boudiné de charges. Immédiatement, comme par magie, l'enceinte est illuminée par le plus beau et le plus coloré des feux d'artifice jamais tiré sur les bords de la Yarra River. L'effet est aveuglant : en un instant, Blondin est entouré et complètement caché à la vue par des roues incandescentes, des étoiles lumineuses bleues, vertes et rouges, des rideaux de feux colorés, des fusées de toutes couleurs, et par tous les effets les plus brillants susceptibles d'être produits par l'art pyrotechnique. Un tonnerre d'acclamations salue Blondin lorsqu'il émerge de l'océan de fumée et de flammes qui l'a enveloppé pendant de longues minutes¹. Ce magnifique feu d'artifice a été préparé sous la direction de Mr. W. Prescott, un artificier local auquel les publicités du spectacle ne manquent pas de rendre hommage.

Les représentations de Blondin en soirée sont désormais programmées trois fois par semaine, chaque mardi, jeudi, et samedi. Les trois premières, effectuées les 15, 17 et 19 décembre sous le nom de *Promenades au-dessus du Vésuve*, bien qu'unanimement louées par la presse pour la qualité de la prestation du funambule et la magnificence des feux d'artifice, rassemblent 2 000 spectateurs seulement, bien loin de l'assistance attendue.

La quatrième représentation en soirée, le mardi 22 décembre, est dédiée aux œuvres caritatives. Comme il l'a promis à James Casey, Blondin cherche à ce qu'elle soit un succès et, dans ce but, ajoute au programme pour la première fois à Melbourne son numéro *Music in the Air* au cours duquel il joue de l'harmonium sur la corde. Malheureusement, peu de temps avant le début du spectacle, alors que le public est en train de se rassembler devant les portes d'entrée de l'enceinte, un orage éclate et il est obligé de remettre son spectacle au lendemain. Les pièces pyrotechniques, qui étaient déjà en place, sont mouillées et perdues. Le lendemain, l'assistance est réduite à 300 personnes : le public boude à nouveau le spectacle donné au profit des œuvres de charité ! Blondin ne ménage pas sa peine et soulève l'enthousiasme des spectateurs lorsqu'il amène l'harmonium au milieu de sa corde et joue *La belle Hélène* d'Offenbach, aussi calme et concentré au milieu des départs de feux d'artifice que s'il était dans une salle de concert. Cependant, le bilan est négatif pour les œuvres de charité : le maire avait donc raison de se méfier ! Toutefois, Blondin se gardera bien de réclamer à James Casey les 50 £ qui lui sont dues !

Le jeudi 24, mille spectateurs sont présents. Le gouverneur Sir Hercules Robinson avait annoncé sa venue mais, souffrant d'un mauvais rhume, il s'est excusé au dernier moment car il a craint d'être à nouveau trempé et de voir ainsi son mal empirer. Le samedi 26, lendemain de Noël, est le Boxing Day, le jour où débute le match inter-colonial de cricket qui opposera pendant quatre jours l'équipe du Victoria à celle de Nouvelle-Galles du Sud. Les amateurs affluent en provenance de toutes les régions de l'état mais également de Sydney. Les hôtels sont pleins. Les dames font leurs courses en ville, car c'est le jour traditionnel des soldes, pendant que les messieurs se rendent au Melbourne Cricket Ground, dans Yarra

1 - D'après le récit qu'a fait de l'événement le journal *The Age* du 16 décembre 1874

Park. Blondin donne une représentation au cours de l'après-midi, qui n'attire pas grand monde, et une deuxième en soirée devant plusieurs milliers de ces visiteurs qui profitent de leur séjour à Melbourne pour voir le fameux Blondin.

GRAND NIGHT ASCENSIONS

FIREWORKS

EVERY TUESDAY, THURSDAY & SATURDAY
UNTIL FURTHER NOTICE.

BLONDIN'S

New & Grand Illuminated Ascensions on the
HIGH ROPE AT NIGHT

GRAND GALA & FETES DE NUIT

SPECIAL DISPLAY of FIREWORKS, as designed by Prof. Wells, at the Crystal Palace, Cremorne Gardens & at North Woolwich Gardens, London; & manufactured by Prof. Prescott, of Chelsea, Victoria, expressly for these Grand Night Ascensions.

BLONDIN'S PROMENADE

OVER VESUVIUS!

Carrying on the Royal Route of Fireworks, surrounded by Brilliant Fontaines of Golden Rain, Stars, Rockets, &c., and entirely ENVELOPED IN A SHEET OF FIRE.

The Interior of the **GIGANTIC ARENA** will, on each representation, be **SPLENDIDLY ILLUMINATED** by Brilliant and Colored Fires & New Dazzling Magnesium Lime-Light Effects.

THE FINAL & GRANDEST FETES OF THE SEASON!
OPERATIC SELECTIONS, &c., by **BLONDIN'S BAND.**

Doors open at half past 7 o'clock; commences at half past 8. PRICES AS USUAL.
All Letters and Communications to be addressed to **J. F. BLONDIN,**
or **G. F. HAUDE, Secretary.** BY ORDER OF CHEVALIER BLONDIN.
M. P. LYONS, Agent.
Chevrolet & Son, Proprietors, 2, Market Street, Fort Melbourne.

Affiche du spectacle de nuit de Blondin à Melbourne¹

1 - Extrait de *Circus in Australia* par Mark Saint-Leon - Greenhouse Publications, Melbourne 1983.

Le lundi 28, le même scénario se produit : faible affluence l'après-midi ; plusieurs milliers de spectateurs en soirée. Blondin décide de frapper un grand coup afin d'attirer le maximum de spectateurs pendant cette période de fêtes : « *À l'occasion de ses dernières représentations à Melbourne et avant son départ pour Adelaïde, il réduit de moitié les prix d'entrée.* » C'est la ruée du petit peuple de Melbourne : 10 000 spectateurs le mardi 29 en soirée ; 12 000 le mercredi 30, 10 000 le jeudi 31. Le match de cricket s'est terminé le mercredi devant dix mille spectateurs par la victoire de l'équipe de Nouvelle-Galles du Sud.

Le 1^{er} janvier 1875 devait être l'apothéose de Blondin à Melbourne. À l'occasion de sa dernière apparition dans cette ville, il avait prévu de donner ce jour là deux représentations et de distribuer 500 cadeaux au cours de chacune d'elles. La pluie l'oblige à les remettre au lendemain. Malgré un temps très menaçant, des milliers de spectateurs assistent à la représentation ce samedi après-midi et 12 000 autres remplissent l'enceinte en soirée. La distribution de cadeaux contenus dans sa brouette, en majorité des portraits de lui en diverses postures, donne lieu à un joyeux pugilat. Comme d'habitude, le feu d'artifice qui clôture son spectacle est le clou de celui-ci et déclenche un tonnerre d'applaudissement.

Il annonce le lundi par voie de presse que, devant l'immense succès de ses prix populaires et à la demande de milliers de personnes qui n'ont pas encore vu son spectacle et désirent y assister avant son départ du Victoria, il a décidé de prolonger celui-ci d'une semaine et se produira donc en soirée chaque jour de la semaine à partir de 20 h 30 précises.

Les visiteurs venus de loin sont maintenant repartis et l'assistance est moins nombreuse en début de semaine. Cependant, 6 000 à 7 000 spectateurs remplissent encore l'enceinte chaque soir. Le vendredi 8, cette assistance double avant de se réduire à moins de 2 000 le samedi après-midi. Mais le lendemain, la soirée d'adieu de Blondin, qui est sa trente-sixième représentation à Melbourne et sa dix-septième en soirée, connaît un immense succès. Dès 19 heures, la queue à l'entrée remonte jusqu'au Pont des Princes et toutes les voies d'accès sont bouchées par les véhicules hippomobiles. Quinze mille spectateurs, pour la plupart issus des milieux populaires de Melbourne, entrent dans l'enceinte et s'entassent à l'intérieur. C'est la première fois qu'ils voient le spectacle et ils sont émerveillés par les prouesses de Blondin qu'ils saluent par des cris et des applaudissements sans fin. Ses feintes, lorsque, recouvert de son sac, il tombe et s'affale sur la corde, arrachent aux femmes des hurlements de terreur. L'exercice de la chaise périlleuse sidère l'assistance qui observe pendant cinq minutes un silence de mort avant de se libérer bruyamment de son angoisse lorsqu'il descend de sa chaise. Charles P. Niaud est follement acclamé lorsqu'il résiste aux tentatives de Blondin de le passer par-dessus ses épaules et le parcours de Blondin à bicyclette suscite des cris admiratifs. Enfin, un enthousiasme indescriptible salue le plus fantastique feu d'artifice jamais tiré à Melbourne, spécialement conçu pour cette occasion par Mr. W. Prescott. Blondin n'a pas connu un tel succès populaire depuis plus de vingt ans, lors de la représentation qu'il a donnée au Crystal Palace devant 80 000 Foresters ! C'est le bouquet final de son séjour à Melbourne où il a connu une réussite encore plus éclatante qu'à Sydney : en trois mois et trente-six représentations, il a rassemblé 150 000 spectateurs et fait une recette de près de 14 000 £, ce qui lui laisse un énorme bénéfice de 11 000 £ environ !

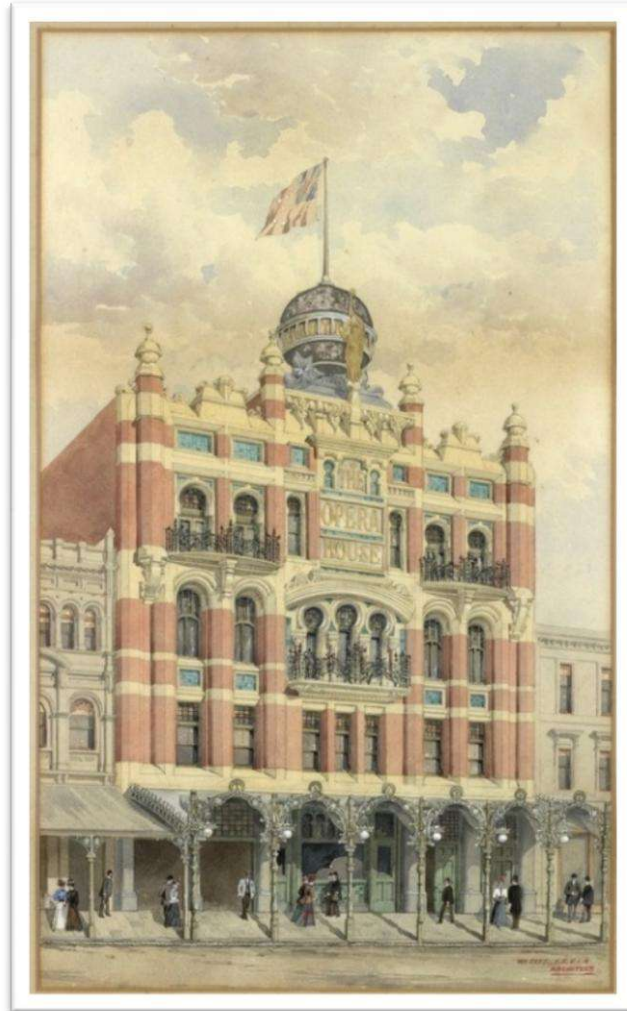
Dès le lendemain, le démontage de l'enceinte de toile commence et, au fur et à mesure, les planches et les poteaux de la superstructure sont mis en vente sur place. Ceux qui pariaient sur une nouvelle prolongation du spectacle suite à l'énorme succès de la dernière représentation sont obligés de se rendre à l'évidence : il est bel et bien en train de partir ! Ils se trompent : Blondin réapparaît quelques jours après à l'Opera House !

Harry P. Lyons ayant dû retarder pour raisons personnelles son départ pour Adelaïde au samedi 9 janvier, Blondin n'est pas pressé. Il a donc décidé de rester une semaine de plus à Melbourne pour rendre service à son ami Saurin Lyster qui, afin d'attirer le public, lui a demandé d'apparaître en interlude à l'entracte du pantomime *Adamanta, la fière princesse de Profusia*¹, à l'affiche depuis le 23 décembre à l'Opera House et qui, depuis sa création, est loin de remplir son théâtre.

Sa première apparition dans cet établissement a lieu le mercredi soir. Jamais celui-ci n'avait connu une telle affluence et, bien avant 20 h, la vente des billets doit être suspendue faute de places. La salle est bondée ; des sièges supplémentaires ont été installés partout où cela était possible. Une corde est tendue au-dessus des fauteuils d'orchestre, entre le fond de la scène et la loge centrale du premier balcon. Elle est

1 - de Garnet Walch, auteur local.

stabilisée par quatre tendeurs disposés de part et d'autre. À la fin du premier acte du pantomime, la corde est retendue et tous les artistes se regroupent sur scène pour assister aux exercices de Blondin. Celui-ci apparaît tout d'abord vêtu en chevalier. Salué par des applaudissements nourris, il fait un aller retour sur la corde avant de réapparaître habillé en gymnaste pour exécuter ses tours les plus fameux, parmi lesquels celui de la « chaise périlleuse » paraît encore plus extraordinaire vu de près que lorsqu'il se passait très haut dans le ciel. La traversée en aveugle, le parcours en bicyclette et le portage de Charles P. Niaud complètent le spectacle qui, de bout en bout, suscite l'enthousiasme des spectateurs.



L'Opera House de Melbourne, 90 Bourke Street¹

Saurin Lyster se présente ensuite devant la rampe pour remercier, en son nom et en celui de Blondin, le public de son accueil. Il annonce que celui-ci a gentiment offert de donner une autre représentation le lendemain soir et précise, qu'en dépit de son insistance, il n'a accepté aucune rémunération pour sa prestation qu'il donne de tout cœur, en témoignage d'amitié, pour aider au succès de l'Opera House. Il annonce pour finir que Blondin portera le lendemain Mr. John Hill, le chef d'orchestre, et que celui-ci voue un tel amour à son art qu'il a décidé de jouer du violon en solo pendant toute la traversée.

Le *Herald* du lendemain² salue la générosité de Blondin et fait remarquer que « depuis son arrivée à Melbourne, l'estime que chacun lui porte n'a cessé de grandir. Blondin a généreusement accordé son patronage à ceux qui en avaient besoin et, s'il a gagné beaucoup d'argent dans cette ville, il n'a pas hésité à en dépenser une partie ici même. On pourrait sans difficulté faire de cruelles comparaisons avec la conduite d'autres personnes qui devraient en conséquence éprouver de la honte. »

L'Opera House fait salle comble le jeudi soir et Blondin éclipse à nouveau la princesse Adamanta. Au moment fatidique, John Hill, qui serre contre lui son violon comme s'il était un bouclier, est blanc comme un linge. Les mains tremblantes, il préfère l'abandonner pour se cramponner au cou de Blondin qui le

1 - State Library of Victoria

2 - *The Herald* du 14 janvier 1875

porte sur la corde avec beaucoup de précautions. Sous les encouragements du public, un sourire contraint sur les lèvres, il fait la traversée en direction de la loge du premier balcon où il reprend un instant ses esprits avant d'entamer la traversée du retour, ragaillardi par les applaudissements. C'est le moment que choisit Blondin pour simuler une chute, lui arrachant un cri d'horreur qui déchaîne les rires du public. À l'arrivée, il tremble de tous ses membres lorsque Blondin, très content de sa facétie, le pose sur la plateforme. Les applaudissements sans fin du public et les acclamations de la troupe finissent par le reconforter. Saurin Lyster annonce que Blondin portera le lendemain Mr. Victor Denis, le joaillier de Bourke Street, qui lui en a fait personnellement la demande.

Le vendredi soir, le succès de Blondin à l'Opera House ne faiblit pas. Les amis de Victor Denis sont nombreux dans la salle et l'encouragent follement lorsque celui-ci monte sur le dos de Blondin. C'est un homme de corpulence moyenne qui, contrairement au malheureux John Hill, est très à l'aise et donne l'impression de chevaucher Blondin en cavalier accompli. Lorsqu'ils arrivent au centre de la corde, il sort un mouchoir blanc de sa poche et l'agite pour saluer ses amis. Au retour, il n'est pas plus effrayé par la feinte de Blondin que si son cheval avait bronché. Cependant, interviewé dès le lendemain par *l'Herald*, il avoue avoir fait son testament la veille de la représentation !

Le public est encore au rendez-vous le samedi 16 lors de la dernière apparition de Blondin à Melbourne. Bien avant l'heure, la salle est pleine et plusieurs centaines de spectateurs restent devant la porte. Après le premier acte de pantomime, Blondin fait sa traversée habillé en chevalier et se trouve à quelques mètres du premier balcon lorsque brutalement, la corde subit une violente secousse et descend d'une cinquantaine de centimètres. Mal arrimé, le chevalier de bois auquel elle est fixée dans la loge centrale vient de reculer. Blondin termine sa traversée comme si de rien n'était. Par mesure de sécurité, le spectacle est arrêté le temps de conforter la fixation du chevalet et de retendre la corde. Il reprend ensuite ses exercices mais les spectateurs situés au-dessous de la corde s'écartent prudemment pendant son numéro de la chaise périlleuse, craignant qu'un nouvel incident ne le précipite à terre. Arrive le moment tant attendu du portage. L'identité du courageux élu n'a pas été divulguée ; on sait seulement qu'il est « un honorable citoyen » et le nom du maire est une nouvelle fois cité parmi une vingtaine d'autres. Le coin du rideau se soulève enfin et Mr. E. Farley, le ténor-vedette du spectacle, fait un pas en avant sur la scène, revêtu de son magnifique costume chamarré du Grand A1, le roi de Profusia. Il est accueilli par les rires et les applaudissements de l'assistance. Dès les premiers pas de Blondin sur la corde, il montre une grande assurance et semble beaucoup apprécier cette position d'où il domine ses sujets qui l'acclament et qu'il salue d'un geste très étudié. Le retour est tout aussi majestueux. Saurin Lyster apparaît ensuite devant le rideau et appelle Blondin qui le rejoint et s'incline devant le public. Il dit qu'il veut publiquement remercier ce dernier qui, en donnant gratuitement quatre représentations, a rendu un grand service à l'Opera House et il déclare que le public australien sera toujours heureux de le revoir s'il lui fait le plaisir d'une nouvelle visite. Il prie ensuite Blondin d'accepter la bague en diamant qu'il lui présente, non pas en paiement du service qu'il a rendu à l'Opera House, mais en souvenir de sa performance dans ce théâtre. Blondin accepte la bague et, après avoir chaleureusement serré la main de Saurin Lyster, quitte la scène sous les applaudissements du public.

Le mardi 19 janvier, en début de matinée, le SS *Claud Hamilton*, vapeur de 520 tonnes sur lequel Blondin et Charles P. Niaud doivent embarquer, est à quai à la Railway Pier. L'équipe de huit hommes qui les accompagne à Adélaïde afin de prendre soin de l'enceinte surveille l'embarquement du matériel. Le départ est prévu à 14 h. Le matin à 11 h, une cérémonie est organisée à l'Hôtel de Ville en présence du maire, de l'échevin O'Grady, de Saurin Lyster et de quelques autres notables, pour souhaiter un bon voyage à Blondin et Charles P. Niaud. Le maire, après avoir fait servir le champagne, lève son verre et, en quelques mots chaleureux, leur souhaite une bonne santé et un retour sans incidents. Saurin Lyster offre alors une belle bague en diamant à Charles P. Niaud et une émeraude montée en bague¹ à Blondin pour qu'il la remette à Harry P. Lyons. Il remarque que « *tel maître, tel homme* », la politesse et la franchise avec lesquelles Blondin traite ses affaires se retrouve chez ses adjoints. James Gatehouse propose ensuite de porter un toast à Saurin Lyster en reconnaissance de ses efforts pour offrir au public des divertissements musicaux qui le satisfassent tout en élevant ses goûts. À l'issue de cette petite cérémonie, Saurin Lyster les accompagne jusqu'au train qui va les conduire au port de Williamstown, situé sur la rive ouest de la rivière Yarra, en face du port de Sandridge. Blondin abandonne avec beaucoup de regrets aux bons soins de son ami son buggy et ses deux chevaux gris.

1 - Lors de son interview par le Melbourne Punch en 1889, Harry P. Lyons, devenu entretemps un producteur de spectacles très connu, montre au journaliste cette bague qu'il porte toujours.

Blondin et Charles P. Niaud embarquent à bord du *Claud Hamilton* et sont accueillis à l'échelle de coupée par le capitaine J. W. Clark. Parmi les 24 passagers de cabine en cours d'embarquement, Blondin salue Anna Bishop, la célèbre soprano, dont il a fait la connaissance une semaine auparavant lors du premier concert qu'elle a donné à l'Athenaeum de Melbourne à l'occasion de son retour dans cette ville après sept ans d'absence. Elle lui présente Martin Schulz, son mari, et les trois chanteurs qui l'accompagnent : le ténor dramatique, Carmini Morley, le contre-ténor, Beaumont Read, et Charles Lascelles, basse et également pianiste.

Née à Londres dans une famille huguenote d'origine française, Anna Bishop s'est forgée à 61 ans la réputation d'être la meilleure soprano lyrique de son temps dont le son de voix est parfois comparé à celui d'une flute. Elle est une infatigable voyageuse, universellement connue. Parlant français, aussi intrépide que Blondin et ayant le même goût des voyages, elle sympathise avec lui. Accoudés au bastingage en attendant le départ du bateau, ils ont tout le temps d'échanger des souvenirs, parfois communs. Blondin se souvient en particulier de l'avoir écoutée en novembre 1852 au Niblo's Garden à New York lors de sa création de *Martha*, l'opéra comique de Friedrich von Flotow, et Anna, d'être venue le voir plusieurs fois, au Niblo's Garden et au Crystal Palace à Londres. L'attente s'éternisant, elle lui raconte sa vie aventureuse.



Madame Anna Bishop¹

Après avoir débuté sa carrière musicale à Londres, elle s'est séparée de son mari, Sir Henry Rowley Bishop, un célèbre compositeur anglais dont elle a eu trois enfants, pour partir en tournée avec son nouveau compagnon, le harpiste français Nicolas-Charles Bochsa, avec qui elle a parcouru le monde. Celui-ci est mort en janvier 1856 à Sydney, lors de leur première tournée en Australie. Remariée après la mort de Lord Bishop avec Martin Schulz, un américain négociant en diamants, elle a entraîné son nouveau mari autour du monde. Le 4 mars 1866, en route vers la Chine à partir de San Francisco, lors de la première étape d'une tournée mondiale, son navire le *Libelle* a fait naufrage sur l'atoll inexploré de Wake, isolé au centre du Pacifique. Elle a perdu tous ses bagages avec ses robes, ses bijoux et ses partitions. Après avoir passé trois semaines sur l'atoll, se nourrissant exclusivement de poissons et d'oiseaux de mer, les naufragés ont embarqué sur deux chaloupes pour l'île de Guam à 1 300 milles de là. La chaloupe qui les portait, elle et son mari, a eu la chance d'atteindre Guam après 14 jours de mer. L'autre chaloupe dans laquelle se trouvaient le capitaine du navire et une partie de l'équipage a été perdue

1 - Charles Deforest Fredericks (1823–1894), photographe. Extrait de Lawrence, Vera Brodsky (1995). *Strong on Music: The New York Musical Scene in the Days of George Templeton Strong. Volume II.*

en mer. Après une brève période de récupération, elle a repris sa tournée mondiale, chantant aux Philippines, à Hong Kong, à Singapour, en Inde, à Ceylan en Nouvelle-Zélande et en Australie. Après cette troisième tournée en Australie, elle se produira en Afrique du sud, au Cap et à Port Elizabeth, puis à Madère et à Londres, avant de rentrer à New York.

Blondin, qui aime beaucoup l'opéra, est très impressionné par cette femme qui est dans ce domaine aussi excellente que lui dans le sien, qui a voyagé dans le monde entier et qui a vécu des aventures encore plus extraordinaires que les siennes. Ils prennent tous deux beaucoup de plaisir à cette conversation et la reprendront à plusieurs reprises au cours de ce bref voyage.



Le SS Claud Hamilton¹

À 21 h, le SS *Claud Hamilton* lève enfin l'ancre et s'engage dans la baie de Port Phillip. À 1 h du matin, il double le Rip, l'étroit passage à la sortie de la baie, et fait route cap à l'ouest dans le détroit de Bass situé entre l'Australie et la Tasmanie. Le jeudi, il passe en vue du cap Northumberland, à l'extrémité sud du continent australien. La mer est calme et la température de 28° C est très agréable, rafraîchie par la brise de mer. Les passagers de cabine sont tous sur le pont et regardent défiler la côte australienne tout en prenant le thé. Allongé sur une chaise longue à côté de Blondin, Martin Schulz lui raconte comment il continue à pratiquer son négoce tout en accompagnant son épouse dans ses tournées : à chaque étape, il prend contact avec des intermédiaires qui lui proposent des gemmes trouvées localement. C'est ainsi qu'il a pu acheter à Melbourne par l'intermédiaire des frères Denis quelques gros diamants bruts et lors de leur passage à Sydney, de beaux topazes bleus. Faisant état de son expérience, Blondin lui recommande de garder ces pierres sur lui, même la nuit, et de se méfier tout particulièrement des chambres d'hôtel. Martin Schulz espère pouvoir acheter à Adelaïde des opales qui ne sont pas rares dans cette région. Il estime qu'une fois passée la fièvre de l'or, les prospecteurs se tourneront vers la recherche des gemmes et que l'Australie deviendra alors l'un des plus gros producteurs de pierres précieuses au monde. Il attend beaucoup de leur tournée prochaine en Afrique du Sud car il a prévu de faire un crochet entre Le Cap et Port Elizabeth pour aller à Kimberley, au centre du pays, où une ruée vers les diamants est en cours depuis quatre ans suite à de récentes découvertes. Il espère pouvoir racheter une concession ou à défaut de beaux diamants bruts. Ce ne sera pas une partie de plaisir car ils devront parcourir 1 700 km en train et sur très mauvaises routes.

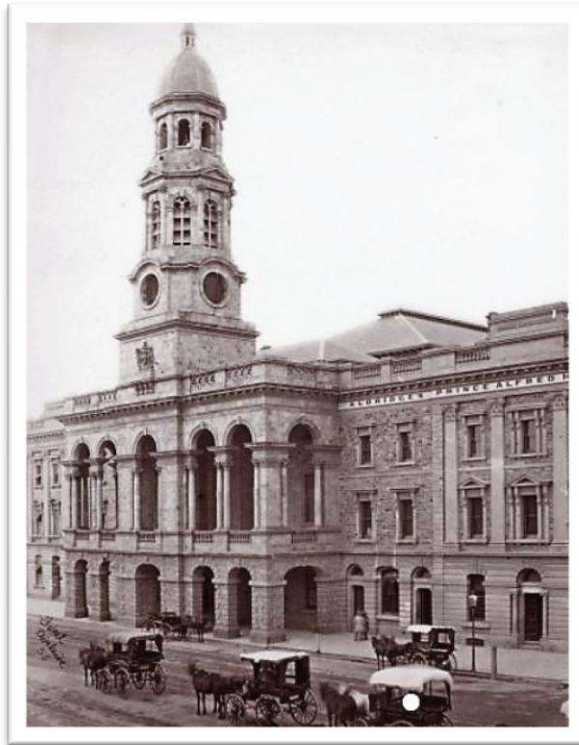
Au coucher du soleil, en vue du Cap Jervis qui marque l'entrée dans le golfe Saint-Vincent, Anna Bishop chante *Home ! Sweet Home !*, la célèbre chanson composée par son premier mari, qui a connu un énorme succès populaire et qui a été interdite pendant la guerre civile américaine car elle donnait du vague à l'âme aux soldats :

¹ - Peint par G.F. Gregory en 1886

*« Nous pouvons errer à travers plaisirs et palais,
 Quelque modeste qu'il soit, rien ne vaut notre foyer.
 Ici, un charme venant des cieus nous béni
 Que nous ne retrouverons jamais ailleurs dans le monde.
 Mon foyer, mon foyer, mon doux chez moi !
 Il n'y a pas d'endroit comme mon foyer ! Rien ne vaut mon chez moi ! »*

C'est sa chanson favorite. Aurait-elle la nostalgie de son foyer abandonné trente ans auparavant pour courir le monde ? Ce n'est pas son genre ! De nombreux passagers, éloignés de chez eux, l'écoutent avec émotion et l'applaudissent.

Le lendemain au petit matin, le navire passe au large du poste de signalisation Semaphore, implanté sur la péninsule sablonneuse Lefevre, qui borde Port Adelaïde côté ouest, et vient jeter l'ancre plus au nord, face à l'entrée de l'estuaire de Port Adelaïde River. Il attend le lever du jour avant d'entrer dans l'estuaire et remonte la rivière jusqu'à Port Adelaïde où il s'amarre à l'appontement McLaren. Malgré l'heure matinale, Harry P. Lyons est là pour les accueillir. Il les emmène à la gare où ils empruntent la ligne de chemin de fer de 12 km de long qui relie la capitale de l'Australie Méridionale à son port. Un fiacre les conduit ensuite dans King William-street, au Prince Alfred, le plus luxueux hôtel d'Adelaïde, mitoyen de l'Hôtel de Ville.



Le Town Hall et l'hôtel Prince Alfred en 1890¹

Adelaïde² est agréablement située au milieu d'une grande plaine fertile, à l'intérieur du demi-cercle des collines du Mount Lofty Range qui offrent à la vue des pentes de verdure ou de bois, parsemées de vignobles vert vif ou de vergers luxuriants avec fréquemment de beaux manoirs, de jolies villas ou de modestes propriétés, toujours entourées de leur jardin. Fondée en 1836, la ville est divisée en deux parties, nord et sud, par la rivière Torrens. Au sud, la ville proprement dite couvre un carré de 1 500 m de côté entouré d'une ceinture de parcs, large de 800 m. Toutes les rues se coupent à angle droit et sont rectilignes, les seules lignes courbes contournant les cinq grandes places qui sont très bien entretenues, plantées d'arbres, de fleurs et d'arbustes. La principale, située au centre, est la place Victoria, dotée d'une allée de pins et de figuiers de Moreton Bay³. Les rues sont larges et propres, dépourvues d'édifices

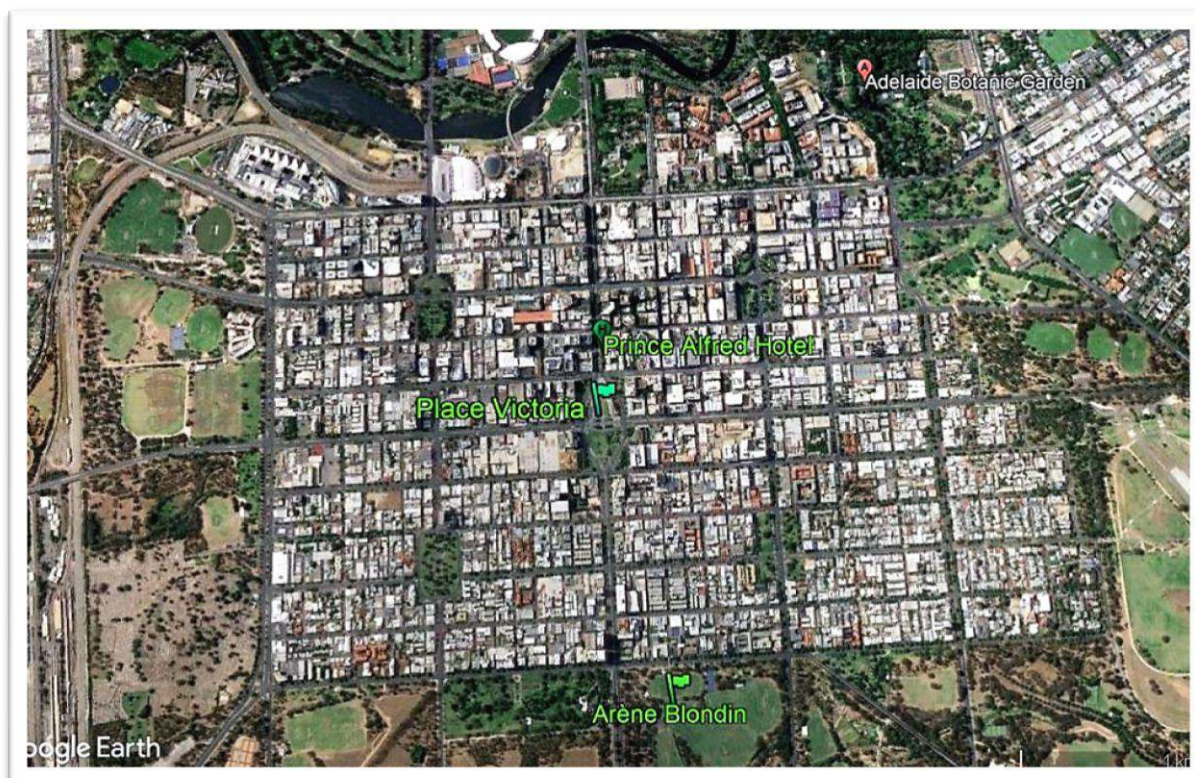
1 - State Library, South Australia

2 - Description tirée d'un article paru dans *l'Australiasan Sketcher* du 10 juillet 1875

3 - Le figuier de la baie de Moreton est un grand arbre à feuillage persistant de la famille des Moraceae d'origine australienne.

sordides car la misère est tenue à l'écart dans un quartier en périphérie de la ville. Les bâtiments sont pour la plupart de très belle apparence, bien au-delà de ce que l'on peut attendre dans une ville dont la population ne dépasse pas 30 000 habitants, 70 000 en comptant la banlieue. Les édifices publics sont dignes d'une grande métropole et sont, pour la plupart situés dans King William-street, la large artère centrale. On y trouve la poste, avec ses deux vastes façades de pierre d'un blanc pur, sa haute tour gracieuse et son grand hall central ; de l'autre côté, juste en face, les bureaux du gouvernement, grands et agréables, et à côté, l'Hôtel de Ville, qui est un beau bâtiment, également en pierre blanche, à colonnades inférieures et supérieures, doté d'une tour dans laquelle huit cloches sont accrochées. À l'exception du Parlement, tous les autres édifices publics sont de la même qualité, tout comme les édifices religieux.

Au delà de la ceinture de parcs, quatre terrasses sont les lieux de prédilection de résidences privées, généralement entourées de larges vérandas et dotées de parterres de fleurs et d'arbustes. Sur la terrasse nord-est s'étendent sur 10 hectares les jardins botaniques qui font la fierté d'Adélaïde. Les beaux dimanches après-midi, la foule des visiteurs se promène au milieu des parterres de roses et de fleurs tropicales aux couleurs flamboyantes en suivant les allées bordées de pins tracées dans les pentes herbeuses parcourues de minuscules ruisseaux et parsemées de lacs bordés de saules gracieux. Les serres de Victoria-House contiennent les fleurs les plus belles et les plus curieuses de la nature cependant qu'une volière et une ménagerie présentent les oiseaux et la faune spécifiques à l'Australie. Une route qui traverse le Torrens, un ruisseau peu profond et sans intérêt, permettant d'accéder à l'autre moitié de la ville, Adélaïde-Nord, qui est située sur une hauteur depuis laquelle on peut voir le golfe Saint-Vincent. C'est là que vivent la plupart de ceux qui travaillent dans la partie sud de la ville.



Vue récente de l'Adélaïde du XIX^e siècle entourée de sa ceinture de parcs¹

En été, des milliers de citadins affluent par train à Glenelg, petite ville côtière située à 10 km d'Adélaïde, ou sur la péninsule Lefevre pour se baigner sur les plages ou se promener sur la longue jetée de Semaphore. Le climat d'Adélaïde pendant neuf mois de l'année est extrêmement beau et agréable, très chaud cependant pendant les mois d'été. Les habitants, moins affairés que les Victoriens, sont plus amicaux et plus sociables que ces derniers. Pour quiconque veut fuir l'agitation et le bruit d'une grande ville, Adélaïde est le lieu de résidence idéal. Elle est l'archétype de ce que l'Empire britannique a su construire de mieux en quelques dizaines d'années dans les territoires qu'il a conquis.

1 - Image Google Earth. La ville moderne, qui compte actuellement 1 300 000 habitants, encercle la ville du XIX^e au-delà de sa ceinture de parcs.

Arrivé le 12 janvier à Adélaïde en compagnie de son épouse à bord du S.S. *Gothenburg*, Harry P. Lyons s'est immédiatement mis à la recherche d'un emplacement pour monter l'enceinte. La ceinture de parcs qui entoure la ville lui a paru particulièrement appropriée à cet effet et il a porté son choix sur la portion de celle-ci qui se trouve au sud de la ville, entre le terminus de la ligne de chemin de fer de Glenelg et Unley-road, non loin de la place Victoria qui se trouve à un kilomètre de là. Il a donc fait parvenir au Comité en charge des parcs municipaux une demande d'autorisation pour y installer l'enceinte. Dans l'attente de sa réponse, il a lancé un appel d'offres pour le montage de la structure en bois et a fait paraître des publicités dans les journaux afin d'annoncer la prochaine arrivée de Blondin. Deux jours avant celle-ci, il a été convoqué par le Président du Comité qui lui a fait part de l'accord de ce dernier moyennant le paiement en contrepartie d'un loyer de 5 £ par semaine d'occupation. Après les difficultés rencontrées à Melbourne, c'est une heureuse surprise dont Harry P. Lyons a le plaisir de faire part à Blondin dès son débarquement.

L'après-midi même, Blondin et ses adjoints visitent le site où sera montée l'enceinte et examinent les quelques réponses reçues par Harry P. Lyons à l'appel d'offres qu'il a lancé dans les journaux pour le montage de l'ossature de celle-ci. Ils ne retiennent aucune d'elles car les prix sont très élevés sans qu'aucun des soumissionnaires ne s'engage sur les délais. Blondin décide alors de prendre lui-même l'affaire en main avec l'aide des huit gabiers qu'il a amenés avec lui. Il loue une chèvre pour battre les poteaux et se met au travail dès le lundi. Il est présent sur le chantier de l'aube jusqu'au crépuscule, ce qui ne l'empêche pas d'assister le soir même dans la salle du White Room's au spectacle de la compagnie de Mme Cora, une troupe de prestidigitateurs et de chanteurs comiques qu'il patronne, et le lendemain au premier concert d'Anna Bishop, donné dans l'auditorium de l'Hôtel de Ville.

La représentation inaugurale a été fixée au samedi 6 février, à plein tarif. Le jour dit, Blondin est prêt. Le spectacle doit débiter à 18 heures précises, assez tard pour que la chaleur soit tombée, mais les portes sont ouvertes dès 16 h 30 afin d'éviter la cohue en cas de grande affluence. Malheureusement, celle-ci ne se produit pas : 2 500 spectateurs seulement entrent dans l'enceinte. Blondin donne son spectacle habituel, avec le même succès qu'à Melbourne. La deuxième représentation a lieu le lundi suivant. L'assistance est encore plus réduite : 1 000 personnes seulement. Blondin a compris le message : tout le monde à Adélaïde sait qu'il a fini par réduire de moitié ses tarifs d'entrée à Melbourne et chacun attend donc qu'il fasse de même ici. C'est ce qu'il se résigne à faire dès le mardi. Le nombre de spectateurs croît immédiatement : 3 000 ce même jour ; 5 000 dès le lendemain. À partir du jeudi il retarde jusqu'à 20 h 30 le début des représentations, permettant ainsi aux spectateurs de venir après le travail. Le nombre de ceux-ci bondit : 7 000 le jour même, 8 000 le lendemain, 9 000 le samedi 13. À chaque représentation, l'avenue King Williams est bloquée jusqu'à la place Victoria par l'afflux de piétons, de calèches et d'omnibus. Ils empiètent sur la voie ferrée qui longe la rue sans aucune séparation. Le sifflet de la locomotive faisant l'aller retour entre la place Victoria et South Park en tirant ses quatre wagons chargés de voyageurs effraie les chevaux. Certains se cabrent et provoquent des accidents. Jamais la ville n'avait connu une telle cohue. Des trains emmènent les voyageurs depuis Port-Adélaïde mais le retour n'est pas toujours assuré et nombre d'entre eux restent en souffrance sans pouvoir rentrer chez eux. D'autres manquent leur train car les guichets, pris d'assaut, ne peuvent délivrer les tickets à temps. Les journaux se font l'écho de leur mécontentement.

Au regard de la population d'Adélaïde et de ses environs c'est un incroyable succès que les journaux saluent en exprimant une admiration unanime :

« Le grand Blondin a eu une magnifique assistance vendredi soir. Il devait y avoir entre 8 000 et 9 000 personnes dans l'enceinte, dont un grand nombre aux places réservées. Inutile de dire que la performance du roi de la corde raide a été un immense succès. La grâce, la facilité et la parfaite maîtrise avec lesquelles il exécute les exploits les plus audacieux ôtent tout sentiment de danger et minimisent dans une large mesure la performance de ce personnage sensationnel qui serait sans cela très éprouvante pour les nerfs de certains. Blondin une fois sur sa corde est pratiquement aussi en sécurité que n'importe lequel de ses spectateurs sur leurs sièges. Il marche et court avec une parfaite confiance en soi et il peut faire presque tout ce que les gens ordinaires peuvent faire sur la terre ferme. Il vaut le détour, et les plus exigeants peuvent se rendre à ce spectacle sans avoir la moindre crainte de voir quoi que ce soit de vulgaire ou de terrifiant. » (South Australian Advertiser, 13 février 1875)

Comme en Angleterre en 1862, la Blondin-mania sévit :

« Blondin est le lion de l'heure. « Avez-vous vu Blondin ? » » se substitue aux expressions familières se rapportant au temps. « Allez voir Blondin ! » vous saute aux yeux dans les journaux, sur les affiches, et sur les omnibus du matin (...) Blondin est le héros, l'idole, la folie du jour. On m'a poussé à le voir. Certains ont écrit qu'il était simplement magnifique ; je pense qu'il est absolument magnifique. Nous ne reverrons jamais son pareil ! »¹

Tout succès attire la concurrence : John Bidgood Bennett, le directeur du Théâtre Royal, annonce dans les journaux le 15 février qu'il donnera avec la célèbre « Troupe Blondin » un spectacle de chants et d'acrobaties les 18, 19 et 20 février, lors des trois nuits de l'Exposition Agricole et Florale. Blondin réagit dès le lendemain par un simple addendum à ses publicités dans les journaux :

« Note – Pour éviter au public d'Adélaïde une tromperie ou un malentendu, je désire établir que la Troupe qui va se produire au Théâtre Royal sous le titre de "Troupe Blondin" » n'a rien à voir avec moi. - Signé : Chevalier Blondin. »

Le directeur du Théâtre Royal, saisit l'occasion de faire de la publicité à son spectacle en essayant de déclencher une polémique. Il ajoute à son tour un long addendum à une publicité annonçant qu'un « Blondin australien » fera une ascension sur le câble tendu en poussant une brouette :

« Je considère qu'il est de mon devoir, afin de rendre justice à la Troupe Blondin et à moi-même, de m'opposer à une publicité parue dans le Register de mardi signée par le Chevalier Blondin pour laquelle j'estime avoir droit à une « amende honorable »².

« Le Chevalier Blondin connaît mieux que moi les raisons qu'il a d'utiliser le terme de « tromperie » et je passerai donc cela sous silence. Les raisons de l'utilisation plus prudente des mots « ou malentendu » sont évidentes. Mais je prie le Chevalier de ne pas s'inquiéter à ce sujet pour le public d'Adélaïde, voire même pour celui de l'Australie Méridionale, car la Troupe Blondin a longtemps été bien et favorablement connue et appréciée ici sous ce nom depuis je ne sais combien d'années - à ma connaissance quatre ans avant que le Chevalier lui-même ne daignât honorer ces rivages, ou ne songeât peut-être jamais à le faire.

« J'ai lu à propos d'un certain Chevalier, dont je n'essaierai pas de donner le nom et la date, au cas où mes connaissances historiques s'avéreraient, comme celles de tant d'autres, plutôt brumeuses ou rouillées, qu'on disait de lui qu'il était « sans peur et sans reproche ». Je crains que « sans peur » ne convienne pas au Chevalier plus moderne, sans quoi il ne m'en voudrait pas pour quelques visiteurs au Théâtre Royal un jour férié ; et certainement pas « sans reproche », sans quoi il ne me querellerait pas et ne serait pas irrité contre un invalide paralytique qui tente de gagner son pain ou de grappiller quelque miette pour cela.

“Verbum sapientibus satis est”³

« John Bidgood Bennett »

Blondin se garde bien d'alimenter la querelle. Le 15 février, Le professeur Prescott et son fils sont arrivés de Melbourne à bord du SS *Penola*. Ils ont emmené avec eux un chargement de pièces pyrotechniques et se sont mis immédiatement au travail pour préparer le feu d'artifice qui a été tiré le soir même. Cette première représentation de Blondin en *Marche au-dessus du Vésuve* a attiré 5 000 spectateurs, la suivante 7 000, celle du mercredi 6 000. Le jeudi, jour de la première représentation de la « Troupe Blondin » au Théâtre Royal, 10 000 spectateurs, dont beaucoup ont été attirés à Adélaïde par l'Exposition Florale et Agricole, sont dans l'enceinte pour applaudir le « Roi du Feu ». Le lendemain, l'assistance atteint 12 000 spectateurs et 11 000 le samedi. C'est un record. Comme le craignait J.B. Bennett, il ne reste effectivement que quelques miettes pour la « Troupe Blondin » au Théâtre Royal !

Devant un tel succès, Blondin décide de prolonger d'une semaine son séjour à Adélaïde et annonce pour la dernière semaine de février six représentations au cours desquelles il jouera une *Musique dans les airs* sur son harmonium. Ces représentations attirent chaque soir entre 2 000 et 4 000 spectateurs. Seule la dernière, donnée le samedi 27 mars au bénéfice de Blondin, connaît un regain d'affluence avec 6 000 spectateurs. Ce même soir les musiciens de l'orchestre Schrader, l'excellent orchestre de cuivres qui

1 - Border Watch du 13 février 1875)

2 - En français dans le texte

3 - « Un mot au sage suffit »

accompagne Blondin depuis son arrivée à Adelaïde, se rendent peu après minuit devant l'hôtel du Prince Alfred et donne une aubade à Blondin pour fêter son cinquante et unième anniversaire. Celui-ci apparaît à la fenêtre de sa chambre et les remercie en les saluant de la main. Le chef d'orchestre, Heinrich Schrader, déclare à la presse que ses musiciens ont voulu exprimer spontanément ainsi leur estime pour Blondin et leur reconnaissance pour la gentillesse et la courtoisie dont il a fait preuve vis-à-vis d'eux tout au long de son séjour.

Le lundi 1^{er} mars, Blondin apparaît une dernière fois devant le public d'Adelaïde à l'occasion de sa vingtième représentation qui est donnée au profit des œuvres caritatives sous le patronage du maire et des principales personnalités de la ville. Quatre mille spectateurs sont présents, beaucoup moins que ne l'espéraient les journaux, mais ils expriment par leurs applaudissements nourris et leurs acclamations l'admiration et la sympathie que Blondin inspire aux dizaines de milliers d'habitants du Victoria qui pendant un mois ont assisté à ses spectacles. Après la représentation, celui-ci remet au maire de la ville, John Colton, la somme de 100 £ à répartir entre les diverses œuvres caritatives.

Les huit gabiers qui ont accompagné Blondin à Adelaïde commencent le démontage de l'enceinte dès le lendemain de cette dernière représentation et le samedi, Towsend, Botting and Co, le commissaire priseur commissionné par Blondin, procède à la vente sur place de tous les poteaux et planches. Le matériel est emballé, prêt à être embarqué.

Le Théâtre Royal a mis à l'affiche un nouveau spectacle avec une Troupe japonaise qui présente un « Rival de Blondin » sur câble. Ce dernier y assiste le vendredi soir avant son départ et applaudit Tora Kitchie, un excellent danseur sur câble qui est effectivement digne de rivaliser avec lui.

Blondin, Charles P. Niaud et Harry P. Lyons¹, ainsi que le professeur Prescott et son fils, embarquent le mardi 9 mars en début d'après-midi sur le *Claud Hamilton* et sont accueillis à la coupée par le capitaine J. W. Clark. Le navire lève l'ancre à 15 h 45 à destination de Melbourne avec 65 passagers à son bord dont 25 dans l'entrepont. Blondin salue de la main la dizaine de personnes qui, sur le quai, agitent leurs mouchoirs en signe d'au revoir. Il gardera un très bon souvenir d'Adelaïde car ce séjour d'un mois et demi a été un remarquable succès. En effet, en 20 représentations, il a pu attirer 90 000 spectateurs et réaliser un bénéfice de 4 500 £ !

Pendant la plus grande partie du voyage le temps est beau et la mer calme, avec une brise du sud-ouest. Le navire double le lendemain à 20 heures le cap Northumberland et le surlendemain à midi le cap Otway. Au passage du cap, le temps change avec des vents frais de nord-est et devient nuageux puis pluvieux jusqu'à l'arrivée. Le navire entre le vendredi 12 mars au petit matin dans la baie de Port Phillip et vient s'amarrer à un quai du port de Williamstown.

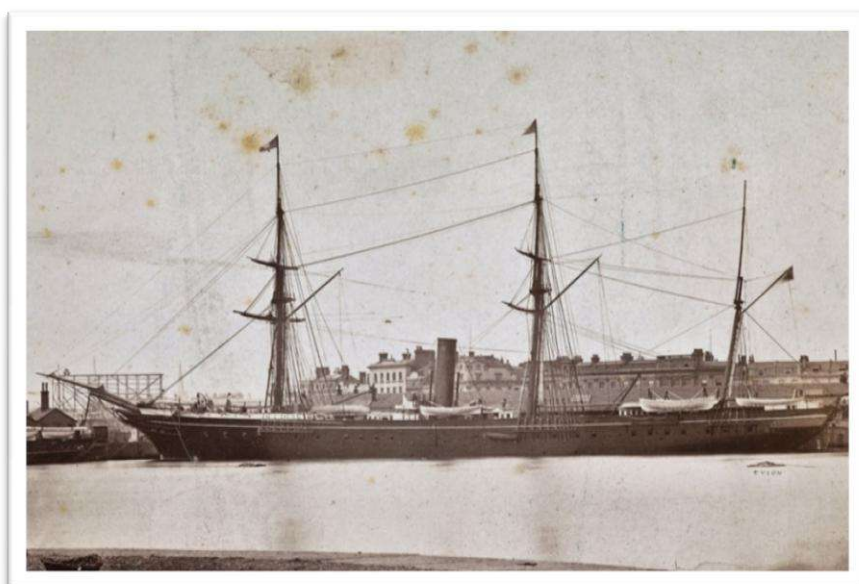


Le samedi, la salle de l'Opera House est comble. Le public fait un très bon accueil au *Petit Faust*, agréablement interprété par des artistes talentueux, avant d'applaudir les exercices de Blondin à l'entracte

1 - Harry P. Lyons a fait un aller-retour à Melbourne du 16 au 25 février pour y raccompagner sa femme.

des deux premiers actes. Le lundi, pour la première fois en Australie, il ajoute à ses numéros habituels celui de la traversée aller-retour sur échasses et fait un triomphe. Les observateurs estiment que cet exercice est le plus dangereux de son répertoire et le bruit court qu'il a rarement l'occasion de le faire car ses assistants prennent soin de lui cacher ses échasses afin de l'en empêcher. Le vendredi, il porte sur son dos son ami Timothy Noble, le photographe de Bourke-street qui, après l'avoir photographié maintes fois dans son studio sur une corde factice, a voulu affronter la réalité.

Trois nouvelles apparitions de Blondin sont annoncées pour la semaine suivante à l'entracte d'un nouvel opéra bouffe, *La Grande-duchesse de Gérolstein* de Jacques Offenbach, dont le rôle principal est tenu par Miss Helen Howard, du Théâtre Royal Drury Lane de Londres. Le mercredi, veille de son embarquement pour l'Angleterre, Saurin Lyster vient sur scène à la fin de sa dixième et dernière apparition à l'Opera House et lui offre de la part de ses amis de Melbourne une magnifique médaille en or ornée d'un diamant australien et frappée de l'emblème colonial de l'émeu et du kangourou. Il lui demande de l'épingler sur sa poitrine à côté de celle qui lui ont été offertes par les têtes couronnées d'Europe « *afin qu'elle lui rappelle ses amis de la Ville Royale du Sud qui est toujours prête à reconnaître le talent sous quelque forme qu'il soit et d'où qu'il vienne.* » Blondin remercie ses amis qui l'acclament et exprime sa gratitude aux 280 000 spectateurs qui ont applaudi ses tours aux cours des 86 représentations qu'il a données depuis son arrivée en Australie huit mois auparavant. Il omet cependant de préciser que celles-ci lui ont rapporté 20 000 £ !



Le Royal Mail Steam Ship *Ceylon* de la P&O amarré aux Docks de Southamton¹

Pour regagner l'Angleterre, Blondin fait une fois encore le choix de la Peninsular & Oriental Steam Navigation Company qui exploite les navires les plus rapides et les plus luxueux de la ligne. Ceux-ci sont en effet par tradition, d'abord et avant tout, « *des navires courrier de première classe offrant des services rapides à l'Empire britannique à l'est de Suez.* » P&O se dit fière de transporter seulement des premières et des secondes classes, celles-ci étant invariablement moins nombreuses que celles-là, « *ce qui ne laisse de place pour personne d'autre.* » Selon sa formule : « *Les navires de première classe transportant le courrier de la Reine n'ont pas de place pour les émigrants.* » Le prix du trajet Melbourne-Southampton est de 70 £ en première classe et de 30 £ en seconde classe². La P&O annonce que le voyage Melbourne-Southampton, long de 12 000 milles³, durera 54 jours.

Le 25 mars, jour du départ, est arrivé. Avant de quitter Harry Percival Lyons, Blondin le remercie chaleureusement pour l'aide précieuse qu'il lui apportée pendant cette longue tournée aux Indes et en Australie et pour le dévouement dont il a fait preuve en toutes circonstances. En signe de reconnaissance,

1 - Scottish National Portrait Galleries

2 - À titre de comparaison, le prix du voyage en troisième classe dans l'entrepont, varie entre 16 £ et 20 £. Un « ticket contract » est établi lors du paiement des arrhes. Celui-ci précise les conditions de transport et pour les troisièmes classes, qui n'ont pas accès aux salles à manger, il donne la liste détaillée des denrées alimentaires qui seront fournies journallement ainsi que la quantité d'eau qui sera attribuée.

3 - 22 200 km

il lui offre une grosse montre en or accrochée à une lourde chaîne de même métal et une bourse en cuir remplie de souverains en or à l'effigie de la reine Victoria. Charles P. Niaud et lui laissent une partie de leurs bagages et tout le matériel à Melbourne chez William Saurin Lyster et prennent à 11 h 30 en gare de Spencer-street le train spécial qui doit les amener à l'embarcadere de la jetée Alfred Graving de la P&O à Williamstown. L'appareillage est prévu à 14 h 30.

Le train part avec un quart d'heure de retard et arrive à Williamstown à midi et demi où il les débarque sur le quai dans des conditions inacceptables, avec une demi-heure de retard sur l'horaire prévu. Le R.M.S.S. *Ceylon* qui va les emmener à Bombay est à quai, en provenance de Sydney avec 40 passagers. C'est un vapeur à coque de fer de 2 110 tonnes et 93,27 mètres de long, capable de transporter 130 passagers en première classe et 30 en seconde, à la vitesse de croisière de 13 nœuds. Lors de ce voyage, il transporte 80 tonnes de fret dans ses cales ainsi que 62 034 onces¹ d'or et 21 152 £ en souverains d'or dans sa chambre forte. Blondin et Charles P. Niaud doivent se frayer un chemin parmi les nombreuses personnes qui encombrent le quai, venues accompagner les 70 passagers qui sont en train d'embarquer. Ils sont accueillis à l'échelle de coupée par le capitaine G.N. Hector qui les fait accompagner jusqu'à leurs cabines de première classe.

Après deux jours de voyage par beau temps, le navire mouille le samedi 27 mars à 15 h 20 devant la jetée de Glenelg à Adelaïde. De petits vapeurs de service l'attendent et, avant même qu'il n'ait le temps de tirer sur son ancre, ils embarquent le courrier de Melbourne et l'emmènent à terre où il est chargé sur un train. Le temps est magnifique ; de nombreux voyageurs montent à bord des vapeurs de service pour prendre le train et aller visiter Adelaïde. À 18 heures, le courrier est chargé, 13 nouveaux passagers embarquent et tous les passagers partis visiter Adelaïde sont de retour. On n'attend plus que le capitaine pour lever l'ancre. Cependant, celui-ci ne regagne son bord qu'à minuit, ramené par le propre bateau de Thomas Elder, l'homme le plus riche et le plus influent d'Adelaïde, et attend jusqu'à 5 h du matin pour donner l'ordre d'appareiller. Le lendemain matin au petit déjeuner, les passagers s'étonnent de ce retard et s'interrogent quant à l'état du capitaine à son retour. L'un d'entre eux, habitué de la ligne, leur raconte avec malice que lors de son précédent voyage, le *Ceylon* avait à son bord Sir George Bowen, le Gouverneur du Victoria, et le major Pitt, son secrétaire particulier, tous deux en route pour Venise. L'embarquement du Gouverneur à Melbourne avait été salué par vingt-sept coups de canon tirés de la batterie du fort de Willimastown et du navire de guerre *Nelson*, à l'ancre dans le port. Une fois à bord, il avait exigé d'être traité avec tous les égards dus à son rang. Le 1^{er} janvier, à l'escale de Glenelg, Sir George Bowen avait décidé de profiter des quelques heures dont il disposait avant l'appareillage du navire pour débarquer et aller visiter Adelaïde avec son secrétaire. À l'heure du départ, ils n'avaient pas encore regagné le bord. Le capitaine G.N. Hector les avait attendus une demi-heure avant de donner l'ordre d'appareiller. Rouges et essoufflés, le Gouverneur et le Major étaient arrivés en courant sur la jetée, juste à temps pour voir le *Ceylon* prendre le large. Ils avaient alors sauté dans l'un des vapeurs de service et lui avaient donné l'ordre de rattraper le navire. Au bout d'une poursuite de trois milles, le petit vapeur avait fini par rattraper le *Ceylon* qui avait alors mis en panne. L'échelle de coupée avait été descendue et le Gouverneur était monté à bord. Furieux, il s'était alors mis à engueuler le capitaine qui, très flegmatique, l'avait interrompu en disant : « *Désolé, Sir, j'ai des ordres : seule sa Majesté peut retarder son courrier.* » Suffoqué, le Gouverneur avait regagné sa cabine en maugréant. Le voyageur conclut en riant : « *Le whisky de Mr. Thomas Elder était probablement un Royal Lochnagar² !* »

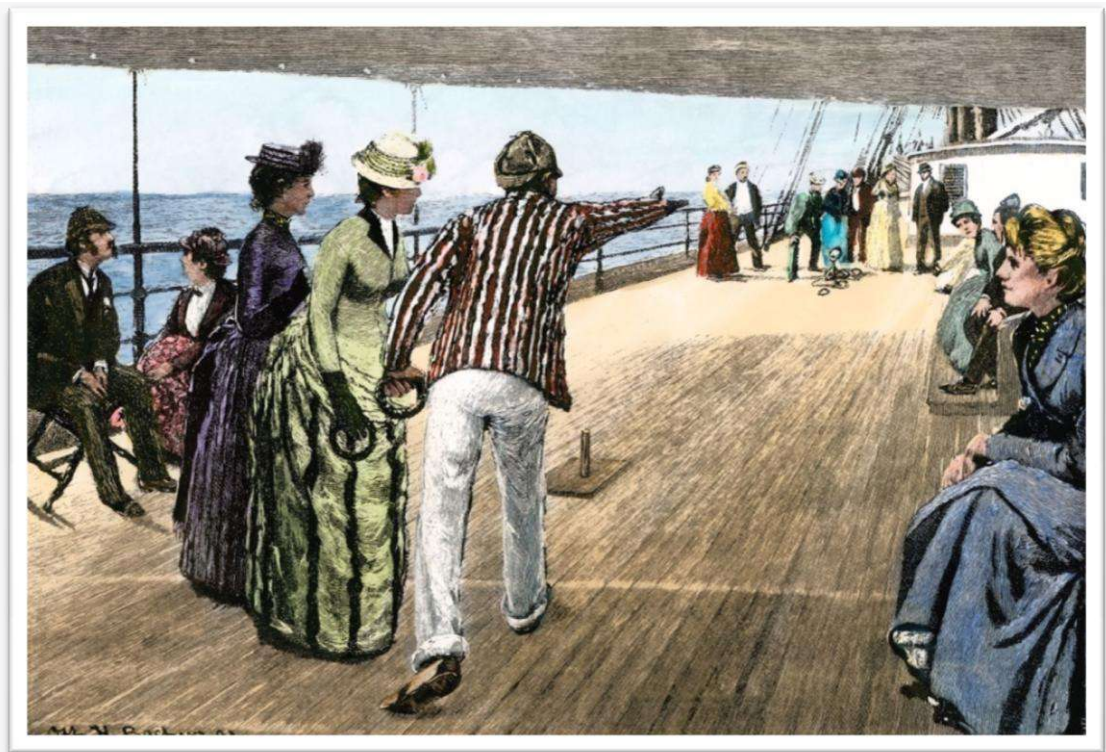
Le 31 mars à 23 heures, au terme d'un voyage de 1 000 milles effectué à la vitesse de croisière de 11 nœuds, le *Ceylon* jette l'ancre dans le golfe du King's George Sound, devant Albany, le seul port d'Australie Occidentale. Le lendemain matin, après avoir embarqué le courrier et pris à son bord un nouveau passager, il sort de la baie et entame un long voyage de 15 jours au cours duquel il va achever de contourner le sud de l'Australie avant de mettre le cap sur Point de Galle à Ceylan, pour une traversée de 3 000 milles qu'il effectue par beau temps. Arrivé le 15 avril à Point de Galle avec un jour d'avance sur son programme, il débarque 15 tonnes de farine avant de repartir pour Bombay qu'il atteint le 19 avril.

Blondin a le choix : soit attendre une semaine et embarquer le 26 avril à bord du S.S. *Pekin* dont l'arrivée à Southampton est prévue le 21 mai ; soit tenter de gagner quatre jours en prenant le jour même le S.S. *Delhi* à destination de Venise via Suez et, à Suez, la correspondance avec le S.S. *Surat* en

1 - 1 759 Kilogrammes d'or.

2 - Fondée en 1874, la distillerie de whisky Lochnagar est située à Ballater dans les highlands écossais, à proximité du château royal de Balmoral, lieu de résidence favori de la Reine Victoria. Son whisky, très réputé, était donc bien placé pour recevoir le Royal Warrant et obtenir le privilège d'adosser le terme Royal à son nom. Il était exporté dans tout l'Empire.

provenance de Calcutta dont l'arrivée à Southampton est prévue le 17 mai. Ces trois navires, qui appartiennent à la P&O et transportent le courrier royal, ont des horaires stricts mais soumis cependant aux aléas des fortunes de mer. La correspondance n'est donc pas assurée. Blondin prend le risque et embarque sur le S.S. *Delhi* qui appareille le soir même après avoir chargé les courriers des Indes et d'Australie.



Passagers jouant au Quoît sur un navire de la P&O¹

Le navire à coque de fer de 2 178 tonnes entame la traversée de 1 700 milles de la mer d'Oman². Le temps est exécrable. Relativement étroit pour sa longueur, 11,58 mètres pour 94,46 mètres, le S.S. *Delhi* roule énormément, ce qui rend la navigation particulièrement inconfortable pour ses 71 passagers, dont 26 voyagent en première classe et 45 en seconde. Ils sont pour la plupart allongés sur leur couchette, en proie au mal de mer. Ceux qui ont le courage de s'aventurer sur le pont ont de la difficulté à se tenir debout et Blondin lui-même, qui est peu sensible au mal de mer, préfère rester dans sa cabine, ne sortant qu'à l'heure des repas. Un premier thé accompagné de toasts chauds beurrés est servi à 7 h dans la cabine. Les autres repas, signalés par la cloche, sont servis dans la salle à manger : petit-déjeuner chaud à 9 h ; déjeuner froid de pain, fromage et viande froide à 12 h ; dîner à 16 h ; thé à 19 h et souper à 21 h. Les passagers sont peu nombreux autour de la table et mangent avec les officiers qui, contrairement à l'usage d'autres compagnies, n'ont pas chez P&O de salle à manger séparée. Blondin a donc le plaisir de pouvoir discuter autour d'un verre de claret³ avec le capitaine George Lee. Ce dernier lui confie que le *Delhi* fait l'un de ses derniers voyages, puisqu'il doit être désarmé le 1^{er} janvier et amarré au quai du Royal Albert Dock de Londres pour servir d'hôtel flottant aux équipages de la P&O au repos. Lui-même ne va pas tarder à prendre sa retraite. Son salaire de 600 £ par an, très supérieur à celui du deuxième lieutenant qui ne perçoit que 90 £, lui a permis de faire des économies et de s'assurer une retraite confortable. Il regrettera son bateau car il a une grande confiance en ses cinq officiers et ses 70 hommes d'équipage qui lui sont extrêmement dévoués. Sa grande fierté est de ne pas avoir perdu un seul homme à la mer sous son commandement alors qu'un rapport parlementaire récent⁴ révèle qu'au cours de la seule année précédente, 1 032 marins ont été emportés par la mer sur des vaisseaux de sa Majesté, par simple imprudence ou par absence de mesures de sécurité, sans qu'aucune enquête ne soit ouverte. À ce chiffre

1 - North Wind Picture Archives / Alamy Stock Phot- Passengers playing deck quoits on a P & O liner, 1890s. Hand-colored woodcut.

2 - Les détails au sujet de ce voyage sont extraits de la lettre écrite en mars 1869 à sa mère par le lieutenant Henry Curling de la Royal Artillery, lors de son voyage de Bombay à Southampton à bord du S.S. *Delhi* – P&O Heritage.

3 - Claret : vin rouge léger, très peu coloré, expédié en Angleterre depuis Bordeaux et dont les Anglais raffolaient.

4 - Wreck Chart – *The Graphic* du 23 janvier 1875

s'ajoutent celui des 1 600 marins qui sont morts de maladie et celui des 2 400 autres qui ont péri au cours de naufrages, sans compter les 1 025 vies supposées perdues sur les 83 vaisseaux britanniques dont on est sans nouvelles. Le métier de ses hommes d'équipage est extrêmement dangereux et le capitaine est très soucieux de leur sécurité car il pense sans cesse aux veuves et aux orphelins qu'ils laisseraient si la mer les emportait.

Après trois jours de navigation très pénibles, le temps s'améliore et le soleil ne tarde pas à apparaître. La vie sur le S.S. *Delhi* reprend son cours normal : l'équipage s'affaire à nettoyer le navire, au son inattendu d'un violon et d'une harpe ; les passagers jouent au Quoit, un jeu traditionnel qui consiste à lancer des anneaux de corde au plus près d'un piquet planté dans une plaque métallique. Le dimanche 25, après cinq jours de navigation, le S.S. *Delhi* entre dans le golfe d'Aden. Deux jours plus tard, après avoir jeté l'ancre devant Aden et embarqué le courrier et un jeune lieutenant, il franchit le détroit de Bab-al-Mandab et entre en mer Rouge. Le lundi 3 mai, à 8 h du matin, il s'amarre au quai de la P&O à Suez, à côté du S.S. *Surat* qui, arrivé à 18 h l'avant-veille, a terminé son plein de charbon et l'attend.

Le courrier de sa Majesté est immédiatement chargé sur le S.S. *Surat* tandis que les passagers du S.S. *Delhi* en route pour Malte, Gibraltar et Southampton, changent de bord et sont accueillis avec amabilité par le capitaine G.C. Burne. Son navire en fer de 3 142 tonnes et 108,65 mètres de longueur est plus gros et plus long que le S.S. *Delhi*. Il peut charger 2 420 m³ de marchandise dans ses cales et accommoder 175 passagers en première classe, 44 en seconde, et un nombre indéterminé dans l'entrepont, en principe réservé au personnel accompagnant les passagers. Deux cent quarante sept passagers sont à bord dont 75 hommes, 47 femmes et 70 enfants en cabines et 55 dans l'entrepont, parmi lesquelles une vingtaine de servantes et nounous. En provenance de toutes les possessions de l'Empire britannique en Orient, les passagers sont pour la plupart des fonctionnaires rentrant au pays, en vacances ou en fin d'affectation, dont une quinzaine d'officiers. Une vingtaine d'entre eux voyagent avec leur épouse et leurs enfants et sont accompagnés de leur servante indigène. Une dizaine de femmes, ayant laissé leur mari à la Colonie, voyagent seules avec leurs enfants.

Dès qu'il a fini de charger le courrier et ses nouveaux passagers, le S.S. *Surat* largue ses amarres et entre dans le canal de Suez. D'une longueur de 161 km, celui-ci a partout uniformément une largeur au plafond¹ de 22 mètres et une profondeur de 8 mètres². Le S.S. *Surat*, qui a une largeur de 12,58 mètres et un tirant d'eau de 7,36 mètres peut donc l'emprunter sans difficultés mais ne peut croiser d'autres navires en dehors des dix élargissements-gare qui ont été aménagés tous les 10 km le long du parcours. La dénivellation entre la mer Rouge et la mer Méditerranée étant de 18 cm seulement³, aucune écluse ne vient interrompre son parcours d'une durée de 16 heures jusqu'à la mer Méditerranée. Il jette l'ancre à Port-Saïd⁴ et y fait escale pendant quelques heures avant de lever l'ancre le mardi 4 juin à 22 h à destination de Malte.

Six mois après le passage de Blondin, la perfide Albion, qui avait pendant des années fait obstacle par tous les moyens à Ferdinand de Lesseps afin d'entraver son œuvre mais qui depuis en avait mesuré tous les avantages pour son Empire, négociera secrètement le rachat des actions du vice-roi pour quatre millions de Livres et prendra le contrôle du canal, au nez et à la barbe des Français !

Le 7 juin, à une journée de navigation du port de la Valette, Blondin soupe à la table du capitaine G.C. Burne en compagnie de trois colonels de l'armée britannique. Ces derniers échangent des souvenirs de leurs campagnes quand l'un d'entre eux, le colonel H.J. Day, s'écroule, victime d'une attaque cérébrale. On appelle immédiatement le docteur Crocker et le révérend Buckley, qui ne peuvent que constater son décès. Il n'avait que 36 ans et était affecté à Bombay où il faisait partie du génie militaire⁵. À l'arrivée du S.S. *Sourat* à la Valette, un médecin légiste monte à bord et autorise sa mise en bière. Son corps n'est pas jeté à la mer, comme cela était généralement l'usage, mais sera ramené « at home ». Son nom figure sur la liste des passagers à l'arrivée à Southampton.

1 - Ou largeur au fond : largeur du canal au bas de sa section

2 - Elle a été portée à 9 mètres en 1884, à 15 mètres en 1976, à 19,5 mètres en 1980 et à 23,5 mètres en 1990.

3 - On a longtemps cru que cette dénivellation était d'une dizaine de mètres, ce qui obérait le projet. Il a fallu attendre le relevé effectué par l'ingénieur topographe Paul Bourdaloue en 1847 pour connaître sa mesure exacte.

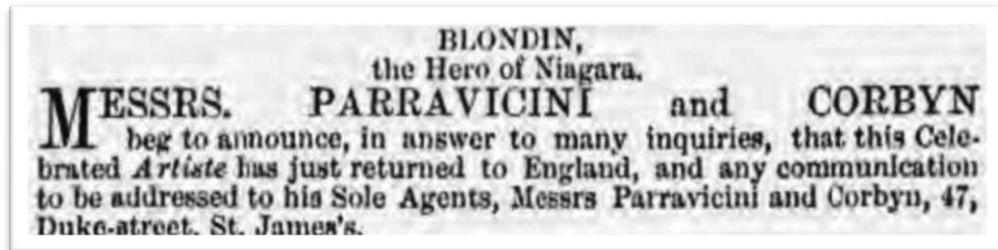
4 - Une statue de Ferdinand de Lesseps y sera érigée en 1899

5 - « Staff Corps », l'équivalent britannique du prestigieux « US Army Corps of Engineers » auquel j'ai eu plusieurs fois affaire au cours de ma carrière.

Après avoir embarqué quatre passagers à la Valette, le S.S. *Sourat* met le cap sur Gibraltar qu'il atteint le matin du 12 mai. Il repart le soir même après avoir embarqué onze passagers, pour la plupart des officiers accompagnés de leur épouse et de leurs enfants, et passe le détroit avant de mettre le cap sur l'Angleterre.

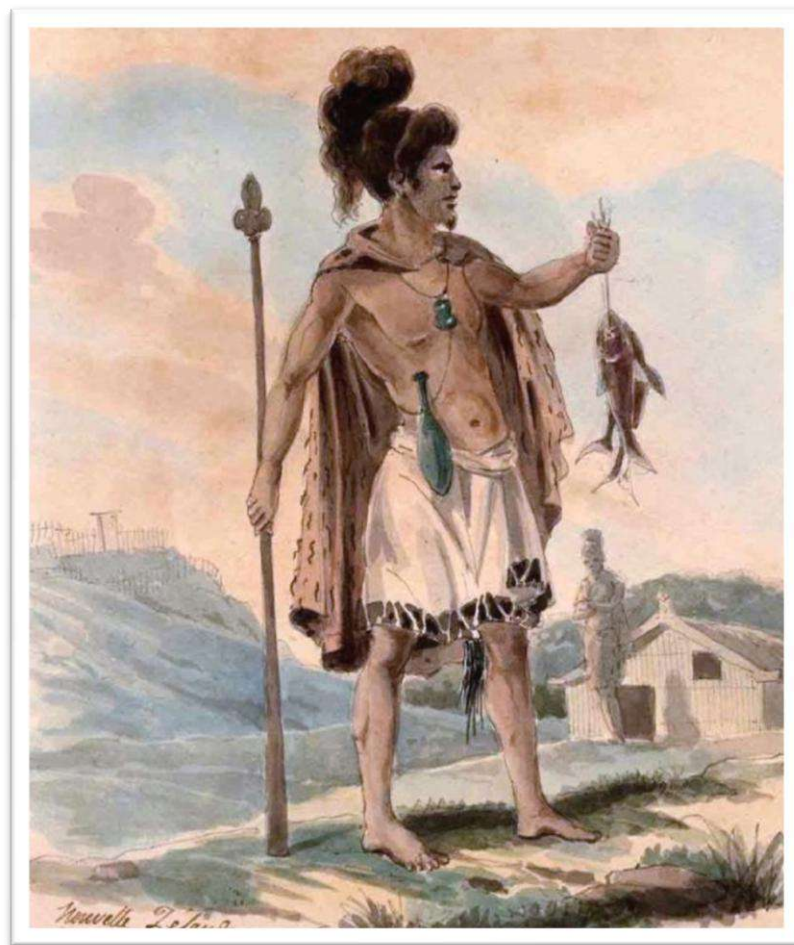
Le passage du R.M.S.S. *Surat* est signalé le 17 mai à 8 h 35 par la vigie d'Hurst Castle, l'ouvrage formidablement armé qui a été édifié à l'entrée du Solent, le bras de mer situé entre l'île de Wight et l'Angleterre, pour protéger les ports de Plymouth et Southampton. Il s'amarré quelques heures après à l'un des quais de la P&O à Southampton.

Le dimanche 23 mai, une annonce dans *The Era* annonce le retour de Blondin :



Chapitre III

Le tour du monde



Guerrier Maori¹

Après dix-neuf mois d'absence, Blondin a enfin retrouvé sa femme et ses quatre enfants : Adèle, 21 ans ; Iris, 15 ans ; Henry Coleman, 13 ans et Charlotte, 9 ans. Bien que ces derniers ne lui fassent aucun reproche, il comprend qu'ils ont tous beaucoup souffert de son absence et il se promet de ne jamais plus les soumettre à une telle épreuve². Son prochain engagement étant fixé au 2 août au Crystal Palace, il demande à son agent Parravicini and Corbyn de n'en prendre aucun autre et se consacre pendant deux mois et demi à sa famille et en particulier aux préparatifs du mariage d'Adèle.

1 - Musée d'Art et histoire de Rochefort-sur-Mer – Aquarelle de Louis Auguste de Sainson, réalisée en 1827 lors du voyage de l'Astrolabe en Océanie sous le commandement de Jules Dumont d'Urville (1826-1829).

2 - Mon fils Pierre regrette que je prête ici à Blondin des qualités de cœur dont il s'est montré totalement dépourvu vis-à-vis de sa famille française.

Frank Pastor, le fiancé d'Adèle, né le 13 novembre 1837 à New York, est américain. Son père, Antonio Pastor, originaire de Séville, a quitté l'Espagne en 1823, à l'âge de 23 ans, pour chercher fortune en Amérique¹. Il a ouvert une échoppe de barbier à New-York et s'est marié en 1826 avec Cornelia Bucket, une jeune américaine de 15 ans, dont il a eu six enfants : deux filles aînées, Delores en 1828 et Caroline en 1830, et quatre garçons, Antony en 1833, Frank en 1837, William en 1840 et Fernando en 1842. Devenu marchand de fruits à Manhattan, Antonio, a fait de mauvaises affaires et a de la peine à subvenir aux besoins de sa famille. Un cousin par alliance, John Jay Nathans, qui est l'un des meilleurs écuyers de sa génération et le directeur du cirque Sands and Nathans est venu à son aide en prenant Frank en apprentissage en 1845, et un an après, son frère William. Les deux frères ont mené une vie heureuse, allant de ville en ville avec le cirque tout en apprenant leur métier d'écuyer. En 1847, leur frère aîné, Anthony, se laisse tenter et les rejoint. Après la mort de son mari et le mariage de ses filles, Cornelia est restée seule avec son plus jeune fils Fernando, dépendante de l'aide de ses enfants, jusqu'à ce que ce dernier finisse par rejoindre ses frères



Frank et Tony Pastor²

Blondin a bien connu à New York John Jay Nathans et les quatre frères Pastor. Il voue une grande admiration à John qu'il considère comme le roi des écuyers et un excellent directeur de cirque. Ils sont amis et il a suivi avec intérêt la carrière de ses protégés.

Tony, peu attiré par les exercices périlleux à cheval, a été le Monsieur Loyal du cirque de John Nathans avant de se tourner avec l'aide de ce dernier vers le chant et la comédie. Il a connu à partir de 1861 un extraordinaire succès comme chanteur comique dans les revues de variété de l'American Music Hall situé au renommé N° 444 de Broadway³ où Blondin et Charlotte sont venus l'encourager avant leur départ des États-Unis. Il a publié ses chansons et a ouvert en 1865 son propre théâtre, le Tony Pastor's Opera House, au 201 de la Bowery, la rue des music-halls, située au sud de Manhattan. Par un contrôle strict des entrées, Tony s'est débarrassé de la réputation sulfureuse qui s'attachait aux music-halls de Manhattan et a ouvert avec beaucoup de succès son établissement à un nouveau public. Entrepreneur de spectacle prospère, il est considéré comme le père du vaudeville américain, un spectacle de variété composé d'une série de numéros faisant intervenir des musiciens populaires et classiques, des chanteurs, des danseurs, des comédiens, et toutes sortes d'artistes.

1 - la plupart des renseignements au sujet de la famille Pastor sont tirés de l'ouvrage d'Armond Fields, *Tony Pastor, father of vaudeville*, publié en 2007 par McFarland & Company à Jefferson (Caroline du Nord).

2- Harry Ransom Humanities Research Center

3 - L'actuel Soho

Particulièrement doué pour les acrobaties à cheval, Frank est devenu un écuyer émérite sous la direction de John Nathans. En 1854, à l'âge de dix-sept ans, il a quitté son mentor pour se lancer dans une carrière internationale comme vedette de divers cirques qui l'ont emmené en tournée pendant de nombreuses années au Royaume-Uni, en Italie, en Espagne, en France et à Cuba. Célèbre pour son saut périlleux sur un cheval au galop, il s'est produit en particulier en 1858 au Palais de l'Alhambra à Londres et en 1867 à l'occasion de l'Exposition Universelle à Paris, devant Napoléon III et l'Impératrice Eugénie. En septembre 1868, lors de son dernier passage à Londres après une tournée en Autriche, Blondin et Charlotte ont emmené les enfants au Royal Amphitheatre and Circus d'Holborn pour le voir exécuter ses prouesses à cheval et l'ont invité à Niagara Villa, au 32, Finchley Road. Les enfants le regardaient avec admiration mais Frank, qui avait 31 ans, n'avait prêté aucune attention à la gamine de 14 ans qui ne le quittait pourtant pas des yeux. Rentré aux États-Unis en 1869, il a fait pendant plusieurs années une tournée dans tout le pays.

Moins doué que son frère Frank, William a fait cependant carrière dans le cirque comme écuyer, voltigeur, acrobate et clown. Après une tournée en Espagne, au Danemark et à Cuba, il s'est produit à New York. Puis, influencé par le succès de Tony, il s'est tourné vers le chant comique et a fini par rejoindre son frère afin de l'aider à gérer son théâtre.

Fernando, le plus jeune des frères Pastor, a fait sans beaucoup de succès une brève apparition sur la piste du Sands and Nathans Circus et sur la scène du Tony's Pastor Opera House avant d'entrer au service de son frère en tant que trésorier.

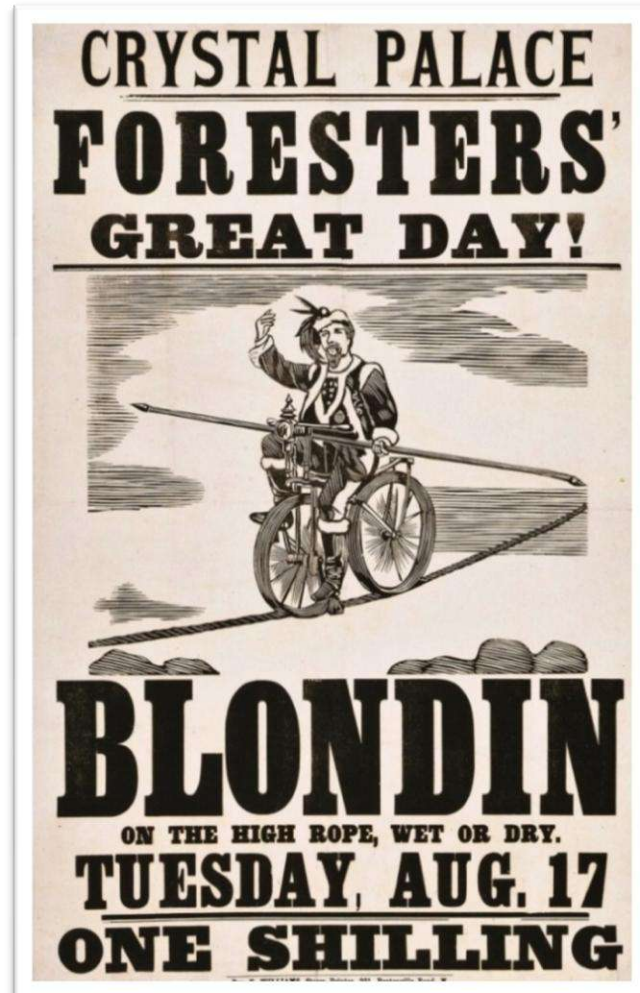
En novembre 1874, six ans après son dernier passage, Frank est réapparu à Londres au Royal Albert Hall avec le cirque Bonfanti's. En l'absence de Blondin parti pour les Indes, Charlotte l'a invité à nouveau à Niagara Villa. Entretemps, la gamine de 14 ans s'était métamorphosée en une magnifique jeune fille de 20 ans dont Frank est immédiatement tombé amoureux. Un mois après les deux tourtereaux annonçaient leurs fiançailles !

Comme prévu, après avoir pris pendant deux mois et demi un repos bien mérité en famille, Blondin réapparaît le lundi 2 août, à l'occasion du jour férié de l'été, devant 48 504 spectateurs rassemblés au Crystal Palace. Son ascension est précédée par un numéro de trapèze volant de la troupe des Hanlon Midgets, suivi d'un grand concert donné par les 250 musiciens de quatre orchestres militaires et d'une course entre les ballons Owl et Eagle, pilotés par les aérostiers, Messieurs Orton et Wright. Une heure avant l'heure prévue, la foule envahit les terrasses. À 18 heures précises, Blondin monte sur sa corde haute et le parterre orné de chapeaux multicolores change brusquement de couleur lorsque des dizaines de milliers de visages se tournent vers lui. Il fait six fois la traversée, habillé en chevalier, enveloppé dans un sac, transportant son poêle sur son dos et portant finalement Charles Niaud. Constatant qu'en deux ans il n'a rien perdu de sa grâce, de son agilité et de sa maîtrise, les spectateurs lui témoignent par leurs ovations toute l'admiration et l'affection qu'ils lui portent encore. À 20 h 30, à l'issue de son ascension, tous les jets d'eau jaillissent et un feu d'artifice est tiré dans le parc illuminé par trois cents lampes multicolores.

Il donne sa représentation pendant 15 jours, chaque jour de la semaine à l'exception du dimanche, et son succès ne se dément pas. Ses tours restent les mêmes, seuls changent les numéros qui l'accompagnent et le lieu où il se produit, sur la terrasse ou à l'intérieur du grand transept, en fonction du temps. Le jeudi 12 août, à la fin de son spectacle, après s'être dressé sur la tête et avoir effectué un saut périlleux pour se remettre sur ses pieds, il va chercher sa brouette chargée de pièces pyrotechniques, l'emmène au milieu de la corde et l'allume. Il se trouve immédiatement environné de flammes multicolores, ce qui donne le signal de mise à feu d'un extraordinaire feu d'artifice, conçu par Mssrs. Brock and Co, qui va bientôt embraser les terrasses, les fontaines et les frondaisons du parc. Très novateur, celui-ci dessine pour la grande joie du jeune public des tableaux représentant des comptines enfantines très connues telles "A frog he would a wooing go", "Jack in the box", "See saw Margerie Daw", "There was a little man and he had a little gun". Un nuage d'étoiles scintillantes produit par cinquante batteries de fusées allumées simultanément illumine ensuite le ciel, suivi d'une cascade de feux dorés de 60 mètres de large. Une girandole de fusées multicolores compose enfin le bouquet final du plus beau feu d'artifice jamais tiré par Mssrs. Brock and Co au Crystal Palace. Une averse soudaine clôt opportunément la soirée et vide en un clin d'œil les terrasses.

Le mardi 17 août, la 18^{ème} fête des Foresters au Crystal Palace bénéficie d'un temps magnifique. En début d'après-midi, la longue procession des diverses fraternités représentant tous les districts de Londres entre dans le parc de Sydeham, accompagnée de vingt-et-un orchestres de cuivres jouant simultanément

des mélodies différentes. Les 51 000 Foresters défilent dans les jardins dans un désordre joyeux en brandissant les bannières flamboyantes et les insignes mystérieux de leur ordre. D'étranges flibustiers marchent à leur tête, les mains posées sur les cornes qui pendent sur leurs hanches et secouant les plumes de leur chapeau. Ils sont vêtus de justaucorps crasseux de velours vert, portent des collants blancs, et sont chaussés de bottes chamois. Leur aspect féroce pourrait faire croire que leur ordre est très cruel ; ce n'est pas le cas puisque le principal but de leur fête est de recueillir de l'argent pour aider les veuves et les orphelins qu'ils ont pris en charge.



Blondin au Crystal Palace¹

Les attractions sont nombreuses et variées, alternant les chants, la musique, les acrobaties, les assauts à l'épée et au sabre, les matchs de football entre clowns, les exercices au trapèze et un tournoi aquatique sur le bassin situé au nord de la terrasse. À 17 h précises la foule, qui s'était éparpillée dans les jardins, converge vers la grande terrasse pour voir le toujours populaire Blondin faire ses adieux au peuple britannique avant son départ pour l'Australie où, d'après les journaux, il va prendre une retraite bien méritée. Habillé en Forester, il s'avance sur la corde raide, remercie la foule qui l'acclame et se met à danser sur l'air de *La fille de Mme Angot*² joué par l'orchestre dirigé par M. Coward. Il fait ensuite la traversée les yeux bandés et enveloppé des pieds à la tête dans un sac, sans oublier de faire semblant de trébucher, comme à son habitude et toujours avec le même succès. Puis, après avoir fait son numéro de « la chaise périlleuse », il charge Charles Niaud sur son dos et marche jusqu'au milieu de la corde où il fait tout son possible pour l'éjecter. Celui-ci, tel un cow-boy sur un mustang sauvage, se cramponne et parvient à rester en selle. Il termine sa représentation en faisant la traversée en bicyclette. Les spectateurs font un triomphe au vétéran.

1 - Victoria and Albert Museum

2 - Opéra-comique de Charles Lecocq créé en 1873 aux Fantaisies-Parisiennes à Bruxelles.

À la fin du numéro de Blondin, Mssrs. Wright et Orton montent à bord de leurs ballons Owl et Eagle qui s'élèvent à partir de la grande terrasse sous les applaudissements de la foule et naviguent majestueusement côte à côte en direction du Kent avant de disparaître à l'horizon.

Plus tard dans la soirée, M. Walter Holland, l'impresario très connu, présente avec beaucoup d'humour dans le grand Orchestre d'Haendel un merveilleux nain nommé « Admiral Van Tromp¹ », qui est le plus petit homme au monde car il mesure 66 cm de hauteur pour un poids de 18 kg. Il est Hollandais, a 38 ans et parle cinq langues. Très célèbre, il a été reçu par toutes les cours d'Europe et en particulier, à l'âge vingt ans, par la Reine Victoria et le Prince Albert au Palais de Buckingham. Walter Holland cherche à le mettre en valeur en lui parlant en Anglais et en Français et celui-ci lui répond avec beaucoup d'intelligence et de finesse. Surpris de constater que de telles qualités sont concentrées dans un si petit corps, le public est séduit et l'applaudit chaleureusement.

Après cette magnifique journée, Blondin se produit une fois encore au Crystal Palace le vendredi 20, veille du mariage d'Adèle.

Le grand jour est arrivé. Ni Cornelia, la mère de Frank, ni aucun de ses frères n'ont pu venir de New York pour y assister. Tony lui-même, qui est pourtant très attaché à sa famille, n'a pu s'absenter car il est en ce moment très occupé par le lancement du nouveau théâtre qu'il vient de louer au 585 de Broadway et qu'il nommera Tony Pastor's Theater. Le mariage a lieu dans l'église anglicane de Saint John's Woods, sur Finchley Road. Il est béni par le Révérend Lamb ; Jean-François Gravelet, père de la mariée, et Stefano Annoni de Parravicini, son meilleur ami, sont les témoins des mariés.

1875. Marriage solemnized at <i>St. John's Church</i> in the Parish of <i>S. Marylebone</i> in the County of <i>Middlesex</i>							
No.	When Married.	Name and Surname.	Age.	Condition.	Rank or Profession.	Residence at the time of Marriage.	Father's Name and Surname.
40	<i>August 21st 1875</i>	<i>Frank Pastor</i>	<i>24</i>	<i>Bachelor</i>	<i>artist</i>	<i>St Andrews Holborn</i>	<i>Antonio Pastor Comptroller (Deceased)</i>
		<i>Adèle Blondin Gravelet</i>	<i>24</i>	<i>Spinster</i>		<i>36 Finchley Road</i>	<i>Jean Francois Gravelet dit Blondin</i>
Married in the <i>Parish Church of St. John's</i> according to the Rites and Ceremonies of the Established Church, by <i>Licence</i> or after <i>by me,</i>							
This Marriage was solemnized between us,		<i>Frank Pastor</i>		In the Presence of us,		<i>Stefano Annoni de Parravicini</i>	
		<i>Adèle Blondin Gravelet</i>				<i>Jean Francois Gravelet dit Blondin</i>	

Acte de mariage de Frank Pastor et Adèle Blondin-Gravelet

Après la cérémonie, une grande réception est donnée non loin de là dans les jardins de Niagara House, au 32 Finchley Road, par une température très agréable et sous un beau soleil. Charles Niaud accueille les invités en maître de cérémonie et les conduit jusqu'au perron où les attendent les mariés en compagnie de leurs témoins. Très belle dans sa longue robe blanche, Adèle rayonne de bonheur au bras de son époux. Sa mère et elle portent avec fierté les parures en diamant que Blondin leur a offertes à son retour d'Australie. Ce dernier a invité leurs proches voisins et les notables de Saint Marylebone ainsi que de nombreux représentants du monde du spectacle qui sont pour la plupart ses amis. Ces messieurs sont généralement accompagnés de leur épouse.

La Compagnie du Crystal Palace est représentée par son nouveau directeur, le major Flood Page, et par son prédécesseur, George Grove, qui a été le mentor de Blondin à son arrivée en Angleterre. Le chef d'orchestre du Crystal Palace, James Coward, est également là ainsi que Joseph Wells, l'artificier attiré de Blondin et Fred Godfrey, l'actuel chef d'orchestre des Royal Horse Guards qui a succédé à son père Charles et à son oncle Dan.

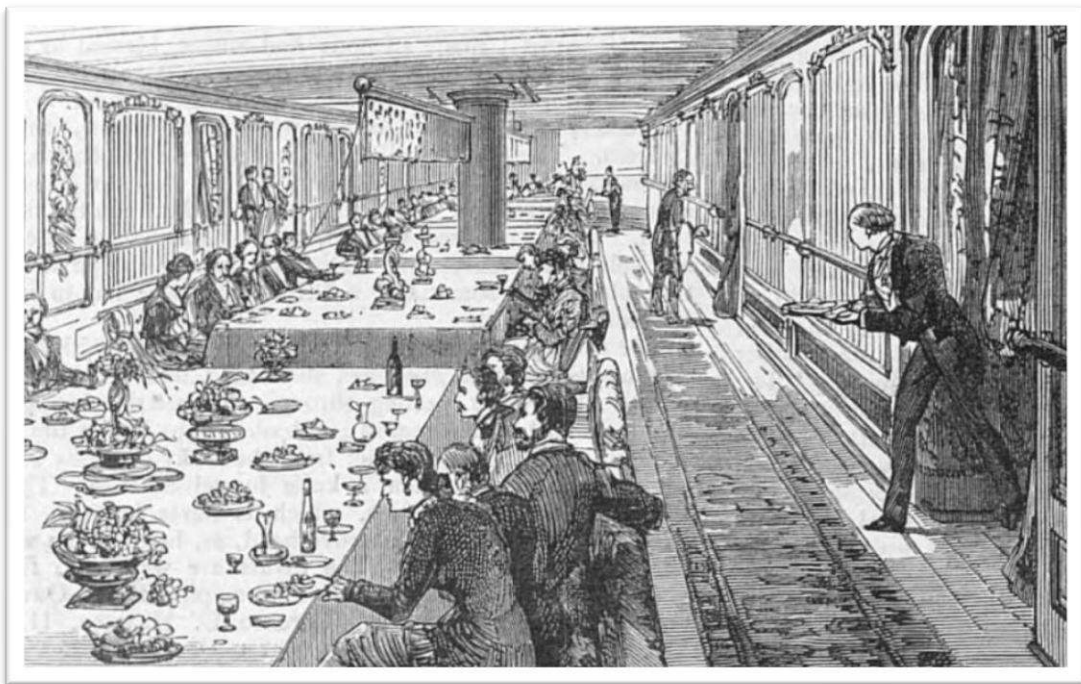
Plusieurs impresarios londoniens ont répondu à l'invitation de Blondin : Frederick Strange, l'ancien concessionnaire de la restauration du Crystal Palace, propriétaire de l'Alhambra et du Royal Amphithéâtre ; Walter Holland, créateur du premier Music Hall à Londres et propriétaire du Canterbury Hall ; Edward Tyrrel Smith, ancien directeur des jardins de Cremorne, maintenant à la retraite ; et enfin, l'excellent John Russell, talentueux organisateur des premières tournées de Blondin en Angleterre.

1 - Jean Hannema de son vrai nom.

En témoignage d'amitié pour lui, William Brown, propriétaire du South of England Music Hall de Porsmuth a fait spécialement le déplacement ainsi que plusieurs propriétaires de cirque : M. Maccollum du Macollum's Royal Circus, George Foottit, du Foottit's Great Allied Circus et John Ginnet du Ginnett'Circus.

L'excellent repas « français », préparé par le restaurant du Crystal Palace et accompagné d'un Chablis La Moutonne avec les poissons, d'un haut Médoc Château Larose avec les viandes en sauce et d'un Barsac au dessert, est servi sur des tables installées dans le jardin. À la fin du repas, Blondin fait un petit discours pour souhaiter beaucoup de bonheur aux jeunes mariés. Il leur porte un toast et le Moët et Chandon Imperial Green Label se met à couler à flots. Confortablement installés à l'ombre sous les grands arbres, les invités passent un moment extrêmement agréable à écouter l'orchestre des Royal Horse Guards dirigé par Fred Godfrey et à danser.

Blondin donne le lundi 23 août sa dernière représentation au Crystal Palace. Il annonce le soir même à ses trois enfants, Iris, Henry Coleman et Charlotte, qu'ils vont l'accompagner avec leur mère Charlotte et leur nounou pour faire avec lui le tour du monde et qu'ils disposent donc d'un mois pour préparer leurs bagages. Ils sont fous de joie ! Pendant leur absence, qui devrait durer deux ans, Adèle et Frank logeront à Niagara House et prendront soin de la maison et des chevaux. Ce mois passe très vite. Charles Niaud est parti début septembre pour l'Australie afin de préparer l'arrivée de Blondin et le jeudi 23, la famille au complet, accompagnée de la bonne des enfants et d'une autre domestique, embarque à Southampton à bord du vapeur Poonah de la Peninsular and Oriental Company à destination de Bombay. La capitaine W.C. Angove les accueille à son bord et les fait conduire à leurs cabines : deux cabines de première classe pour Blondin, sa femme Charlotte et les deux aînés ; une cabine de deuxième classe pour les deux servantes et la jeune Charlotte.



Le salon des premières classes d'un vapeur de la P&O¹

Lancé en 1862, le navire sort des chantiers navals de James Laing à Sunderland, où il a subi une complète transformation : son tonnage brut a été porté à 3 044 tonnes et sa longueur à 126 mètres, ce qui en fait le navire le plus long de la P&O. Par la même occasion, ses machines à vapeur ont été remplacées par des machines plus puissantes de 550 chevaux-vapeur. Il est désormais le navire le plus luxueux de la Compagnie, un véritable hôtel flottant qui peut embarquer 204 voyageurs en première classe et 50 en deuxième classe. Pour ce premier voyage à destination des Indes, il embarque à Southampton 123 passagers en première classe, pour la plupart des officiers et leurs familles en partance pour les Indes, et 80 en seconde classe, dont de nombreux enfants, ce qui peut expliquer ce dépassement.

1 - Extrait du *The Graphic* du 1er octobre 1881

Au terme d'une traversée de 5 jours, le *Poonah* arrive le mardi 28 à 11 h à Gibraltar avant de repartir six heures plus tard pour Malte où il fait escale le 2 octobre, puis pour Alexandrie où il embarque 93 passagers en provenance de Brindisi à bord du *Baroda* de la P&O. Après une escale à Port Saïd, il entre dans le canal de Suez où son passage est très remarqué car il est le plus long bateau à emprunter cette voie d'eau depuis son ouverture. Il fait ensuite escale à Suez qu'il quitte le 9 octobre à 13 h pour entrer en mer Rouge à destination d'Aden. Il entame enfin la traversée de la mer d'Oman à destination de Point de Galle, le grand port situé à l'extrémité sud de Ceylan.

La vie à bord est extrêmement agréable et les passagers jouissent d'un confort jusqu'ici inégalé. Les cabines de première classe sont grandes et luxueuses et leurs occupants peuvent se rafraîchir en prenant une douche glacée dans leur salle de bain en marbre. La nourriture est excellente. Les repas sont servis dans l'immense salle à manger des premières classes qui peut servir 160 convives à la fois. En un mois et demi, les enfants ont eu le temps de se faire de nombreux amis avec lesquels ils passent leurs journées à jouer au Quoit sur le pont ou à se poursuivre dans les courses.

Le lundi 18 octobre, au large des côtes indiennes, Blondin et Charlotte dînent à la table du capitaine W.C. Angove en compagnie du major-général¹ C. H. Atkinson, du colonel W. R. Johnson, du capitaine Blunt, du Dr. Fry et du très révérend² Dr. Cain, tous accompagnés de leurs épouses. Le général a assisté à une ascension de Blondin au Crystal Palace et il lui pose de nombreuses questions au sujet de son métier. Il a visiblement une idée en tête. Il regarde enfin Blondin droit dans les yeux et lui demande : « *Monsieur Blondin ! Seriez-vous capable de marcher sur une corde tendue entre les deux mâts du Poonah ? Compte-tenu des mouvements du bateau, je pense que cela est impossible et je suis prêt à parier que vous ne pourrez pas le faire.* » Blondin lui répond du tac au tac : « *Mon général, il ne serait pas correct de ma part de vous faire perdre votre argent. Inutile de parier ; à ma connaissance, cela n'a jamais été réalisé mais je suis prêt à le faire pour peu que le capitaine m'y autorise.* » Ravis à cette perspective, tous les convives se tournent alors vers le capitaine en lui demandant d'accepter cette proposition. Content d'offrir à ses passagers une occasion de se distraire au cours de cette interminable traversée, ce dernier donne son accord.

L'ascension est fixée au lendemain 19 octobre à 17 heures. De bon matin, sous la direction du commandant en second et de Blondin, des matelots s'activent pour préparer la corde : une aussière de sept pouces est attachée à la hune du mât de misaine, qui passe ensuite 40 mètres plus loin à travers une énorme poulie fixée au mât principal à la hauteur de la première hune pour s'enrouler enfin autour d'un treuil à vapeur fixé au pont. Le treuil la met alors en tension et des filins fixés tous les dix mètres et arrimés au bastingage de part et d'autre du navire sont tendus afin de maintenir la corde immobile.

En fin d'après-midi, le bateau est en émoi. Tous les passagers et la plupart des hommes d'équipage sont sur le pont et chacun cherche la meilleure place pour assister au spectacle. Charlotte et les trois enfants sont aux premières loges. Cependant, le vent s'est levé et la mer a forcé ; une houle longue et puissante prend le bateau par le travers et le fait rouler à chacun de ses passages. Un peu inquiet, le capitaine Atkinson demande à Blondin s'il est toujours prêt à tenter cette traversée. Sur sa réponse affirmative, il prend lui-même la barre du navire qui file à la vitesse de 13 nœuds et se tient prêt à l'aider.

Blondin réapparaît sur le pont habillé en gymnaste. Il salue les passagers et l'équipage qui l'acclament, serre la main du major-général Atkinson et se dirige vers le grand mât. Il monte par l'échelle de corde jusqu'à la hune, à 20 mètres de hauteur, où il retrouve son balancier. Il le prend en main et pose le pied sur la corde. Devant lui, la pente est raide car la hune du grand mât est située plus haut que celle du mât de misaine et la corde, agitée par les mouvements relatifs des deux mâts et les vibrations des moteurs, est loin d'être immobile. Blondin dira plus tard « *J'ai eu l'impression de mettre le pied sur un serpent.* ». En outre, il se rend compte qu'il ne dispose d'aucun point fixe sur lequel river son regard, contrairement à la règle de sécurité la plus élémentaire, et qu'il peut difficilement surveiller la mer, car il a le soleil dans les yeux. Alors, pour la première fois au cours de sa longue carrière, il hésite. Les spectateurs ont perçu cette hésitation et réalisent qu'il se mettra en grand danger s'il s'aventure sur la corde. Sa femme et ses enfants l'ont également compris. Ils lui crient d'arrêter mais Blondin est bien trop orgueilleux pour renoncer. Après s'être concentré quelques instants, il se décide et fait plusieurs pas sur la corde mais il doit s'asseoir après avoir fait cinq mètres afin d'assurer son équilibre alors que trois rouleaux se succèdent et font rouler le navire bord sur bord. Il se relève et reprend sa course mais doit se rasseoir encore deux fois

1 - Grade équivalent à celui de notre général de division

2 -Titre donné au doyen des prieurs d'une cathédrale anglicane.

avant d'atteindre le mât de misaine sous de chaleureux applaudissements. Charlotte espère qu'il va s'arrêter là et redescendre, mais il repart sans attendre en sens inverse. Le parcours semble plus facile mais, au trois quart de celui-ci, il se laisse surprendre par un rouleau et l'affronte debout. À cette hauteur, l'amplitude du mouvement induit par le roulis est énorme : celui-ci le balance d'un côté puis de l'autre, lui faisant perdre complètement sa perpendiculaire. Son sang froid et sa longue maîtrise du balancier le sauvent. Les spectateurs et les siens l'ont cru perdu, tombé à la mer, sans aucune chance d'être repêché. Son arrivée au grand mât est saluée par une longue acclamation.



Ascension de Blondin à bord du *Poonah*¹

À sa descente sur le pont, il embrasse sa femme et ses enfants avant d'être entouré par la foule des passagers qui veulent tous lui serrer la main et le pressent de questions. Il leur dit : « *Bien ! Je l'ai fait ! Je savais que cela n'avait jamais été tenté et restait à faire, mais je n'avais jamais fait une telle chose auparavant.* » Au capitaine W.C. Angove et au général C. H. Atkinson venus le féliciter, il avoue avoir sous-estimé la difficulté de la tâche et avoir dû faire appel à toute son expérience et son savoir-faire pour se tirer de ce mauvais pas. Vingt ans plus tard, il citera cette ascension comme étant la plus difficile qu'il ait jamais faite.

Deux jours après, à 16 h 17, le *Poonah* s'amarre au quai de la P&O à Point de Galle. Arrivé le matin même à 7 h 33 en provenance de Bombay, le *China* l'attend. Les voyageurs du *Poonah* en transit pour Melbourne montent à son bord alors que le *Poonah* continue sa route vers Calcutta.

Largement rapportée par la presse britannique, la nouvelle de l'exploit réalisé par Blondin à bord du *Poonah* fait rapidement le tour du monde. Volontairement ou non, celui-ci a réussi un magnifique coup publicitaire dont les retombées seront malheureusement moins positives pour le capitaine Angove que pour lui car ce dernier se verra reprocher dès son arrivée à Calcutta par la direction de la P&O d'avoir pris un risque inconsidéré. Prévoyant cette réaction de la Compagnie, le major-général Atkinson et les autres participants au dîner lui avaient adressé avant l'escale de Point de Galle dans le but de le protéger une lettre de remerciement extrêmement élogieuse qu'ils avaient fait signer par de nombreux passagers. Ils l'avaient par la suite communiquée à la presse² :

« *Au capitaine W.C. Angove – Cher Monsieur,
Nous soussignés, passagers du vapeur Poonah, désirons, au moment où notre voyage pour Point de Galle s'achève, vous dire à quel point nous avons apprécié le professionnalisme et le soin avec lesquels vous nous avez amenés ici avec la bénédiction de la Divine Providence.*

1 - Blondin sur sa corde tendue entre le grand mât et le mât de misaine du vapeur Poonah de la Peninsular and Oriental Company. Gravure parue dans *l'Australian Sketcher* du 25 décembre 1875, peinte par un artiste inconnu. Vendue sur le site *Antique Print and Map Room- Australia*

2 - Lettre publiée le 27 novembre 1875 par le *Hampshire Advertiser* à Southampton.

« Nous désirons également vous exprimer notre reconnaissance pour la gentillesse et l'urbanité dont vous avez fait preuve vis-à-vis de nous et pour les efforts que vous avez constamment déployés afin d'assurer, dans toute la mesure de votre pouvoir, notre confort et notre divertissement.

« Nous connaissons les difficultés que vous avez affrontées en assumant avec un si court préavis le commandement d'un vaisseau récemment mis en service et nous avons pu voir comment par l'exercice de vos rares qualités de tête et de cœur vous avez tout fait pour les surmonter. De ce fait vous avez gagné l'estime et le respect de nous tous.

Nous sommes également grandement débiteurs des officiers du navire qui vous ont assisté avec compétence et qui se sont montrés en toutes circonstances si prévenants et attentifs.

Nous vous souhaitons une bonne fin de voyage et un rapide et heureux retour auprès de votre famille ainsi qu'une longue et prospère carrière professionnelle.

« Signé : Major-général C. H. Atkinson, très révérend Dr. Cain, colonel W. R. Johnson, capitaine Blunt, Dr Fry et autres passagers.

Le *China* reprend sa route le lendemain à destination de l'Australie. Blondin connaît ce navire commandé par le capitaine George S. Brocks à bord duquel il a navigué l'année précédente entre Bombay et Singapour. C'est un vieux bateau, plus petit que le *Poonah*, qui jauge seulement 2 000 tonnes pour une longueur de 85 mètres et qui n'offre pas le même confort que lui. Les enfants ont fait la découverte de leur nouveau domaine mais ils se plaignent d'avoir perdu la plupart de leurs camarades restés à bord du *Poonah*. Leur grand amusement est désormais de promener au bout de leur laisse les deux bébés tigres, mâle et femelle, que le colonel Bardin emmène avec lui depuis Bombay sous la garde de deux indigènes pour les confier à la Société d'Acclimatation de Melbourne. De leur côté, Blondin et Charlotte se réjouissent de retrouver à bord le major-général C. H. Atkinson, le très révérend Dr. Cain, le capitaine Blunt et leurs épouses avec lesquels ils ont sympathisé au cours de ce voyage. Les quatre couples passent ensemble leurs après-midi sur le pont à prendre le thé à l'ombre de grandes voiles et à jouer au Quoit.

Le dimanche 7 novembre, après avoir parcouru 3 200 milles en 13 jours de navigation par beau temps, le *China* fait escale à King's George Sound, à l'extrémité sud de l'Australie-Occidentale, où il livre le courrier de Londres. Quatre jours plus tard, le 11 novembre à 2 heures du matin, il jette l'ancre devant la jetée de Glenelg, à proximité d'Adelaïde, pour livrer également du courrier et débarquer des passagers. Après s'être ravitaillé, il repart le lendemain à 8 h 30 pour Melbourne, franchit le Rip le 12 novembre à minuit et, après avoir traversé la baie de Port-Phillip, jette l'ancre devant Sandridge pour attendre le petit jour avant de s'amarrer à l'embarcadere de la P&O. Il y a 52 jours que Blondin et sa famille ont quitté Southampton¹.

Les bagages des Blondin sont transbordés non loin de là sur l'*Ellora*, le navire de la P&O dont l'appareillage pour Sydney est prévu le soir même. Ils prennent possession de leurs cabines et, après un bon petit-déjeuner, retrouvent sur le quai William Saurin Lyster qui, averti de leur arrivée par les journaux, les attend avec un magnifique landau² attelé des deux chevaux gris dont Blondin lui a fait cadeau à son départ de Melbourne. Les deux amis se retrouvent avec un grand plaisir. William accueille Charlotte et les enfants avec beaucoup de chaleur et leur propose de les emmener visiter Melbourne. La température de 22 °C est très agréable, le soleil brille ; un temps idéal pour une promenade en landau découvert. En chemin, William raconte à Blondin que Charles Niaud est arrivé à Melbourne le 16 octobre après un voyage sans histoire sur le *Pera* de la P&O. Il a récupéré l'enceinte de toile et le matériel que Blondin avait laissés chez lui fin mars, à son retour d'Adelaïde, et les a embarqués pour Sydney. Il lui a fait savoir dernièrement par câble³ qu'Harry Lyons avait obtenu l'autorisation d'installer l'enceinte sur le Domaine au même emplacement que l'année précédente et qu'il était en train de la monter.

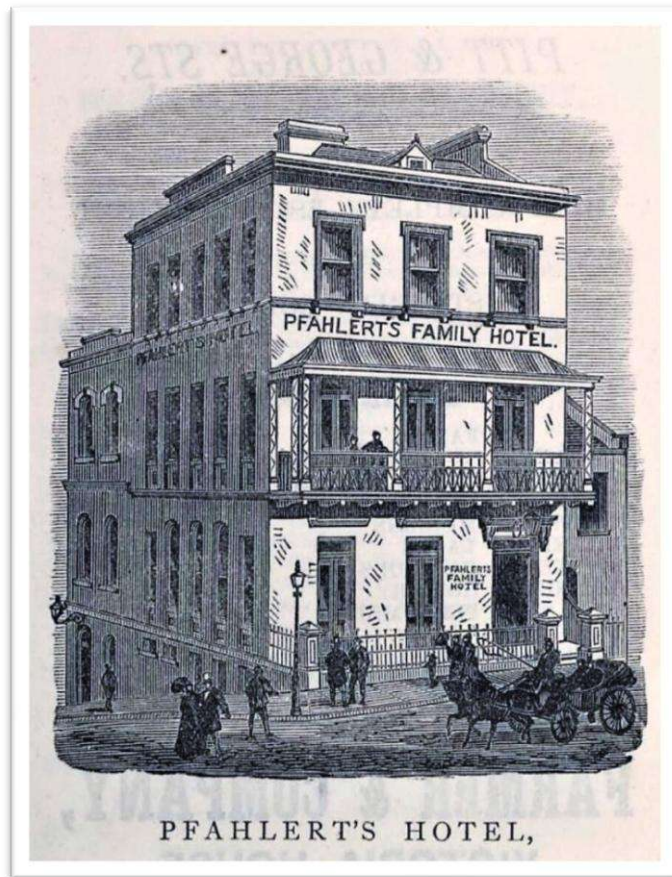
Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres au petit trot, ils arrivent sur St Kilda Road qu'ils remontent jusqu'à la Yarra River. Avant de franchir le pont des Princes, Blondin demande à William d'arrêter le landau pour montrer à sa femme et ses enfants l'endroit où il a édifié son enceinte un an auparavant. Ils entrent ensuite dans la ville dont ils parcourent les rues au pas lent des chevaux. C'est samedi, les rues sont très animées. Charlotte s'extasie à la vue des boutiques aux riches devantures et

1 - Étrangement, Blondin, Charlotte et les trois enfants figurent en tant que « Français » sur le manifeste de bord du *China* rempli à l'arrivée à Melbourne.

2 - Le landau est une voiture attelée à quatre roues et quatre places en vis-à-vis, plus deux strapontins, à double capote mobile. Il peut être attelé à deux ou à quatre chevaux. C'est une évolution de la calèche dans le sens de l'élégance et de l'aspect pratique. [Wikipédia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Landau)

3 - Sydney et Melbourne sont reliés par télégraphe depuis 1858. La ligne est étendue jusqu'à Adelaïde à partir de 1867.

s'étonne de retrouver Londres au bout du monde, au terme d'un voyage de 13 000 milles¹. William leur fait ensuite visiter son théâtre dans Bourke-street qui donne en ce moment l'opéra-bouffe, « *La Perichole* » de Jacques Offenbach avec Émilie Melville, une comédienne américaine très connue dans le rôle de la Perichole. Au milieu de l'après-midi, il les emmène à la gare de Flinders-street où ils prennent un train pour Sandridge. Ils embarquent sur l'*Ellora* qui largue les amarres quelques heures plus tard à destination de Sydney. Son passage au large du promontoire de Wilson est signalé le lendemain à 14 h. Il double le cap de South Head le mardi 16 novembre au petit matin et vient s'amarrer à midi à l'appontement de l'A.S.N. C° dans Darling Harbour.



2

Sur le quai, Harry Lyons et Charles Niaud les attendent. Blondin les salue chaleureusement et leur présente sa femme et ses enfants à qui ils offrent un bouquet de fleur et une boîte de lamingtons³ afin de leur souhaiter la bienvenue. Après avoir donné des instructions pour faire suivre leurs bagages, ils prennent deux fiacres qui les emmènent non loin de là à l'Exchange Hotel, l'un des plus luxueux hôtels de la ville, situé à l'intersection de Gresham-street, Pit-street et Bridge-street. Charles Niaud l'a choisi de préférence au Punch Hotel car, contrairement à celui-ci, il offre de grandes suites élégamment meublées où toute la famille peut loger. Ils resteront dans cet hôtel une quinzaine de jours avant de déménager non loin de là au Pfahlert's Hotel, un hôtel plus récent et tout aussi luxueux situé à l'angle de Wynyard Lane et Margaret-street. Charlotte le préfère au précédent car il est plus familial que ce dernier et donne à l'arrière sur un parc privé très agréable⁴ où les enfants trouveront un terrain de jeu et des amis.

Confortablement assis dans les profonds fauteuils de cuir du salon de l'Exchange Hotel devant une Carlton Ale⁵ fraîchement brassée, les assistants de Blondin lui font le compte rendu de la mission qu'il leur a confiée en leur donnant carte blanche pour la remplir.

1 - 24 000 km

2 - "Visitors' guide, or, How to spend a week in Sydney"- 1879- The National Library of Australia.

3 - Le lamington est un gâteau traditionnel australien constitué de rectangles de gâteau éponge recouverts d'un glaçage au chocolat (parfois à la framboise) et roulé dans de la noix de coco séchée (Wikipedia).

4 - Ce parc deviendra public en 1887 sous le nom de Wynyard Park

5 - La plus ancienne et la plus fameuse des bières australiennes, produite en Tasmanie par la maison Carlton & United Breweries fondée en 1832

Harry Lyons a passé une quinzaine de jours en Nouvelle-Zélande au mois de septembre au cours desquels il s'est rendu dans les principales villes des deux îles, à Dunedin, Christchurch, Wellington et Auckland. Après avoir repéré dans chacune de ces villes le meilleur emplacement où installer l'enceinte, il a négocié avec chaque municipalité l'autorisation de le faire à des conditions avantageuses qui ont été officiellement ratifiées par la suite. Il a par ailleurs sélectionné un fournisseur de bois, qui leur livrera à leur arrivée à Auckland tous les poteaux et les planches dont ils auront besoin, et un entrepreneur pour effectuer le montage de l'enceinte. Tout est donc prêt pour la tournée de Blondin dans ce pays. À Sydney, il a pris contact avec les responsables du Domaine au Ministère des Propriétés qui ont donné sans aucune contrepartie leur autorisation pour que l'enceinte soit installée dans l'Outer Domain au même emplacement que l'année précédente.

Charles Niaud s'est arrêté à Melbourne le 16 octobre lors de son arrivée en Australie pour récupérer le matériel entreposé chez William Saurin et l'embarquer pour Sydney. Il a acheté le bois nécessaire et a passé un contrat pour le montage de l'enceinte avec l'entreprise Hinton and Beecham qui l'avait réalisé l'année précédente. Celui-ci est en cours et sera terminé dans quelques jours. Par ailleurs, il a retenu pour le mois de décembre l'orchestre allemand de Sydney, l'excellent « Heaney's brass and Reed band » composé de dix musiciens, qui avait donné entière satisfaction l'année précédente. Mr. Ireland, l'artificier envoyé depuis Londres par Joseph Wells pour assister Blondin pendant sa tournée est arrivé accompagné de son assistant ; ils sont au Domain où ils préparent des feux d'artifice.

D'un commun accord, les trois amis fixent au samedi 27 novembre la date de la première représentation et à la moitié du tarif de l'année précédente celui des entrées afin de s'aligner sur les tarifs pratiqués en fin de tournée à Melbourne et Adelaïde. Le prix des places assises au centre de l'enceinte sera donc 2 shillings 6 pence, moitié prix pour les enfants, et celui des places debout dans la promenade 1 shilling. Cette baisse des tarifs d'entrée devrait attirer un public populaire qui avait fait défaut l'année précédente à Sydney.

Le 27 novembre, à partir de 20 heures, Blondin donne son premier spectacle devant six à sept mille spectateurs. L'enceinte est brillamment éclairée par une profusion de lampes au gaz et au calcium cependant que les faisceaux de quatre gros projecteurs oxyhydriques sont braqués sur lui et le mettent en valeur « *comme une étoile dans la nuit la plus noire* ». Il fait ses numéros habituels : debout sur un pied, puis sur la tête ; allongé de tout son long sur la corde comme s'il était dans son lit ; faisant hurler les dames de terreur en trébuchant, les yeux bandés, la tête recouverte d'un sac ; faisant cuire une omelette sur son fourneau et portant Charles Niaud sur son dos. L'effet des projecteurs est magique car chacun des spectateurs voit ces numéros avec un relief extraordinaire. Le feu d'artifice qui suit, conçu et préparé par « *le Professeur Ireland du Crystal Palace, de Cremorne Gardens et de North Woolwich Gardens à Londres* » et orchestré par Blondin en tenue de pompier, poussant sa brouette enflammée chargée d'explosifs, vaut à lui seul le spectacle. Tout au long de la représentation, le public manifeste sa satisfaction par des applaudissements nourris et des cris d'approbation.

Du 27 novembre 1875 au 3 janvier 1876, Blondin donne six représentations par semaine, toutes en soirée sauf le lundi 27 décembre, jour du Boxing Day¹, où il distribue au public à 15 h sous la pluie les 500 cadeaux contenus dans sa brouette. Il enrichit constamment son spectacle en introduisant petit à petit tous les numéros de son répertoire et en lui ajoutant l'ascension en ballon d'un aérostatier. Le 7 décembre, à 15 mètres de hauteur sur sa corde, après avoir joué malgré un vent tourbillonnant *La Belle Hélène* d'Offenbach sur l'harmonium de Mary Shepperson, il fixe celui-ci sur son dos avec des sangles et entreprend de le ramener jusqu'au nid de pie. C'est alors qu'une forte bourrasque le surprend, faisant pivoter son balancier et l'harmonium autour de l'axe de son corps et manquant d'arracher ses pieds de la corde. Le public a clairement compris qu'il était en danger, mais une fois encore sa parfaite maîtrise de son balancier le sauve. Il mise par ailleurs sur les feux d'artifice en faisant appel à un deuxième artificier, le Professeur Scott, qui est présenté par les journaux comme étant le meilleur de Sydney. Mis en concurrence, les deux « Professeurs » tirent des feux d'artifice de plus en plus spectaculaires. Blondin a confié au Professeur Ireland son fils Henry Coleman, qui va bientôt avoir quatorze ans, afin qu'il en fasse un artificier. Ce dernier participera désormais à la fabrication et à la mise en place de tous les feux d'artifice et se passionnera pour cette activité².

1 - Rappelons que Le Boxing Day « jour des boîtes » est un jour férié célébré le 26 décembre (ou le 27 si le 26 est un dimanche), depuis 1871, dans de nombreux pays anglophones.

2 - Il en fera son métier après la mort de son père.

Outre les spectateurs, ses représentations attirent tous les soirs beaucoup de monde sur l'Outer Domain. Une véritable foire se tient dans l'espace situé entre l'enceinte et la palissade de planches où des marchands ambulants proposent des fruits, des gâteaux et des sucettes pour les enfants, cependant que des artistes itinérants font leurs numéros devant de nombreux badauds. À l'extérieur des grilles, tous les larikins¹ de Sydney se donnent rendez-vous, attendant avec impatience le feu d'artifice et saluant avec des cris sauvages les fusées multicolores qui s'élèvent dans le ciel au-dessus de l'enceinte.

Sur la demande d'une délégation des directeurs des écoles du dimanche de la ville, Blondin a accepté avec plaisir de prêter son enceinte le dimanche 19 décembre pour un grand concert de chants religieux donné par les moniteurs des écoles et leurs élèves ainsi que par les chorales des églises protestantes. Les organisateurs espèrent rassembler à cette occasion 3 000 participants. Malheureusement, il se trouve bientôt pris bien malgré lui dans une bataille de chiffonniers, à coup de communiqués dans les journaux, entre les organisateurs de l'évènement et un groupe de fidèles rigoristes. Ces derniers, qui bénéficient de nombreux appuis, proclament en effet que l'utilisation d'un tel lieu profane pour organiser le dimanche un service religieux est une "profanation du jour du Sabbat". Ils adjurent donc les parents de ne pas laisser leurs enfants y participer. Le concert a lieu, mais avec 600 participants seulement. Les contestataires triomphent et Blondin est furieux d'avoir été pris dans une telle dispute.

Afin de remercier les autorités pour lui avoir permis d'utiliser gratuitement l'Outer Domain, Blondin annonce qu'il donnera son dernier spectacle le lundi 3 janvier 1876 au bénéfice des œuvres de charité de la ville et appelle le public à venir en grand nombre en lui promettant un spectacle exceptionnel. Mille six cent personnes répondent à son appel, ce qui rassure les observateurs qui craignaient que l'assistance à cette dernière représentation ne soit très réduite, les vacances de Noël étant terminées et les bourses vides. Le lendemain, Charles Niaud remet à Mr. M.H. Stephen, sous-secrétaire aux propriétés, un chèque de 91 £ correspondant au montant des recettes (129 £), diminué de celui des dépenses (38 £). C'est beaucoup plus que les 10 £ obtenues par les autorités de Melbourne qui avaient été désavouées par le public pour avoir voulu faire passer Blondin sous leurs fourches caudines. Visiblement, les Australiens n'aiment pas que le gouvernement cherche à imposer sa loi et savent apprécier quand il se garde de le faire !

La tournée de Blondin en Australie se termine ainsi par un succès : grâce à sa politique de prix réduits, il est parvenu à attirer 75 000 spectateurs en trente-deux représentations, soit un peu plus du double de ce qu'il avait fait dans le même temps l'année précédente en dix-huit représentations. Son bénéfice est de 5 000 £ environ, un peu supérieur au précédent.

L'embarquement pour Auckland à bord du R.M.S. *Mikado* est prévu pour le 12 janvier 1876 à 18 heures. Il reste dix jours pour démonter l'enceinte et la charger à son bord. Après que l'entreprise Hinton and Beecham s'en est occupée, le commissaire priseur Bradley, Newton and Lamb vend aux enchères le 10 janvier à 15 heures tout le bois et le matériel qu'elle a laissés sur place.

Le R.M.S. *Mikado* est un navire de 3 100 tonneaux qui appartient à la compagnie américaine Pacific Mail Steamship. Sous le commandement du capitaine F. Moore, il est affecté depuis plusieurs années à la ligne San Francisco-Honolulu-Auckland-Sydney. Arrivé à Sydney le 7 janvier en provenance de San Francisco après une traversée-record de 29 jours, escales comprises, il est encore en train de charger son charbon lorsque le mardi 12, peu avant 18 h, la famille Blondin, accompagnée de Charles Niaud et d'Harry Lyons embarque à son bord². Quinze autres passagers de première et seconde classe ainsi que quatorze passagers d'entrepont embarquent avec eux. Plusieurs petits vraquiers³ à vapeur font depuis plusieurs jours le va-et-vient entre Darling Harbour et Port Kembla⁴, situé à 35 milles au sud de Sydney, pour l'approvisionnement en charbon extrait de la mine de Wollongong. Il est loin d'avoir chargé les 2 000 tonnes de charbon dont il a besoin et devra se contenter de 1 200 tonnes ce qui, à raison d'une consommation journalière de 36 tonnes, ne lui laisse pas une marge suffisante : il devra donc compléter son chargement à Auckland ou Honolulu.

Le départ est retardé car le navire doit charger au dernier moment 180 colis destinés à L'Exposition Internationale de Philadelphie que la Pacific Mail Steamship C^o s'est engagée à transporter gratuitement afin d'aider l'Australie à présenter un éventail de ses ressources à cette occasion. Il lève l'ancre le

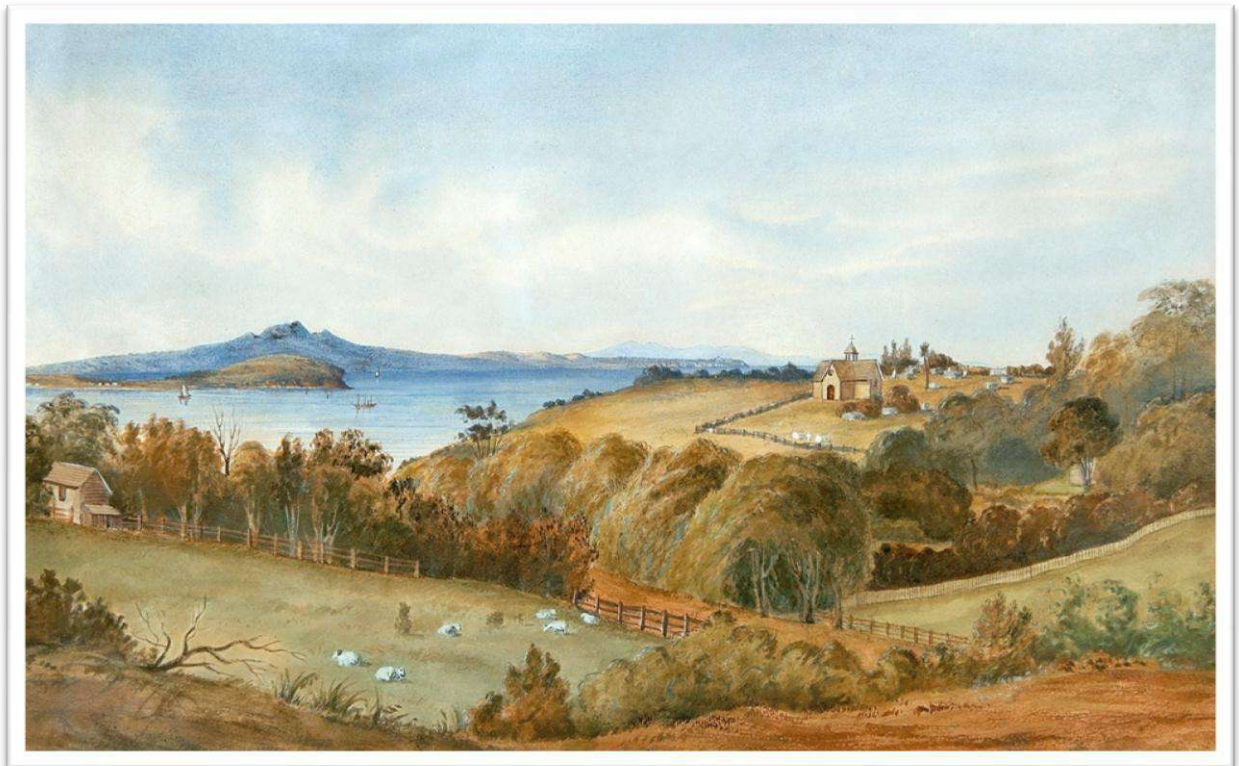
1 - Voyous de Sydney

2 - Les deux servantes ne sont pas là. Elles ont probablement préféré rester en Australie et s'y établir.

3 - Un vraquier est un navire de charge destiné au transport de marchandises solides en vrac, du charbon en l'occurrence.

4 - Compte-tenu de l'accroissement du trafic du port de Sydney, il devenait nécessaire de relier Sydney à Port Kembla et Newcastle, ses deux ports charbonniers, par une ligne de chemin de fer. Ce sera fait en 1888.

lendemain à 7 h du matin. Dès qu'il franchit les Sydney Heads, à la sortie de Port Jackson, il doit faire face à un fort vent d'est persistant qui fraîchira et soufflera parfois en tempête pendant toute la traversée. Cependant, c'est avant tout la très forte mer qui freine son avancée car son étrave plonge sans cesse dans les vagues et embarque d'énormes paquets de mer. Les enfants, qui n'avaient pas encore fait l'expérience d'une forte mer, sont terrorisés. Enfermés dans leurs cabines, ils sont tous les trois malades comme des chiens ! Sûr de son équilibre, Blondin aime quant à lui se promener sur le pont pour prendre l'air, même par gros temps. Un matin, il ne se méfie pas de l'arrivée d'une grosse vague qui soulève brusquement l'avant du bateau ; déséquilibré, il vient heurter violemment l'aspect¹ d'un cabestan et se blesse au bras droit. Souffrant d'un énorme hématome, il doit être soigné par le médecin du bord qui lui immobilise le bras. Le mardi soir, par très mauvais temps, le navire double enfin le promontoire du cap Brett² avant d'entrer le lendemain 18 janvier à 7 h du matin dans le port d'Auckland pour venir s'amarrer à l'embarcadere en bois de Queen Street après six jours de navigation, deux jours de plus que ne l'avait espéré le capitaine F. Moore.



La baie d'Auckland (Taurarua) vue de la St Stephen's Chapel³

Annoncée par les journaux, l'arrivée d'un artiste de renommée mondiale dans cette petite ville de 14 000 habitants⁴ est un événement inhabituel qui attire sur le quai une foule de badauds venus lui souhaiter la bienvenue. À sa descente de l'échelle de coupée, Blondin serre les nombreuses mains qui se tendent vers lui avant de se diriger vers un groupe de messieurs qui attendent à l'écart pour le saluer. Plusieurs journalistes sont là, avec Patrick Gorman, le propriétaire du Star Hotel où ils vont descendre, et R.J. DeLias, le propriétaire du Prince of Wales Theater, venu inviter Blondin et les siens à assister le soir même à une représentation donnée dans son théâtre. Entouré de sa famille et de ses assistants, il se rend avec eux au Star hotel, à quelques pas de là dans Albert-street, où Charlotte et les trois enfants, qui n'ont presque rien mangé depuis cinq jours en raison d'un mal de mer persistant, prennent avec plaisir un petit déjeuner copieux avant de gagner la suite qui leur est réservée.

1 - Barre amovible servant de levier pour faire tourner un cabestan.

2 - Cap situé sur la côte nord-est de la Nouvelle-Zélande, peu avant Auckland.

3 Peinture à l'huile Judges Bay (Taurarua) de John Barr Clarke Hoyte – 1860 – Jonathan Grant Galleries

4 - 21 000 avec sa banlieue. Auckland compte aujourd'hui 1 650 000 habitants.



Carte de la Nouvelle-Zélande en 1861¹

1 - Collection de l'auteur

Les sept¹ tonnes de matériel contenues dans des caisses marquées en grandes lettres noires de l'inscription « BLONDIN » sont déchargées sur le quai sous la surveillance de Charles Niaud qui les fait transporter sur des charrettes jusqu'au Parc de Government House, à 1 500 mètres de là en suivant Princes-street. Un emplacement y est réservé pour l'enceinte de Blondin sur un terrain de football situé à l'arrière du Choral Hall, entre celui-ci et la résidence du Gouverneur de Nouvelle-Zélande. Bien que cela puisse paraître extravagant pour un petit pays de 350 000 habitants², ce dernier continue à entretenir cette résidence où il ne séjourne que de temps en temps alors qu'il en a une autre à Wellington où il habite en permanence depuis que la capitale a été transférée en 1864 dans cette ville encore plus petite qu'Auckland mais plus centrale.

Depuis plusieurs jours déjà M. George Holdship, le propriétaire des scieries de Miranda Redoubt³, membre influent du Conseil municipal d'Auckland grâce à qui Harry Lyons a obtenu l'autorisation de s'installer dans le parc, a fait livrer le bois commandé par ce dernier : 72 poteaux de kauri⁴ de 17 mètres de long et 4 pouces de diamètre à leur petite extrémité ; 400 poteaux de bois dur de 17 mètres long et 2 pouces de diamètre; une quantité de planches de diverses dimensions. Mr. MacDonald, l'entrepreneur choisi par Harry Lyons pour monter l'enceinte est déjà au travail.

Le soir même, Blondin et sa famille assistent au Prince of Wales Theater à la représentation de *The Shaughraun*, une pièce de l'auteur irlandais Dion Boucicault qui a été jouée pour la première fois le 14 novembre 1874 à New York au Wallack's Theater. Les journaux du matin ont annoncé en gros titres qu'elle serait donnée sous le patronage et en présence de Blondin. Celui-ci ne passe donc pas inaperçu lorsqu'il gagne sa loge en compagnie de sa femme et de ses trois enfants, arborant sur sa veste les cinq médailles d'or qui y sont épinglées. Le lendemain soir, la famille Blondin assiste à la représentation donnée au Wilson's Palace Circus au bénéfice de son propriétaire, John Wilson, que Blondin a bien connu à Melbourne. À cette occasion M. George Holdship le présente au maire d'Auckland et à plusieurs membres du Conseil municipal qui sont présents. Quelques jours plus tard, il est avec sa famille au City Hall, où le ventriloque Premier donne sa dernière représentation sous son patronage. Il est la personnalité à la mode dont on s'arrache la présence.

Constatant qu'on ne sait pas grand-chose de Blondin si ce n'est qu'il est le plus extraordinaire funambule de son temps, Alfred Horton, le propriétaire du Daily Southern Cross, l'un des trois journaux d'Auckland, décide d'envoyer un membre de la rédaction du journal l'interviewer afin d'en savoir plus. Sous le titre d'*Une demi-heure avec Blondin*⁵, le journal raconte les difficultés rencontrées par son journaliste pour accomplir sa mission :

Ce dernier se présente plusieurs jours de suite au Star Hotel pour s'entendre répondre que « *le Chevalier est indisposé* », ou que « *le Chevalier ne veut voir personne* », ou encore que « *le Chevalier est en train de faire ses dévotions du soir* » et enfin, le lundi à 9 h du matin, que « *le Chevalier est allé au lit* ». Personne, et pas même pas son secrétaire particulier, n'a le pouvoir de le déranger.

« [...] Découragé, mais ne s'avouant pas battu, notre représentant décide d'attendre une occasion plus favorable pour essayer une fois encore. Il fait une nouvelle tentative le mardi 25, juste après que le Chevalier a pris un excellent déjeuner qui l'a peut-être mis de bonne humeur. La belle et serviable jeune dame qui condescend à accepter sa carte de visite semble considérer que la chose est impossible. Pour son esprit simple, qu'un reporter cherche à obtenir un rendez-vous avec le distingué occupant de la luxueuse suite du premier étage équivaut à vouloir déchirer le mystérieux voile qui enveloppe l'Empereur de Chine ou le Roi du Siam. Elle donne néanmoins la carte à M. Niaud, le poli et élégant petit Français qui occupe le poste distingué de secrétaire particulier et aide de camp du Chevalier. Ce dernier explique à notre représentant que le Chevalier, instruit par son expérience des États-Unis, fuit les reporters car, pour

1 - Les journaux font faussement état de 40 tonnes de matériel, chiffre souvent donné par Blondin, mais qui comprenait le poids des poteaux.

2 - Dont 40 000 Maoris. La Nouvelle-Zélande compte aujourd'hui 4 900 000 habitants.

3 - Miranda Redoubt est un fort historique situé dans l'estuaire de la Tamise, à une centaine de kilomètres au sud-est d'Auckland.

4 - Le Kauri, de son nom scientifique *Agathis Australis*, est un conifère faisant partie des arbres les plus anciens au monde qu'on trouve uniquement sur l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande. Avant le 19^{ème} siècle, plus de 12 000 km² de forêt de Kauris poussaient dans le Northland. Certains de ces arbres toujours vivants ont 2 000 ans et sont gigantesques, avec une taille atteignant parfois plus d'une cinquantaine de mètres de haut.

5 - *Daily Southern Cross*, le 26 janvier 1876.

reprendre ses propres mots, « *ils posent tellement de questions curieuses¹* ». Il a pris depuis cette lointaine époque la résolution d'éviter désormais et à jamais ces « *messieurs de la presse* » qui lui posent ces « *questions curieuses* » et il est parvenu, depuis tant d'années, à la tenir². M. Niaud accepte cependant d'exercer son bon office en faveur de notre représentant. Étant un homme bien éduqué et sympathique, il utilise l'un de ces expédients qui vient tout naturellement à l'esprit poli d'un Français et d'un agent expérimenté, en tendant à notre reporter une brochure intitulée *Blondin sur la corde*, dans l'espoir que sa lecture attentive apaise son impatience et le prépare à rencontrer le grand funambule avec la sérénité d'esprit qui convient.

« Après avoir consacré une demi-heure à digérer le contenu de la brochure, notre représentant est poliment invité à monter. Il trouve le Chevalier Blondin en train de jouer une charmante mélodie sur le piano du salon. Ce dernier le reçoit avec condescendance. Ils évitent de se serrer la main car la blessure que le Chevalier s'est fait au bras lors de la traversée depuis Sydney à bord du *Mikado* n'est pas encore guérie. Maîtrisant l'expression de contrariété qui s'esquisse sur son visage lorsque notre reporter lui annonce le but de sa visite, le Chevalier le fait asseoir sur une chaise et se résigne à son destin.

Le reporter : Chevalier, je constate que vous avez horreur des journalistes...

Blondin : Bien, voyez-vous, en Amérique ils sont tellement *persévérants³*. Par Dieu, Monsieur, ils veulent tout savoir. *J'aime beaucoup les reporters*, mais parfois, *c'est trop*.

M. Niaud : Oui, ils prennent l'habitude de venir trop souvent.

Le reporter : Pensez-vous être capable de donner votre représentation samedi ?

Blondin : Bon, cela dépendra de l'état de mon bras.

M. Niaud : Le Chevalier a dit au Docteur Goldsbro que s'il le guérissait d'ici samedi, il serait le premier à être porté sur son dos pour faire la traversée sur la corde.

Le reporter : A-t-il accepté l'offre ?

Blondin : Non. Il l'a refusée avec la plus grande politesse. Mais M. Combes, le marchand de drap est un brave ; il a accepté de faire l'exploit.

Le reporter, s'adressant à M. Niaud : N'êtes vous pas parfois effrayé lorsque vous êtes porté sur la corde à de grandes hauteurs ?

M. Niaud : Non, je me suis *accoutumé à la chose*, mais je ne monterai sur le dos de personne d'autre. *J'ai une entière confiance en lui*.

Le reporter : Chevalier, ressentez-vous une perte de force en vieillissant - (Blondin aura 50 ans dans un mois⁴) – ou une quelconque instabilité nerveuse ?

Blondin : *Quand j'étais jeune, j'étais follement hardi, mais maintenant, c'est tout à fait autre chose*. Je marche sur la corde et je fais tout tranquillement, bien que mes exercices actuels soient plus dangereux que ceux d'autrefois.

Le reporter : Je crois qu'une fois, vous avez offert au Prince de Galles de le porter sur la corde pour traverser les Chutes du Niagara ?

Blondin : Oh oui. C'était en 1860, quand j'ai traversé les chutes sur des échasses. *Le Prince de Galles* était là avec toute *la noblesse*, et quand j'ai eu fini, il a dit ; « Dieu merci, c'est fini ! » Il était très satisfait et *bien étonné* ; à mon retour à l'hôtel, j'ai reçu une lettre de son secrétaire avec *un présent*.

Le reporter : Qu'a-t-il dit de votre offre ?

Blondin : Oh, *le prince a ri avec complaisance* et, comme il est *courageux*, il n'était pas impossible qu'il s'aventure, mais *sa suite s'est interposée*.

Le reporter : J'ai entendu dire qu'alors que vous étiez à Londres⁵, vous avez proposé au Tichborne Claimant de le porter sur la corde.

Blondin, haussant les épaules : *Sapristi, il était trop gros !* Il a dit : « Attendez que mon cas devant la Cour soit terminé⁶. Je ne veux pas perdre mes 30 000 £ annuelles et votre vie. » *Ma foi ! Il était plein de bonté*.

Le reporter : N'êtes-vous pas fatigué de votre longue vie de danger et d'aventure et n'aspirez-vous pas au repos et à la retraite ?

1-Les termes en italique sont en français dans le texte. Il faut probablement interpréter le terme « curieux » dans le sens de curiosité et non d'étrangeté.

2- C'est en effet la première interview de Blondin dont j'ai connaissance. Aux États-Unis, je n'en ai pas trouvé, probablement parce qu'il fuyait les reporters qui risquaient de lui poser des questions embarrassantes au sujet de sa vie antérieure en France.

3 - Tout ce qui est écrit en italique est en français dans le texte. Apparemment, Blondin mêlait le français et l'anglais.

4 - Il se trompe : Blondin va avoir 52 ans.

5 - Plusieurs indices concordants m'ont conduit à situer cet épisode à Exeter, dans le Devon et non pas à Londres. Je ne connais pas de relation précise de cette anecdote qui a pourtant été souvent évoquée.

6 - Rappelons que le Tichborne Claimant comparaissait devant la justice pour avoir usurpé l'identité d'un riche héritier.

Blondin : *Il n'y a point de danger ; mais j'ai toujours désiré voir le monde. Depuis l'âge de quatre ans, j'ai été sur la corde et c'est la même chose que de marcher sur le plancher. Une fois, je me suis arrêté douze mois, mais je me suis ennuyé et j'ai recommencé.*

Le reporter : Est-il possible que le goût des applaudissements vous influence ?

Blondin : Je pense que oui, un peu. Mais j'adore voyager et voir de nouveaux visages [...] »

Le dialogue rapporté par le journal s'arrête là. Ce qui suit est une narration des faits d'armes du funambule qui ne nous apprend rien et qui semble sortir de la lecture de la brochure donnée par Charles Niaud au journaliste plutôt que de la bouche de Blondin. Nous ne le transcrivons donc pas.

Le montage de l'enceinte progresse rapidement ; les poteaux sont mis en place et reliés au fur et à mesure par un entrelacs de cordages destinés à supporter la toile lorsque celle-ci sera déployée. La clôture périphérique en planche est en cours d'édification. Dans un coin écarté, une tente a été dressée sous laquelle le professeur Ireland et Henry Coleman sont en train de confectionner des feux d'artifice qu'un jeune apprenti range soigneusement dans des caisses cadénassées¹. Partout sur le site, on peut voir « *un homme robuste, au visage énergique, qu'on pourrait prendre pour un simple fermier ou un soldat à la retraite, supervisant tout et mettant souvent la main à la pâte malgré son bras droit immobilisé.* »

La date de la première représentation étant fixée au samedi 29 janvier, des publicités paraissent quotidiennement dans les journaux cependant que « *partout en ville des affiches sont collées sur le moindre emplacement libre* »². Les tarifs sont fixés à 4 shillings pour les places assises au centre et 2 shillings pour les places debout tout autour, soit presque le double qu'à Sydney dernièrement. Des trains spéciaux sont prévus pour acheminer les spectateurs à partir d'Onehunga et des autres localités environnantes. Un bateau fera la traversée aller-retour du Waitematā Harbour afin de permettre aux habitants de Davenport d'assister au spectacle.

Le samedi après-midi, la première représentation de Blondin à Auckland attire 1 500 personnes, une assistance importante pour une si petite ville. Parmi elles se trouvent plusieurs journalistes et Sir George Grey, superintendant³ du Conseil Provincial, l'homme politique le plus important de la ville⁴. Il a été à deux reprises gouverneur de la Colonie, avant d'être nommé gouverneur du Cap puis d'Australie du Sud. Après un séjour en Angleterre, il est revenu depuis un an en Nouvelle-Zélande où il a entamé une carrière politique. Sa présence est un grand honneur pour Blondin qui a demandé à Charles Niaud de l'accueillir à l'entrée en son nom et de l'accompagner jusqu'à la loge d'honneur.

Le ciel est clair ; une gentille brise agite les feuilles des arbres voisins ; c'est un temps idéal pour une représentation en plein air. À 17 h précises⁵, Blondin sort de sa tente, vêtu comme un Templier d'une cotte de maille et coiffé d'un casque à plumes. Huit hommes habillés en marins surgissent et le hissent au moyen d'une poulie au sommet du mât. Il court en un clin d'œil jusqu'à l'autre extrémité de la corde. Balancier en main, il fait le trajet inverse à pas lent, sur l'air d'une marche jouée par l'orchestre de M. Impey, tel un conquérant au-dessus de son peuple. « *Ce faisant, la partie supérieure de son corps reste fixe, tout le mouvement se faisant en-dessous des hanches et son pied semblant s'accrocher à la corde avec la prise d'un singe, un animal dont il a imité et surpassé les exploits en public* ». Après avoir changé de costume dans l'une des petites loges de toile installées à chaque extrémité de la corde, il réapparaît vêtu en gymnaste, marche jusqu'au milieu de la corde et se tient sur la tête, agitant les pieds. Il se remet debout d'un coup de reins et repart ; son pied manque la corde et il fait plusieurs faux pas, sur le point de tomber. Il se fait bander les yeux, la tête et le corps recouverts d'un sac ; il court sur la corde et trébuche encore ; il se couche sur le dos et se remet debout à la force des jarrets. Il se costume ensuite « *en cuisinier parisien à la Soyer*⁶ », toque de velours rouge et vêtements « *à la zoug-zoug* »⁷, et va chercher un petit fourneau qu'il charge sur son dos et amène au milieu de la corde où il le pose sur deux rails maintenus par des tendeurs. Avec un soin scrupuleux et un souci de propreté affecté, il le nettoie puis époussette les assiettes. Il sort ensuite sa poêle et procède à la cuisson de deux omelettes. Il en mange une

1 - On apprend à cette occasion que chaque feu d'artifice revient à 40 £.

2 - New Zealand Herald du 26 janvier 1876

3 - De 1853 à 1876, le Superintendant était le chef élu de chaque conseil provincial de Nouvelle-Zélande..

4 - Il sera élu Premier Ministre de Nouvelle-Zélande 18 mois plus tard.

5 - Récit fait à partir des comptes-rendus du *Daily Southern Cross* et du *Auckland Star* du 31 janvier 1876

6 - Alexis Soyer est un cuisinier français immigré en Angleterre après la révolution de juillet 1830, devenu le cuisinier le plus célèbre de Londres. Il a écrit un livre de cuisine pour le peuple, vendu à 110 000 exemplaires en quelques mois. Comme Blondin, il est enterré au Kensal Green Cemetery.

7 - Coupés en biseau.

qu'il accompagne d'un verre de vin blanc et met l'autre avec le reste de la bouteille sur un petit plateau qu'il descend au bout d'une ficelle afin que les dames puissent goûter une omelette préparée à une altitude de 15 mètres. Son prochain exercice est le plus extraordinaire de tous : il se tient sur une chaise dont les pieds reposent sur la corde et fait ainsi divers exercices d'équilibre plus étonnants les uns que les autres, montant sur le siège de la chaise puis sur son dossier, sans s'aider de ses mains qui tiennent le balancier. Cet exploit est à juste titre bruyamment applaudi. Il fait ensuite un tour sur sa bicyclette splendidement décorée et conclut le spectacle en portant son secrétaire sur son dos, s'arrêtant au milieu de la corde pour saluer l'assemblée. Ce dernier exploit suscite des applaudissements très nourris. En descendant de sa corde, Blondin se rend à la loge d'honneur où il salue Sir George Grey qui le félicite et déclare : « *Tout était merveilleux et valait la peine d'être vu.* » Le spectacle a duré près de deux heures.

Sa deuxième représentation, le lundi 31, a lieu sous une pluie fine et régulière qui a réduit à 600 le nombre des spectateurs et rendu la corde glissante. Trempé jusqu'aux os, le funambule est obligé de renoncer à son numéro le plus dangereux, celui de la chaise périlleuse, mais il le remplace par un autre à peine moins dangereux : la traversée de la corde dans toute sa longueur, en marche arrière et à toute vitesse ! Il termine en portant son secrétaire. Après un troisième spectacle donné en fin d'après-midi devant 800 personnes seulement, Blondin constate que l'horaire de ses représentations ne convient pas à une grande partie du public et décide de les donner désormais en soirée.

La première d'entre elles a lieu le mercredi 2 février. Elle attire dès 20 heures 3 000 spectateurs qui vont bientôt se trouver plongés dans un spectacle féérique¹. Dans une enceinte brillamment illuminée par des lampes à gaz, un projecteur oxyhydrique pivotant met en lumière chacun des mouvements de Blondin. Son faisceau brillant, d'une couleur pâle et froide, éclaire d'une lueur spectrale le Chevalier qui s'avance sur la corde. Il exécute ses tours habituels avec une parfaite maîtrise et entre chacun d'eux des fusées jaillissent et s'élèvent dans le ciel avant d'éclater en étincelles multicolores. Lorsqu'il traverse la corde les pieds pris dans de larges paniers d'osier, des serpents ardents montent en sifflant avant de redescendre silencieusement en dérivant des spirales lumineuses. Pour terminer, il apparaît à l'extrémité de la corde la tête surmontée d'une curieuse coiffure constituée de fusées, son balancier garni d'un bout à l'autre de pétards et de fusées, portant plusieurs ceintures hérissées de pétards et poussant devant lui une machine ressemblant à une brouette, chargée à profusion de pièces pyrotechniques. Au centre, des feux d'artifice sont disposés et des filins maintiennent sous la corde une innocente monture circulaire en bois qui va se révéler être une immense roue Catherine². Lorsqu'il atteint le milieu de la corde, Blondin allume une mèche et tout l'espace autour de lui devient un volume de feu étincelant d'où jaillissent des langues de feu de toutes les couleurs, pourpres, bleues, vertes, mauves et magentas. Il gagne ensuite d'un pas lent l'extrémité de la corde cependant que son balancier, sa brouette et sa couronne s'enflamment à leur tour et forment une seule masse de flammes. Le spectacle de ces exercices extraordinaires pratiqués au milieu des flammes de l'enfer a un effet sidérant sur les spectateurs qui ont de la peine à reprendre leurs esprits avant d'éclater en applaudissements.

Ce même spectacle, précédé d'un concert donné par l'orchestre de cuivres de M. Impey, est répété les jours suivants avec un égal succès devant un public chaque jour plus nombreux de 3 000 personnes le jeudi, 4 500 le vendredi et 6 000 le samedi. Cette septième représentation était annoncée comme étant la dernière mais il s'agissait de l'une de ces fausses sorties dont Blondin est coutumier et dès le lundi, les journaux annoncent une nouvelle série de six représentations à demi-tarif : deux shillings six pence pour les places assises ; un shilling pour les places debout.

Un public d'origine plus modeste mais tout aussi nombreux assiste chaque soir au spectacle de Blondin qui le renouvelle constamment par l'introduction de nouveaux numéros. Le jeudi 10, à l'occasion de sa neuvième représentation, il accueille gratuitement la centaine de jeunes pensionnaires de la Maison des enfants abandonnés et démunis de la ville ainsi que les soixante garçons et filles du Pensionnat d'orphelins Newton qui ont la chance de pouvoir écouter l'air de *La Belle Hélène*, joué sur l'harmonium de Mary Shepperson en équilibre sur la corde à 15 mètres de hauteur. Devant son succès persistant, Blondin s'apprête à annoncer une nouvelle prolongation d'une semaine de son spectacle lorsqu'il est

1 - Récit tiré de l'article du *New Zealand Herald* du 3 février 1876.

2 - La roue ou moulinet Catherine est un type de feu d'artifice constitué soit d'un tube en spirale rempli de poudre, soit d'une fusée coudée montée avec une épingle à travers son centre. Lorsqu'ils sont allumés, l'énergie des feux d'artifice crée non seulement des étincelles et des flammes, mais fait tourner la roue rapidement. Le feu d'artifice porte le nom de sainte Catherine d'Alexandrie qui, selon la tradition chrétienne, a été condamnée à mort par « rupture sur la roue ». Quand elle a touché la roue, elle s'est miraculeusement mise en pièces. Wikipedia

avisé sans beaucoup de ménagements de devoir libérer rapidement le Parc de Government House, le Marquis de Normanby, Gouverneur de Nouvelle-Zélande¹ ayant annoncé sa prochaine arrivée. Il doit donc se résoudre à donner le samedi 12 février sa treizième et dernière représentation à Auckland à l'occasion de laquelle le Professeur Ireland et Henry Coleman composent, pour le plaisir des 6 000 spectateurs qui sont venus lui dire adieu, le plus magnifique feu d'artifice qui ait jamais été tiré à Auckland.

Vexé d'avoir été ainsi délogé, Blondin adresse une lettre aux journaux² :

« À l'attention de l'Éditeur de l'*Evening Star*

« Cher Monsieur, - Permettez-moi d'exprimer dans vos colonnes, mon profond regret pour avoir été dans l'impossibilité de donner une représentation au bénéfice des Œuvres de charité d'Auckland du fait de l'injonction d'enlever immédiatement ma tente que m'a adressée le Gouvernement en raison de l'arrivée attendue de son Excellence le Gouverneur. Je me suis fixé la règle d'offrir un tel bénéfice dans la plupart des villes que je visite au cours de mes voyages et j'aurais été très heureux de faire de même à Auckland, mais les instructions du Gouvernement sont péremptoires et bien que mon agent, qui est actuellement à Auckland, ait essayé d'obtenir une extension de temps, ses efforts ont été vains. Dans ces circonstances, il n'y avait pas d'alternative. Je ne peux cependant pas partir sans adresser mes sincères remerciements pour la gentillesse et le soutien généreux dont j'ai bénéficié pendant mon bref séjour dans votre belle cité qui occupera toujours une place de choix dans mes souvenirs de voyage.- Je reste &c.,

« J.F. Blondin

« *Star Hotel, Auckland, 14 février.* »

Des journaux ayant fait remarquer qu'il aurait pu donner aux Œuvres de charité le bénéfice de l'une de ses dernières représentations plutôt que d'exprimer le regret de ne pas avoir eu le temps de leur en consacrer une, Blondin coupe court à la polémique en adressant à celles-ci un chèque de 20 £.

Alors qu'il s'apprête à partir pour faire un circuit touristique en famille, il reçoit un câble d'Harry Lyons, qui l'a précédé à Wellington afin de préparer son arrivée. Ce dernier lui transmet l'offre faite par Messieurs Darrell et Hillsden, gérants du Theatre Royal à Wellington, d'un très gros cachet³ pour donner cinq représentations dans leur théâtre à partir du 26 mars. Appâté par l'énormité de celui-ci, Blondin est très tenté d'accepter. Il se décide après que Charles Niaud lui a fait remarquer que cet engagement lui permettrait de gagner trois semaines en érigeant directement son enceinte à Dunedin sans avoir à la monter tout d'abord comme prévu sur le terrain de cricket d'Albion à Wellington. Ils décident en conséquence qu'Harry Lyons restera avec lui à Wellington cependant que Charles Niaud convoiera la plus grande partie du matériel ainsi que l'enceinte jusqu'à Dunedin où il l'installera avant son arrivée sur l'un des terrains proposé par la municipalité.

En attendant son retour, Charles Niaud reste à Auckland pour démonter l'enceinte, préparer l'embarquement du matériel et vendre le bois. Il confie cette dernière tâche au Commissaire priseur G. Holdship and C°. Quelques jours après, celui-ci a tout vendu mais, l'un des acheteurs ayant négligé de retirer immédiatement son lot de poteaux, celui-ci reste en tas sur le site. Chevauchant dans le parc, le marquis de Normanby tente de le sauter mais son cheval accroche son sabot et se blesse. Furieux, il incrimine Blondin et ordonne que le bois restant soit saisi et vendu. Charles Niaud lui écrit au nom de Blondin afin de lui donner des explications et lui présenter des excuses.

Blondin a embarqué le lundi à 17 heures avec toute sa famille à bord du S.S. *Waitaki*, à destination du petit port de Tauranga, situé dans la baie de l'Abondance, à 117 milles au sud d'Auckland. Celui-ci est la porte d'entrée maritime du District des Lacs, l'une des principales attractions touristiques de Nouvelle-Zélande qu'un tour organisé, à 12 £ par personne tout compris, va leur faire découvrir. Pendant une semaine, ils ont le loisir d'admirer de magnifiques paysages de lacs et de volcans en parcourant le bush dans une barouche⁴ attelée de deux chevaux, s'émerveillant à la vue des arbustes natifs couverts de fleurs multicolores, des fougères arborescentes de toutes sortes⁵, des podocarpes⁶ de 25 mètres de hauteur aux

1 - Il était auparavant gouverneur du Queensland et a patronné la première représentation de Blondin à Brisbane en juillet 1874.

2 - *Evening Star* du 14 février 1876

3 - Nous ne connaissons pas son montant, mais il est probablement supérieur à 100 £

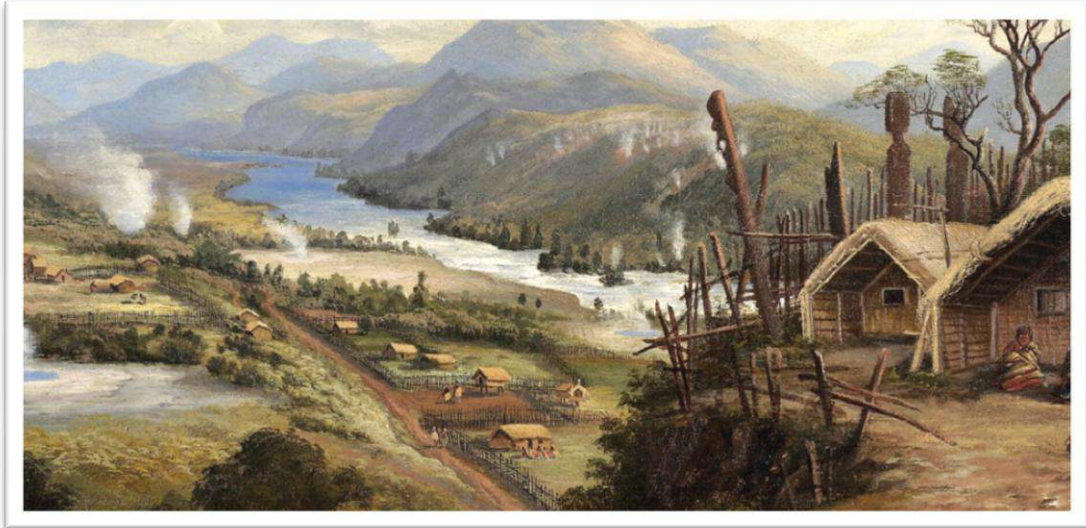
4 - La barouche est une voiture hippomobile, apparue au XVIII^e siècle, et qui s'est répandue au XIX^e s. C'est le nom de la calèche, utilisé en Angleterre, et plus spécialement la calèche à huit ressorts. [Wikipédia](#) -

5 - Il existe en Nouvelle Zélande 189 espèces de fougères.

6 - Sorte de conifère.

feuille pérennes, étroites et allongées. En maints endroits, l'activité volcanique se manifeste par des geysers intermittents, des sources ferrugineuses et des vapeurs sulfurées.

Ils ont la chance de pouvoir contempler la huitième merveille du monde : les terrasses de silice blanche et rose du lac Rotomahana, dans les vasques d'eau chaude desquelles ils ont le plaisir de se baigner. Celles-ci disparaîtront à jamais¹ le 10 juin 1886, lors de l'explosion du Mont Tarawera qui les recouvrira d'une épaisse couche de cendres. Elle ensevelira également le Terrace Hotel, situé au bord du lac Tarawera, où ils ont séjourné, ainsi que Te Wairoa, le village maori tout proche qu'ils ont visité².



Orakei Korako sur la rivière Waikato³



Les terrasses de Rotomahana⁴

1 - On ne sait même plus les localiser.

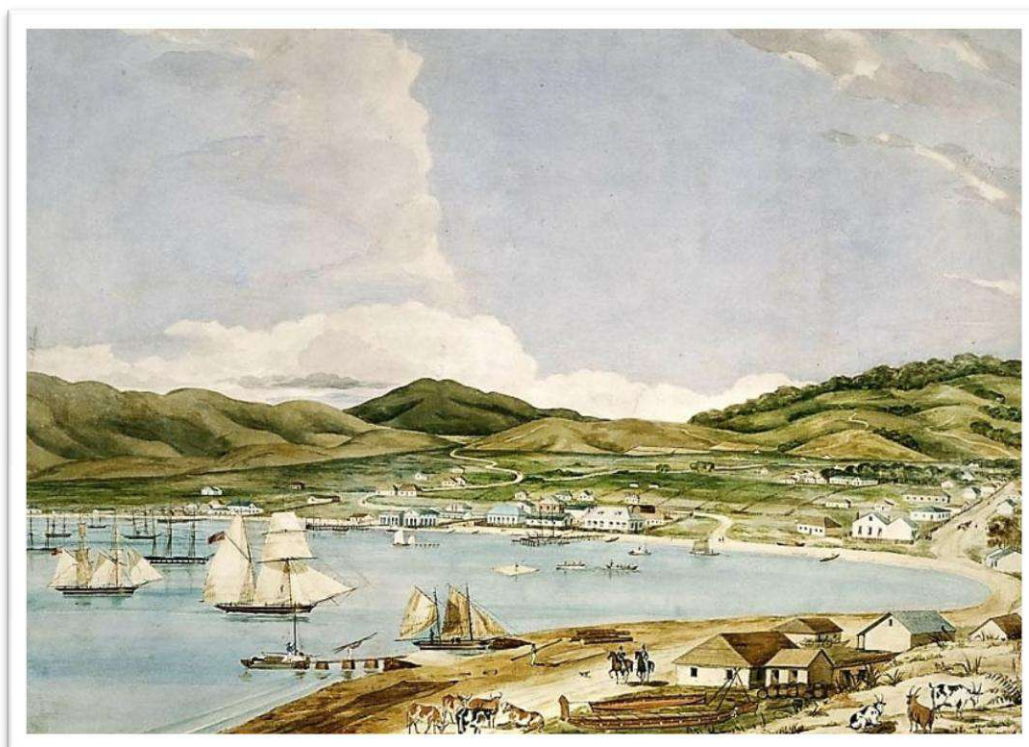
2 - L'éruption a fait 153 morts.

3 - Orakei Korako on the Waikato de Charles Blomfield; artist; 1885; Auckland – Museum of New Zealand Te Papa Tongarewa

4 - White Terraces, 1882, Auckland, by Charles Blomfield. Gift of Sir Guy Berry, South Africa, 1960. Te Papa (1960-0003-2)

Au terme de cet inoubliable périple, ils sont de retour à Auckland le lundi 21 février et embarquent le lendemain à bord du *S.S Taupo*, un petit vapeur de 461 tonneaux qui largue les amarres à 18 heures à destination de Wellington. Parmi les neuf personnes qui les accompagnent se trouvent le chef d'équipe et les ouvriers qui vont aider Charles Niaud à monter l'enceinte à Dunedin.

Ce séjour de moins d'un mois de Blondin à Auckland a été un incroyable succès puisqu'il a enregistré au cours de ses treize représentations 29 000 entrées alors que la population de l'agglomération ne dépasse pas 21 000 habitants et celle de la province 66 000. Il s'est encore une fois servi avec succès des feux d'artifice pour attirer de nombreux spectateurs une seconde fois et il est ainsi parvenu à faire en peu de temps dans cette petite ville une recette de 4 500 £ à laquelle devrait correspondre un bénéfice d'environ 3 500 £.



Wellington en 1841¹

Après deux jours et deux nuits de navigation par temps calme, le *S.S. Taupo* double le vendredi au petit matin le Cap Palliser, à l'extrémité sud de l'Ile du Nord, et entre dans le détroit de Cook qui sépare l'Ile du Nord de celle du Sud en reliant l'océan Pacifique Sud à la mer de Tasmanie. Ce détroit, d'une largeur de 22 km en son point le plus étroit est réputé comme étant l'endroit le plus dangereux au monde lors de tempêtes en raison des courants et de fortes turbulences créées par le déphasage des marées à chacune de ses extrémités. À 6 heures, le phare de Pencarrow Head, qui marque l'entrée de Port Nicholson, est en vue. Le navire entre dans ce magnifique port naturel en évitant le récif Barrett qui en barre l'entrée, gagne le Lambton Harbour au nord-ouest de la rade, et vient s'amarrer à 7 h 30 au Queen's Wharf entre deux vapeurs de 1 500 tonneaux.

Deux cents² curieux rassemblés sur l'appontement sont venus accueillir Blondin. Ils l'applaudissent quand il apparaît au sommet de l'échelle de coupée et le suivent lorsqu'il marche entouré de sa famille pour gagner le quai. Nombre d'entre eux, qui s'attendaient à voir un personnage extraordinaire, sont un peu déçus en constatant qu'il est semblable à tout autre gentleman d'un certain âge. Sur le quai, debout à côté d'un élégant véhicule découvert attelé de quatre chevaux fringants, un homme de quarante-cinq ans environ, habillé de façon voyante, pantalons serrés en velours côtelé, bottines de cuir et chapeau haut de forme, une cravache sous le bras, les attend. C'est John Etherden Coker, le flamboyant propriétaire de l'Occidental Hotel où ils vont descendre. Il les accueille cérémonieusement, baisant la main de Charlotte, et leur propose de les emmener faire un tour dans Wellington avant de les conduire à son hôtel.

1 - Vue en direction du sud-est d'une partie de la ville de Wellington, peinte en septembre 1841 par C. Heaphy, dessinateur officiel de la New Zealand Company. Alexander Turnbull Library, National Library of New Zealand,

2 - C'est le chiffre donné par l'*Evening Post* du 25 février. Il me paraît très exagéré.

Wellington est le lieu du premier établissement européen en Nouvelle-Zélande, acheté moyennant cent mousquets, cent couvertures, soixante bonnets de nuit rouges et une douzaine d'ombrelles aux chefs maoris Puni et Te Wharepouri par la New Zealand Company lors de l'arrivée fin 1839 de deux bateaux transportant trois cents immigrants. C'est une petite ville très récente de 12 000 habitants¹, établie sur les collines qui entourent Lambton Harbour et construite en bois afin de résister aux séismes. Vivant exclusivement de son activité portuaire, elle est le chef-lieu de la Province de Wellington qui, avec 30 000 habitants, est deux fois moins peuplée que celle d'Auckland. Elle a cependant été choisie en 1865 à la place de cette dernière comme capitale de la Nouvelle-Zélande en raison de sa position centrale et possède donc la plupart des attributs d'une capitale.



Le Royal Hotel et le Theatre Royal²

John Etherden Coker parade fièrement au pas lent de ses chevaux dans les rues en pente et souvent asphaltées de Wellington afin d'exhiber ses illustres passagers et les faire applaudir par les passants. Il leur fait admirer au passage le siège du Parlement, celui du Gouvernement Provincial, le musée Colonial et l'impressionnant bâtiment de Government House, le plus grand édifice en bois de l'hémisphère austral, où réside le Gouverneur. Il leur montre également le Hall Maçonnique, celui des Odd-Fellows et, parmi une quinzaine d'églises, la cathédrale anglicane St Paul et la cathédrale catholique romaine Sainte Marie. Puis, après ce long parcours en ville, il les emmène à son hôtel, situé à l'angle de Lambton Quay et de Johnston-street, en face du Theatre Royal où Blondin doit se produire le lendemain soir. Il est en cours de réfection et Johnny Cooker prétend en faire un hôtel encore plus luxueux que le Royal Hotel qui vient d'être construit de l'autre côté de la rue. Il tient à le leur faire visiter avant de les conduire à l'appartement privé qui leur est réservé où ils peuvent enfin se reposer. Un valet trop bavard confiera à Charlotte que, sans rien connaître au métier d'hôtelier, son patron, musicien raté et plusieurs fois failli, est en train de dilapider en aménagements somptueux la fortune de sa nouvelle épouse Lizzie Westwood, une talentueuse chanteuse et pianiste plus âgée que lui, veuve d'un riche maraîcher de Christchurch.

Le soir même, la famille Blondin au grand complet occupe une loge du Theatre Royal et assiste au drame en cinq actes *Under The Ban* joué par Mr. et Mme George Darell avec lesquels Blondin va partager l'affiche pendant près d'une semaine.

1 - Wellington compte actuellement 430 000 habitants

2 - Theatre Royal and Hotel, 1879, Wellington, by James Bragge. Purchased 1955. Te Papa (D.000005). Cette photographie de James Bragge est d'une netteté extraordinaire. J'ai pu l'enregistrer en 30 Mo ; le moindre détail est visible, tel que le nom de l'hôtel sur la lanterne à l'entrée. On peut constater que la construction ainsi que les ornements sont en bois !

George Darrell est un jeune acteur et dramaturge de 25 ans qui a débuté sa carrière en Australie avant d'épouser Fanny Cathcart, une actrice plus âgée que lui de 18 ans qui a occupé une position prééminente sur la scène australienne en tant que principale interprète de Shakespeare. Il est déjà célèbre mais les critiques prétendent méchamment qu'il doit tout son succès d'acteur et d'auteur à sa femme et que celle-ci, ayant perdu la vivacité qui faisait son succès, est maintenant trop vieille pour jouer la plupart des rôles. Ils bénéficient cependant tous deux d'une grande popularité en Australie et en Nouvelle-Zélande et font depuis une semaine des salles bien remplies au Theatre Royal.



George Darrell¹

Fanny Cathcart²

Messieurs Darrell³ et Hyllsden, les gérants du Theatre Royal, tentent un coup audacieux : ils présentent Blondin en même temps que les Darrell et doublent le prix des places sous le prétexte de compenser « l'énorme dépense supplémentaire » occasionnée par l'engagement de celui-ci. Ils espèrent ainsi faire *jackpot* chaque soir en remplissant leur salle en dépit de ce tarif exorbitant, voisin du salaire journalier d'un ouvrier qualifié. Et pour faire pression sur le public, ils annoncent dans un premier temps trois représentations de Blondin seulement alors que son contrat en comporte cinq.

Sa première représentation ayant lieu le lendemain soir de son arrivée, Blondin a tout juste le temps de tendre sa corde entre la scène et le premier balcon le samedi après-midi avant le spectacle. Celui-ci débute à 20 heures devant un public moins nombreux qu'espéré, probablement en raison du prix des places. La célèbre comédie en trois actes, *The Wonder*, écrite au XVIII^e siècle par l'actrice et poétesse anglaise Susanna Centlivre est donnée en première partie. George Darrell y tient le rôle de don Felix et Fanny Cathcart celui de l'héroïne, donna Violante. La pièce est agréable, amusante et fort bien jouée mais les spectateurs ne semblent pas l'apprécier à sa juste valeur car ils ont autre chose en tête : ils sont venus pour voir Blondin et trouvent le temps long ! Cependant, leur patience sera mise à rude épreuve car ils devront attendre 22 heures, une demi-heure après le baisser de rideau, avant que les aides n'aient terminé la mise en tension de la corde et des tirants et que Blondin n'apparaisse enfin. Il fait ses numéros habituels, traversant le théâtre les yeux bandés, montant sur le dossier d'une chaise en équilibre sur la corde, faisant l'aller-retour en bicyclette au-dessus de la tête des spectateurs et portant son agent Harry Lyons, beaucoup plus lourd que le frêle Charles Niaud, son cavalier habituel. Dans son édition du lendemain, *l'Evening Post* conclut ainsi son compte-rendu du spectacle : « *Sa performance est quelque chose d'unique et pour utiliser une expression familière, aussi différente de celle d'un funambule ordinaire que l'est un fromage d'un morceau de craie.* »

1 - Portrait de George Darrell, 1869. Par le photographe J. W Lindt (John William), 1845-1926. Photographie sur papier albuminé ; 16.5 x 10.7 cm. State Library of Victoria H12080/2.

2 - Portrait de Fanny Cathcart, par Foster & Martin, c.1879 - State Library of Victoria, 49386750

3- L'acteur et le directeur de théâtre portent le même nom mais je n'ai pas trouvé de lien de parenté entre eux.

Le lundi, la salle du Theatre Royal est presque pleine. En première partie du spectacle, la troupe des Darrell présente *Médée*, la tragédie d'Euripide traduite par Michael Woodhull. George Darrell et son épouse y tiennent les rôles de Jason et Médée dans lesquels ils excellent. Le public apprécie particulièrement la performance de Madame Darrell et exprime sa satisfaction en la rappelant à l'issue de chaque acte. Au baisser du rideau, George Darrell apparaît pour remercier le public et lui demander au nom de la direction du théâtre de bien vouloir patienter pendant les préparatifs du spectacle de Blondin. Il souligne que le souci de celle-ci est avant tout de lui offrir un spectacle de grande qualité en dépit de sa longueur, chaque partie devant justifier à elle seule le tarif d'entrée très élevé qu'elle a dû lui demander. Le public marque son approbation à ce discours. Blondin apparaît enfin et présente les mêmes numéros que l'avant-veille, avec le même succès. Un programme identique est présenté le lendemain devant une salle également garnie.

T H E A T R E R O Y A L .
LESSEES, Messrs DARRELL and HILLSDEN.
UNPRECEDENTED ATTRACTION!
The Lessees having full faith in the Wellington public, beg to announce the engagement
FOR THREE NIGHTS ONLY,
At an enormous expense, of
LE CHEVALIER BLONDIN,
THE HERO OF NIAGARA,
Who will make his first appearance
THIS EVENING, SATURDAY, FEB. 26,
Performing his Marvellous Feats, as presented before His Royal Highness
THE PRINCE OF WALES.
And the Crowned Heads of Europe.
By contract with
M. B L O N D I N,
MR AND MRS GEORGE DARRELL
And the full Dramatic Company will perform
TO-NIGHT! TO-NIGHT! TO-NIGHT!
The glorious 3-act Comedy of
THE WONDER!
Donna Violante ... Mrs GEO. DARRELL.
Don Felix ... Mr GEO. DARRELL.
Characters by the Company.
After which
THE GREAT BLONDIN!
B L O N D I N ! B L O N D I N !
BLONDIN ! ! !
NOTE—Full view from all parts of the house
Prices—Dress circle, 7s 6d; stalls, 5s;
pit, 2s.
Box plan now ready at Jackson's.
Early application for tickets necessary to avoid crush.

La direction du théâtre annonce avoir obtenu la reconduction du contrat de Blondin pour deux représentations supplémentaires et être en mesure de diminuer de moitié le prix des places afin de permettre à chacun d'y assister. Les Darrell présentent une nouvelle pièce, *La vie dans les bois*, adaptée du roman de l'auteur canadien-anglais Susana Moodie, et Blondin fait la traversée en dansant sur la corde, enchaîné, les pieds dans des paniers. Lors de la cinquième et dernière représentation, il porte George Darrell. Arrivés au milieu de la corde, ils sortent tous deux leur mouchoir et l'agitent pour saluer le public qui leur fait un triomphe. Le spectacle se prolonge jusqu'à 23 heures.

Ainsi s'achève le séjour de Blondin et de sa famille à Wellington : ils embarquent le lendemain vendredi 3 mars avec H. P. Lyons, vingt passagers de cabine et treize autres d'entrepont, sur le *Hawea*, un petit vapeur de 461 tonneaux commandé par le capitaine Sinclair. Le navire fait cap au Sud à destination de Dunedin, la ville la plus méridionale de Nouvelle-Zélande, située sur l'Ile du Sud.

Le surlendemain, en début d'après-midi, le navire double Heyward Point et arrive en vue du phare de Taiaroa Head qui, perché sur sa haute falaise à l'extrémité nord-est de la Péninsule volcanique d'Otago, marque l'entrée de Port Otago. Il entre dans l'immense bras de mer profond de 20 km et large de 9 km que délimite au sud-est la péninsule et qui se termine à son extrémité sud-ouest par un isthme de 1,5 km qui le sépare de l'océan. C'est là, au fond de cette rade, que se niche Dunedin.



Photo satellite de la NASA de la péninsule d'Otago et de Port Otago

Le navire accoste à l'un des quais de Port Chalmers, l'avant-port de Dunedin situé au milieu de la rade. Ils y sont accueillis par Charles Niaud qui les conduit à la gare où ils montent dans le train qui dessert depuis deux ans la ligne de 13 km de long qui relie Port Chalmers à Dunedin. Celui-ci, tiré par Josephine¹, la locomotive qui, avec sa sœur jumelle Rose, assure le service, les emmène en moins d'une demi-heure à la gare centrale de Dunedin d'où ils gagnent dans High Street l'Empire Hotel tout proche où ils vont loger pendant toute la durée de leur séjour.

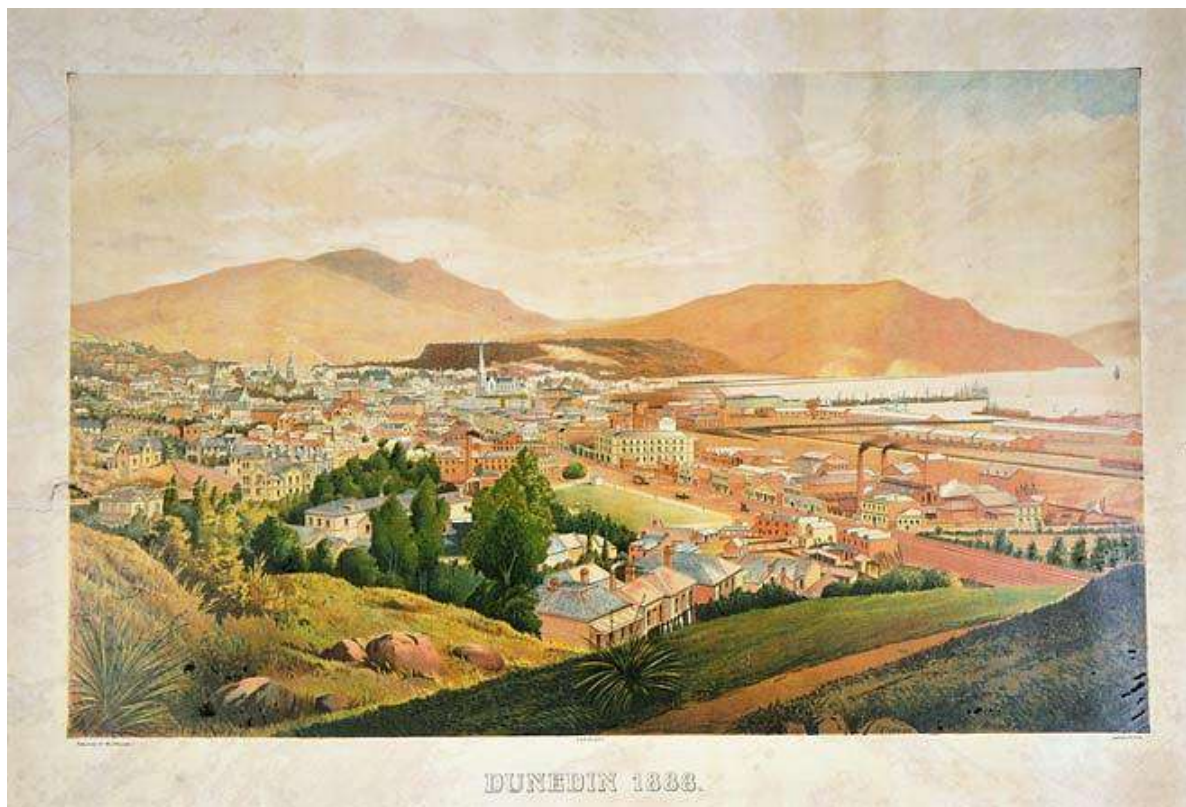


L'Empire Hotel à Dunedin²

1 - En service jusqu'en 1917, Josephine a été récupérée chez un ferrailleur et restaurée en 1966 grâce à des fonds recueillis par les enfants de toutes les écoles d'Otago. Devenue célèbre, elle est conservée au Toitū Otago Settlers Museum de Dunedin.

2 - Bibliothèque de l'Université d'Otago – Collections Hocken – L'hôtel Empire, High Street, en 1874 – Harry Leand's Coach starting for Balclutha

Dunedin est, avec une population de 20 000 habitants¹ (26 000 banlieues incluses), la ville la plus peuplée de Nouvelle-Zélande et le chef-lieu de la Province d'Otago qui est elle-même avec ses 85 000 habitants la plus peuplée des neuf provinces du pays. Tout d'abord tournée vers l'élevage, l'agriculture et la chasse aux phoques et à la baleine, la Province a connu un formidable développement à partir du 25 mai 1861, lorsque le fermier-prospecteur Gabriel Read a déclenché une ruée vers l'or en déclarant avoir découvert de l'or dans les berges de la rivière Tuapeka, située à trois kilomètres de la ville de Lawrence et à 95 km de Dunedin. Cette découverte, qui a valu à Gabriel Read une récompense de 1 000 £, fut suivie dès 1862 de plusieurs autres et, depuis cette date, 110 tonnes d'or ont été extraites des alluvions ou des quartzs aurifères de tous les districts de la Province, ce qui fait dire couramment qu'il serait payant de laver tout son sol et d'écraser toutes ses roches granitiques !



Dunedin en 1888²

Construite sur les collines boisées qui enserrant le fond de la baie, « *Dunedin, avec son climat salubre, ses paysages attrayants, ses bâtiments élégants, ses citoyens entreprenants, ses nobles institutions et son offre complète pour une éducation libérale et classique, peut à juste titre revendiquer celui d'"Athènes du Sud"* »³. Ses larges rues pavées aux trottoirs asphaltés sont éclairées au gaz et bordées de belles demeures qui pour la plupart disposent d'un branchement d'eau et de gaz. Les grands axes nord-est sud-est de Prince-street et George-street rayonnent à partir de l'Octogone central et coupent à angle droit les rues qui grimpent sur les collines. Sur le front de mer, un espace de 220 hectares est réservé aux loisirs des habitants. Les bâtiments publics sont beaux et nombreux tels l'université, le lycée, la douane, la poste et les bâtiments du gouvernement provincial, l'hôpital et la salle maçonnique. La ville possède quelques édifices religieux remarquables, en particulier l'église anglicane St Paul, construite au centre de l'Octogone, à côté de l'hôtel de Ville, et l'église presbytérienne First Church of Otago qui, située sur Moray Place au cœur de la ville et achevée depuis trois ans seulement, est considérée comme le plus bel édifice religieux existant au sud de l'Équateur. Les lieux de divertissement sont nombreux tels l'Athénée, qui offre sa salle de lecture et sa vaste bibliothèque, le musée, les jardins botaniques et les terrains d'acclimatation, les deux théâtres, des salles de musique et de concert, ainsi que l'hippodrome, les bains publics et des terrains de loisirs situés au nord et au sud de la ville.

1 - Dunedin compte actuellement 217.000 habitants.

2 - Alexander Turnbull Library- C-060-006 - Lithographie par George O'Brien.

3 - The official Hand Book of New Zealand 1875

Charles Niaud est à Dunedin depuis une dizaine de jours. Il a immédiatement pris possession de l'emplacement que leur a alloué le Conseil Municipal sur une aire de loisir de la ville pour 80 £ par mois, à verser au profit de l'Institution de bienfaisance municipale. Situé sur St. Kilda Road, à Kensington, dans la banlieue sud-ouest de la ville, celui-ci est très bien placé car il est distant de 2 km seulement de l'Octogone et se trouve près de la ligne de chemin de fer qui relie Dunedin à Balclutha et à la vallée de la Clutha. Charles Niaud a reçu quatre jours auparavant le chargement de bois de totara¹ en provenance de Bluff Harbour, à l'extrême sud de l'île, et a pu lancer l'érection de l'enceinte. Celle-ci étant en bonne voie de réalisation avec le concours du chef d'équipe et des ouvriers venus d'Auckland, la date de la première représentation de Blondin peut être fixée six jours plus tard, le samedi 11 mars à 16 heures.

Dès le lendemain, des publicités paraissent dans les journaux et des affiches sont placardées sur les murs afin d'annoncer ce premier spectacle. Elles précisent que le tarif des places sera de 4 shillings pour les places assises au centre de l'enceinte, de 2 shillings pour les places debout dans la promenade périphérique, et que des services de train à tarifs réduits seront mis en place afin d'acheminer les spectateurs à partir du centre de Dunedin et des villes voisines. Sans perdre de temps, Charles Niaud lance des appels d'offres pour la vente de rafraichissements à l'intérieur de l'enceinte et l'installation d'un éclairage au gaz en prévision des spectacles de nuit. Il obtient de la municipalité qu'elle alloue un budget de 100 £ pour l'installation de réverbères le long de Saint Kilda Road, depuis la gare de Kensington jusqu'à l'entrée de l'enceinte, et le tirage d'une conduite de gaz de 4 pouces pour approvisionner en gaz tous ces éclairages.

Avant la date prévue, Blondin prend soin comme à son habitude de se montrer en ville et dans les salles de spectacle qui sollicitent son patronage. C'est ainsi qu'il assiste le lendemain de son arrivée avec toute sa famille à un spectacle de marionnettes donné au Queen's Theater et le vendredi à celui du Wilson's Grand Palace Circus au cours duquel le dompteur Omer Kingsley's fait évoluer ses deux chevaux, son tigre et son lion, cependant que M. Airec présente son numéro de trapèze volant.

Pour sa première représentation, le samedi 11 mars après-midi, Blondin bénéficie d'un temps idéal : la température de 17 °C est douce pour la saison, le soleil brille dans un ciel sans nuages et une douce brise gonfle les parois de l'enceinte. À 15 heures, dès l'ouverture des portes, les 1 700 spectateurs commencent à entrer dans l'enceinte pour prendre place. Ils sont impressionnés par sa taille gigantesque de 76 mètres de long, 61 mètres de large et 17 mètres de hauteur, et sont fascinés à la vue de la corde qui est tendue en son milieu à 15 mètres de hauteur. À 16 heures, Blondin apparaît vêtu en chevalier. Il fait sa « grande marche », épée brandie, avant de se retirer pour revêtir son maillot d'acrobate. Il présente ensuite son programme habituel : moulinets des jambes, en équilibre sur la tête ; traversée en aveugle, coiffé d'un sac ; cuisson d'une omelette sur un petit fourneau ; exercices d'équilibre sur la « chaise périlleuse ». Il fait ensuite la traversée en portant sur son dos Charles Niaud qui salue le public en agitant son chapeau et termine son spectacle en traversant l'enceinte en bicyclette, en marche avant puis en marche arrière, sous les acclamations d'un public très satisfait. Quelques centaines de resquilleurs massés au nord de Kensington sur la colline du cimetière d'où ils dominent l'enceinte, n'ont rien perdu du spectacle malgré la distance et manifestent bruyamment leur enthousiasme.

Sur la demande de nombreux spectateurs, les deux représentations suivantes, le lundi et le mardi, sont retardées d'une heure afin de leur permettre de gagner Kensington à la fin de leur journée de travail. L'assemblée est donc plus nombreuse et 2 500 spectateurs viennent chaque jour applaudir Blondin qui leur présente le même programme avec le même succès. Le mercredi, tout est prêt pour le spectacle de nuit : l'éclairage au gaz de l'enceinte est en place ; des réverbères ont été installés le long de St. Kilda Road ; la conduite de gaz a été tirée et M. Ireland, qui est à Dunedin depuis une dizaine de jours, a terminé la préparation des prochains feux d'artifice.

L'*Otago Daily Times* du 16 mars rend compte de la première apparition de Blondin : à Dunedin en soirée :

« M. Blondin a donné sa première représentation après la tombée de la nuit hier soir, et l'expérience, comme on pouvait le prévoir, a été une réussite. En raison de l'ampleur de l'espace compris dans l'enceinte, les spectateurs rassemblés ne paraissaient pas très nombreux au premier coup d'œil, mais en en faisant le tour, il devenait évident que plus d'un millier d'entre eux étaient présents... »

1 - Le Podocarpus Totara est une espèce d'arbre conifère endémique de la Nouvelle-Zélande.

« Le gaz étant délivré en quantités, l'ensemble de l'enceinte ainsi que ses abords étaient brillamment éclairés. Par une utilisation habile des projecteurs, une douce lumière colorée était projetée sur M. Blondin tandis qu'il opérait sur sa corde, et chaque mouvement était presque aussi visible qu'à la lumière du jour. Cependant, la lumière artificielle donnait un aspect étrange à cette scène romantique, ce qui ajoutait un charme indescriptible à la représentation. Quelque temps avant le début du divertissement proprement dit, et à de courts intervalles après, de belles fusées ont été envoyées et ont explosé haut dans les airs, éparpillant des étoiles de différentes couleurs dans toutes les directions. À la fin de la représentation, les spectateurs ont eu droit à un spectacle pyrotechnique comme on n'en avait probablement jamais vu à Dunedin. Blondin est apparu sur la corde vêtu comme un « roi du feu » et a poussé devant lui une brouette hérissée de feux d'artifice, son balancier étant également festonné d'explosifs de toutes sortes. Il s'est arrêté au centre de la corde, où un grand cadre de fer avait été fixé en dessous et recouvert de feux d'artifice. Les jets de gaz ont ensuite été baissés, et Blondin a enflammé soudain la masse de combustibles qui l'entourait. Il a complètement disparu de la vue, enveloppé d'un magnifique flamboiement de feux fantastiques. Il est impossible de décrire l'effet de cette démonstration vraiment artistique ; et le ravissement des spectateurs n'avait d'égal que leur admiration pour le sang-froid de Blondin dans une telle situation. Le divertissement a duré à peu près aussi longtemps que les représentations de l'après-midi et Blondin a montré des exploits merveilleusement audacieux. Après l'exhibition d'hier soir, nous n'en doutons pas, Blondin n'aura aucune raison de se plaindre d'un manque d'intérêt de la part de Dunedin, car nous sommes sûrs que les comptes-rendus faits à leurs amis par les personnes présentes auront pour effet d'en envoyer en grand nombre assister aux merveilleux exploits qu'il effectue. Un autre divertissement de même ampleur sera donné ce soir. »

À partir du lendemain, le temps se gâte. Les représentations du jeudi et du vendredi attirent cependant autant de spectateurs que la première, en dépit de fortes bourrasques du sud-ouest qui éteignent les becs de gaz. Par contre, le samedi 18, le temps froid et menaçant dissuade la plupart des éventuels spectateurs de visiter le grand enclos de Blondin et deux cent cinquante personnes seulement osent braver le mauvais temps. Bien que le vent souffle très fort en rafales, Blondin ne semble pas plus gêné que s'il était sur la terre ferme ; il l'oblige cependant à écourter son spectacle. Comme d'habitude, ses tours à sensations et sa démonstration pyrotechnique sont accueillis par des applaudissements nourris.

Toutefois, mauvais temps ou pas, il faut bien constater que l'assistance est bien moins nombreuse qu'à Auckland ou Wellington, probablement parce que le prix élevé des places est dissuasif. Blondin décide donc de les diviser par deux, comme il l'a fait précédemment dans ces mêmes villes : le spectacle est désormais à un shilling !

Le lundi, malgré le mauvais temps, de nombreux spectateurs attirés par la baisse du tarif d'entrée sont massés devant les portes bien avant leur ouverture prévue à 19 heures. Cependant le vent forçit ; de violentes rafales gonflent les parois de toile de l'enceinte comme la tempête gonfle les voiles du navire qui, pris dans la tempête, a tardé à affaler. Blondin et ses adjoints décident d'annuler la représentation. Informés, les spectateurs qui s'apprêtaient à entrer manifestent bruyamment leur déception et repartent vers la gare de Kensington en maugréant.

Les jours suivants, la publicité annonçant dans les journaux le spectacle du soir est précédée de l'annonce suivante : « Avis de Blondin - Pour éviter toute déception au public, si la météo est favorable, des obus et des fusées d'artifice seront tirés depuis l'enceinte une demi-heure avant le début du spectacle. »

Les habitants de Dunedin devront attendre le jeudi pour voir à 18 h 30 s'élever dans le ciel au sud-est de la ville un feu d'artifice accompagné du bruit des pétards qui explosent. En moins d'une demi-heure, amenés par les trains ou venus à pied, 6 000 spectateurs se présentent à l'entrée de l'enceinte ! Le temps restant au beau, ce succès ne se dément pas les deux jours suivants, de telle sorte que Blondin décide de donner trois représentations supplémentaires les lundi 27, mardi 28 et mercredi 29. Les deux premières rassemblent encore 2 500 spectateurs sous un ciel dégagé mais le mercredi, le temps se gâte à nouveau et 1 300 personnes seulement viennent applaudir Blondin à l'occasion de sa dernière représentation à Dunedin.

En un mois de présence dans cette ville, il a donné treize représentations qui ont rassemblé 31 000 spectateurs au total, ce qu'il juge décevant compte-tenu de la population de la Province d'Otago. Il estime cependant qu'il est temps de partir car il y a fort peu de chance pour que le temps s'améliore, compte-tenu de la position très méridionale de Dunedin et de l'avancement de la saison.

Le démontage de l'enceinte commence dès le lendemain et le lundi 3 avril à midi, le Commissaire priseur Maclean Brothers procède à la mise en vente aux enchères de tout son bois, dont les 72 poteaux de totara de 55 pieds de longueur.

Le lendemain, Blondin, Charlotte, et leurs trois enfants, accompagnés de Charles Niaud, montent à bord du vapeur *Hawea* à destination de Lyttleton, l'avant-port de Christchurch. Ils sont accueillis par le capitaine Wheeler qui assure le commandement du navire en alternance avec le capitaine Sinclair. Accompagné de son épouse qui, venue de Melbourne, l'a rejoint à Dunedin, Harry Percival Lyons est parti neuf jours auparavant pour Christchurch à bord du vapeur *Taupo* afin de préparer leur arrivée.



Le port de Lyttleton en 1876¹

Après un jour et demi de navigation par beau temps au cours duquel il longe la côte est de l'Île du Sud en direction du nord, le *Hawea* arrive en vue de la péninsule de Banks, un cône volcanique haut de 919 mètres, échancré de profondes baies, qui forme un promontoire en saillie dans l'Océan Pacifique. Après l'avoir contourné, il entre dans la baie de Port Lyttleton et vient s'amarrer le 6 avril en début de matinée au quai de Lyttleton, une petite ville portuaire de 3 000 habitants établie au nord-est de la baie sur les pentes de Port Hill, l'ancienne caldera haute de 550 mètres qui sépare Lyttleton de Christchurch. Harry Lyons attend les voyageurs sur le quai.

Charles Niaud reste sur place pour surveiller le débarquement du matériel tandis qu'Harry emmène la famille Blondin jusqu'à la gare où ils prennent le train pour Christchurch en empruntant la ligne, longue de 10 km, qui a été ouverte en 1867 et qui relie Lyttleton à Christchurch en traversant Port Hill par un tunnel de 2,6 km de long. Au terme d'un trajet de 25 minutes, ils atteignent la gare située au sud de la ville. Un fiacre les emmène ensuite en plein centre à Cathedral Square où se trouve leur hôtel, le Commercial, qui est le meilleur de la ville. William Francis Warner, son propriétaire, les accueille avec beaucoup d'égards et les conduit lui-même à l'appartement qui leur est réservé.

Assis dans de confortables fauteuils de cuir devant une pinte de Burke's ale importée d'Angleterre, Harry et Blondin font le point. À son arrivée, Harry a pris contact avec la municipalité qui, lors de son dernier passage au mois de septembre dernier, avait accepté moyennant la cession de la moitié de la recette d'un jour à des œuvres de charité locales, de mettre à leur disposition pendant un mois une partie de Latimer Square, un magnifique emplacement situé à 400 mètres de Cathédral Square. Cependant, en raison de l'opposition manifestée par quelques riverains, elle a changé son fusil d'épaule et lui a proposé maintenant un autre emplacement, l'enclos de M. Anderson, situé 400 mètres plus loin dans Cashel street, en face du Provincial Hotel. Harry a manifesté sa déception et a obtenu en compensation qu'aucune

¹ - Le port de Lyttleton- Port Cooper par Thomas Selby Cousins (1840 - 1897). L'une des meilleures vues du port de Lyttleton, à partir de l'édition originale de *Illustrated Sydney News*.

contrepartie ne leur soit demandée. Il a commandé le bois, embauché douze ouvriers et fait creuser des trous à l'emplacement de chaque poteau. Une semaine suffira maintenant pour installer l'enceinte et tendre la corde que Blondin emmène avec lui. D'un commun accord, ils fixent au jeudi 13 avril en fin d'après-midi la date de la première représentation.

Dès le lendemain soir, comme à l'accoutumée, la famille Blondin au grand complet assiste au Theatre Royal à un vaudeville de Narcisse Fournier, *Tiridate*¹, qui avait fait un bide lors de sa sortie le 15 avril 1841 au Théâtre du Gymnase à Paris et qui, traduite en anglais sous le titre de « *The Tragedy Queen* », a connu ensuite un grand succès en 1847 à Londres au Royal Lyceum, avant de faire le tour de l'Empire britannique. La soirée est placée « sous le patronage du Chevalier Blondin ».

Ce dernier profite du temps libre dont il dispose pour visiter la ville et ses environs avec sa famille.

Avec une population de 10 500 habitants², Christchurch est, à égalité avec Wellington, la troisième ville la plus peuplée du pays après Dunedin et Auckland. De fondation récente, elle contient peu de monuments remarquables en dehors de sa cathédrale anglicane de style néogothique qui a été consacrée en 1864. C'est une ville très aérée avec de larges avenues et de grands espaces verts, traversée par le cours sinueux de la rivière Avon sur laquelle circulent les « punts », des bateaux à fond plat qui facilitent les déplacements et les transports. Elle est la capitale de la Province de Canterbury qui, avec une population de 59 000 habitants, est la troisième province du pays. Ses principales exportations sont les céréales, cultivées dans la vaste plaine fertile qui descend en pente douce depuis le massif des Alpes du Sud, à l'ouest, jusqu'à la mer, et la laine ainsi que les peaux des moutons élevés partout ailleurs. La mise en valeur de la Province a commencé le 16 décembre 1850, à l'arrivée à Lyttleton du premier bateau d'émigrants en provenance d'Angleterre.

Le montage de l'enceinte est suivie jour après jour par une foule de badauds qui s'extasient devant ses dimensions imposantes. Le jeudi 13 avril à 15 heures, tout est prêt. Le temps est très beau, sans le moindre souffle de vent. Trois mille spectateurs entrent dans l'enceinte et assistent à la plupart des tours du répertoire de Blondin, depuis la traversée solennelle, casque sur la tête, jusqu'aux traversées avant et arrière en bicyclette, en passant par la cuisson d'une omelette, la traversée en portant son secrétaire sur le dos et les équilibres sur la chaise périlleuses. Le public est comblé. L'orchestre conclut le spectacle en jouant l'hymne national. Le même programme est repris le samedi après-midi devant une assemblée tout aussi nombreuse.

La première représentation de nuit, le lundi de Pâques, attire 5 000 spectateurs. Nombre d'entre eux sont venus de toute la province pour assister aux traditionnelles courses de Rangiora³ et en profitent pour voir le « little French » dont on parle tant. Ils ne sont pas déçus car le spectacle de celui-ci, en équilibre sur sa corde, poussant sa brouette remplie de feux d'artifice et entouré des flammes de l'enfer, est inoubliable. Le professeur Ireland enchaîne avec l'aide d'Henry Coleman les trois tableaux féériques de *La grande Promenade au-dessus du Vésuve*, de *L'éruption du Vésuve* et du *Soleil en rotation*. Jamais on n'avait vu à Christchurch un tel déchainement pyrotechnique.

Les deux jours suivants, 3 000 spectateurs sont au rendez-vous mais le mauvais temps gâche la fête. Le vent éteint les becs de gaz et oblige Blondin à écourter le spectacle. Le jeudi et le vendredi, par contre, le beau temps est revenu et l'assistance est encore plus nombreuse que les jours précédents.

Comme cela s'était déjà produit à Dunedin, des lecteurs habitants dans les villes des alentours de Christchurch écrivent aux journaux pour suggérer à Blondin d'avancer d'une heure sa représentation de l'après-midi afin de leur permettre d'y assister avec leur famille en faisant l'aller-retour dans la journée. Leur vœux est exaucé et au-delà puisque deux séances sont annoncées pour le samedi 22, l'une à 14 heures, l'autre à 20 heures, avec des places à un shilling !

La représentation du samedi après-midi connaît un immense succès. Des trains amènent des très nombreux spectateurs depuis les villes de Rangiora, Amberley et Oxford, sur la ligne nord du chemin de fer, et celles de Rolleston, Racecourse, Southbridge, Ellesmore, et jusqu'à Timaru, distante de 150 km, sur la ligne sud. En soirée, l'assistance est un peu moins nombreuse mais dépasse largement les 3 000 spectateurs. En supplément de programme, le lundi et le mardi en soirée, Blondin hisse sur la corde l'harmonium de Mary Shepperson et joue l'air de *la Belle Hélène* d'Offenbach au-dessus de la tête des

1 - Du nom du roi d'Arménie Tiridate 1er

2 - 381 500 habitants en 2017.

3 - Rangiora est une ville située à une trentaine de kilomètres au nord de Christchurch.

spectateurs étonnés et ravis. Un temps exécrable l'oblige à reporter au samedi les deux représentations du mercredi et du jeudi qui devaient être les dernières. Ce samedi, il fait ses adieux au public néozélandais au cours de ses deux dernières représentations, l'une au cours de l'après-midi devant 2 200 spectateurs, l'autre en soirée devant 3 000 spectateurs. Ceux-ci le remercient par des applaudissements très nourris pour le plaisir qu'il a procuré aux habitants de la province de Canterbury pendant son séjour parmi eux.

Ce report a bousculé le programme de Blondin et de son équipe : ils sont maintenant pressés par le temps car ils ne disposent plus que de cinq jours avant l'embarquement pour San Francisco pour démonter l'enceinte, emballer le matériel et vendre le bois. Ils seront obligés d'abandonner le bois sur place, à charge pour la municipalité de le vendre au profit de ses œuvres.

Il prend cependant le temps d'assister le 2 mai en soirée au Canterbury Music Hall avec sa famille à un spectacle de chants et de danse qu'il a accepté de patronner sur la demande M. W. Goold, le directeur de l'établissement. Sa présence est très remarquée et le public lui fait une ovation..

Blondin peut être très satisfait de cette escale d'un mois à Christchurch car, malgré un temps peu favorable, l'intérêt du public pour son spectacle ne s'est jamais démenti, ce qui lui a permis de rassembler 40 000 spectateurs en 14 représentations, bien plus qu'à Dunedin ou Auckland dans le même temps.

Sa tournée en Nouvelle-Zélande est maintenant achevée. Elle a été un succès puisque cent vingt mille spectateurs, soit près d'un néozélandais sur trois¹, ont vu son spectacle et que celui-ci lui a rapporté environ 13 000 £ en trois mois et demi.

Le 5 mai, en début de matinée, le SS *Colima*, de la Compagnie américaine Pacific Mail Steamship, commandé par le capitaine William Gardner Schackford, âgé de 36 ans, entre dans la baie de Port Lyttleton en provenance des ports du sud et vient jeter l'ancre à 10 heures en face de Lyttleton. Dès qu'il a fini de débarquer les passagers, le petit vapeur de service côtier, le SS *Moa*,² entreprend de charger les 59 ballots d'équipements de Blondin et les 36 rouleaux de toile de son enceinte que les ouvriers d'Harry Lyons ont déposés le matin sur le quai. Ils pèsent 100 kg chacun.

Les 21 passagers à destination de San Francisco embarquent aux alentours de 16 heures par l'intermédiaire du SS *Moa* qui les conduit à l'échelle de coupée du *Colima* en haut de laquelle le capitaine W. G. Schackford les accueille. Cependant, les vedettes de cet embarquement ne sont ni Blondin, ni le Révérend R. R. Bradley, évêque de l'Église anglicane, qui rentre en Angleterre après 20 ans de ministère à Christchurch, mais les trois splendides moutons de Canterbury de pure race Lincoln, à la longue toison soyeuse et brillante, deux brebis 4-dents et un agneau béliet, qu'un éleveur de Christchurch envoie à St-Louis, aux États-Unis, et qui seront les grands amis des enfants Blondin pendant toute la traversée. La troupe Blondin prend possession de ses trois grandes cabines de première classe.

À 17 h 30, le SS *Colima* lève l'ancre, en route pour Wellington.

La Pacific Mail Steamship Company a signé en 1875 un contrat de dix ans avec les gouvernements de Nouvelle-Galles du Sud et de Nouvelle-Zélande pour assurer avec cinq bateaux à vapeur à hélice un service mensuel régulier de courrier et de voyageurs entre San Francisco, Honolulu, Kandavu³ aux Iles Fidji et, alternativement, Sydney ou les ports néo-zélandais d'Auckland, Wellington, Lyttleton, Port Chalmers.

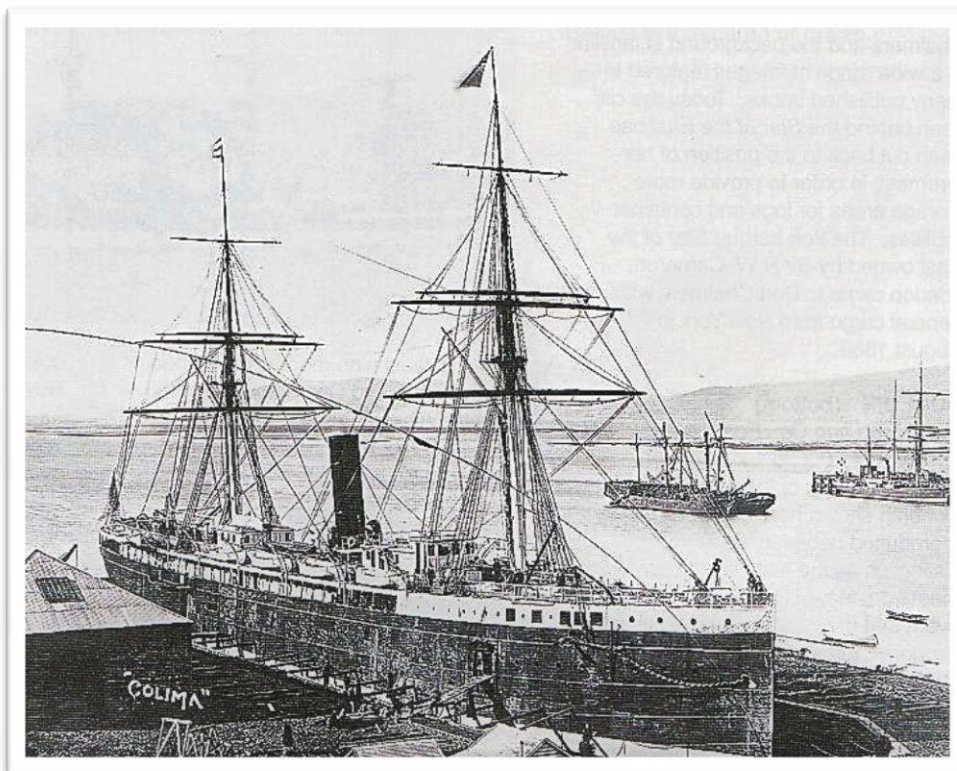
Le SS *Colima* est l'un de ces cinq bateaux. C'est un beau navire de 2 900 tonnes et 450 chevaux-vapeur, sorti en 1873 du chantier naval John Roach & Sons de Chester, en Pennsylvanie. Construit entièrement en acier, il est long de 91,3 mètres et large de 12,2 mètres, et offre à ses passagers, à l'avant et à l'arrière, le meilleur logement que l'on puisse trouver sur un bateau, avec des aménagements tout simplement superbes.⁴

1 - Sans compter les Maoris qui ne sont jamais pris en compte nulle part ; comme s'ils n'existaient pas.

2 - La carrière du SS *Moa* s'est achevée le 4 février 1914 dans les flammes, suite à une explosion qui a emporté l'arrière-écouille, tuant le matelot William Kennedy. Il transportait 1500 caisses d'essence à moteur, 844 de kérosène, 75 de térébenthine, 22 de benzine et 20 tonnes de fil, d'agrafes et de clous ! Onze cent vingt caisses d'alcools à moteur étaient rangées dans la cale arrière, d'où est venue l'explosion ! Les normes de sécurité n'étaient pas celles d'aujourd'hui.

3 - Comme certains aéroports à l'heure actuelle, Kandavu joue le rôle de « hub » : c'est là que se croisent les navires pour échanger leurs passagers et le courrier.

4 - La description des aménagements du *Colima* est tirée de l'ouvrage de Peter Plowman "Across the Pacific: Liners from ANZ to North America" - Publié en Australie en 2010 par Rosenberg Publishing Pty Ltd



*Le Colima*¹

La passerelle d'accès mène au pont supérieur au centre duquel se trouve un grand rouf dont la partie arrière est réservée aux passagers de première classe et la partie avant aux officiers et aux passagers d'entrepont. Le salon principal, au centre, est splendidement aménagé, avec des cloisons faites de très beaux lambris de bois américains polis, relevés par de grands miroirs. De part et d'autre du salon sont disposées les cabines de première classe, séparées du bastingage par de larges passavants². Un boudoir élégamment meublé met un piano à la disposition des voyageurs et un fumoir très confortable leur est réservé à l'arrière.

En descendant du pont supérieur par un large escalier en bois de rose magnifiquement ouvragé, on gagne la salle à manger, meublée avec le même souci de confort et d'élégance qui marque l'arrangement de tout le navire. Par beau temps, les voyageurs peuvent déambuler sur le pont-promenade, de chaque côté duquel sont accrochées les chaloupes de sauvetage au nombre de dix, chacune d'entre elles étant équipée de réservoirs d'eau potable, de casiers à biscuits et de tout le nécessaire, prêtes à être mises à l'eau à tout moment par l'officier et l'équipage qui lui sont affectés et qui s'entraînent régulièrement à cela.

La traversée du Pacifique sur un tel palace flottant promet d'être une partie de plaisir !

À la sortie de la baie de Port Lyttleton, en vue du phare qui le surmonte depuis une dizaine d'années, le navire double le promontoire de Godley Head, appelé jusqu'en 1849 Cachalot Head, en souvenir du baleinier français *Cachalot*, qui échoua à cet endroit en 1838. Le beau temps, qui l'accompagne depuis son départ de Port Chalmers, persiste et le navire file ses 11 nœuds cap au nord sans difficultés. Il arrive le lendemain matin en vue du phare de Pencarrow Head, entre dans Port Nicholson, et vient s'amarrer à 8 h 20 au Queen's Wharf de Lambton Harbour à Wellington.

Après avoir embarqué quatre passagers de cabine pour San Francisco, le navire repart l'après-midi même à 15 h 15 à destination de Napier, un port implanté dans la grande baie semi-circulaire de Hawke Bay, située au milieu de la côte est de l'Île du Nord. Arrivé à Napier le 7 mai à 10 h du matin, il embarque un passager de cabine et 18 passagers d'entrepont avant de repartir à 11 h 25 pour Auckland qu'il atteint, toujours par beau temps, le lundi 8 à 21 h.

1 - Photographie : Alexander de Maus - Ships in Focus Record No. 35 – Findboatpics.com.au

2 - Sur un bateau, le passavant est la zone de circulation située de part et d'autre du rouf.

Le SS *Colima* a effectué une remontée exceptionnellement rapide de la côte est de la Nouvelle-Zélande puisque, parti le 4 mai à 17 h 30 de Port Chalmers, il a mis à peine plus de quatre jours, escales comprises, pour atteindre Auckland, 1 025 milles plus au nord. Initialement attendu mardi matin à Auckland, son départ pour Kandavu était prévu au plus tôt mardi à midi. Compte-tenu de son avance de 12 heures sur son horaire, son départ est désormais fixé au lundi soir à 23 heures. La fermeture du courrier est avancée en conséquence et les vingt passagers à destination de San Francisco sont convoqués à 22 heures sur le quai de la Compagnie du Ferry d'où ils sont conduits à bord du SS *Colima* par un vapeur de service.

Deux passagers du SS *Colima* ont rédigé leurs livres de bord jusqu'à Honolulu et les ont communiqués à la presse qui les a publiés¹ ; il a donc été facile de suivre son parcours jusque là.

Extrait de journal de bord de WB : « Le mardi 9 mai - *Le navire ne lève l'ancre qu'à 3 heures du matin. Il fait froid. Pas de grog ou de café chauds. À la sortie du port, il trouve une mer lisse que parcourt une longue houle qui le fait rouler fortement. Je suis allé me coucher. Réveil à 8 Heures. À 13 heures, il double le cap de Wangarei Heads² et à 18 heures la terre disparaît à l'horizon. Le SS Colima taille sa route, toutes voiles dehors. Le mercredi, le vent se lève. Les voiles carrées sont hissées. Le navire a parcouru 269 milles en 24 heures. La mer grossit. Les moteurs sont arrêtés pendant une heure et demi. Pendant la nuit, le navire roule encore ; le vent forçait, accompagné d'une grosse mer. Le jeudi matin, les passagers sont rares autour de la table du petit déjeuner. Distance parcourue : 262 milles. Le vendredi 12 mai - Forte mer pendant toute la journée. »*

Avant le repas, un steward frappe à la porte de la cabine de Blondin alors que celui-ci se prépare à descendre à la salle à manger avec son fils Henry Coleman. Il introduit un passager qui va occuper la troisième couchette disponible. Blondin s'oppose à son entrée et prétend réserver la cabine à son seul usage personnel. Le steward va chercher un officier qui explique à Blondin qu'il a loué deux couchettes et qu'il aurait dû, pour réserver la cabine, payer un troisième passage ; la Compagnie prévoit un gros afflux de voyageurs à l'escale de Kandavu et ne peut se permettre de laisser des couchettes inoccupées. Blondin fait remonter l'affaire jusqu'au capitaine mais il ne peut obtenir gain de cause et se trouve dans l'obligation de partager sa cabine avec un étranger. Il est furieux.

Cet intrus se nomme William Buchanan. C'est un ingénieur de marine expérimenté basé à Auckland que sa Compagnie, la North Shore Ferry Company, envoie à Londres pour y acheter un bateau à vapeur. C'est lui qui a communiqué son journal de bord à l'*Auckland Star* dans lequel il relate, sans trop insister, le premier contact qu'il a eu avec le compagnon de voyage qui a partagé sa cabine pendant un mois. Tendues au départ, ses relations avec lui deviendront rapidement cordiales, même s'il ne se départit jamais d'une réserve très britannique.

Extrait de journal de bord de WB : « Vendredi 12 mai - *Aujourd'hui, on m'a fait échanger ma couchette avec une autre située dans une cabine à bâbord. Blondin, le petit Français, et son fils occupaient les deux autres couchettes de cette même cabine. Le petit homme était très indigné qu'on nous mette à plus de deux dans une même cabine. L'arrivée à Kandavu est prévue demain matin. 273 milles parcourus au cours des dernières 24 heures. Magnifiques rouleaux à l'heure du dîner qui envoient valser les assiettes et les aliments hors de la table bien que toutes les fargues³ soient en place». Samedi 13 – *Pas dormi du tout au cours de la nuit dernière : le bateau roule affreusement d'avant en arrière. Je me suis levé et j'ai pris un bon bain chaud. Les Fidji sont en vue. Une île longue pas très escarpée. »**

Extrait du journal de bord de RJC⁴ : « Samedi 13 mai. – J'ai aperçu les Fidji au point du jour. L'île est vallonnée et boisée ; des éperons herbeux plongent dans la mer. Je ne pouvais pas la distinguer très nettement car l'atmosphère était épaisse et humide. A 10h, nous étions à l'extérieur de la barrière de corail qui protège la rade de Kandavu. Un pilote nous a pris en charge et à midi nous étions ancrés en eau calme. Le SS *Australia* n'était pas arrivé. Une fois à l'intérieur, Kandavu est un port sûr et spacieux, le récif formant un brise-lames naturel contre la longue houle océanique. Le contraste entre l'entrée et la sortie est très marqué. Dehors, une grosse mer secouait le SS *Colima* et le faisait rouler bord sur bord, jusqu'à submerger les plats-bords ; à l'intérieur, le lagon était est aussi lisse qu'un lac, avec une ligne intérieure de

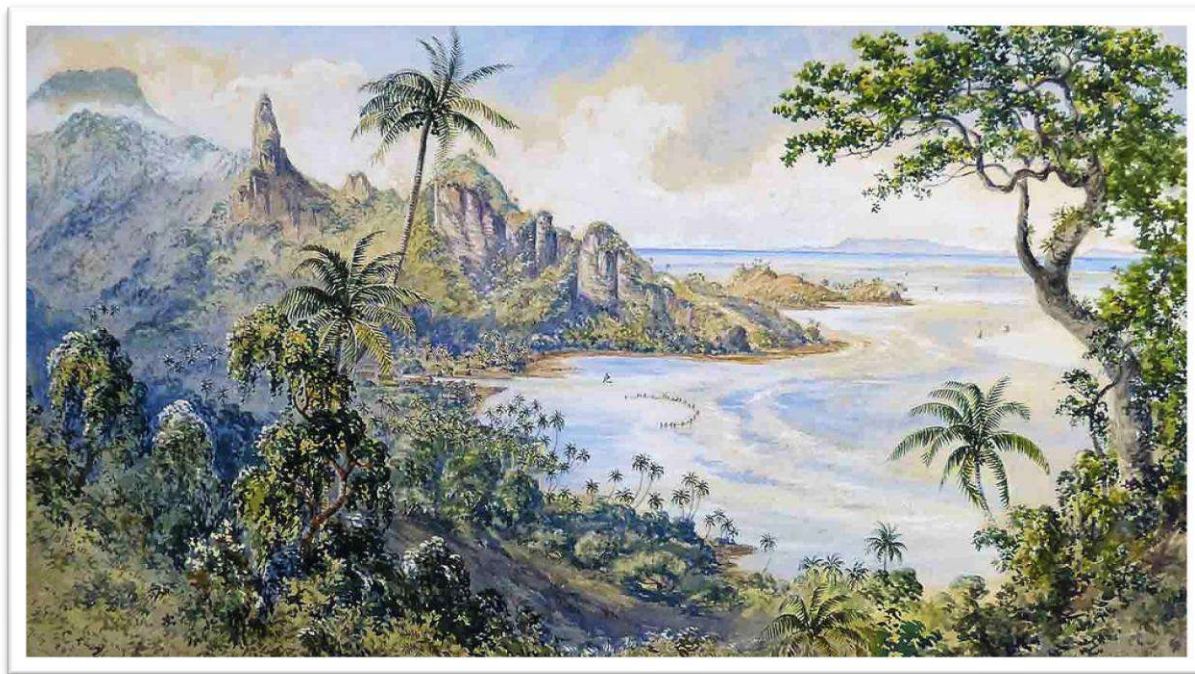
1 - *Auckland Star* des 24 juillet et 3 août 1876 et *Daily Southern Cross* des 24 et 25 juillet 1876.

2 - Promontoire situé au nord de l'Île du Nord

3 - Petites planchettes amovibles disposées sur la table d'un navire afin de caler la vaisselle.

4 - Le second journal de bord est anonyme mais j'ai tout lieu de penser que son auteur est R. J. Creighton, rédacteur en chef du *New Zealand Time*, qui est du voyage.

récif empêchant la mer de grossir, en dépit d'un apport d'eau important. Kandavu n'est pas un bon choix en tant que port d'escale car son entrée est difficile et ne peut être tentée qu'à la lumière du jour. La sensation provoquée par l'entrée dans le goulet entre les parois perpendiculaires de corail est tout particulièrement excitante. Dès que le navire a été à l'ancre, des canots se sont détachés du rivage et des Fidjiens sont venus proposer aux voyageurs des bananes vertes, quelques coquillages sans valeur, des feuilles éventail de palmier à choux, des pagnes faits d'écorces martelées par les femmes. Ils sont nus et bruyants, mais leur apparence n'est pas repoussante. Leur nombre a été réduit récemment, une épidémie de rougeole en ayant tué des milliers, dont 1 500 rien que sur l'île de Kandavu. »



Vue de Toku, île d'Ovalau¹

Avant de poursuivre sa route vers Honolulu, le SS *Colima* doit attendre le SS *Australia*, en provenance de Sydney avec à son bord des passagers et du courrier pour San Francisco. À son tour, le SS *Australia* devra attendre le *City of New York* en provenance de San Francisco pour prendre à son bord le courrier et les passagers à destination des ports de Nouvelle Zélande cependant que le *City of New York* continuera sa route vers Sydney.

Les passagers débarquent au cours de l'après-midi. Un indigène, ancien baleinier, assure le service et prend un shilling par passage. Au bord de la plage se trouve un hôtel assez vaste, avec un bar-restaurant où une douzaine d'Européens sont attablés et semblent prendre du bon temps. Un unique magasin vend de la nourriture et des objets de première nécessité. Les établissements gouvernementaux se réduisent à un bureau de poste, un tribunal de première instance et un dispensaire, les Îles Fidji ne faisant partie de l'Empire britannique que depuis deux ans suite à la signature de l'Acte de Cession par le roi Seru Epinisa Cakobau.

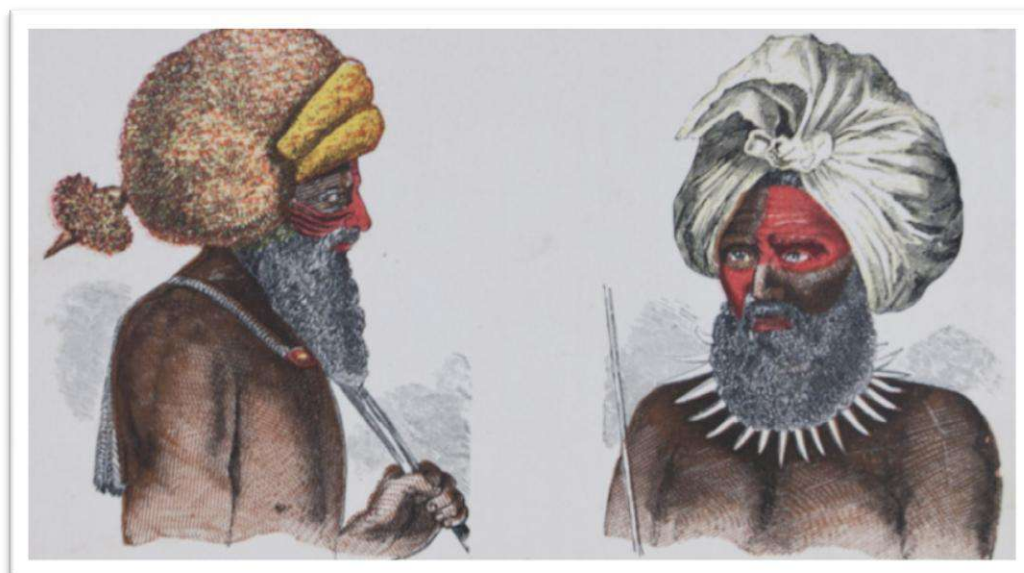
La famille Blondin se promène le long de la plage, ramassant des coquillages et achetant toutes sortes de fruits aux indigènes, bananes, noix de coco, ananas, oranges, qui poussent ici en abondance mais qui sont tous verts en cette saison. Ceux-ci leur proposent également des oreillers en bois ainsi que des arcs et des flèches, de fabrication trop rudimentaire toutefois pour susciter leur envie.

Le lendemain, *L'Australia* n'est toujours pas là. Une belle brise rafraîchit l'atmosphère. Après le déjeuner, Blondin, Harry, Charles, et Henry Coleman se joignent à William Buchanan, leur compagnon de cabine, et Allen McLeod, de Wellington, pour descendre à terre et visiter l'île.

Extrait du journal de bord de WB : « *Dimanche 14 mai.- Nous sommes descendus à terre après le déjeuner et avons fait l'ascension d'une colline, avant de franchir une crête et de descendre parmi les hautes herbes dans une vallée où des arbres chargés de toutes sortes de fruits exotiques poussaient à*

1 - Vue de l'île d'Ovalau, première île au nord de Kandavu. Peinture de Constance Gordon Cummings, nièce du premier gouverneur des Fidjis- 1870 – Cambridge University Museum of Archaeology and Anthropology

l'état sauvage. L'un d'eux portait des pamplemousses plus grosses qu'une tête d'homme. Nous sommes arrivés à un village indigène comprenant vingt à trente maisons, certaines très grandes. Des hommes et nombre d'enfants des deux sexes se sont pressés autour de nous mais les femmes sont restées pour la plupart sur le pas de leur porte. Il faisait très chaud dans cette vallée. Je suis entré dans une grande case où il y avait une vieille femme, une métisse d'environ 25 ans (sic)(avec un peu plus de robe que les autres) et une jeune femme d'environ 18 ans. J'ai acheté l'oreiller de la vieille femme pour un shilling (c'est le tarif universel pour tout ici). C'était un morceau de bois dur, quelque chose comme une règle avec deux pieds, qui a dû coûter beaucoup de temps à fabriquer. Je ne voulais pas m'en embarrasser, alors je l'ai donné à M. McLeod. Après avoir fait le tour de la petite vallée avec sa terre et ses mares puantes d'eau stagnante, nous avons embarqué sur une pirogue qui nous a ramené au point d'où nous étions partis où une chaloupe du SS Colima devait venir nous chercher. Les indigènes nous ont amenés à son bord sur leur dos. La puanteur de l'huile sur leur tête et leur corps était écœurante. Leurs cheveux sont relevés d'une manière particulière, comme une perruque d'avocat, d'une couleur rouge sale qui est obtenue en l'enduisant de chaux. Certains d'entre eux sont montés à bord avec sur la tête une masse de chaux blanche¹. Je pense que c'est un moyen pour eux de se protéger des rayons du soleil et de la vermine dont ils sont infestés à cause de leurs pratiques très sales et de leur habitude de se regrouper comme des cochons, pire que les Maoris. Nous sommes rentrés au navire à quatre heures et avons dîné à cinq heures. Une belle brise fraîche a soufflé pendant toute la soirée, ce qui l'a rendu très agréable après notre chaude promenade. »



Notables fidjiens coiffés du i-sala²

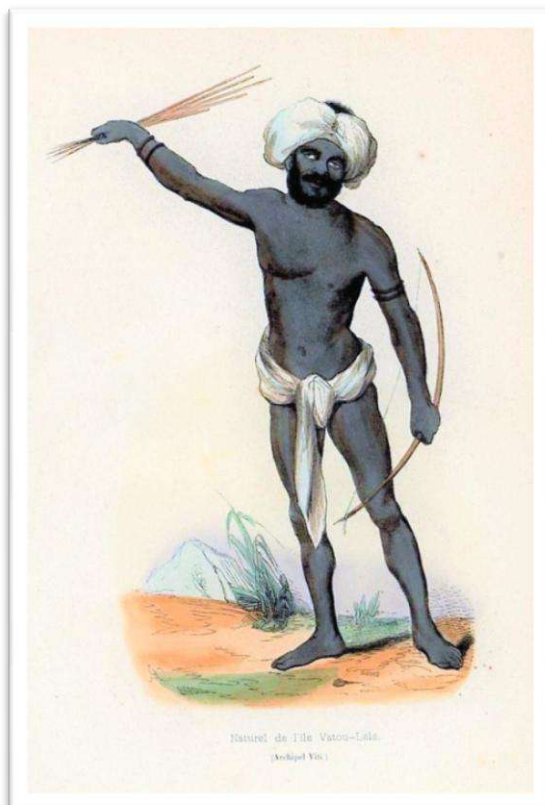
Le lendemain, la même troupe, amputée d'Allen McLeod que la première visite a fatigué, débarque pour continuer sa découverte de l'île.

Extrait du journal de bord de WB : « Lundi 15 mai.- Une belle matinée, plutôt chaude, sans apparition de l'Australia. Nous commençons à penser que quelque chose lui est arrivé. Je suis allé à terre après le petit déjeuner dans un bateau indigène avec quatre autres passagers. Les rameurs se sont faufiletés dans un passage entre deux îles. Une des indigènes a plongé pour pêcher des étoiles de mer que nous pouvions voir sur le fond. Ce sont des créatures curieuses, semblant sans vie mais ayant cinq pointes un peu plus longues que le doigt, et d'une teinte bleuâtre. N'importe qui les prendrait pour un objet en cuir. Nous pouvions voir du corail au fond et de petits poissons bleus filant sous le bateau. Les indigènes nous ont débarqués dans une petite baie d'où nous avons remonté une vallée. Après une bonne marche nous

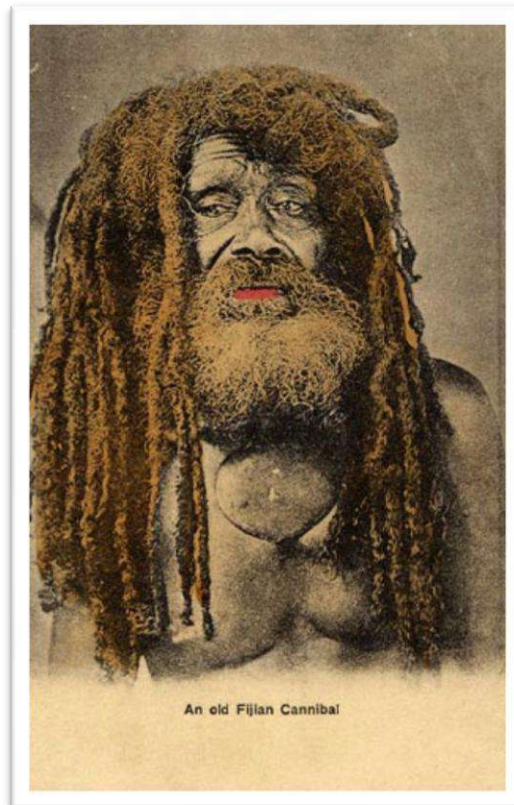
1 - Ce sont probablement des notables coiffés du i-sala

² - *Fiji and the Fijians* by Thomas Williams ; James Calvert (Text); George Stringer Rowe (Editor) - New York: D. Appleton and Company, 1860. Le i-sala était fait de masi (tissus d'écorce) qui était enroulé autour des cheveux d'hommes de haut rang, semblable à un turban. La majeure partie du volume et de la forme de l' i-sala provenait des cheveux touffus du porteur sous le tissu. La plupart des versions de ce foulard étaient blanches. Dans la société fidjienne traditionnelle, la coutume était réservée aux prêtres et aux chefs ; les roturiers (*kai-si*) qui portaient l' i-sala pouvaient être punis de mort.

sommes arrivés de l'autre côté jusqu'à une magnifique baie où ils nous attendaient après avoir fait le tour à la pagaie. L'un des indigènes parlait bien anglais : il nous a dit qu'il avait navigué sur un baleinier et qu'il avait été à Sydney et à Hobart. Le rivage décrivait les trois-quarts d'un cercle environ, avec une plage blanche comme neige couverte de coquillages. Les cocotiers poussaient en grand nombre tout autour et des lianes très fluides couraient de sous les arbres jusque sur le sable coquillier. Étant du côté sous le vent, il faisait très chaud. Après avoir traversé environ la moitié de la baie, nous sommes arrivés à un village indigène où il n'y avait que quelques femmes. Nous avions très soif, mais les indigènes refusèrent de nous donner à boire des noix de coco tombées sur le sol. Ils avaient une grande réserve de noix de coco pleines, bouchées à une extrémité au moyen de feuilles mâchées. Ils nous les ont données à boire mais elles avaient l'air si sales que nous n'avons pas voulu y toucher. Nous sommes allés dans un village où résidait le chef. Il nous a invités dans sa case. Quand il est entré, il a pris un petit enfant très gros et l'a fait sauter dans ses bras. Je lui ai demandé si c'était le sien, et il a dit oui.



Chasseur fidjien

Cannibal Tom¹

« Nous avons visité une grande case où un certain nombre de femmes étaient occupées à diverses tâches. L'une martelait l'écorce d'un arbre qui, une fois terminé, devenait semblable à un morceau de coton ; une bande étroite de celui-ci permettait de confectionner un ensemble complet de vêtements. L'ouvrière était une gentille fille de seize ans bien en chair. Un peu plus loin, une femme plus âgée était assise sur le sol, remplissant de petits poissons des étuis de feuilles qu'elle liait très soigneusement : ses longs seins maigres pendaient, et étaient très laids, en grand contraste avec ceux des jeunes filles. Une jeune femme tenait un joli enfant métis, dont elle semblait très fière. Peu à peu, une grande foule de vieilles femmes et de jeunes filles est entrée et a essayé de faire commerce de coquillages, ce qui ne leur a guère réussi car ils étaient semblables à ceux que nous avions ramassés sur la plage. Je voulais acheter un peigne en bois soigné à l'une des filles, mais elle ne l'a pas voulu. J'ai aussi vu le processus de fabrication de l'ararach². Elles se remplissent la bouche d'une sorte de bois pourri, et après l'avoir bien mastiqué, elles le jettent dans un bol en bois. Le chef a dit que c'était très bon : « exactement comme du rhum ». Un grand sauvage dégingandé et sale est entré, et quand j'ai demandé au chef de nous apporter une noix de coco pour boire (celles qui étaient par terre n'étaient pas mûres), il a continué à faire des objections incompréhensibles au sujet de la reine Victoria et d'une amende. Cependant, au bout d'un

1 - "Un vieux cannibale Fidjien" - Ce vieil individu très populaire était appelé « Cannibal Tom » Il porte une perruque faite de cheveux humains (appartenant à ceux qu'il a mangés ?). Carte postale coloriée à la main – Collection Henry Marks & Co.

2 - L'Ararach est le nom d'une eau-de-vie produite en Arménie. Par extension, ce terme s'applique à tout « brandy »

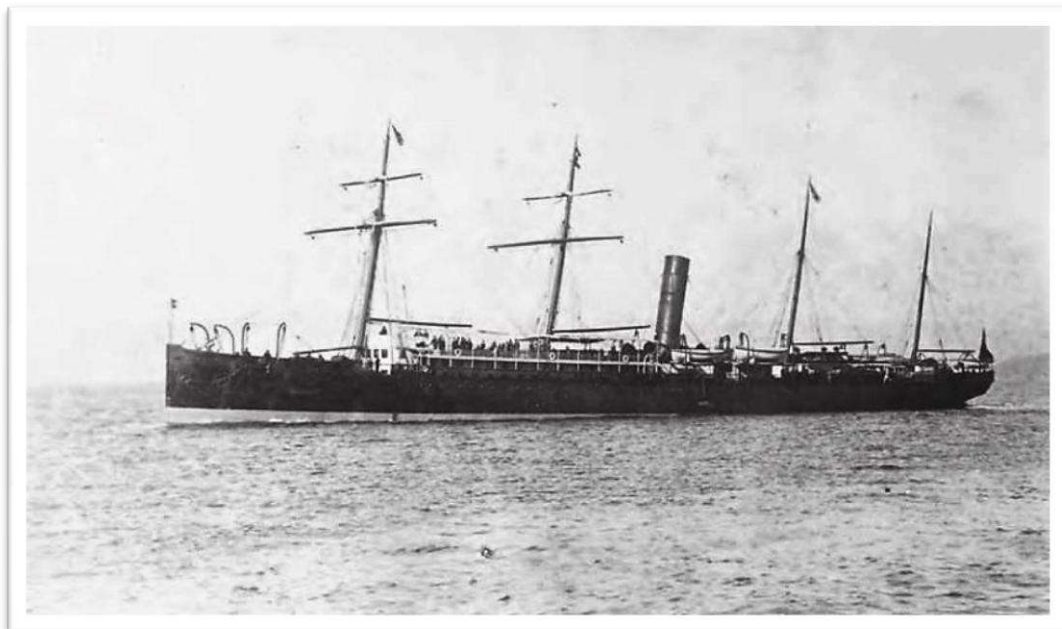
moment, il est revenu avec quelques noix de coco débarrassées de leur enveloppe fibreuse et nous les a données. J'ai ouvert les trous à l'extrémité de la mienne et j'ai bu copieusement. J'aurais eu de la peine à imaginer qu'elle puisse contenir autant d'eau. Au milieu de la case, il y avait un feu avec une grande jarre d'argile au-dessus, posée sur trois pierres, dont l'ouverture était fermée avec des feuilles. À ce qu'ils ont dit, elle contenait des patates douces.

« Nous étions impatients de partir pour le cas où le deuxième vapeur serait déjà arrivé car nous craignons de rester en rade. Cependant, notre chef nous dit : « Assez de temps, le bateau n'est pas encore arrivé. » Mais peu soucieux de prendre le risque, nous sommes partis avec un garçon indigène comme guide. Il nous a emmenés à travers la brousse, le long d'une piste sinueuse, magnifiquement sèche et blanche de coquillages. Quelques grands perroquets croassaient et volaient d'arbre en arbre ; ils appartenaient à une grande espèce, au dos vert foncé et à la poitrine rouge ; les petites hirondelles étaient également nombreuses, courant après les plus petits insectes, tandis que les mouches nous accompagnaient en essaims. J'ai suivi de près le garçon indigène et j'ai remarqué qu'il avait deux blessures sur ses omoplates d'environ un pouce et demi de long et béant d'un demi-pouce au centre. Ces coupures étaient couvertes de mouches et le garçon avait un fouet composé de longues fleurs herbeuses qu'il passait de temps en temps sur ses épaules et sous ses bras car les mouches l'ennuyaient. Nous avons fait une longue marche sur une piste qui serpentait entre les buissons, les bosquets de bananiers, les citronniers, les orangeais, les cocotiers, les ananas et de grandes plantations de taro¹ - ils cultivent cette espèce de lys sur leurs terres marécageuses pour profiter de la racine qu'ils pilent en une sorte de pâte appelée poi, considérée comme une nourriture très saine. Après avoir traversé plusieurs de ces plantations, nous sommes arrivés en vue de la baie où j'ai aperçu les deux vapeurs à l'ancre. J'ai crié aux autres, qui étaient loin derrière, que l'*Australia* était là, mais ils ont pris ça pour une plaisanterie, croyant qu'elle avait été retenue par un accident. Pourtant, elle était là, et le *SS Colima* repartirait sans doute dès que les courriers et les passagers seraient à bord. Nous ne pouvions voir aucun bateau et nous nous demandions quoi faire. Nous décidâmes enfin de pousser jusqu'à un village situé en face du vapeur et d'y prendre un bateau. Nous partîmes d'un bon pas. Aussi longtemps que la piste était bien marquée, j'ai devancé l'indigène, mais quand elle a disparu, j'ai dû le laisser passer en premier, et nous avons été ralentis. Nous sommes arrivés juste à temps pour voir le chef indigène de l'île s'éloigner dans une baleinière. Nous les avons appelés, et ils semblaient tout d'abord enclins à partir, mais le shilling universel pour monter sur leur bateau et un autre pour nous emmener jusqu'au vapeur, l'emportèrent, et nous avons assuré notre passage. Arrivés au vapeur, notre chef a réclamé son dû mais nous ne lui en avons donné que la moitié ; il n'était pas d'accord, mais après l'avoir menacé de ne rien lui donner, il l'a accepté à contrecœur. Nous sommes montés à bord, et avons eu juste le temps de faire un tour sur le *SS Australia* avant de partir. Il portait les traces de tout le mauvais temps qu'il avait connu au cours de la traversée. Un côté du fumoir a été emporté, tandis que la chambre du commissaire de bord et le débarras en contrebas dégageaient une odeur de moisi. En avant gisait un grand espar cassé en deux ; une partie du rail en bois et en fer a été emportée et les passagers ont déclaré qu'il n'y avait pas de cabine sèche dans le navire. »

Le *SS Australia* a quitté Sydney le 6 mai à 16 heures pour son premier voyage trans pacifique. Il a mis huit jours et dix neuf heures pour atteindre Kandavu alors qu'il aurait dû normalement faire ce trajet en sept jours et que les passagers espéraient le faire en six. Il a quitté Port Jackson par mer calme, mais durant la première nuit, le vent s'est levé et le navire s'est mis à rouler fortement. Avec un chargement de charbon de 2 300 tonnes, le tirant d'eau du navire était trop important pour affronter à pleine vitesse une mer qui forçissait. Le capitaine Cargill a donc ralenti son navire et l'a mis face au vent. Pendant trois jours, le vent a soufflé en tempête. Il s'est ensuite un peu calmé mais il a tourné et le *SS Australia* s'est trouvé à nouveau face à lui lorsqu'il a repris son cap. La mer restant forte, il n'a pas pu reprendre de la vitesse. Pendant toute la traversée, le pont supérieur a été balayé par la mer et les passagers de cabine ont été dans l'impossibilité de gagner le salon sans se faire tremper cependant que le salon fumoir et les cabines des officiers étaient inondés. Par ailleurs, comme on a dû obturer les orifices de ventilation car l'eau y pénétrait, tous les passagers ont été privés de ventilation et ont constamment baigné dans l'humidité. C'est donc avec un équipage et des passagers très éprouvés que le *SS Australia* est arrivé à Kandavu le 15 mai à 14 heures avec deux jours de retard.

1 - Le taro est un tubercule alimentaire (légume-racine) des régions tropicales. Sa tige et ses feuilles peuvent aussi être consommées après préparation : comme le tubercule, consommées crues, elles sont amères et irritantes à cause de la présence de cristaux d'oxalate de calcium. Ce légume serait originaire de Birmanie. (Wikipedia)

Les deux navires se mettent bord à bord et procèdent au transfert du courrier et des passagers. Parmi eux se trouve Mme Lyons qui est venue rejoindre son mari pour faire avec lui ce tour du monde. Les 85 passagers de cabine du SS *Australia* s'ajoutant aux 65 déjà présents sur le SS *Colima*, celui-ci, avec 150 passagers en cabine et 95 passagers en entrepont, dépasse ses capacités d'accueil. Le capitaine Shakford est obligé de les accueillir mais il manifeste sa mauvaise humeur. Voulant rattraper le temps perdu, il est pressé de sortir du lagon avant la tombée de la nuit et lève donc l'ancre dès 16 h 45, sans même prendre le temps de fournir de la glace au SS *Australia*. Le capitaine Cargill est furieux et signale ce manquement à leur Compagnie.



Le SS *Australia*.

Fin du journal de bord de WB : « *Le soleil se couche alors que nous nous éloignons de Fidji et que nous nous trouvons en sécurité devant le premier récif. Lorsque le pilote s'est apprêté à débarquer, nous nous sommes aperçus que le bateau de service avec son équipage d'indigènes s'était détaché et était parti à la dérive. Nous avons stoppé et avons actionné la corne de brume, mais aucun bateau n'a fait son apparition. Nous pouvions voir maintenant de chaque côté des lumières phosphorescentes sur le récif, très brillantes pendant quinze secondes avant de disparaître pendant environ une minute. Le capitaine, qui ne voulait pas retarder le navire, a donné l'ordre de partir, disant qu'il emmenait le pilote avec lui. Quelqu'un à bord m'a dit qu'il y avait un autre pilote sur l'île qui pouvait prendre le relai. Nous passons maintenant la dernière ligne de récifs et nous étions en pleine mer lorsque j'ai regagné ma couchette. Nous sommes grandement surpeuplés maintenant avec 150 passagers en cabine, sans compter ceux qui sont en entrepont.* »

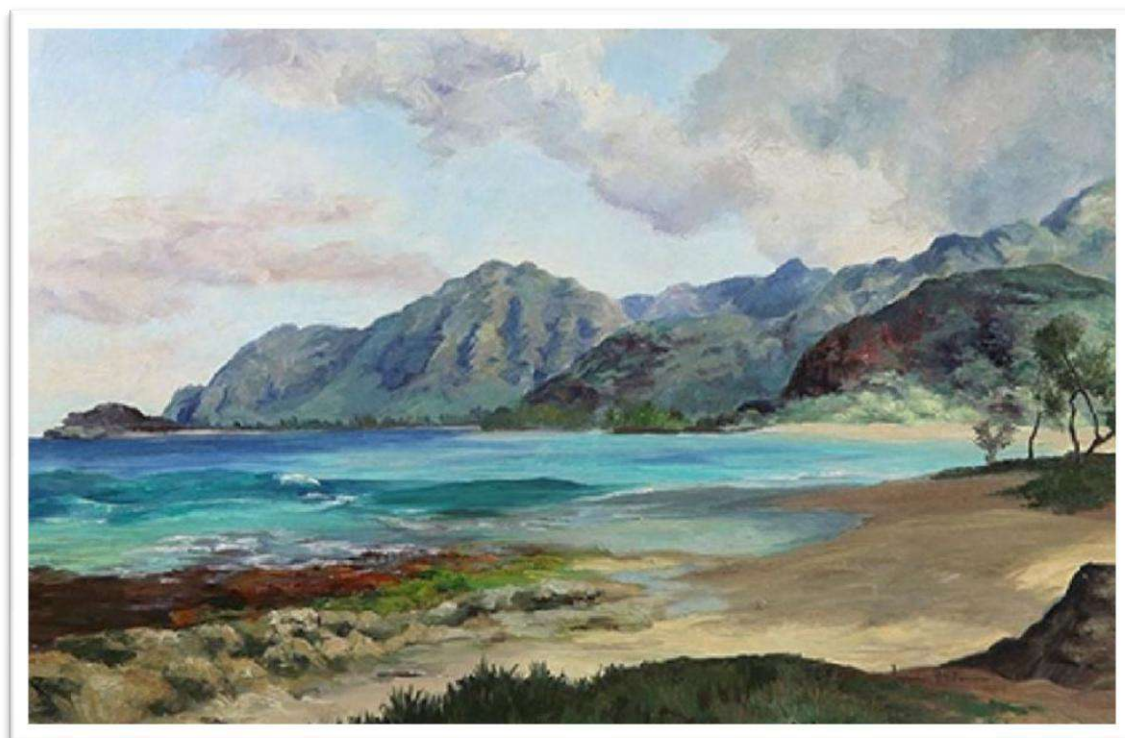
La mer est houleuse et le navire roule fortement. Elle se calme deux jours plus tard et le SS *Colima* peut enfin avancer à bonne vitesse. Il franchit sans incidents, en 11 jours et 14 h, à la vitesse moyenne de 10 nœuds, les 2 780 milles qui séparent Kandavu d'Honolulu. Le 27 mai au petit matin, il arrive en vue de l'Île d'Oahu et de la haute falaise du Nu'uanu Pali, le vestige du cratère d'un ancien volcan qui, du haut de ses 356 mètres, domine Honolulu au nord-est. Il vient s'amarrer à 7 heures du matin le long de la jetée du port.

Extrait du journal de bord de RJC¹ : « Honolulu - 27 mai.- Le navire est à 7 heures le long de la jetée d'Honolulu. Tout le long du quai se presse une foule de Kanakas² bien vêtus, des hommes beaux et volubiles qui ont prêté main forte pour amarrer le navire ; des moyens de transport de toutes sortes y stationnent ; des fruits et des « curios » y sont à vendre. Un coup d'œil suffit pour comprendre que les Kanakas forment un peuple évolué, qui a joui dès l'origine des mêmes droits politiques que les Européens. Par la langue et le physique, ils ressemblent aux Maoris, mais les Hawaïens semblent être un

1 - Le second journal de bord est anonyme mais j'ai tout lieu de penser que son auteur est R. J. Creighton, rédacteur en chef du *New Zealand Time*, qui est du voyage.

2 - Au XIXe siècle, les britanniques appelaient « Kanakas » tous les travailleurs en provenance des diverses îles du Pacifique qui étaient employés dans leurs colonies.

peuple civilisé, tandis que les indigènes néo-zélandais sont dans un état de semi-barbarie. Ce fait peut être facilement expliqué. L'accessibilité du pays, qui est petit, composé d'un groupe de neuf îlots peu peuplés, contigus les uns des autres, au sol très fécond, possédant un climat agréable, était bénéfique aux Hawaïens qui habitaient tous sur la côte et n'occupaient pas les hauts plateaux. Aucun d'entre eux n'a donc échappé à l'influence de la civilisation qui a fait presque entièrement disparaître les coutumes indigènes. En Nouvelle-Zélande, la taille, l'inaccessibilité et l'éloignement du pays ont eu beaucoup d'importance. La civilisation n'est entrée en contact avec les indigènes que dans des endroits isolés, laissant le grand cœur du pays Maori intact, ce qui leur a permis d'échapper à beaucoup des maux qui ont frappé les Hawaïens, le principal étant la terrible maladie de la lèpre, incurable et contagieuse. Un hôpital pour lépreux a été construit sur un petit banc de sable d'une île voisine, où sont envoyés ces malheureux.



Vue du Nu‘uanu Pali d’Honolulu¹

Créées par l'activité volcanique sur un point chaud du manteau terrestre, les Iles Hawaiï, baptisées Iles Sandwich par le capitaine James Cook, forment un archipel constitué de dix-neuf îles et atolls principaux qui s'étend sur 2 400 km selon une direction nord-ouest / sud-est dans le centre de l'océan Pacifique. Les îles ont été unifiées en 1810 par le roi Kamehameha I^{er} qui a fondé une dynastie qui perdure en 1876. Ce souverain intelligent a su jusqu'ici, en développant des alliances équilibrées avec les principales puissances coloniales du Pacifique, préserver l'indépendance de son pays malgré deux tentatives d'annexion par la Grande-Bretagne et la France et l'action permanente des missionnaires anglais et américains². Il a établi sa capitale à Honolulu, sur l'île d'Oahu qui est l'île la plus peuplée. La principale ressource de l'archipel est la culture de la canne à sucre et sa transformation en sucre. Il a en 1876 une population de 58 000 habitants dont 15 000 vivent à Honolulu.

Journal de bord de JRC : « 8 heures du matin : Débarquement avec des passagers du bateau ; nous marchons jusqu'à l'Hawaiian Hotel ; la chaleur à terre est très oppressante ; nous sommes séduits par l'apparence de la ville. Les maisons sont embellies par des arbres fruitiers qui donnent de l'ombrage ; partout des arbustes en pleine floraison ; des fontaines jouent au milieu des plantes vertes. Tout ceci donne à la ville un air de fraîcheur luxuriante qui est appréciable après la monotonie de la mer et la profusion sauvage de Fidji, dont le climat et les productions semblent être identiques à ceux d'Hawaiï. Cependant, la colonie britannique de Fidji a beaucoup à faire avant de pouvoir espérer rivaliser avec les Iles Sandwich.

1 - Peinture d'Irma Brickman, née en 1912 à Hawaiï

2 - Les Américains mettront à bas cet équilibre en prenant le contrôle de l'archipel en 1893 et en renversant le roi Kamehameha Ier. Ils l'annexèrent définitivement en 1959 et en firent le cinquantième État des États-Unis.

« L'hôtel, qui est le premier et le seul hôtel d'Honolulu, vaut le détour. C'est un grand bâtiment récemment construit de manière à assurer en même temps tous les avantages de la lumière et de l'ombre. Il est parcouru tout au long de la journée par un courant d'air frais. Géré par le gouvernement, il est largement déficitaire bien que la fréquentation soit bonne et les charges élevées. Personne ne devrait passer par Honolulu sans visiter cet hôtel. »

La troupe de Blondin a suivi le mouvement. Ils sont tous les huit installés dans la grande salle à manger de l'hôtel devant une table chargée de fruits frais et de viennoiserie et prennent un solide petit déjeuner. C'est un immense plaisir pour Charlotte et les enfants de pouvoir enfin manger tranquillement, sans avoir le mal de mer et sans courir le risque à tout instant de voir la table vidée par un coup de roulis.

Deux groupes de passagers se constituent dans le but de faire l'ascension du Nu'uanu Pali d'où la vue sur Honolulu est, paraît-il, inoubliable. Ils ont loué deux voitures conduites par des indigènes et tirées par des chevaux gris. La route est pentue et en très mauvais état ; ils ne devront cependant pas perdre de temps car le SS *Colima* doit lever l'ancre à 14 heures et le capitaine Shakford n'est pas homme à attendre des passagers retardataires. Blondin renonce à faire l'ascension. Sa famille a besoin de se reposer après ce long séjour en mer et il ne tient pas à renouveler l'expérience des îles Fidji où il a failli rester en rade. Il va profiter tranquillement avec sa famille et ses amis du confort de l'hôtel en attendant l'appareillage.



L'Hawaiian Hotel en 1890

Peu avant 13 heures, le premier groupe d'excursionniste réapparait, couvert de boue des pieds à la tête. Ils étaient partis sept, « *des coloniaux bien nourris et un peu lourds* », sur une carriole conduite par un indigène et tirée par deux chevaux gris : un équipage trop léger pour une telle charge. Après être sortis de la ville, ils ont commencé à gravir la piste non goudronnée qui mène au Pali. Malheureusement, suite à de fortes pluies, celle-ci avait été transformée en un fleuve de boue dans lequel les chevaux se sont enfoncés jusqu'au genou. Ils ont rapidement refusé d'avancer. Les passagers sont alors descendus pour alléger la charge : ils se sont retrouvés dans la boue mais les chevaux n'ont pas avancé pour autant. Le conducteur avait beau leur scier frénétiquement la boue avec le mors pour les faire avancer, ils ne bougeaient pas d'un pouce. Les excursionnistes ont dû alors renoncer à leur ascension. Dès leur décision prise, les chevaux ont, comme par magie, retrouvé toute leur vélocité et ont viré au premier croisement pour reprendre à vive allure la direction de la plaine. Ils ont croisé 200 mètres plus bas le deuxième groupe, constitué de quatre personnes avec un seul cheval. Ils étaient eux aussi enlisés dans la boue et essayaient de se débarrasser avec l'aide d'un deuxième cheval. Un peu plus bas, ils ont croisé des cavaliers indigènes qui montaient sans difficulté et qui, à leur vue, ont échangé en riant des plaisanteries.

Un client de l'hôtel, connaisseur du pays, leur explique qu'ils ont été les victimes d'une pratique habituelle des conducteurs kanakas et de leurs chevaux qui, en bons chevaux kanakas, sont encore plus vicieux que leur maître : ils sont de connivence avec lui et n'ont pas besoin de recevoir un ordre pour les

aider à berner les pakehas¹ : ni le conducteur ni ses chevaux n'ont jamais eu la moindre intention de monter au Pali !

Trois-quarts d'heure plus tard, le deuxième groupe d'excursionnistes arrive sur le quai, hagard et crottés : ils ont eu les plus grandes difficultés pour sortir de leur mare de boue et ont bien cru ne pas arriver à temps !

Fin du journal de bord de JRC : « A 14h, tout le monde était à bord. Le quai était la scène d'une grande confusion et de bruit au milieu de laquelle la fanfare jouait sur ordre un bon nombre d'airs populaires propres à chaque nation. Le groupe a ainsi salué toutes les nationalités à bord, à l'exception de l'Américaine². Le navire de guerre américain USS Tuscarora, en provenance des Samoa, étant apparu à l'horizon, le SS Colima a stoppé jusqu'à 16 heures pour prendre les dépêches pour Washington. Une dizaine ou une douzaine de garçons et de filles, nus comme des vers, s'amusaient à nager autour du navire et à plonger pour une petite pièce de monnaie. La loi contre l'attentat à la pudeur semble être lettre morte sur le quai d'Honolulu ! » Par Dieu, s'est exclamé un Irlandais en regardant par-dessus mon épaule, observez-les dans l'eau : on dirait un troupeau de tortues. », et c'est ainsi que nous les avons regardés alors qu'ils continuaient à s'ébattre dans l'eau, attrapant chaque pièce avant qu'elle ne descende au fond.

« Nous avons appareillé à 16 heures et nous sommes bientôt trouvés à l'extérieur du récif. Une brise froide nous a rafraîchis, et comme la lumière du jour déclinait, nous avons dit au revoir à Honolulu. »



Les officiers du SS Colima sur le pont supérieur³

Le navire a devant lui 2 100 milles d'océan à parcourir pour atteindre San Francisco. C'est l'affaire d'une dizaine de jours de navigation. La mer est calme, sans un souffle de vent. Il avance à sa vitesse maximum de 12 nœuds, sans l'aide des voiles, quand le dimanche 4 juin, jour de Pentecôte, à deux jours de mer de San Francisco, les passagers entendent un grand bruit sourd qui monte des entrailles du navire : l'arbre de transmission principal vient de casser !

Le SS Colima est coutumier des incidents mécaniques⁴. Le 26 novembre de l'année précédente, après avoir quitté Honolulu en direction de Sydney, lors de son premier voyage sur cette ligne, le navire était tombé en panne suite à une rupture de son arbre de transmission. Les mécaniciens du bord avaient mis neuf jours pour le remplacer pendant lesquels le navire avait continué sa route à la voile. Le 12 mars de cette année, après avoir dû renoncer à entrer dans Port Otago en raison du mauvais temps, il avait mis le

1 - Au XIXe siècle, dans les îles du Pacifique, le pakeha était le blanc, comme le kanaka était l'indigène.

2 - Les Américains ne sont pas bien vus à Hawaï car le roi Kamchameha se méfie des missionnaires américains qui inculquent aux indigènes des principes d'égalité sociale et individuelle ; il leur préfère les missionnaires anglais qui enseignent l'obéissance aux rois.

3 - Alexander Turnbull Library

4 - C'est malheureusement ainsi qu'il finira tragiquement sa carrière. Le 27 mai 1895 à 23 h 30, alors qu'il fait route vers Panama et se trouve à 50 km au sud du port mexicain de Manzanillo, la chaudière du SS Colima explose. Le capitaine, le chef mécanicien et le pilote sont tués par la chute d'un mât. La situation désespérée s'aggrave du fait d'une terrible panique qui règne parmi les passagers réveillés dans leur sommeil par l'explosion. Malgré les efforts désespérés de l'équipage pour le mettre à l'abri dans la baie de San Blas, le navire heurte un récif et coule. Parmi les 192 personnes qui sont à son bord, seules 19 survivront.

cap vers Lyttleton et se trouvait à 17 milles de ce port lorsqu'il avait perdu son hélice. Il avait dû être remorqué jusqu'à Lyttleton puis de ce port jusqu'à Port Chalmers pour y être réparé en cale sèche.

Mr. Forsaith, l'ingénieur mécanicien du bord, se met immédiatement au travail avec son équipe de mécaniciens. En se brisant, l'arbre de transmission a endommagé le carter et l'un des cylindres du moteur. Il faut tout démonter, réparer le carter et le cylindre et remplacer l'arbre endommagé par celui qui a été récupéré lors l'avarie du 26 novembre dernier et réparé à bord. C'est un énorme travail qui va prendre une semaine. Pendant la réparation, le navire va poursuivre sa route à la voile.

Les passagers prennent tout d'abord la nouvelle avec flegme. Mais, pendant deux jours, le bateau est encalminé faute de vent. Le moral s'en ressent et la mauvaise humeur monte : il y a trop de monde sur le navire et pas assez de nourriture fraîche.

Les passagers de cabine sont très mécontents du service qui, complètement débordé, est indigne d'un tel navire et ils se plaignent de la qualité de la boisson et de la nourriture : l'eau, contient des particules de rouille ; il n'y a plus de glace ; les légumes et les fruits frais manquent, ainsi que la volaille ; la viande fraîche est douteuse, les viandes séchées ou salées sont dans un état de putréfaction avancée. La qualité des alcools et leur prix sont également mis en cause. Une délégation de passagers conduite par R. J. Creighton demande à voir le capitaine Shackford pour lui exposer leurs griefs. Celui-ci leur présente ses excuses et sollicite leur indulgence pour des manquements dus au trop grand nombre de passagers qu'on lui a imposé et au retard pris par le navire. À titre de compensation, il décide que les alcools seront désormais servis à moitié prix. Pour lui manifester leur compréhension et leur estime pour le professionnalisme dont il a fait preuve tout au long du voyage, les passagers se cotiseront avant l'arrivée à San Francisco pour lui offrir une prime de 500 \$¹.

Les passagers d'entrepont ont bien plus de raisons encore de se plaindre : le thé et le café ne sont que de l'eau sale ; le pain est de la qualité la plus basse qu'on puisse trouver ; le bœuf salé est pourri ainsi que toute la nourriture séchée conservée en tonneaux. Le docteur leur recommande de la jeter par dessus bord mais le capitaine, à qui ils se sont plaints, a déclaré qu'elle était tout à fait mangeable. Ceux d'entre eux qui ont de l'argent se maintiennent en vie en achetant de la nourriture au cuisinier.

Le vent se lève et le navire peut enfin hisser ses voiles. Il se rapproche de San Francisco à raison de 90 milles par jour. Les passagers reprennent courage. Le dimanche 11 juin en milieu de journée, Mr Forsaith serre le dernier boulon et remet la chaudière en route. Le navire peut enfin repartir, sur un seul cylindre et à vitesse réduite.

Le mercredi 14 juin à 10 heures du matin, trente-six jours après avoir quitté Auckland, le SS *Colima* arrive en vue de San Francisco. Il traverse le détroit du Golden Gate et les passagers, massés sur le pont, peuvent bientôt contempler la ville tant désirée dont les rues rectilignes montent à l'assaut des collines, bordées de maisons dont la plupart sont en brique, beaucoup en bois, d'autres sont en fer peint. Elles sont généralement recouvertes d'une couche quelconque que l'on peint ensuite de façon à lui donner l'apparence de la pierre de taille, ce qui donne à la ville un aspect monumental factice. Il n'y a en fait qu'un seul édifice en pierre dans toute la ville, c'est la Bourse, pour la construction de laquelle on a dû faire venir la pierre de Chine et les Chinois avec, faute de carrières de pierre à proximité et de main d'œuvre.

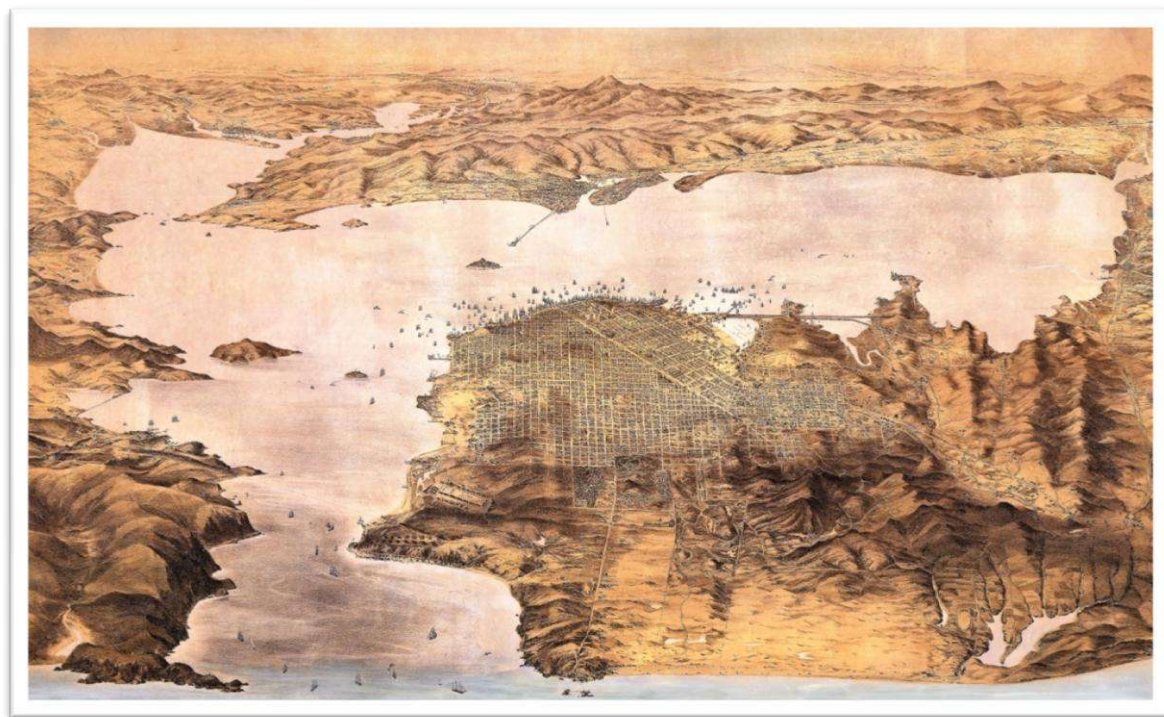
Le navire vient s'amarrer au PMSS Co's Wharf. Blondin et sa troupe prennent l'omnibus qui les emmène à leur hôtel. Blondin et Charlotte ne reconnaissent pas San Francisco. En vingt ans, depuis leur tournée en Californie avec la troupe Ravel, sa population a quadruplé. C'est maintenant une grande ville de 200 000 habitants, qui n'a rien à envier aux grandes villes de la côte est² avec lesquelles elle est reliée depuis le 24 octobre 1861 par un télégraphe transcontinental et depuis le 10 mai 1869 par une voie ferrée de 3 000 km de long. La desserte maritime à partir de New York se fait toujours en moins d'un mois en empruntant la ligne de chemin de fer qui traverse l'isthme de Panama³, ou en un peu plus de deux mois, sans rupture de charge, par le Cap Horn⁴.

1 - Ce montant paraît démesuré. C'est pourtant celui qu'indique le *Daily Alta California* du 16 Juin 1876.

2 - Pour décrire San Francisco et la Californie, je me suis inspiré des chroniques d'Arthur Buies, écrivain et voyageur québécois qui a visité San Francisco et la Californie en 1874 et a logé au Lick House.

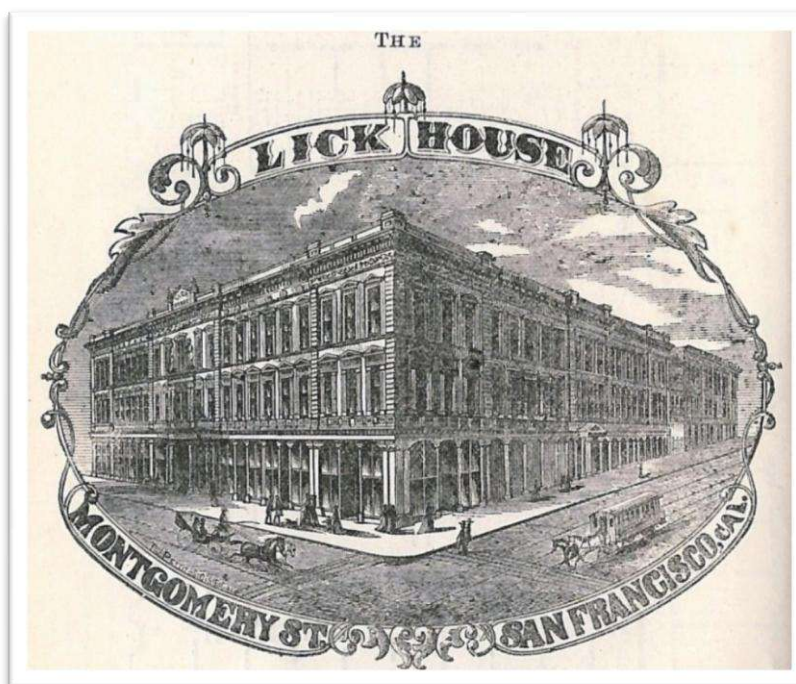
3 - Le canal de Panama sera inauguré le 15 août 1914.

4 - 12 150 milles soit 22 500 km par le Cap Horn ; 6 200 milles soit 11 500 Km à travers le Panama.



Vue à vol d'oiseau de San Francisco en 1875 en direction de l'est¹

Ils traversent plusieurs rues animées, où ils voient pour la première fois cette foule bigarrée, si diverse, si curieuse, si remuante, qui remplit jour et nuit la ville la plus cosmopolite au monde. Les Chinois abondent ; on dirait qu'ils forment la grande moitié de la population. Presque à chaque coin de rue on peut voir une petite blanchisserie chinoise où une demi douzaine d'hommes, jour et nuit, lavent, empèsent et repassent. Ils arrivent au bout d'un quart d'heure à un somptueux édifice, situé dans la plus belle rue de San Francisco. C'est le Lick House, « le plus bel hôtel à l'ouest du Mississipi », situé à l'angle sud-ouest des rues Montgomery et Sutter.



Le Lick House²

1 - Vue vers l'est de la baie de San Francisco. Au loin, les pics de la Sierra Nevada. Lithographie par George Henry Goddard - California State Library.

2 - Le Lick Hotel : lithography de William Laird MacGregor's dans "Hotels and Hotel Life at San Francisco, California, in 1876," (San Francisco: San Francisco News Company, 1877) ; California History Society.

Le Lick House, est l'un des plus grands hôtels de San Francisco.. Considéré comme le plus luxueux, il rivalise en démesure avec ses trois concurrents, le Russ House, l'Occidental Hotel et le Cosmopolitan Hotel, en particulier par sa salle à manger qui, construite sur le modèle de la Galerie des Glaces de Versailles, peut accueillir deux cents convives et resplendit comme l'antichambre du paradis. Les salles de réception et le grand hall, d'une dimension extraordinaire, sont décorés de fresques peintes ; on y marche sur des tapis qui étouffent le bruit des pas dans une atmosphère de velours et de draperies flottantes. Le grand escalier central, monumental, mène à des centaines de chambres qui donnent toutes sur de larges et lumineux corridors. Rien dans les autres villes américaines n'approche de ce luxe et de cette splendeur. La famille Blondin occupe au premier étage la suite N°33¹. Blondin apprécie tout particulièrement la cuisine du Lick qui, préparée par des chefs français avec les meilleurs produits de saison originaires de Californie, est la meilleure de la ville.

Harry P. Lyons entre immédiatement en contact avec la municipalité de San Francisco afin de trouver un endroit où monter la grande enceinte de toile. Après de multiples démarches, il obtient un magnifique emplacement situé au centre de la ville, au carrefour nord-est de Van Ness Avenue et Hayes street². Les premières représentations sont fixées au dimanche 2 juillet, en matinée et en soirée, à l'ouverture des fêtes d'une durée d'une semaine qui célèbreront le centenaire de la déclaration d'indépendance américaine du 4 juillet 1776. Le prix des places, toutes debout, est fixé à 50 cts pour les adultes et à 25 cts pour les enfants. Il reste peu de temps pour effectuer le montage ; une équipe de douze Chinois se met à l'œuvre.

Le 26 juin, Blondin et Charlotte ont l'heureuse surprise de voir débarquer au Lick House Tony Pastor, le frère aîné de Franck, qui fait une tournée en Californie avec sa troupe. Ils viennent de se produire avec succès à Sacramento et sont pour plusieurs semaines à l'affiche du Baldwin's Opera House de San Francisco. Tony leur donne les dernières nouvelles qu'il a reçues de Franck : après un dernier engagement jusqu'à fin mars au Grand Cirque Adams de Bradford, il est parti avec Adèle pour faire une grande tournée en Europe et compte être à Londres pour les accueillir à leur retour.

Grâce à l'activité sans repos des Chinois, tout est prêt le jour dit. La représentation commence à 15 h 30 devant une assistance composée en grande partie de Français, si on en juge par les cris d'encouragement qui accueillent Blondin lorsqu'il paraît. Nombreux à avoir participé à la ruée vers l'or, ils sont quatre à cinq mille à San Francisco où ils forment une communauté très prospère, certains d'entre eux étant multimillionnaires. Ce sont eux qui possèdent les plus beaux restaurants et cafés de la ville et qui ont inculqué à San Francisco les mœurs et les habitudes de leur pays. Ils sont venus en famille et applaudissent chaleureusement chaque tour de Blondin.

À 20 heures en soirée, Blondin sort le grand jeu avec son spectacle pyrotechnique le plus complet, *La Promenade au-dessus du Vésuve*, préparé par Mr. Alfred Tunour, un artificier local qui se contente en fait de superviser le travail d'Henry Coleman qui est maintenant tout à fait capable de se débrouiller tout seul. Il est très applaudi.

Le lendemain, le *Daily Alta California*, qui est le principal journal de San Francisco, est le seul à rendre compte de son spectacle ; il le fait en treize lignes :

« Blondin.- Le Chevalier a commencé hier sa série de représentation de marche sur corde haute au Pavillon, au coin de l'avenue Van Ness et de la rue Hayes. L'assistance en matinée était assez grande, mais beaucoup plus fournie le soir. Il a fait ses exercices sur une corde de 200 pieds de long, à 50 pieds de hauteur : il a marché dans un sac ; fait des sauts périlleux, fait cuire une omelette sur un fourneau, porté un homme sur son dos le long de la corde et a conclu son spectacle en chevauchant un vélocipède en marche avant et arrière. Un « feu de joie³ » de feux d'artifice au milieu duquel se tenait le Chevalier, a conclu le spectacle. Blondin a conservé tout son savoir-faire et sa dextérité et son exhibition est d'un grand intérêt. »

C'est tout ! Pendant les quinze jours où Blondin va se produire à San Francisco, aucun autre journal ne s'intéressera à son spectacle et le *Daily Alta* se contentera par la suite de signaler par deux entrefilets de quatre lignes qu'il continue à se produire à l'angle de Van Ness Avenue et d'Hayes street. Dans le même temps, deux très longs articles paraissent dans le *Sacramento Daily Union* et le *Humbolt Times* qui racontent avec force détails les exploits de la « Femelle Blondin », la Signorita Marie Spelterini, une

1 - Le Lick House a été détruit par l'incendie qui a fait suite au tremblement de terre du 18 avril 1906. Il n'a pas été reconstruit.

2 - À l'emplacement de l'actuel "San Francisco War Memorial and Performing Arts Center".

3 - En français.

jeune funambule italienne extrêmement douée et ambitieuse, qui est en train de se produire au St John's Wood de New York, et qui a l'intention de traverser prochainement le Niagara sur une corde tendue au-dessous de Suspension Bridge.

CENTENNIAL WEEK.

BLONDIN, the HERO OF NIAGARA

BY DAY AND BY NIGHT.

IN HIS MAMMOTH ARENA, VAN NESS AVENUE AND HAYES STREET.

Grand Opening Matinee on Sunday, July 22d, 1876,
at 3:30 Sharp. Doors Open 2 P. M.

BLONDIN'S FIRST HIGH ROPE ASCENSION
will include the same wonderful tests as performed by him over the Boiling Chasm of the Gigantic Falls of Niagara, in the presence of H. B. H., the Prince of Wales and Suite and 50,000 people.
N. B.—Blondin will perform several acts at the Matinee that he does not perform at night.

ON SUNDAY NIGHT, JULY 23
At 8 o'clock sharp. Doors open at 7.

BLONDIN'S GRAND ILLUMINATED NIGHT
Ascension on the High Rope, with a Special Display of Fireworks, as designed and manufactured by Mr. Alfred Tunour, of the Crystal Palace Cremorne Gardens, and North Woolwich, expressly for these Grand Night Ascensions.

BLONDIN'S GRAND PROMENADE OVER VE-
UVIUS, carrying on the Rope 200 pounds weight of Fireworks, surrounded by Brilliant Fountains of Golden Rain, Stars, Rockets, etc, entirely enveloped in One sheet of Fire.

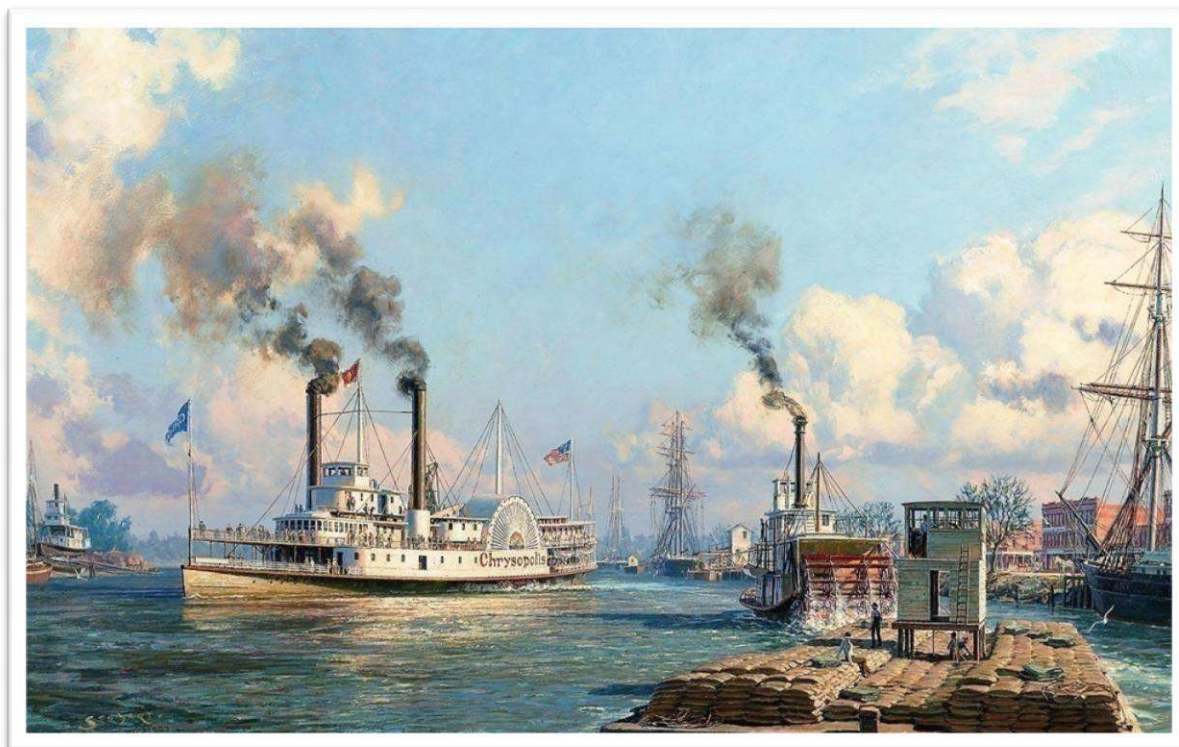
LOOK OUT FOR THE GRAND PYROTECNIC
device, a Casket of Jewels, dispersing Diamonds, Rubies, Emeralds and Sapphires.

Remember Blondin, as the Fire King on Sunday night,
Great Cascades of Golden Fire on Sunday night,
Flight of Fiery Pigeons on Sunday night,
Thousands of Dazzling Stars on Sunday night,
Aerial Maroons on Sunday night,
Fountains of Golden Rain on Sunday night,
Brilliant Lime Light Effects on Sunday night,
Dragons, Demons and Serpents on Sunday night,
The Grounds will be Illuminated with Beautiful Col-
ored Fires and Magnesium Lights on Sunday night,
Don't forget Sunday night, July 22, 1876, and Matinee
the same day
Matinee performance will commence at 3½ sharp.
Doors open at 2 P. M.
The Illuminated Night Ascension will commence at 8
o'clock sharp. Doors open at 7 P. M.
General Admission to Promenade, 50 Cents. Children,
25 Cents.
Seats within the Enclosure, One Dollar. Children 50
Cents.
No return checks. No money taken at the Doors.
Tickets sold at Blondin Arena, Van Ness Avenue.
The Hayes Valley cars run direct to Blondin Arena.
Operatic Selections by Schmitt's Band.
Letters of communication to be addressed to J. F.
Blondin, or C. P. Naud, Secretary, Room 33, Lick House,
By order Le Chevalier Blondin.
ju28-76 H. P. LYONS, Agent.

Annonce dans le Daily Alta California du 26 juin 1876

Blondin est d'autant plus mortifié par ce manque d'intérêt que les spectateurs se font de moins en moins nombreux. Il a beau ajouter des sièges et abaisser à 25 cents le prix d'entrée, la foule ne se presse pas à l'entrée de son enceinte. Il doit se rendre à l'évidence : cette ville n'aime que ce qui est jeune et nouveau. Il est déjà passé ici vingt ans auparavant et il est vieux ; il n'est donc pas à la mode. Après avoir donné chaque jour pendant deux semaines une représentation en soirée et deux autres, le samedi et le dimanche, en matinée, il décide de replier son enceinte et de partir pour Sacramento.

Pour se rendre à Sacramento, Blondin et Charlotte décident, en souvenir de leur premier voyage, de prendre le bateau plutôt que le train, comme ils pourraient maintenant le faire. La famille Blondin accompagnée de Charles Niaud embarque le 23 juillet sur le fameux *Chrysopolis* qui assure depuis 1860 ce service quotidien. C'est un magnifique bateau de 75 mètres de long à aubes latérales de 10 mètres de diamètre qui jauge 1050 tonneaux et peut transporter 1 000 passagers et 700 tonnes de fret à grande vitesse. Il lui faut 5 heures pour parcourir les 193 km¹ qui séparent San Francisco de Sacramento !



Le Chrysopolis quittant le port de San Francisco²

Alors que leur navire remonte à grande vitesse la rivière Sacramento, tout ce que la nature généreuse est capable de produire s'étale sous leur yeux : les céréales de toutes espèces, blé, maïs ; les vignobles ; les champs de moutarde et de betterave ; des vergers qui contiennent tous les fruits imaginables ; jusqu'aux plants de caféiers et de mûriers pour les vers à soie. Tout cela se gorge de soleil sous un ciel d'azur. À une heure de l'après-midi le *Chrysopolis* atteint Sacramento, capitale de la Californie, petite ville de vingt mille âmes, ravissante et lumineuse sous le soleil.

Harry Lyons et son épouse, qui les ont précédés de quelques jours, les attendent sur le quai. Ils les accompagnent au Golden Eagle, l'hôtel extrêmement luxueux, d'une taille extravagante pour une si petite ville, où ils vont loger pendant leur séjour. Après s'être rapidement restaurés, ils gagnent en 10 minutes de marche le long d'une large avenue ombragée le Capitole de l'État de Californie, un édifice gigantesque pour un État de 750 000 habitants qui, achevé depuis deux ans, copie sans vergogne le dôme et les sept colonnes de granit du Capitole de Washington³ !

1 - J'ai fait une erreur dans le Tome 1 quand j'ai indiqué que Sacramento était distant de 120 km de San Francisco en suivant la rivière. Il s'agissait de miles !

2 - Peinture de John Born (1993). Mise en vente chez Rhes Contemporay Galleries pour 175 000 \$ - "Sacramento : The Celebrated River Steamer "Chrysopolis" Leaving San Francisco in 1870".

3 - Ses concepteurs voyaient loin : en 2021, la Californie est devenue l'état le plus peuplé des États-Unis avec une population de 39.466.855 habitants. Son Capitole est maintenant à la bonne échelle !

C'est dans la partie nord-est du parc de 16 hectares qui entoure le Capitole qu'Harry Lyons obtient trois jours plus tard l'autorisation de dresser l'enceinte de Blondin. L'entreprise J. Brook, qui a été sélectionnée par Charles Niaud, se met immédiatement au travail avec une équipe de douze ouvriers car la première représentation est prévue dans 10 jours, le samedi 5 août en soirée.

Avec l'aide d'un jeune assistant, Henry Coleman prépare les feux d'artifice sur une longue table dressée à l'ombre des grands chênes blancs de Californie qui ornent le parc. Le grand jour est arrivé : son père a décidé de lui confier désormais à l'âge de 14 ans l'entière responsabilité des feux d'artifice qui accompagnent ses spectacles. Il remet ainsi sa vie, et celle des spectateurs, entre ses jeunes mains puisqu'il suffit d'un mauvais branchement pour que les 140 kg d'explosifs qu'il s'apprête à transporter dans sa brouette ne se transforment en une puissante bombe.

La publicité du prochain spectacle annonce cette promotion : *« Blondin en dieu du feu, avec un feu d'artifice spécialement conçu et réalisé pour ce spectacle par Master Henry Blondin, du Crystal Palace, du Cremorne Garden et de Nord Woolwich. »*

Le *Sacramento Daily Union*, le principal journal de Sacramento, a fait une large publicité au spectacle de Blondin dont le tarif d'entrée est fixé dès la première représentation au taux réduit de 25 cents. Le succès est au rendez-vous : des milliers de spectateurs se pressent pour assister à la première représentation dont le journal donne un long compte-rendu très élogieux. Le lendemain dimanche, Blondin donne une représentation en matinée qui est particulièrement appréciée par les connaisseurs pour son haut niveau technique. Chaque soir, la même forte affluence se maintient.

Le 9 août le *Sacramento Daily Union* constate ce succès : *« L'amphithéâtre de Blondin, à l'angle des rues L et XIII, était rempli hier soir par un public admiratif. Blondin est un artiste si audacieux, gracieux et performant, et tous les arrangements en rapport avec son divertissement sont si complets, adaptés et agréables, qu'il a réussi à capter la faveur du public et que les gens affluent en foule immense à la grande clôture de toile. Les feux d'artifice d'Henry Blondin méritent des éloges et font partie intégrante de la représentation. Une bonne musique orchestrale anime la soirée. »*

Et le 12 août : *« Blondin, le talentueux funambule, a eu un public enthousiaste hier soir dans son gigantesque amphithéâtre. Le spectacle était encore plus agréable que d'habitude. L'immense aptitude de Blondin pour tous les exercices de marche sur corde est quelque chose qui n'a jamais été égalé sur cette côte. Il n'y a aucun balancement de son corps, aucune hésitation, aucune affectation à sa manière. Tout est "professionnel" avec lui, et tout bouge de la même manière. Simplicité, audace et beauté se conjuguent dans la performance. La qualité du spectacle pyrotechnique suscite presque autant d'applaudissements pour Maître Blondin que ceux que suscitent la force et l'équilibre de son père. »*

Le 16 août, le journal salue son prochain départ : *« Blondin, depuis sa haute élévation dans les airs, s'inclinera ce soir une dernière fois pour saluer le public de Sacramento. Il a été généreusement reçu ici par la population, et lui a donné de son côté d'excellents divertissements. Ce soir, il mettra fin à ses agréables relations avec son public et présentera un programme complet et attrayant de marche sur corde, de pyrotechnique et de musique. Les journaux de l'Est, nous le remarquons, appellent Blondin à revenir pour éclipser Spelterini, la femme italienne qui a marché sur la corde de Niagara il y a quinze jours¹, mais le "héros du Niagara original" se propose de passer tout d'abord un premier hiver en Amérique du Sud. »*

L'affluence à l'entrée de son enceinte ne diminuant toujours pas, Blondin prétexte un soi-disant report du départ de son bateau pour l'Amérique du Sud pour prolonger son spectacle jusqu'au samedi 19 août. En moins d'un mois, il a donné à Sacramento dix-neuf représentations qui ont constamment rassemblé 2 000 à 3 000 spectateurs. Ce succès le console de son échec à San Francisco.

Après ce dernier spectacle, la troupe de Blondin retourne à San Francisco afin de préparer le départ pour Lima prévu au début de la deuxième quinzaine de septembre. Harry Lyons profite de ce laps de temps pour signer un engagement aux Woodward's Gardens pour quatre représentations en plein air, en matinée et en soirée, pendant le week-end du 9 et 10 septembre. Ces jardins appartiennent à un riche Californien qui a ouvert au public les deux hectares du parc de sa résidence afin que celui-ci, pour vingt-cinq cents par personne, puisse y passer la journée à se promener parmi les bosquets ombragés, les pelouses verdoyantes, les bosquets fleuris, les lacs, les ruisseaux et les cascades, en utilisant les

1 - Le 8 juillet, à l'occasion du centenaire de la déclaration d'Indépendance américaine, Maria Spelterini a traversé le Niagara sur une corde.

balançoires, les trapèzes, les manèges qui sont mis à sa disposition. Des spectacles y sont donnés occasionnellement qui peuvent attirer jusqu'à dix mille personnes. C'est en ce lieu que Blondin se produit pour la dernière fois en Californie. Nous ne savons rien de ce spectacle car les journaux de San Francisco l'ignorent.

Blondin profite de son temps libre avant le départ pour l'Amérique du Sud pour se faire tirer le portrait par Thomas Houseworth, le portraitiste des célébrités californiennes dont le studio est installé au N°9 de Montgomery street, en face du Lick House.



Blondin en 1876 à San Francisco¹

C'est la dernière trace qu'il a laissée de lui avant sa réapparition à Buenos-Aires six mois plus tard. Nous savons seulement par des journaux britanniques qu'il a connu entretemps un grand succès à Lima et à Santiago du Chili. Il est cependant relativement facile de retracer son parcours pendant cette période².

1 - Photographie par Thomas Houseworth & Co. Comme beaucoup d'œuvres de Thomas Houseworth, ce portrait est conservé à la Bibliothèque du Congrès à Washington. Il porte la date du 10 octobre 1876, probablement celle à laquelle son copyright a été enregistré.

2 - Les journaux péruviens de l'époque, et en particulier le principal d'entre eux, *El Comercio*, qui existe toujours, ne sont pas encore consultables en ligne. Cela ne saurait tarder.

Ayant embarqué avec sa troupe au début de la deuxième quinzaine de Septembre, Blondin a probablement débarqué à Callao, l'avant port de Lima, aux alentours du 7 octobre, après avoir parcouru 5 000 milles en trois semaines de mer. Connaissant ses goûts de luxe, il serait étonnant qu'il n'ait pas choisi de séjourner à l'Hotel del Universo, le meilleur hôtel de la capitale.

Construite sur les rives du rio Rimac, celle-ci est une belle ville très pittoresque de 226 000 habitants, plus importante que San Francisco. Elle a été le siège de la vice-royauté du Pérou et, à ce titre, le centre du gouvernement par la couronne de Castille de la plus grande partie de l'Amérique du Sud depuis le XVI^e siècle jusqu'à la déclaration d'indépendance en 1821. Elle a hérité de ce glorieux passé de nombreux monuments et édifices remarquables concentrés pour la plupart autour de la Plaza Mayor. Celle-ci, d'une surface de 3,6 hectares est occupée en son centre par une magnifique fontaine et entourée sur plusieurs côtés par des arcades aux colonnades de pierre. Au sud-est de celle-ci, se trouvent la cathédrale et le Palais de l'archevêque, construits par Francisco Pizarro ; au nord-est, le Palais du gouvernement ; au sud-ouest, le Palais municipal. À partir de la place se développe un réseau de rues perpendiculaires très mal pavées, bordées de maisons anciennes de deux ou trois étages dont beaucoup possèdent des jardins intérieurs. Elles délimitent des « quadras » de 110 mètres de côté : vingt-deux de l'est à l'ouest ; quatorze du nord au sud. La ville possède plusieurs parcs publics, dont le Paseo de los Descalzos, idéal pour l'implantation de l'enceinte de Blondin, sur lequel Harry Lyons, arrivé quelques jours avant le reste de la troupe, a peut-être jeté son dévolu.



Vue des rues de la Coca et de Badegones¹

Blondin arrive au Pérou à un moment difficile car son gouvernement vient de déclarer l'état en faillite. Depuis 1840, ce pays, qui compte 2 700 000 habitants, a connu une période de prospérité, baptisée « Ère du guano » pendant laquelle il a exporté, principalement vers l'Angleterre, 10 800 000 tonnes de guano, récolté en grande partie sur les îles Chincha, à 115 milles au sud de Lima. Cependant, cette unique source de revenu s'est tarie et, bien qu'il ait tenté de compenser ce manque à gagner par la main mise de l'état sur les exportations des nitrates de Tarapaca², le gouvernement de Mariano Ignacio Prado, qui avait été trop dispendieux en cherchant à créer de trop nombreuses lignes de chemin de fer, a dû se résoudre à cette

1 - Lithographie du dessinateur Rivière, extraite du livre de Manuel A. Fuentes « Lima or Sketches of the Capital of Peru – Historical, Statistical, Administrative, Commercial and Moral » Imprimé à Londres en 1866 chez Trubner and C^o. Numérisé et mis en ligne par l'Université de Californie à travers Hathitrust. Ce guide très complet de Lima est un extraordinaire document qui contient une foule de renseignements au sujet de cette ville.

2 - Cette situation créera un conflit d'intérêts avec le Chili qui débouchera sur « la guerre du Pacifique » qui opposera entre 1879 et 1884 le Chili au Pérou et à la Bolivie. Lima sera occupé ; le Pérou perdra la région de Tarapaca, productrice de nitrate, et la Bolivie son unique accès à la mer.

extrémité. Les conditions économiques sont donc détestables et la situation politique très tendue ce qui se traduira fin octobre par un affrontement meurtrier entre l'armée péruvienne et des rebelles dirigés par l'ancien ministre des finances, Nicolás de Piérola¹.

Il n'en reste pas moins que la vie à Lima, empreinte de savoir-vivre castillan, est très agréable en ce début de printemps. Dans les rues et sur les marchés extrêmement animés se côtoient dans une joyeuse cacophonie toutes les nuances possibles entre les trois couleurs qui composent le peuple péruvien : les jaunes ou indiens d'origine, les blancs qui ont conquis le pays ; les noirs que ces derniers ont amenés pour les servir et qui sont libres depuis 20 ans. La troupe de Blondin se plaît énormément ici : les messieurs, sont devenus aficionados de combats de coqs et de courses de toros et n'en manquent pas une au Circo del Acho ; les dames passent leur temps sous les arcades de la Palaza Mayor dans les boutiques de luxe qui proposent les derniers arrivages de Paris et de Londres. Ils suivent tous assidument les pièces données au Teatro Principal, la plupart du temps par des troupes européennes. Fin novembre, la fréquentation de l'enceinte commençant à décliner, il est temps cependant de penser à poursuivre le voyage.



Le marché de l'Indépendance à Lima²

La troupe Blondin embarque début décembre à Callao sur un vapeur de la Pacific Steam Navigation Co, une compagnie anglaise qui dessert les ports de la côte du Pacifique sud en direction de l'Europe. Celui-ci atteint Valparaiso en six jours de navigation après avoir parcouru 1 300 milles.

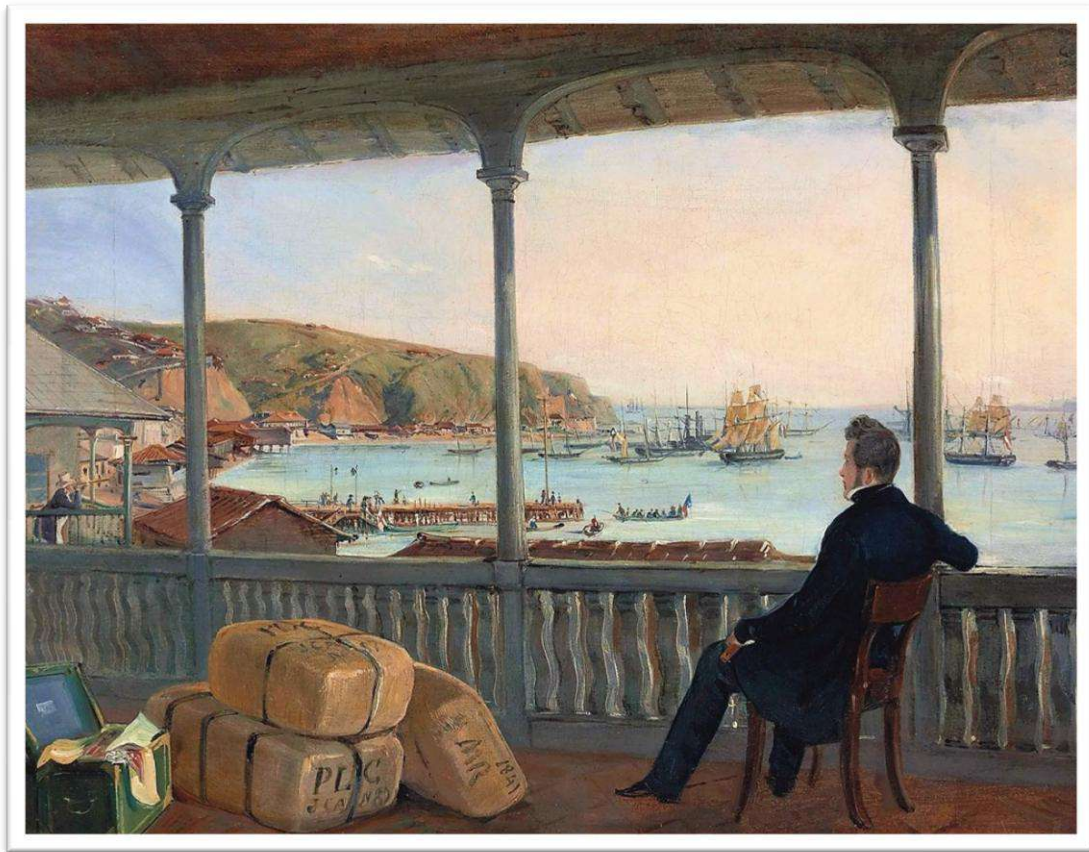
Cette ville, surnommée « la perle du Pacifique », est un nœud maritime important et la porte d'entrée de Santiago. Sa population extrêmement cosmopolite de 98 000 habitants occupe l'amphithéâtre naturel qui entoure le port : les négociants étrangers vivent dans des maisons de style européen bâties dans la partie plate autour du port ; les classes pauvres se sont aménagées des habitations sur les flancs escarpés de l'amphithéâtre, dans des positions parfois acrobatiques. L'ensemble est extrêmement pittoresque.

Une ligne de chemin de fer d'une longueur de 181 km, dont la construction a été extrêmement difficile car elle devait s'élever à 805 mètres d'altitude pour franchir la cordillère de la Costa, haute de 2 000 mètres, relie depuis 1863 Valparaiso à Santiago.

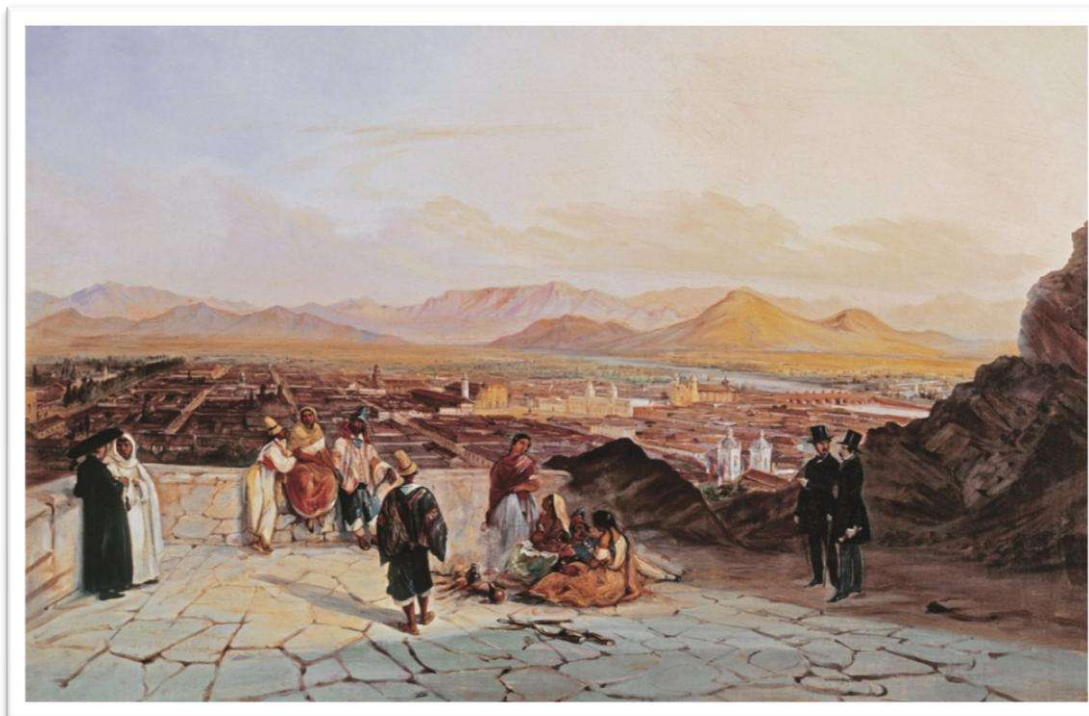
Dès leur arrivée, Blondin et sa troupe font charger le matériel sur un train et gagnent Santiago.

1 - Futur Président par deux fois de la République.

2 - Le marché de l'Indépendance à Lima, Plaza de la Inquisición, 1843, Johan Moritz Rugendas, huile sur toile. Wikimedia Commons.



Vue de Valparaiso¹



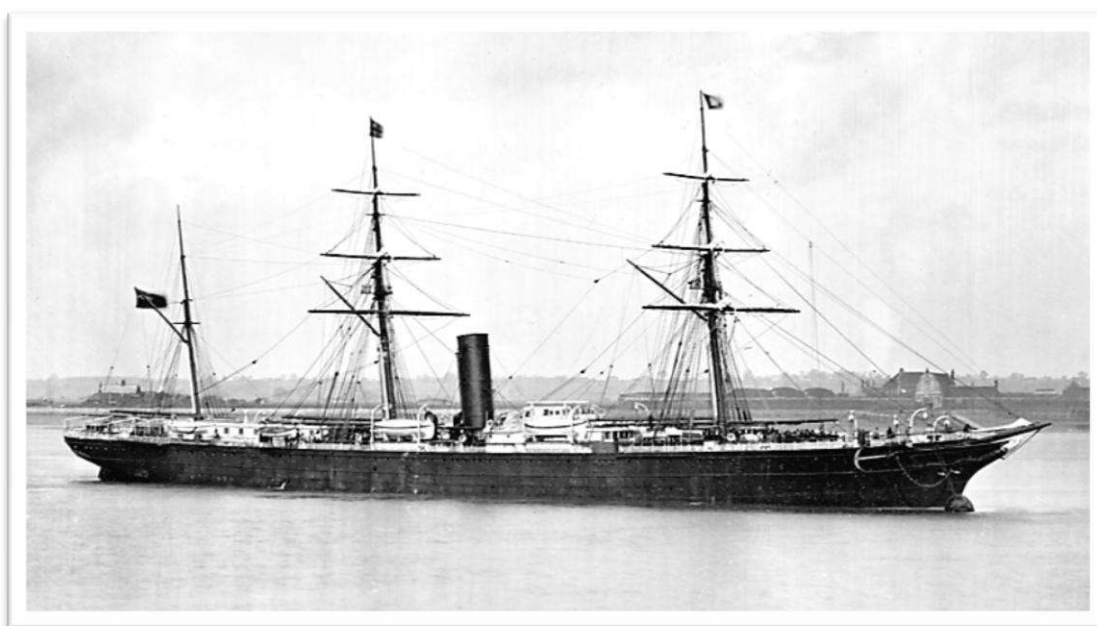
Vue de Santiago depuis la colline de Santa Lucia²

1 - Vue de Valparaiso par Johann Moritz Rugendas, peintre allemand (1802-1858)

2 - Vue de Santiago le matin en direction de l'ouest, depuis la colline de Santa Lucia - Par Johann Moritz Rugendas, peintre allemand (1802-1858).

La capitale du Chili est située au début d'une longue vallée fertile de 600 km de long qui serpente entre la cordillère des Andes à l'est et la cordillère de la Côte à l'ouest. Elle a été fondée en 1541 par le conquistador espagnol Pedro de Valdivia qui l'a construite dès l'origine autour de sa Place d'Armes, cœur majestueux de la ville, en traçant suivant les normes coloniales, comme à Lima, un réseau de rues perpendiculaires encadrant des pâtés de maison. La place est bordée à l'ouest par la Cathédrale Métropolitaine et au nord par le Palacio de la Real Audiencia. Ville très modeste pendant la période coloniale, reconstruite plusieurs fois suite à des tremblements de terre, devenue la capitale du Chili suite à déclaration d'indépendance du 1^{er} janvier 1818, elle a été récemment embellie par des architectes français et italiens selon le modèle haussmannien. C'est une ville moderne de 150 000 habitants, ouverte et très européanisée, capitale d'un pays de 2 334 000 habitants d'origine européenne pour la plupart, où subsistent 50 000 Indiens seulement. Logeant dans l'un des meilleurs hôtels de la ville, Blondin et sa famille vont rapidement s'y trouver très à l'aise.

Nous ne savons rien du lieu d'implantation de l'enceinte¹ ni des représentations données par Blondin à Santiago, si ce n'est qu'il a connu un grand succès dans cette ville. Il y est resté jusqu'au début de l'été austral avant de partir pour Buenos Aires.



Le Cotopaxi

La troupe Blondin embarque le vendredi 19 janvier à Valparaiso sur le Cotopaxi², un bateau à vapeur de la Pacific Steam Navigation C^o construit en 1873 à Glasgow, d'une longueur de 123 mètres et de 4 073 tonneaux de capacité. Le navire lève l'ancre et met et cap au sud³. Après 24 heures de navigation sur une mer agitée, il fait escale en fin de soirée à Coronel, un port de 5 700 habitants, situé au fond d'une baie abritée. Charlotte et les enfants, qui ont souffert depuis le départ du mal de mer, descendent à terre pour passer une bonne nuit dans un hôtel du port. Le Cotopaxi repart le lendemain à 19 heures et trouve une mer forte dès la sortie de la baie. Le lendemain matin, après une nuit agitée, le temps se lève. Les passagers prennent l'air sur le pont lorsqu'ils aperçoivent sur l'arrière un point blanc qui grossit rapidement. C'est un magnifique voilier qui navigue toutes voiles dehors à la vitesse d'une quinzaine de nœuds. Il les rattrape et, à une centaine de mètres de distance, les voyageurs ont tout le loisir d'admirer ce seigneur des mers. C'est un clipper, un « nitrate ship » qui, les cales pleines de nitrate chargé à Tarapaca,

1 - Bien qu'elle soit très bien tenue et riche en documents, la Bibliothèque Nationale Digitale du Chili ne propose pas une consultation en ligne des journaux de l'époque. Aucun d'entre eux ne subsiste aujourd'hui, à l'exception d'*El Mercurio de Valparaiso*, le plus ancien journal hispanique au monde, fondé en 1827. Il n'a malheureusement pas encore mis en ligne sa collection de journaux anciens qui aurait été particulièrement intéressante à consulter car il publiait tous les mouvements de navires.

2 - Par chance, le journal *El Globo* de Rio de Janeiro, avait noté dans son édition du 5 février 1877 l'arrivée de Blondin à Montevideo à bord du vapeur *Cotopaxi*.

3 - J'ai pu retracer précisément leur voyage grâce au témoignage d'une passagère qui a fait le même voyage sur un bateau de la même compagnie trois ans auparavant : « Mis impresiones y mis vicisitudes en mi viaje à Europa pasando por El Estrecho de Magallanes » de Maipina de la Barra - Piqueras Cuspiner y Ca, Editores à Buenos Aires et Montevideo – Biblioteca Nacional Digital de Chile.

au sud du Pérou, fonce vers le Cap Horn. Après l'avoir doublé, il mettra le cap sur l'Angleterre où il déchargera sa cargaison pour la remplacer par un chargement de charbon avec lequel il fera le même voyage en sens inverse pour le livrer aux ports de la côte du Pacifique sud qui en sont dépourvus, faute de mines de charbon sur ce continent¹.



« Nitrate ship »²

Le vapeur, plus manœuvrant, peut se glisser dans les canaux étroits du Déroit de Magellan³, long de 611 km, et éviter ainsi d'affronter l'océan furieux qui garde le Cap Horn. Il n'est cependant pas à l'abri des échouages, des collisions avec d'autres bateaux, des très forts courants de marée, de terribles turbulences au point de rencontre des deux océans, ou de « grains blancs » qui éclatent sans aucun signe annonciateur et peuvent être d'une violence inouïe.

Le onzième jour d'une navigation sur une mer toujours agitée, le *Cotopaxi* entre dans le déroit de Magellan.

« Quel contraste⁴ ! Avant d'entrer dans le déroit tout était angoisse et confusion ; les montagnes, tumultueuses et terrifiantes, étaient faites d'eau et cette mer, qu'on dit « pacifique », mettait tous les esprits en émoi. Dans le déroit, le bien être et un calme agréable ont remplacé l'angoisse et la confusion ; les montagnes sont de granit, mais majestueuses et sereines ; et les eaux, qui ne sont plus ironiquement qualifiées de « pacifiques », sont tranquilles et paisibles.

Quel panorama somptueux ! Quelle magnificence ! Des montagnes constituées de très hautes pointes diamantées recouvertes d'une épaisse verdure et couronnées de neige nous entourent et se reflètent dans le miroir lisse du canal étroit où nous sommes enfermés, donnant à la lumière du jour une teinte particulière, étrange, indéfinissable, mais très originale et agréable.

1 - L'épopée des grands voiliers cap-horniers est le chant du cygne de la marine à voile : du milieu du XIXe siècle jusqu'au premier quart du XXe siècle, soit pendant plus d'un demi-siècle, ils ont fait le tour du monde en passant par le cap Horn malgré les dangers. Cette flotte de voiliers au long-cours absorba à elle seule les trois quarts des activités maritimes de l'Europe. Les navires à vapeur étaient en effet incapables à l'époque de transporter des matières pondéreuses, leurs cales étant occupées par les milliers de tonnes de charbon dont ils avaient besoin pour satisfaire leur consommation d'une quarantaine de tonnes de charbon par jour.

2 - « Nitrate ship » - Peinture à l'huile sur toile de Thomas Jacques Somerscales (18742-1927) – Vendu aux enchères sur MutualArt.

3 - Le 8 avril 1889, lors d'un voyage entre Liverpool et Valparaíso, le *Cotopaxi* s'échoua après être entré en collision dans le Déroit de Magellan avec l'allemand *Olympia*. Remis à flot, il coulera une semaine plus tard après avoir heurté un rocher dans le canal Smyth, non loin de là.

4 - Récit de Maipina de la Barra

Il est donc naturel que le passage par le détroit de Magellan soit connu du monde entier et considéré comme digne du pinceau des meilleurs artistes.

Nous glissons ainsi silencieusement à travers ces eaux cristallines qui se déplacent à peine pour céder la place à notre navire docile qui passe d'un côté à l'autre, à la recherche de la sortie de ce labyrinthe compliqué. Et, après quelques heures survient la nuit avec tous les attraits que lui donne sa digne compagne, la lune. Si le passage du détroit par jour calme est enchanteur, de nuit, sous la lune, il est sublime. Tous à bord étaient joyeux... »



Le Détroit de Magellan et le Cap Horn

Cette nuit est la première pendant laquelle Charlotte et les enfants peuvent enfin se reposer, bercés par le lent mouvement du navire et par le faible bruit des machines perceptible dans leur cabine. Ils peuvent ainsi récupérer de la fatigue des jours antérieurs.

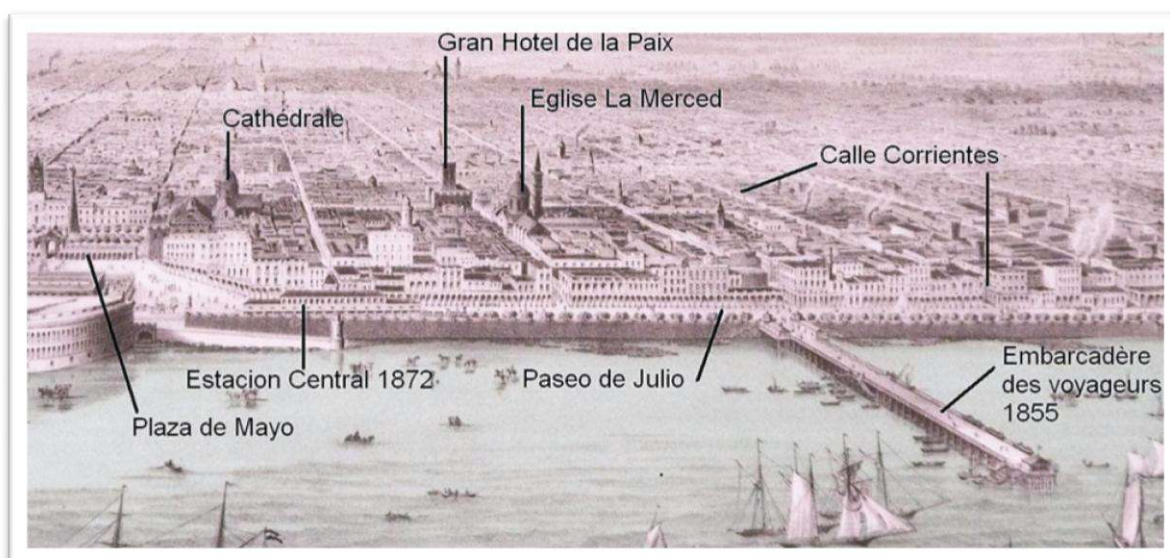
Ils passent une partie du jour suivant, le douzième depuis leur départ, sur le pont, allongés sur une chaise longue, à contempler « *les divers¹ et intéressants points de vue qui se présentent pendant la traversée du détroit, toujours éclairé par cette lumière caractéristique, mi-jaunâtre, mi-violacée, due sans doute aux divers reflets produits sur l'eau absolument lisse par la verdure des montagnes et la blancheur des sommets enneigés.* »

Vers 4 heures de l'après-midi, le *Cotopaxi* atteint Punta Arenas, ville portuaire de 1 000 habitants située sur la Péninsule de Brunswick. Quelques instants plus tard a lieu à bord une scène curieuse : le marché de peaux de différents animaux, notamment de guanaco, et de plumes d'autruche, que des marchands offrent aux passagers. Ils les ont échangées aux Indiennes contre des boucles d'oreilles, des bagues, des perles et d'énormes épingles dont elles sont friandes ou aux Indiens contre des boissons spiritueuses, et ils les revendent aux passagers à des prix exorbitants. C'est un négoce très lucratif.

Le navire reprend sa route la même nuit le long du détroit de Magellan, double la Pointe Dungeness à sa sortie sur l'océan Atlantique et met cap au nord en remontant le long de la côte argentine de Patagonie. Il fait escale à Rio Gallegos, le premier port argentin tout proche, avant de mettre le cap sur l'embouchure du Rio de la Plata, 1 200 milles plus au nord. Il arrive en vue de Montevideo le 5 février, dix-sept jours après son départ de Valparaiso, et vient s'ancrer dans la baie près d'un môle d'accostage².

1 - Même source

2 - Le port naturel de Montevideo se trouve dans une baie située sur la rive nord du Rio de la Plata, à l'embouchure de celui-ci. Malgré des déficiences de dragages qui provoquent l'accumulation de boue et rendent le port naturel peu profond, Montevideo a d'excellents lieux d'ancrage assez proches des môles, tandis qu'à Buenos Aires, qui est située plus loin en amont sur la rive sud,



Buenos-Aires et le Rio de la Plata en 1880¹

De petits vapeurs de service, venus de Buenos-Aires toute proche, attendent les passagers à destination de cette ville. Blondin, sa femme et ses trois enfants embarquent avec Charles Niaud sur l'un d'entre eux qui les amènent au « muelle de pasajeros », un quai en bois qui donne sur le Paseo de Julio, où après avoir passé la douane, ils retrouvent Harry Lyons et son épouse qui les emmènent à leur hôtel, l'Hotel de la Paz, le meilleur de la ville, situé tout près de là, à l'angle de Reconquista et de l'avenue Cangallo, en face de l'Église de la Merced.

Le propriétaire de l'hôtel, Raymond Haury, un Français immigré comme beaucoup de propriétaires des hôtels et restaurants de Buenos Aires, les accueille dans son magnifique hall d'entrée au sol de marbre, orné de quatre statues, dont le plafond voûté magnifiquement peint est supporté par huit colonnes de marbre. Il leur montre les salons et la très belle salle à manger de son restaurant avant de les précéder jusqu'à leur suite, située au premier étage, en empruntant l'escalier monumental en marbre qui mène aux soixante-dix-sept chambres réparties sur deux étages et reliées par sept galeries décorées de peintures. Après les avoir laissés s'installer, il revient les chercher pour les conduire au belvédère du troisième étage qui fait de l'Hotel de la Paz le plus haut édifice de Buenos Aires, dépassé seulement par le clocher des églises. De là, ils découvrent la ville qui s'étend sur 3 km du nord au sud et sur 2 km du rio de la Plata vers l'ouest, sans aucune avenue, uniquement un damier de rues étroites se coupant à angle droit. Il leur montre les deux places, séparées par le marché de la Nueva Recova, qui se trouvent au centre du damier : à l'ouest la plaza Major et son obélisque, bordée à l'ouest par le Cabildo et au nord par la cathédrale ; à l'est, la plaza del Fuerte avec, à son extrémité est, la Casa Rosada, siège du gouvernement.

Raymond Haury leur apprend que, d'après les dernières estimations, Buenos Aires, qui comptait 178 000 habitants en 1869, en compterait 290 000 aujourd'hui en raison de l'arrivée récente de nombreux immigrants, italiens en majorité. Il leur confie qu'il se plaît énormément dans cette ville qui, comme l'Argentine elle-même, est européenne par sa culture et sa population. Le pays comptait 1 738 000 habitants en 1869 ; il en compterait 2 400 000 aujourd'hui, dont 500 000 d'origine italienne. Sa population est blanche dans sa quasi-totalité, d'origine européenne principalement. Les Indiens d'origine ainsi que les métis, improprement appelés Chinos², y sont en voie de disparition¹. En se promenant dans Buenos Aires, on pourrait se croire à Paris ou à Milan.

les gros bateaux doivent rester à quelques miles de distance. À partir de 1875, d'énormes travaux seront entrepris pour aménager le port de Buenos Aires et la situation s'inversera.

1 - Gravure extraite de « Le petit Hergé de Buenos Aires ».

2 - C'est un fait : il n'y a presque plus d'Indiens en Argentine ; ils ont été massacrés ou soumis et réduits. Ils devaient pourtant être nombreux puisque, lors de notre séjour en Patagonie, notre principale distraction était la recherche de pointes de flèches dans la pampa. Nous trouvions partout de traces de leur présence ancienne, en particulier de nombreux *picaderos*, le lieu où ils taillaient leurs outils de pierre. Il est écrit dans le texte du recensement de 1895 : « En 1869, lors du premier recensement, les vastes territoires de Patagonie, du Chaco et des Missions avaient pour seules population les Indiens sauvages qui entretenaient une insécurité constante par leurs exactions dans ces régions. Depuis s'est produit le grand événement de la conquête de la Pampa et l'ouverture à la civilisation de ces territoires. » Entretemps en effet, entre 1879 et 1881, les troupes du général Julio Argentino Roca, futur président de la République, les ont exterminés lors de la « Campagne du désert » ! Les propriétaires des

Avant de les quitter, il les invite à dîner à sa table qui, sous la maîtrise d'un chef français, est réputée être la plus raffinée de la capitale.

Harry Lyons est très embarrassé car il n'a toujours pas trouvé un emplacement où dresser l'enceinte. Pour une raison inconnue, Blondin devra attendre près de deux mois pour être en mesure de donner ses deux premières représentations le dimanche 1^{er} avril, l'une l'après-midi à 15 h, l'autre le soir à 20 heures, sur un excellent emplacement situé au centre ville sur Rivadavia, en face de la station de tramways du Señor Lascrozes.

Entretemps, Harry lui annonce une étonnante nouvelle : Maria Spelterini, la jeune funambule italienne qui a traversé le Niagara il y a quelque mois, est en route pour Buenos Aires et compte se produire dès le 14 avril en soirée au Circo Arena, le cirque permanent qui est installé à l'angle de Corrientes et de Paraná. C'est une malheureuse coïncidence car les deux funambules vont devoir se partager les spectateurs. Elle est jeune, belle, et Italienne, autant de qualités dont Blondin est dépourvu ; il n'est donc pas certain que la confrontation tourne à son avantage. Afin de s'y préparer, celui-ci demande à Harry de se renseigner à son sujet, ce qui lui est facile car la *signorina* a des admirateurs parmi les Italiens de Buenos Aires qui ont suivi ses exploits de près.



Maria Spelterini

Née en Italie, Maria Spelterini a 24 ans et a commencé la marche sur corde dans un cirque dès l'âge de 5 ans. Parcourant l'Europe depuis l'âge de 19 ans, elle s'est produite à Jersey au-dessus du port Saint Aubin, au Pré Catelan à Paris, a traversé à 100 pieds de hauteur la Moskowa à Moscou et la Neva à Saint-Pétersbourg². À l'occasion du centenaire de la déclaration d'Indépendance américaine, le 8 juillet de l'année précédente, elle a traversé le Niagara sur un câble de deux pouces et quart de diamètre un peu au-dessous du pont suspendu inférieur, au même endroit que Blondin en 1860. Elle a renouvelé cet exploit le 12 juillet, les pieds dans des paniers, le 19 juillet, les yeux bandés, le 22 juillet, les chevilles et les poignets enchainés et enfin, une cinquième et dernière fois, le 27 juillet. Elle est la première femme à avoir accompli cet exploit et mérite donc tout autant que Blondin le titre d'« héroïne du Niagara » dont elle se pare.

Désireuse apparemment d'égaler Blondin en toutes choses, elle semble avoir étudié et appris ses tours les plus difficiles : le sac sur la tête ; les pieds dans des paniers ; les yeux bandés, enveloppée dans un

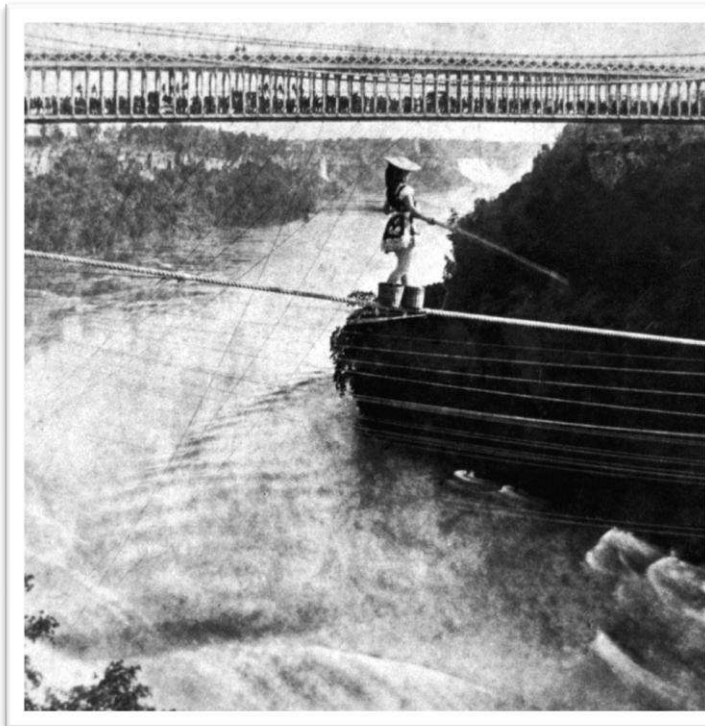
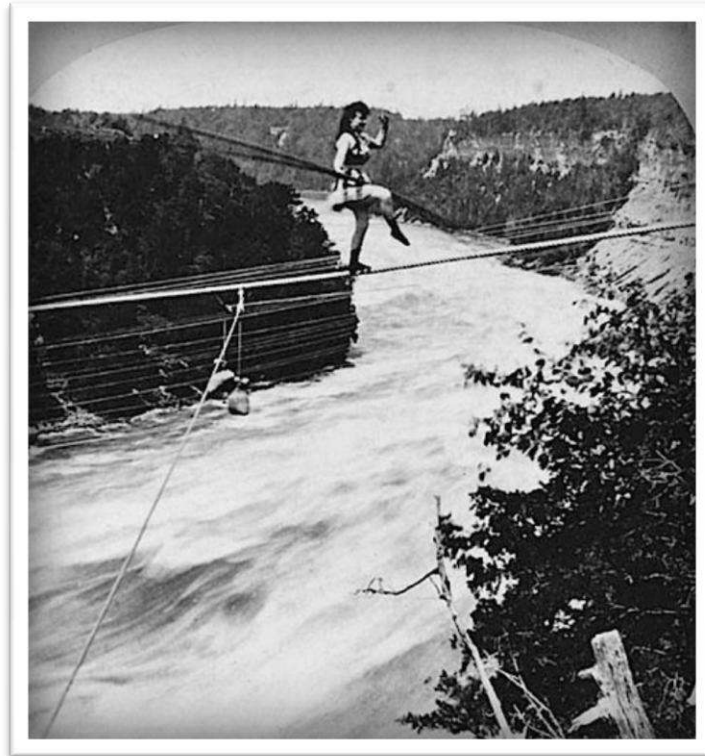
grandes estancias du sud, anglais pour la plupart, ont terminé le travail au début du 20^e siècle en rémunérant les « coupeurs d'oreilles » qui rapportaient ce trophée après avoir tué les Indiens qui n'avaient plus d'autre ressource pour vivre que de s'attaquer aux moutons, les « guanacos blancs » qui avaient remplacé les guanacos dont ils se nourrissaient autrefois. (Lire à ce propos les récits hauts en couleurs de l'écrivain chilien Francisco Coloane).

1 - Je conseillais la compagnie pétrolière nationale, les Yacimientos Petroleros Fiscales, et je me souviens de deux bons techniciens, Garcia et Enrique, que j'appréciais beaucoup et que mes collègues argentins qualifiaient avec un certain mépris de « Chinos » parce qu'ils avaient du sang indien. Il y en avait peu parmi les employés d'YPF mais beaucoup dans le campo, parmi les gauchos en particulier.

2 - D'après l'*Univers Illustré* du 4 octobre 1873

sac ; l'aller-retour en bicyclette. Elle ose même exécuter le tour de la chaise périlleuse. Sa seule originalité est la mitrailleuse miniature qu'elle emmène partout avec elle sur sa corde, avec laquelle elle tire à blanc sur les spectateurs un peu inquiets.

Pour couronner le tout : elle est très belle et d'une distinction rare. Blondin a trouvé en elle une adversaire à sa mesure, digne de respect. Il a une seule solution : être meilleur qu'elle ! C'est ce à quoi il va s'employer.

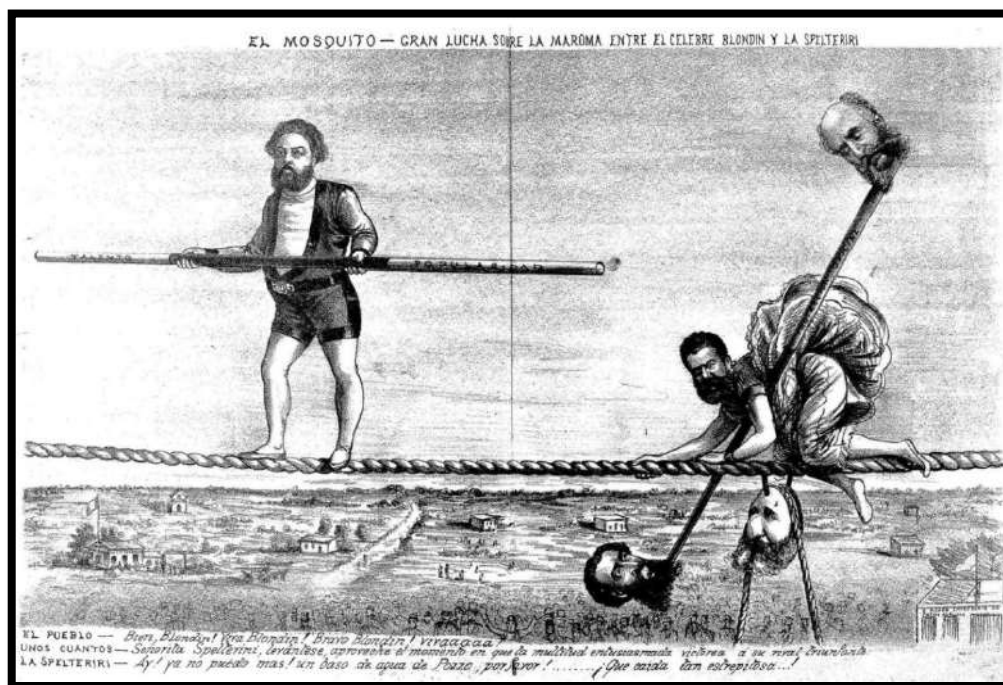


Maria Spelterini au Suspension bridge¹

Les deux premières représentations de Blondin à Buenos Aires, le dimanche 1^{er} avril, attirent beaucoup de monde dans son enceinte. En matinée, il enchaîne les tours les plus difficiles et les exécute à

1 - Photographies de George E. Curtis - Image Niagara Falls Public Library

la perfection en prenant le maximum de risques. Les spectateurs, qui attendent avec curiosité sa prochaine confrontation avec Maria Spelterini, comprennent qu'il est en train de placer la barre très haut du point de vue technique. Ils sont ravis de l'aubaine et se régale. Le soir cette impression se confirme car le feu d'artifice tiré par Henry Coleman, *Promenade au-dessus du Vésuve*, est, au propre comme au figuré, éblouissant. L'orchestre dirigé par le maestro G.A. Bellucci étant lui-même excellent, l'ensemble du spectacle est d'un niveau inégalable.



El Mosquito du 1^{er} avril – Légende : Grande lutte sur la corde entre le célèbre Blondin et la Spelterini

Le Peuple : Bien, Blondin ! Vive Blondin ! Vivaaaaa !

Quelques uns : Mademoiselle Spelterini, levez-vous, profitez du moment où la multitude enthousiaste célèbre la victoire de votre rival triomphant !

La Spelterini – Aïe ! Je n'en peux plus ! Un verre d'eau de Pozzo, s'il vous plaît !... Quelle chute fracassante !...

Considérant que le match est plié avant d'avoir été joué, le journal satyrique *El Mosquito*¹ s'inspire de la situation pour publier une caricature où l'on voit des hommes politiques mis en grande difficulté par un équilibriste triomphant.

Blondin poursuit chaque soir pendant deux semaines ses représentations et donne le dimanche en matinée la démonstration de son savoir-faire inégalable. Lorsque le samedi 14 avril, Maria Spelterini entre en lice, son spectacle paraît extrêmement terne aux spectateurs car le cirque est bien petit et la corde bien basse en comparaison de l'immense enceinte dans laquelle les exercices de Blondin sont parfaitement mis en valeur sous la lumière des projecteurs. Ayant vu les exercices de Blondin, ils peuvent juger de la qualité technique inférieure de ceux de Maria Spelterini. Ils constatent par exemple que dans le tour de la chaise périlleuse, Blondin est monté sur le dossier de la chaise alors qu'elle se contente de monter sur le siège ; il a fait à mainte reprises des sauts périlleux avant et arrière, elle n'en fait aucun ; la tête couverte d'un sac, il a fait semblant de tomber et s'est affalé sur la corde, elle est restée bien raide tout le long du parcours. Enfin, son feu d'artifice est bien pauvre au regard de la splendeur de celui d'Henry Coleman. Son tir à la mitrailleuse ne suffit pas à lui redonner l'avantage.

Le lendemain dimanche 15, Blondin lui porte l'estocade : il fait la traversée sur des échasses, ce qu'elle est incapable de faire, et il la concurrence sur le plan de la beauté et de la grâce en portant sur la corde sa fille Charlotte, une adorable jeune fille blonde de 11 ans.

Cependant, le vendredi 20 au cours de la nuit, un orage d'une extraordinaire violence, comme il s'en produit parfois à Buenos Aires au mois d'avril, s'abat sur la ville. L'enceinte n'y résiste pas : mise à terre,

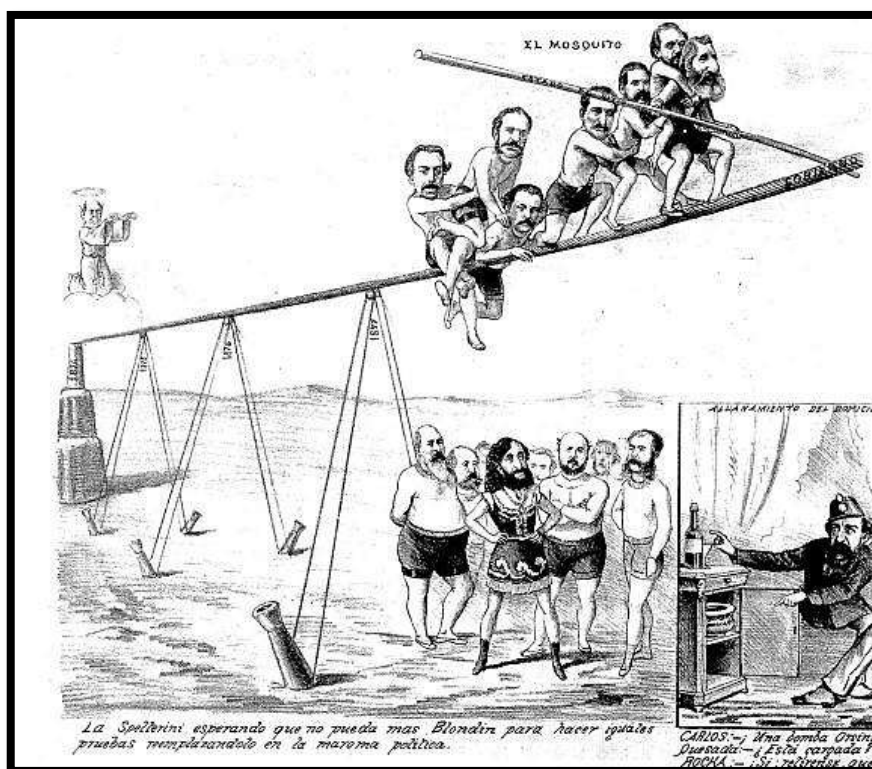
1 - La bibliothèque du congrès américain possède la collection complète des numéros d'*El Mosquito* de l'époque et l'a mise en ligne. Blondin ayant publié ses annonces publicitaires dans ce journal, j'ai pu trouver là de précieux renseignements. Il faudra encore attendre plusieurs années avant que les grands journaux « porteños » de l'époque ne soient mis en ligne.

elle est gravement endommagée et irréparable dans l'immédiat¹. Blondin est donc obligé de se transporter dans la grande salle du récent Teatro Ópera, situé au n° 860 de Corrientes, entre Esmeralda et Suipacha. Bien à l'abri, il y donne sa première représentation le dimanche 22 en matinée et en soirée.



Le Teatro Ópera²

Maria Spelterini poursuit ses représentations pendant quinze jours sous les moqueries de la presse et en particulier d'*El Mosquito* qui la représente sous les traits d'un chef de parti qui attend que son concurrent au pouvoir se fatigue pour le remplacer et faire les mêmes tours. Après une dernière représentation le 29 avril, elle abandonne la place à Blondin et part pour Rosario³ où elle vient de signer un engagement pour trois apparitions en soirée au Teatro Olimpo.



El Mosquito du 22 avril 1877 - Légende : La Spelterini attendant que Blondin n'en puisse plus pour faire les mêmes tours en prenant sa place sur la corde politique.

1 - Ceci n'est qu'une présomption. Je sais seulement que ce jour-là ou le jour suivant, l'enceinte a été mise hors d'usage et que Blondin a dû s'en passer jusqu'à la fin de son voyage. La cause ne peut être qu'un violent orage ou un incendie. Je pense que s'il s'était agi d'un incendie, la presse de Londres en aurait parlé. Elle est restée muette. Le 20 avril 2013, un orage analogue a fait 25 morts dans la ville.

2 - Photographie tirée de Wikimedia Commons

3 - Rosario est une grande ville argentine, chef lieu de la Province de Santa Fé, qui est située au bord du Paraná, à 285 km au nord-ouest de Buenos Aires.

Le lundi 7 mai, une nouvelle, venue de Rosario et rapportée à la une des journaux porteños¹ du matin, provoque une émotion unanime : la Spelterini est tombée ; elle est blessée ! Les journaux racontent que, lors de sa première représentation au Teatro Olimpo de Rosario, la Spelterini évoluait sur son vélodrome devant une salle comble à 10 mètres de hauteur au-dessus de la scène et entamait le trajet retour après avoir effectué l'aller sous les applaudissements du public, lorsque son engin s'est arrêté brutalement, la roue avant coincée suite à la rupture d'une pièce métallique dont on a trouvé plus tard un fragment sur le sol. Désarçonnée, elle est tombée. Elle n'a cependant pas lâché son balancier et a eu la présence d'esprit de le pointer en avant tout en le tenant fermement. Il s'est brisé net en touchant le sol mais a amorti sa chute. C'est peut-être à ce réflexe qu'elle doit la vie. Un cri unanime est sorti de toutes les bouches... Tout le monde s'est précipité sur la scène et a relevé l'artiste, qui n'a pas poussé un seul cri et a marché avec courage jusqu'à sa loge. Après avoir été examinée par un groupe de médecins présents dans la salle, elle a été ramenée à son hôtel. Très choquée, elle devra rester étendue plusieurs jours et a dû annuler ses représentations. Revenue le 19 mai à Buenos Aires et à peu près rétablie, Maria Spelterini attendra le 22 juin, après le départ de Blondin, pour faire son retour au Circo Arena, vélodrome réparé et mitrailleuse chargée, à nouveau prête à égaler Blondin !

Ce dernier poursuit ses représentations au Teatro Ópera. Il serait logiquement temps pour lui de partir pour le Brésil mais il s'est engagé auprès de la municipalité à donner un spectacle gratuit le 25 mai sur la Place de la Victoire à l'occasion des fêtes commémorant la « Revolución de Mayo » et doit donc rester. Le Teatro Ópera étant pris à l'occasion des festivités, il se transporte au Teatro Variedades, au N°367 d'Esmeralda, où il donne pendant cinq soirées sa pièce de *l'Enfant du naufrage ou le singe intelligent* qu'il n'a plus jouée depuis près de 10 ans. Le costume de Jocko le singe est devenu un peu étroit pour lui mais ses acrobaties, la jeune Charlotte dans les bras, sont toujours aussi étonnantes. Il joue chaque soir à guichets fermés devant un public ravi de découvrir ainsi une autre facette de ses talents.



Plaza de la Victoria, obélisque et Cabildo²

Le grand jour est arrivé : Buenos Aires en fête célèbre la « Revolución de Mayo » au cours de laquelle, le 25 mai 1810, les bourgeois criollos³ de Buenos Aires, réunis au Cabildo, le bâtiment municipal, ont forcé à la démission le vice-roi d'Espagne Baltasar Hidalgo de Cisneros qu'ils considéraient comme illégitime en qualité de représentant de Joseph Bonaparte, le roi imposé par Napoléon 1^{er}. Pour le remplacer, ils ont nommé une « junte » destinée à gouverner la colonie. C'était un premier pas décisif vers l'Indépendance des provinces unies du Rio de la Plata qui sera proclamée six ans plus tard, le 9 Juillet 1816, lors du congrès de Tucuman.

1 - Terme couramment employé en Argentine pour qualifier les habitants de Buenos Aires.

2 - De Charles Henri Pellegrini, ingénieur, lithographe, peintre et architecte franco-argentin (1800-1875)- Aquarelle 1829

3 - Littéralement : « créoles ». Ce terme qualifie les Argentins blancs nés en Argentine. Ce terme est encore aujourd'hui couramment utilisés par les Argentins de souche, fiers de l'être : « *nosotros, Criollos* »

Blondin a tendu sa corde sur 145 mètres, à 20 mètre au-dessus de la Place de la Victoria, entre la tour du Cabildo à l'ouest et le sommet de l'Arc de los Virreyes qui lie entre elles les deux longues galeries de 11 arcades chacune qui abritent le marché de la Recova¹, à l'est. Elle passe 1,5 mètre au-dessus de l'obélisque qui occupe le centre de la place.

Vingt mille personnes se sont rassemblées sur la place depuis le début de la matinée. À 10 heures, arrive Carlos Casares, le gouverneur de la Province de Buenos Aires, entouré des notables de la ville. L'hymne national argentin retentit, joué par l'orchestre municipal et repris en chœur par la foule. Blondin apparaît sur la pointe de l'Arc de la Recova. Il est en tenue de chevalier et, très applaudi, traverse la place d'un pas solennel en brandissant son épée. Il entre dans la tour du Cabildo, réapparaît vêtu en gymnaste et court sur la corde, faisant des sauts périlleux avant et arrière et se couchant de tout son long sur la corde avant de se relever d'un coup de reins. Il se fait ensuite bander les yeux et recouvrir le corps avec un sac, faisant la traversée ainsi aveuglé, en feignant à plusieurs reprises de trébucher, s'étalant sur la corde et arrachant aux spectatrices des cris de terreur. Il traverse à reculons à toute vitesse, va chercher son fourneau, le charge sur son dos et l'emmène au-dessus de l'obélisque. Il fait cuire une omelette et la descend dans un petit panier avec une bouteille de champagne et des verres jusqu'au Gouverneur qui, très amusé, en goûte et en fait profiter ses voisins. Il fait à nouveau la traversée déguisé en esclave, chargé de chaînes. Il emmène ensuite une chaise au centre de la corde, la met en équilibre sur deux pieds, monte sur le siège, puis sur le dossier. Les spectateurs n'en croient pas leurs yeux. Un tonnerre d'applaudissements le salue lorsqu'il se débarrasse enfin de la chaise et reprend pied sur la corde. Il disparaît dans la tour du Cabildo et réapparaît portant sur son dos la jeune et charmante Charlotte, qui salue la foule, gracieuse et souriante. Arrivé au milieu de la corde, il trébuche brusquement, fait quelques pas en avant en complet déséquilibre et semble prêt à lâcher son précieux fardeau avant de finir par se rétablir in extrémis. La foule a hurlé de peur ! Charlotte est un peu pâle ; lui, très content de son stratagème, arbore un petit sourire narquois. Le public l'applaudit tout en le traitant de *maldito*. Il va enfin chercher sa bicyclette et fait l'aller-retour à toute vitesse, en marche avant puis en marche arrière. Quand il revient au centre de la corde pour saluer le Gouverneur, les notables et le public, celui-ci lui fait une très longue ovation et scande sans fin : *Viva el Franchute² ! Viva el Franchute !* Le peuple est très content, le Gouverneur également. Après le succès de cette représentation de Blondin sur la place de la Victoire, la police a été mise en alerte car, au cours des jours suivants, des milliers de garçons ont voulu faire les mêmes tours d'équilibre que lui. On a dû les en empêcher en leur expliquant que celui-ci ne peut être imité car il est unique.

Blondin fait une dernière apparition le 27 mai au Teatro Variedades et intitule son spectacle « Adiós Buenos Aires ! ». Il est chaudement applaudi et remercie en espagnol les Porteños pour leur excellent accueil.

Le 2 juin, la famille Blondin accompagnée du fidèle Charles Niaud, embarque à Montevideo sur le *Mondego*, un navire à vapeur appartenant à la Royal Mail Steam Packet Company, commandé par le capitaine William Gillies, à destination de Rio de Janeiro au Brésil où Harry Lyons et son épouse les ont précédés. Leur navire va parcourir 1 200 milles en cinq jours de mer avant d'entrer dans la baie de Guanabara.

Le pays vers lequel ils se dirigent est en tous points extraordinaire : par sa taille, 15,6 fois celle de la France ; par sa population de 10 millions d'habitants³ qui en fait de loin l'état le plus peuplé d'Amérique du sud ; par la diversité de celle-ci qui comprend 1,95 millions de personnes de race noire et 4,2 millions d'individus à la peau foncée ; par la beauté de ses paysages et en particulier celle du site de sa capitale, Rio de Janeiro, qui est incomparable. Par contre, sa dernière particularité est peu flatteuse : il est le dernier pays des Amériques où l'esclavage subsiste. La traite a été interdite en 1850, mais il reste encore 1,55 millions d'esclaves en 1972 au Brésil, et la traite lui aurait procuré 4,9 millions d'esclaves africains depuis le début du XVI^e siècle !

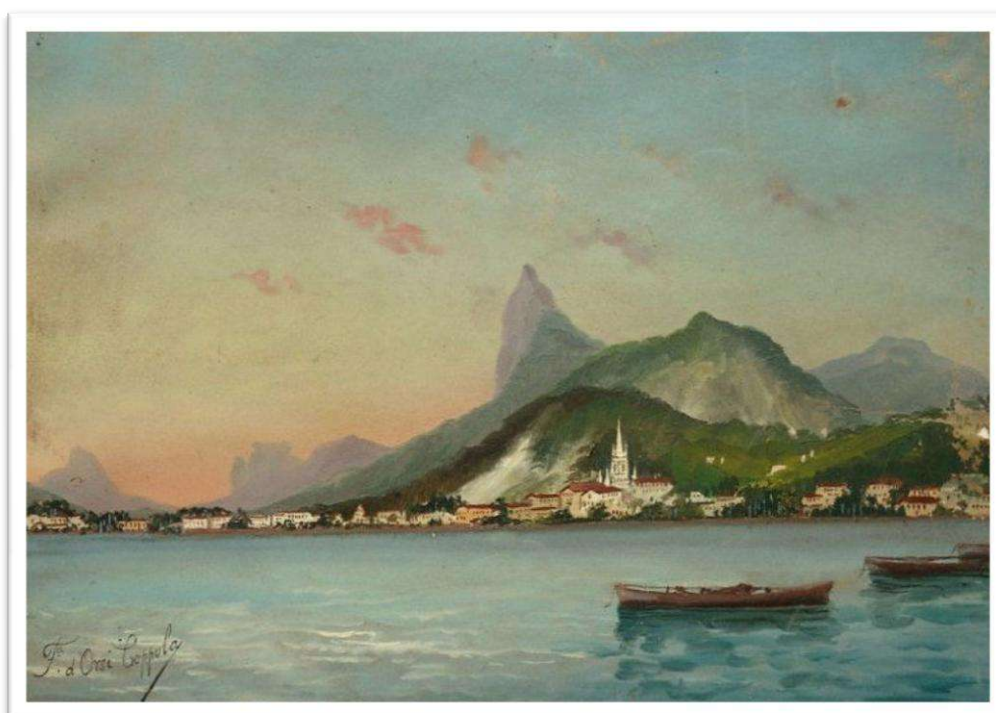
Ce pays est un empire ! En 1808, le roi du Portugal, Jean VI a fui à Rio de Janeiro lorsque les troupes napoléoniennes ont envahi son pays. Rio est alors devenu la capitale de l'empire colonial portugais et en 1815 le Brésil a été promu au rang de royaume. Pendant le séjour du roi, la ville a été assainie et embellie.

1 - La Recova a été détruite en 1884 et les deux places de la Victoire et del Fuerte ont été réunies pour n'en faire plus qu'une : la Plaza de Mayo actuelle. L'obélisque a été placé en son centre.

2 - *Franchute* : terme amical qu'utilisent les Argentins pour désigner les Français.

3 - Tous ces chiffres sont tirés du recensement de 1872

En 1821, il est retourné à Lisbonne pour tenter de mettre fin aux troubles qui ont fait suite au retrait des troupes françaises et a nommé avant de partir son fils dom Pedro régent du Brésil. Tirailé entre sa loyauté vis-à-vis de son père et les intérêts de son pays d'adoption, ce dernier a fini le 7 septembre 1822 par proclamer l'indépendance du Brésil et s'est fait couronner empereur le 12 octobre suivant sous le nom de Pedro I^{er}. Le 29 août 1825, après deux ans de combats sporadiques contre les forces portugaises, l'indépendance du Brésil a été reconnue par le Portugal. Cependant, le pays était alors *de facto* sous la houlette des britanniques, principaux partenaires commerciaux et grands bailleurs de fonds, qui voulaient l'obliger à abolir l'esclavage, ce à quoi les riches propriétaires terriens, planteurs de café et de canes à sucre, s'opposaient farouchement. À la mort de son père, Pedro I^{er} est devenu roi du Portugal. Il a abdicé en faveur de sa fille Maria da Gloria mais son frère, dom Miguel, a contesté le trône de Maria. Il a dû rentrer au Portugal pour régler ce problème et a abdicé avant de partir en faveur de son fils Pedro II âgé de 5 ans. Régente du Brésil et partisane de l'abolition, sa fille, la princesse Isabel de Bourbon et Bragance, a fait proclamer en 1871 par l'Empire que les enfants d'esclaves seront désormais libres à la naissance et a l'intention de l'abolir définitivement dès qu'elle jugera le moment favorable pour le faire¹.



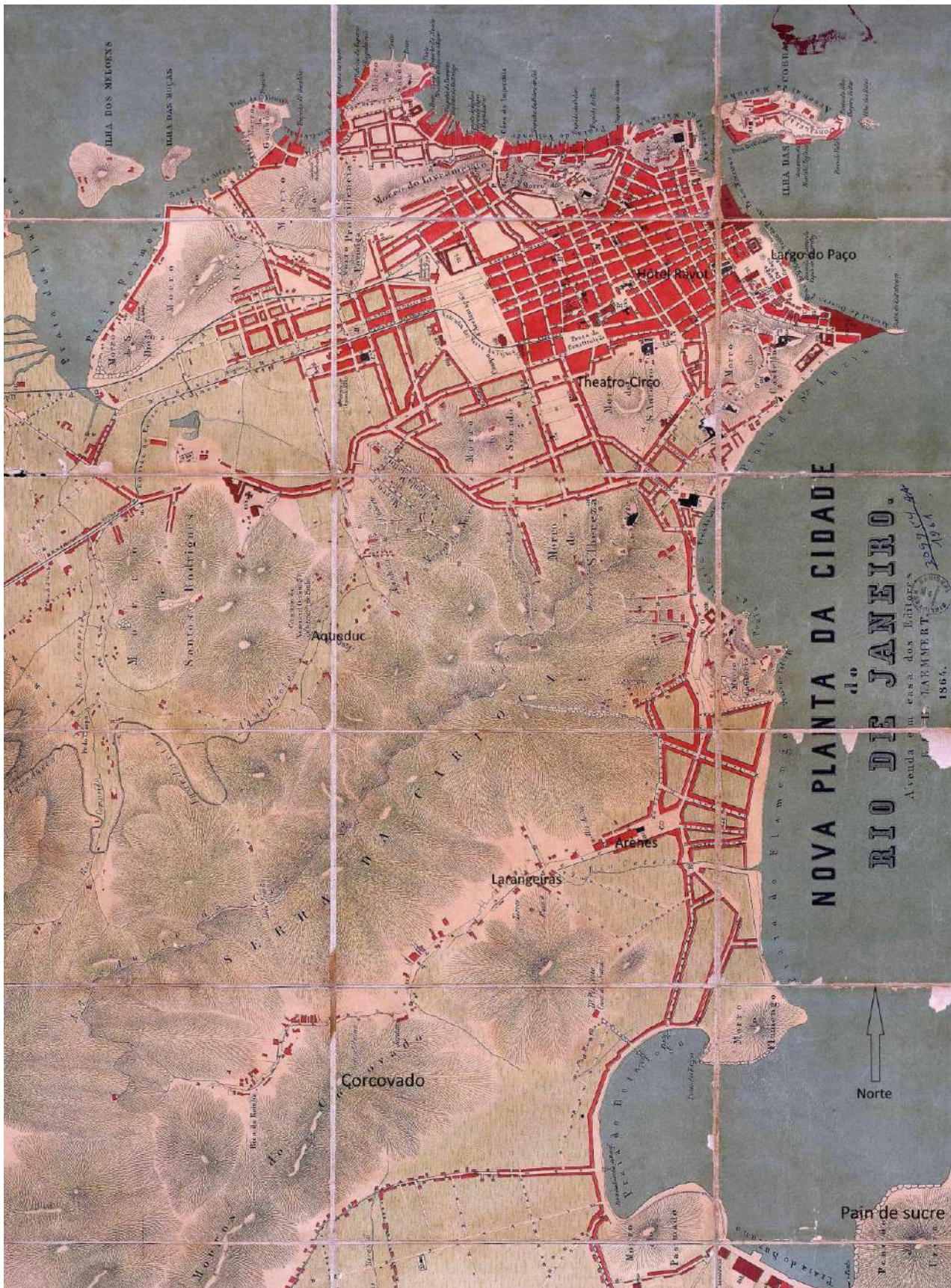
Rio de Janeiro en 1890-1900 avec en arrière plan le Corcovado²

Le 6 juin, le *Mondego* franchît tôt le matin la passe étroite par laquelle la baie de Guanabara communique avec l'océan, défendue à l'ouest par le monolithe granitique du Pão de Açúcar, haut de 396 mètres, et à l'est par la formidable forteresse de Santa Cruz de Barra. Il entre dans son immense bassin, long de 20 km et large de 16, qui pourrait contenir toutes les flottes du monde ! Des montagnes boisées³ l'entourent. Les unes s'avancent dans la mer tandis que d'autres laissent entre elles et la berge de profonds enfoncements et des vallées remplies de villas. Au loin se montre une rangée de pics granitiques qui hérissent la ligne d'horizon et percent les nuages de leurs sommets pointus. À gauche, on aperçoit la ville de Rio répartie sur plusieurs collines dont les sommets sont couronnés par des églises et des couvents et à la base desquelles serpentent des rues. La baie est parsemée d'une multitude d'îles et d'îlots : la grande *ilha do Governador* ; Paqueta, aux contours gracieux et pittoresques ; Villegagnon qu'occupèrent les Français ; *das Cobras* qui défend la rade. Dans la baie, on aperçoit des multitudes de navires de toutes nationalités, tant de guerre que de commerce, disséminés dans toutes les directions sur la surface des flots, sans être entassés les uns près des autres comme dans les ports étroits d'Europe.

1 - Elle le fera onze ans plus tard, le 13 mai 1888, par la loi Aurea, « la loi dorée ».

2 - Pastel et gouache par F. d'Orsi Coppola -. Peintre actif à Rio jusqu'à 1920 avant d'émigrer aux USA et de travailler pour Walt Disney. Vendu par Art i Negoci del Mon en Andorre.

3 - D'après la description faite dans « *L'empire du Brésil, souvenirs de voyage* » par N.X. Recueillis et publiés par J.J.E Roy – 1865.



Plan de la ville de Rio de Janeiro en 1864¹

1 - « Nova planta da cidade do Rio de Janeiro » United States Library of Congress. On remarquera les nombreux pitons granitiques, appelés « morros » qui parsèment le site de la future métropole. Ils ont été pour la plupart progressivement arasés et le matériau granitique a été utilisé pour la construction des maisons.

Leurs yeux ne se lassent pas d'admirer ce beau lac sillonné par des embarcations de toutes formes et de toutes tailles, ces grandes lignes du paysage, l'abondante végétation des collines et la pureté des vagues qui reflètent ce magnifique tableau

Le bateau mouille à quelques encablures du bord et ils embarquent sur une chaloupe qui les emmène au pied du *Largo de Paço*¹ où ils abordent sur une pente pavée de larges dalles de granit et montent jusqu'à un quai protégé par un parapet de la même pierre. La place est bordée au sud-est par le Palais impérial et au sud-ouest par le couvent des Carmes et la chapelle royale. De là, ils peuvent admirer la baie et observer l'activité du port. Un triste spectacle les arrache immédiatement à cette contemplation : celui de la population noire esclave exerçant sur le port le métier de portefaix.

« Un Européen², un nouveau débarqué surtout, ne peut s'accoutumer facilement à la vue de ces hommes entièrement nus, à l'exception du sale lambeau qui entoure leur ceinture, et qui sont livrés à un véritable travail de bêtes de somme. Leur peau, à force d'être exposée aux injures de l'air, est devenue dure et calleuse. Lorsqu'on les examine des pieds à la tête, leur organisation physique semble telle, que vraiment on les prendrait pour des êtres d'un degré au-dessous du rang d'homme. Leurs talons formant une saillie extraordinaire, leurs jambes grêles, leurs lèvres et leurs mentons très prolongés, tout cet ensemble donne à leur physionomie quelque chose qui semble les rapprocher de la tribu des babouins. Les uns sont attelés à des traîneaux pesamment chargés ; les autres sont enchaînés par le cou et par les jambes, et, quoique ainsi embarrassés, ils n'en travaillent pas moins rudement. Ceux-ci marchent en rangs ou par longues files, avec de lourds fardeaux sur la tête, accompagnant leurs pas de sons cadencés, mais rauques et inintelligibles ; ceux-là dévorent de jeunes cannes à sucre, comme de bêtes de somme mangent de l'herbe verte sur le chemin. On en voit encore près de l'eau, qui sont couchés parmi les ordures, accroupis comme des chiens, ne paraissant attendre ni désirer un sort meilleur, ou plus d'égards, offrant enfin si peu les apparences de l'humanité, qu'ils semblent bien au-dessous des animaux qui les environnent. »

Ce spectacle inhumain horripile Charlotte et ses filles.

Harry et son épouse sont une fois encore sur le quai à les attendre. Ils les accompagnent à leur hôtel situé non loin de là, au 163 de la rue Ouvidor. Comme d'habitude, ils ont choisi le meilleur de la ville, l'hôtel Ravot, tenu par un Français et établi depuis 1842 dans l'ancien palais de Luis José de Carvalho e Melo, Visconde da Cachoeira.

Confortablement installé avec Blondin et Charles Niaud dans le luxueux salon de l'ancien palais vicomtal, Harry leur rend compte de ses démarches. Par l'entremise de leur agent local Édouard Picard, un Français immigré, il a pu prendre une option sur la location des arènes de Rio pendant le mois de juillet, avec quelques interruptions pour laisser la place à des corridas. Situées à Larangeiras, 20 rue du Marques de Abrantes, elles sont à 3 km au sud du centre ville et reliées à celui-ci par une nouvelle ligne de tramway. Cette solution lui a paru intéressante car elle évite d'avoir à réparer au préalable l'enceinte très endommagée puis de la monter et de la démonter. Il a cependant préféré attendre l'arrivée de Blondin pour prendre une décision. Ce dernier, qui s'est déjà produit en Espagne dans des arènes, sait que ce lieu est idéal pour ses exercices et lui donne immédiatement son accord. La première représentation étant fixée au 29 juin, il décide de consacrer ces trois semaines libres à visiter la ville et ses environs avec sa famille.

C'est la période idéale pour cela : Rio est soumis à un climat tropical, chaud et moite pendant la période de l'été tropical, mais avec peu de pluies et une température très douce, comprise entre 20 et 25°C, pendant l'hiver austral actuel. Harry lui conseille cependant de ne pas visiter la ville à l'heure de la sieste car, quelle que soit la saison, les rues sont désertes à cette heure-là.

La famille Blondin sort au milieu de l'après-midi pour se promener dans la ville. Celle-ci, avec ses 300 000 habitants, est plus grande que Buenos Aires. Ses rues sont étroites mais bien pavées et généralement bordées de chaque côté d'amples trottoirs et de maisons bâties en pierres de granit. Elles se coupent les unes les autres à angle droit, les premières commençant au bord de la mer, les secondes donnant à chaque extrémité sur une chaîne de montagne.

1 - Place principale de Rio de Janeiro située en bordure de la baie.

2 -.D'après la description faite dans « *L'empire du Brésil, souvenirs de voyage* » par N.X. Recueillis et publiés par J.J.E Roy – 1865.

En chemin, ils rencontrent d'autres noirs dont l'aspect est bien différent des celui des malheureux esclaves du port. Tout d'abord un régiment composé de noirs de différentes nuances dont le colonel vient de mourir et qui sont venus lui rendre les honneurs devant sa maison mortuaire. Leur équipement et leur tenue sont irréprochables. Ils sont vêtus de tuniques brunes, de pantalons blancs et portent un shako et une ceinture de cuir. Leurs musiciens exécutent des airs funèbres pleins de douceur et de mélancolie pendant qu'ils exécutent des évolutions et des maniements d'armes avec une précision et une adresse qui feraient honneur à un régiment de ligne européen. Un peu plus loin, ils croisent une procession religieuse conduite par un prêtre noir, grand et bel homme, dont le visage d'ébène fait un contraste frappant avec le blanc surplis dont il est revêtu. Sa solennelle dignité et sa pieuse émotion, plutôt rares chez ses confrères blancs, sont exemplaires. Ils traversent enfin une place où un grand nombre de noirs, hommes et femmes, offrent aux passants toutes sortes de marchandises ainsi que des fruits et des rafraîchissements. Les denrées en vente sont fort proprement rangées dans des corbeilles, des boîtes ou sur des planches qu'ils portent sur la tête. Ils appartiennent à une classe de petits commerçants, dont quelques uns débitent leurs denrées à domicile, mais dont la plupart les colportent ainsi dans les rues et sur les places. Ils sont pour la plupart des hommes et des femmes libres, qui exercent pour leur compte cette petite industrie, mais certains d'entre eux cependant sont des esclaves qui rapportent leurs gains à leur maître. Ils sont fort propres et fort avenants de leur personne, plus convenables que la plupart des blancs de pareilles classe et profession. Toutes les denrées étalées en vente sont de bonne qualité et ils mettent dans leur trafic une honnêteté vraiment admirable¹.



Esclaves ou femmes libres ?²

Après avoir vu au cours de cette promenade des noirs joyeux et en bonne santé se mêler à la société blanche sans subir apparemment la moindre brimade, Blondin et son épouse sont prêts à relativiser l'horrible spectacle auquel ils ont assisté le matin sur le port. Cependant, de retour à leur hôtel, en feuilletant le *Journal do Commercio*³, le principal quotidien de Rio, Charlotte tombe, parmi des annonces de vente de meubles et de chevaux, sur une pleine page d'annonces semblables à celle-ci :

1- D'après la description faite dans « *L'empire du Brésil, souvenirs de voyage* » par N.X. Recueillis et publiés par J.J.E Roy – 1865.

2 - Photographie de Marc Ferrez. Photographe brésilien vivant à Rio (1843-1923)

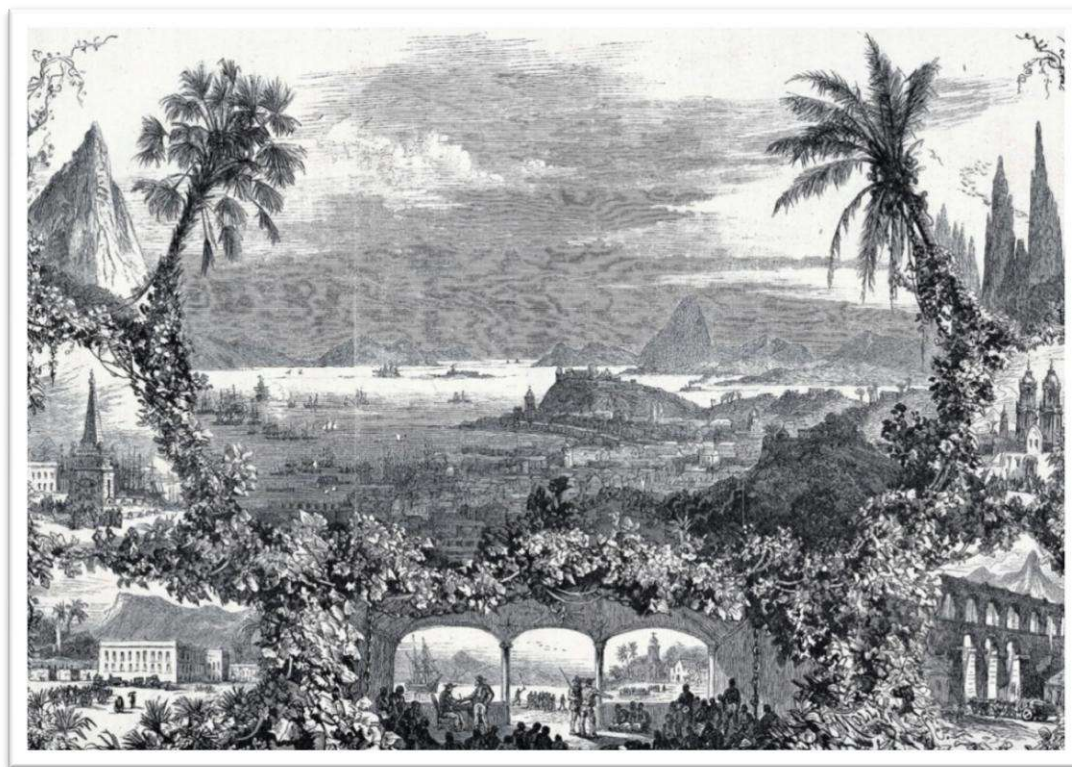
3 - La Bibliothèque nationale brésilienne a indexé et numérisé tous les journaux brésiliens de l'époque. J'ai trouvé son site par hasard, ce qui me fait redouter d'avoir manqué par ignorance les mêmes sites au Chili et en Argentine.

VENDA DE ESCRAVO
 Na rua do Alcantara n. 30 contrata-se a venda de
 uma escrava vinda de fóra, crioula, de 15 annos, sem
 vicio algum, propria para mucama ; para ver e exa-
 minar, na mesma casa. (

« Vente d'esclaves : Rue d'Alcantara n°30, à vendre une
 esclave venue d'ailleurs, créole, de 15 ans, sans aucun vice,
 apte à être une bonne ; à voir et à examiner dans la même
 maison. »

Elle est scandalisée et demande à quitter immédiatement un pays aussi indigne des faveurs que la nature
 lui prodigue en abondance.

Le lendemain, leur première visite est pour l'aqueduc de la Carioca, qui fait la fierté de la capitale.
 Construit au début du XVIIIe siècle, il amène l'eau du Rio Carioca, né de deux sources jaillissant dans le
 massif du Corcovado, jusqu'à un château d'eau voisin du couvent de San-Antonio, en reliant deux
 collines par un pont-aqueduc de 270 mètres de long, nommé *Arcos de Lapa*, qui est constitué de 42 arcs
 doubles de 18 mètres de haut d'une forme à la fois élégante et grandiose. De ce point partent des tuyaux
 de distribution qui vont aux différentes fontaines de la ville dont la principale, toute proche, est celle de la
 Place de la Carioca, où onze tuyaux de cuivre sortant d'un édifice semi-circulaire lancent sans cesse une
 eau abondante et limpide.



Rio de Janeiro en 1871¹

Le principal intérêt de la visite pour les Blondin n'est pas l'aspect architectural de l'*Arcas de Lapa*,
 certes remarquable, mais le spectacle offert sur la place de la Carioca par la multitude de noirs des deux
 sexes qui viennent remplir leurs cruches et dont les propos, les chants, les gestes, les mouvements, les
 disputes, offrent les scènes les plus variées et parfois les plus divertissantes. Le bassin, de l'autre côté, est
 encombré de femme de toutes couleurs qui lavent leur linge en entrant dans l'eau jusqu'aux hanches,
 souvent avec des poupons noirs ou basanés sur le dos. De temps en temps, des troupes de chevaux et de
 mulets viennent passer la tête entre elles pour boire. Vers le milieu de la place se trouve un poteau où on

1 - Dessin de M. de Bérard paru dans le *Monde Illustré* du 25 novembre 1871 – En cartouche : à gauche de haut en bas, la
 fontaine de la place du gouvernement et le Sénat ; au centre, l'ancien marché des nègres ; à droite de haut en bas, la cathédrale,
 l'aqueduc.

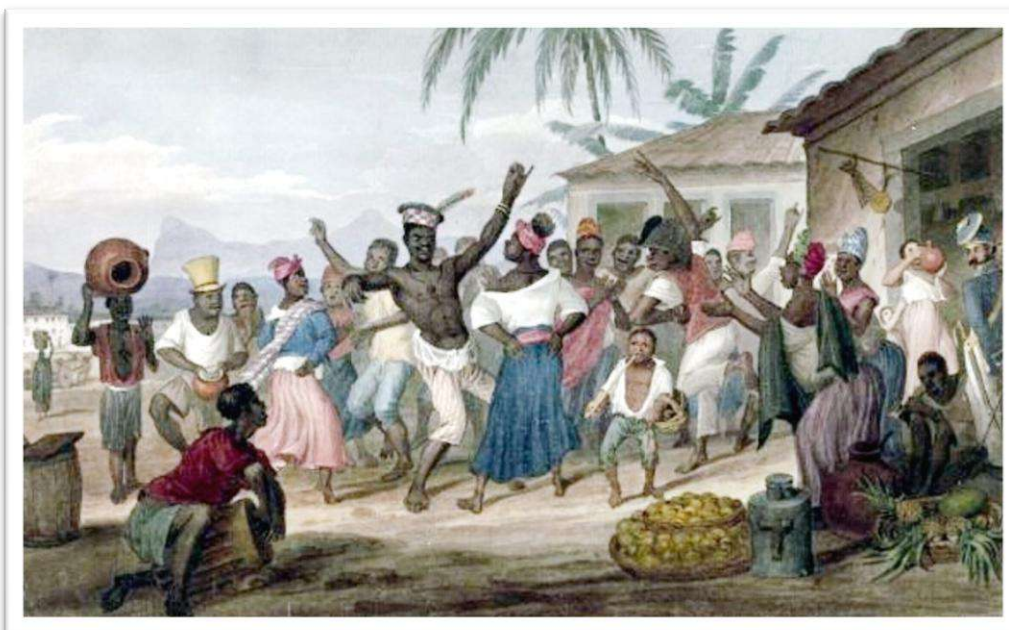
attache les esclaves pour les fouetter et alentour des petites boutiques proposent de la viande, des poissons et des fruits aux gens du petit peuple qui se pressent sur la place, mêlés aux noirs.

Assis sur un banc de pierre, Blondin et les siens, fascinés par le spectacle, ne se lassent pas de le regarder. Ils voient vivre le peuple brésilien et commencent à l'aimer.

Les hommes ont décidé de faire l'ascension du Corcovado et Henry Coleman a obtenu de son père l'autorisation de les accompagner. Alfred Picard s'est chargé d'organiser l'excursion. Au petit matin, une voiture attelée de deux chevaux vient les chercher à l'hôtel et les emmène après Larangeiras jusqu'au bout de la route où les attendent un guide et son aide avec quatre chevaux harnachés¹. Ils empruntent un petit sentier sinueux rendu fort glissant par la pluie qui est tombée pendant la nuit. La promenade est délicieuse ; la forêt parfumée offre parfois de ravissantes échappées sur la baie de Rio. Ils montent pendant deux heures, s'arrêtant de temps en temps au bord d'un ruisseau pour laisser les chevaux boire et se reposer quelques minutes. De petites cascades y font un gai tapage. Parmi les grands arbres, le pin du Paraná² est le plus représenté. Il attire l'attention car la disposition étrangement régulière de ses branches et les teintes argentées de ses feuilles le font ressortir avec vigueur au milieu du feuillage et des arbres plus sombres. Ils arrivent enfin à la station appelée Paineiras où ils laissent les chevaux à la garde de l'aide pour continuer à pied, la pente étant trop raide pour eux. Ils finissent par arriver au sommet, à une altitude de 704 mètres. La pointe du pic est entourée d'une murette car, sauf d'un côté, la paroi est verticale et le moindre faux pas pourrait être fatal. En portant leur regard vers la baie de Rio, ils éprouvent un choc :

« Le vaste panorama³, contemplé depuis cette hauteur, échappe à la description : l'immense baie de toutes parts refoulée par les terres, avec sa porte grande ouverte sur l'océan ; la mer fuyant sous le regard ; le noir archipel des îles intérieures ; le cercle des montagnes au pic desquelles s'accrochent les flocons laineux des nuages, tout cela forme un merveilleux tableau. »

Il restera gravé dans leur mémoire⁴.



Samba Fandango⁵

Après cette excursion, la visite des quarante trois couvents et églises de Rio de Janeiro paraît un peu fade. Heureusement, il se passe toujours quelque chose dans cette ville et Blondin ne se lasse pas de

1 - Ce récit est inspiré de l'ouvrage *Voyage au Brésil*, de M. et Mme Loius Agassiz, traduit de l'anglais par Félix Vogeli et publié en 1869 par la Librairie Hachette

2 - Il est considéré comme en danger critique d'extinction car il a été exploité pendant de nombreuses années sans être replanté en conséquence. Il produit un bois d'une excellente qualité utilisé comme bois d'œuvre mais sa repousse est lente, 80 à 90 ans pour arriver à maturité.

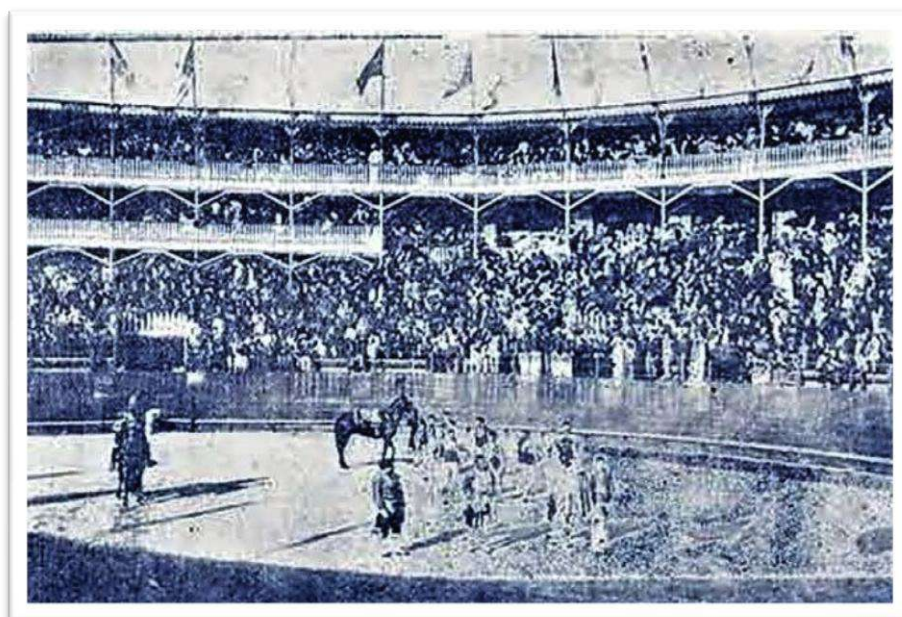
3 - Extrait du même ouvrage.

4 - Comme il est resté gravé dans la mienne : j'ai eu la chance de contempler ce panorama, le plus beau que j'ai jamais vu.

5 - Noirs dansant la samba fandango au Campo de St. Anna, à Rio de Janeiro ; aquarelle d'Augustus Earle 1824. Conservée à la National Library of Australia.

flâner dans les rues en compagnie de Charles Niaud et de son fils pour observer la vie des *Cariocas*. Ils aiment en particulier se rendre dans le quartier de la *Praça Onze*, où des noirs venus de Bahia ont élu domicile¹ et dansent la *Samba de Roda* : ils forment un cercle où chacun est invité et, accompagnés d'instruments à percussion, reprennent des chants d'origine africaine en frappant dans leurs mains pour accompagner la danse improvisée des femmes qui se sont placées au centre du cercle. L'ambiance est chaleureuse et bon enfant.

Le moment est venu d'installer les mâts et de tendre la corde au-dessus de la piste des arènes. Blondin s'en charge avec l'aide de quelques ouvriers noirs. Le vendredi 29 juin, tout est prêt. Les portes ouvrent à 14 h 30 : il n'y a presque personne ! À 16 heures, le spectacle commence et se déroule devant des arènes qui, bien que pas très grandes, sont aux trois-quarts vides. Il en sera de même le mardi 3 juillet et le jeudi 5, lors des deux représentations suivantes. Blondin comprend qu'il est inutile d'insister. Il décide de réduire de trente pour cent le prix des loges et des balcons, de cinquante pour cent celui des places populaires, et de ne plus donner de spectacle en matinée. Il interrompt donc pendant une semaine ses représentations afin d'équiper les arènes en éclairage au gaz.



Arènes de Larangeiras

Dans un éditorial paru le 12 juillet, *Le Journal do Commercio* l'incite à ne pas renoncer malgré cet échec initial. Il lui prodigue ses encouragements et exhorte les *Cariocas* à assister à ce spectacle exceptionnel « *afin d'être en mesure d'apprécier des œuvres jamais vues auparavant et de payer la dette que nous avons envers l'invité qui est parmi nous, qui n'a d'autre recommandation à faire valoir que son travail.* »

L'effet de ces mesures est manifeste dès l'ouverture des portes, le samedi 14 juillet à 19 heures : les spectateurs font la queue pour entrer et lorsque le spectacle débute, à 20 h 30, les arènes sont aux trois-quarts pleines. Blondin évolue sur sa corde, brillamment éclairé par des projecteurs, et la foule, bruyante et chaleureuse, l'acclame à chacun de ses tours. La *Promenade au-dessus du Vésuve* créée par Henry Coleman, déchaîne l'enthousiasme des spectateurs.

Les illuminations et les feux d'artifice font partie d'une tradition qui rappelle à chaque *Carioca* son enfance². En effet, chaque année, le 20 janvier, à l'occasion de la fête de saint Sébastien, patron de Rio, la coutume est d'illuminer la ville pendant trois nuits consécutives. D'innombrables chandelles sont allumées devant la châsse qui est consacrée au saint dans chaque église. Elles forment une sorte de muraille ardente, qui commence à l'entrée de l'église et continue jusqu'à l'abside, en se développant comme une immense pyramide de lumières. Dès la veille de la fête, des boîtes d'artifice sont mises à feu devant les églises en même temps que les enfants allument des pétards qui éclatent en répandant en l'air un nuage de fumées blanches sillonné d'étincelles. La fête terminée, chaque église entreprend une

1 - Ce quartier est historiquement la première *favela* de Rio.

2 - Ce qui explique peut-être le goût des Brésiliens pour les extraordinaires feux d'artifice qui sont tirés le jour du premier de l'an sur Copacabana et à l'occasion du Carnaval.

neuvaine, durant laquelle on entend sans cesse des décharges de feux d'artifice. En fait, il n'y a guère de jour dans l'année où ces explosions n'éclatent dans quelques endroits de la ville¹. Chaque *Carioca* est donc, dès son plus jeune âge familial des pétards et des feux d'artifice ; il est donc à même d'apprécier la qualité de celui qu'Henry Coleman lui a préparé. Il lui en sait gré et exprime sa satisfaction en l'applaudissant longuement. Le succès est maintenant assuré.



Blondin donne neuf autres représentations avant la fin du mois de juillet. Dès la troisième, il porte Charlotte sur son dos. Sa grâce séduit le public et elle devient une vedette, ce qui lui donne le droit de se voir attribuer le 25 juillet le bénéfice de la représentation².

La location des arènes arrivant à son terme, il est nécessaire de trouver un nouveau local. Alfred Picard a l'idée de composer un nouveau spectacle en combinant les exercices de Blondin sur la corde avec ceux d'une troupe brésilienne d'écuyers, les frères Amato et Seyssel, dont il est également l'agent et qui se produit au même moment au Theatro-Circo de Rio, situé au 94 de la rue do Lavadrio, au centre de la ville. Le spectacle est proposé une première fois aux arènes le dimanche 5 août avant d'être transféré au Theatro-Circo.

Cette troupe d'écuyers réunit deux familles, celle des frères Fernando et Rodolpho Amato et celle des frères Seyssel. Ils sont accompagnés dans leurs acrobaties à cheval par deux écuyères, Mlle Marie Borel et Mme Emilia Ravel, et par un jeune écuyer, Antoine, fils de Marie Borel. Jeronymo Ravel, le mari d'Emilia Ravel, complète le spectacle par un numéro de jongleur. Leur spectacle est d'une excellente qualité et n'a pas d'équivalent au Brésil. Les frères Seyssel sont les fils de Julius Seyssel, descendant d'une très vieille famille noble du duché de Savoie, les comtes de La Chambre et vicomtes de Maurienne. Julius étudiait à la Sorbonne, à Paris, lorsqu'il a fait la connaissance d'une jeune Espagnole, acrobate à cheval, en tournée avec un cirque. Ils sont tombés amoureux et ont voulu se marier mais la famille de Julius s'est opposée au mariage. Julius a alors quitté Paris pour suivre son Espagnole et devenir lui-même écuyer de cirque. Après avoir fait une tournée dans toute l'Europe, le couple est venu au Brésil avec le

1 - D'après *L'Univers – Histoire et description de tous les peuples – Brésil*, par M. Ferdinand Denis – Paris Firmin Didot Frères, Éditeurs – 1863.

2 - Ce qui ne veut rien dire car elle ne touche probablement aucun cachet.

cirque anglais des frères Charles. Ils y sont restés et ont donné naissance à une lignée du cirque¹ qui est très connue et appréciée au Brésil.

Ce nouveau spectacle, qui allie des acrobaties équestres avec les exercices d'équilibre de Blondin et des feux d'artifice somptueux, rencontre un grand succès : le Theatro-Circo n'est pas loin de faire salle comble à chaque représentation. Lors de la sixième, donnée le 15 août, à l'occasion de la fête de l'Assomption, Emilia Ravel, qui tentait un saut périlleux sur son cheval lancé au galop, se reçoit mal. Elle chute et se casse le cou. Les médecins présents ne peuvent que constater son décès. En signe de deuil, le Theatro-Circo ferme pendant deux jours.

PRAÇA DE TOUROS

GRANDE E EXTRAORDINARIA FUNÇÃO

AO PUBLICO

O CAVALHEIRO BLONDIN

E OS IRMÃOS

AMATO E SEYSSSEL

da Real Companhia Italiana, equestre, gymnastica e acrobatica, que tem trabalhado no Theatro-Circo da rua do Lavradio, no intuito de serem agradaveis aos respeitaveis habitantes d'esta capital, por quem têm sido obsequiados em extremo, têm acordado entre si darem uma serie de espectaculos em commun, sendo o primeiro

CHEVALIER BLONDIN

HERO OF NIAGARA

DOMINGO 5 DE AGOSTO

A'S 4 HORAS DA TARDE, SE O TEMPO PERMITTIR

NA PRAÇA DE TOUROS

A RUA DO MARQUEZ DE ABRANTES

na qual o cavalheiro Blondin exhibirá os seus melhores trabalhos, e os irmãos Amato e Seyssel, além dos seus difficéis e inimitaveis trabalhos acrobaticos e gymnasticos, apresentarão tambem á approvação publica, trabalhos

EQUESTRES

pelas distinctas artistas Mlle. Marie Borel e Mme. Ravel, verdadeiras celebridades, e por elles mesmos Fernando e Rodolpho Amato.

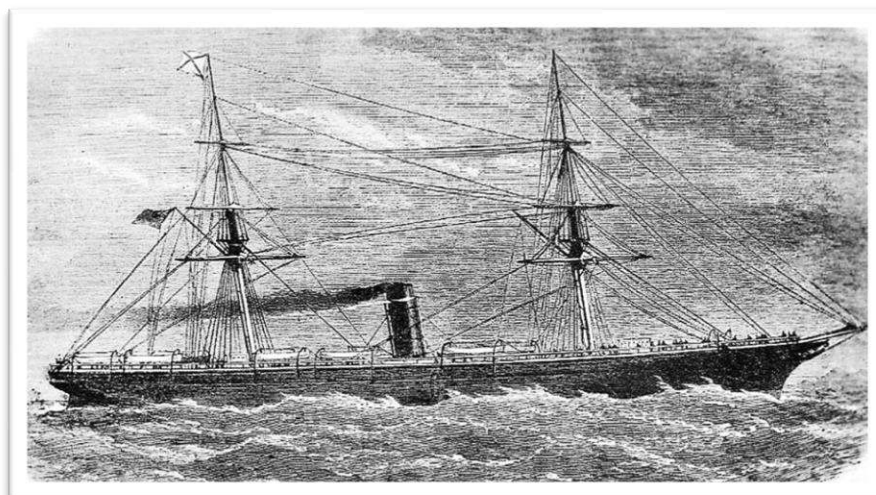
Do dia 7 de corrente em diante os mesmos Srs. Blondin e Amato & Seyssel exhibirão uma serie de trabalhos equestres, gymnasticos e acrobaticos, sempre novidades, no Theatro-Circo da rua do Lavradio n. 94.

Terminará a função com um lindo FOGO ARTIFICIAL.

As portas da Praça abrem-se ás 2 horas. Os bilhetes estão á venda no Hotel Ravet até ao meio-dia e d'essa hora em diante no bilhetim. O respeitavel publico que assistir a este especial espectaculo fica prevenido que nos intervallos póde sair e entrar na Praça, e passear na chácara, sem que seja necessario SENHA, porque a empresa tem a resolução de não as dar.—E. Picard, agente.

Preços.—Camarotes 15\$, varandas 2\$, archibancadas 1\$, crianças 500 rs.

Il est temps pour Blondin de faire ses adieux au public *carrioca* car son départ pour l'Europe est proche. Il donne seul une représentation d'adieu le vendredi 17 août aux arènes de Laranjeiras et trois autres au Theatro-Circo les 18, 20 et 21 août avec la troupe endeuillée des frères Amato et Seyssel.



Le Neva

Le vendredi 24 août à 8 h du matin, Blondin, sa femme et ses trois enfants, accompagnés de Charle Niaud, d'Harry Lyons et de son épouse, embarquent sur le *Neva*, un bateau à vapeur de la Royal

1 - Le petit-fils de Julius, Waldemar Seyssel, après avoir débuté au cirque comme sauteur et trapéziste, est devenu un clown célèbre à la télévision de Sao Paulo sous le nom d'Arrelia. Les nombreux descendants de Julius ont essaimé partout au Brésil dans le monde du cirque.

Mail Steam Packet Company, à destination de Southampton. Ils sont accueillis à bord par le capitaine John Bruce.

Long de 112 mètres et jaugeant 3 025 tonneaux, le *Neva* a été construit en 1868 à Greenock, en Écosse. Il transporte dans son coffre 39 966 £ en pièces d'or et 3 500 £ en pièces d'argent et dans ses cales, une énorme cargaison de charbon, des sacs de courrier à destination de Lisbonne et de Londres, les 25 tonnes de matériel de Blondin, 7 874 sacs de café et 210 barils de tapioca.

Une heure plus tard, il largue ses amarres et manœuvre dans la baie avant de franchir la passe et de mettre le cap sur Salvador de Bahia, 750 milles plus au nord.

Maria Spelterini arrivera à Rio quatre jours plus tard, à bord du vapeur *Rio Grande* en provenance de Montevideo. Elle est engagée par le Theatro-Circo pour prendre la suite de Blondin et des frères Amato et Seyssel et donnera sa première représentation le 4 septembre. Elle fera salle comble.



Publicité de Maria Spelterini¹

Accoudé au bastingage, Blondin regarde la côte s'éloigner. Les silhouettes imposantes du Corcovado et du Pain de Sucre s'estompent peu à peu dans le lointain. Il a beaucoup aimé cette ville magnifique et ses habitants tellement chaleureux. Il y prendrait volontiers sa retraite mais Charlotte ne l'acceptera jamais tant que subsistera l'esclavage. Ce tour du monde s'achève. Voilà bientôt deux ans qu'ils ont quitté l'Angleterre. Cette période a été particulièrement heureuse et fructueuse. Heureuse, car il l'a passée en famille et a pu se rapprocher de ses enfants qui souffraient de ses longues absences². Harry Coleman a pris sa tâche d'artificier très au sérieux et a probablement trouvé là sa voie. La petite Charlotte est très fière de son nouveau rôle, même si, ayant hérité de la belle voix de sa mère, elle préfère chanter. Sa femme et ses filles seront soulagées lorsqu'elles mettront le pied sur le sol anglais car elles ont le mal de mer dès qu'elles le mettent sur un bateau. Quant à lui, il avait tout d'abord projeté de continuer jusqu'à New York pour aller refaire la traversée des chutes du Niagara, mais un câble de Stefano Parravicini l'en a dissuadé. Ce dernier vient de signer un engagement de deux mois et demi à partir du 26 octobre au Palais de l'Industrie à Paris ! C'est l'occasion rêvée de disposer du lieu le plus prestigieux, l'équivalent du Crystal Palace de Londres, pour se produire à Paris et prendre enfin sa revanche vis-à-vis de son pays

1 - *Gazeta de Noticias* du 9 septembre 1877

2 - Même remarque de Pierre (voir note N°2 page 69)

natal qui l'a toujours méprisé. Fructueux, ce voyage l'a été, même s'il a perdu le compte de ses gains¹, car il ne garde jamais d'argent liquide sur lui et fait des virements à sa banque de Londres au fur et à mesure des rentrées, sans jamais en noter les montants. Il estime avoir ainsi accumulé sur son compte 60 000 £ en quatre ans, depuis son premier départ pour les Indes et l'Australie, ce qui lui laisse la possibilité de prendre sa retraite dès qu'il le voudra, peut-être après son prochain passage au Palais de l'Industrie. À 54 ans, il l'aura bien méritée. De jeunes artistes talentueux, telle Maria Spelterini, convoitent son trône ; il est temps de leur laisser la place.

Le lundi à 6 heures du matin, le *Neva* entre dans la baie de Tous le Saints et jette l'ancre devant le port de Salvador de Bahia, ancienne capitale du Brésil au XVI^e et XVII^e siècle et deuxième ville la plus peuplée du pays avec une population de 130 000 habitants. Les voyageurs disposent de quelques heures pour débarquer et se promener dans le quartier de Pelourinho, en admirant ses rues pavées pentues, ses bâtiments colorés et ses églises baroques, dont celle de São Francisco qui est ornée de boiseries dorées.

En début d'après-midi, après avoir pris livraison du courrier, le *Neva* reprend sa route en direction de Pernambuco², ancienne capitale du Brésil hollandais au XVI^e siècle et troisième ville du pays avec une population de 117 000 habitants. Il l'atteint en moins de deux jours de navigation et y fait une courte escale avant de repartir le mercredi 29 août cap au nord-est pour une traversée de 1 600 milles à travers l'océan Atlantique jusqu'aux îles du Cap-Vert.

Le beau temps persiste. Allongées sur des chaises longues, Charlotte et ses filles profitent du calme exceptionnel de la mer. Blondin, Charles et Harry fréquentent assidument le salon des 1^{ères} classes où ils jouent au whist de petites sommes d'argent avec d'autres passagers aussi enragés qu'eux.

Au bout de six jours de traversée, le navire atteint l'île de São Vicente, dans l'archipel du Cap-Vert. Il jette l'ancre dans la baie de Porto Grande, devant le port de Mandelo, afin de procéder à son approvisionnement en charbon. Dès que celui-ci est terminé, il reprend sa route en direction de Lisbonne, à 1 600 milles de là, et l'atteint le matin du 10 août.

La plupart des passagers, revenant pour la plupart au pays après une longue absence, quittent le navire à cette escale. Le navire met le cap sur l'Angleterre qu'il atteint le jeudi 13 septembre après un voyage de 5 000 milles effectué en 21 jours depuis Rio de Janeiro par un temps splendide. Déduction faite des temps d'escale, le *Neva* a fait le voyage à la vitesse moyenne de 11 nœuds.

Le 3 octobre Blondin se produit au Crystal Palace. Il porte sur la corde son gendre Franck Pastor.

1 - Et moi, également.

2 - L'actuel Recife

TABLE DES MATIÈRES

Tome III

Le Voyageur

Chapitre I :	Les Indes	page 1 à 19
Chapitre II :	L'Australie	page 20 à 68
Chapitre III :	Le Tour du Monde	page 69 à 140
Table des matières		page 141

La biographie du célèbre funambule Blondin

Par Jean-Louis Brenac



Premier tome « Le Héros du Niagara » (1824 à 1861), suivant le qualificatif qu'il s'est lui-même attribué : sa naissance le 28 février 1824 ; ses premiers pas sur la corde sous l'œil bienveillant de ses parents, eux mêmes funambules ; ses tournées en France ; son mariage et son départ aux États-Unis en laissant en France son épouse et ses trois enfants : ses tournées aux États-Unis avec les Ravel et les Martinetti ; son mariage avec une jeune américaine qui lui donnera cinq enfants ; ses traversées du Niagara et son départ pour Londres à la veille de la guerre civile américaine.



Deuxième tome « Le Chevalier » (1861 à 1872), titre auquel il tenait par-dessus tout, qui lui a été accordé par le régent du Royaume d'Espagne, lorsqu'il l'a décoré de l'ordre d'Isabelle la Catholique à l'occasion de sa seconde tournée en Espagne : son triomphe à Londres au Crystal Palace ; sa conquête des îles britanniques et ses tournées dans toute l'Europe et en Russie.



Troisième tome « Le Voyageur » (1873 à 1877) : sa tournée aux Indes britanniques et néerlandaises ; son naufrage ; sa tournée en Australie ; son retour à Londres pour récupérer sa famille américaine et l'emmener faire un tour du monde en passant par l'Australie, la Nouvelle Zélande, la Californie, le Pérou, le Chili, l'Argentine via le Cap Horn, et le Brésil.



Quatrième tome « Le Gobe-mouches » (1878 à 1897) – à paraître : son passage triomphal au Palais de l'Industrie à Paris ; l'incroyable escroquerie dont il est victime à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1879 à Paris ; sa ruine ; son dernier voyage aux États-Unis en 1888, terminé par un pèlerinage aux chutes du Niagara en compagnie de son fils Henry Coleman ; son dernier mariage après la mort de sa femme américaine ; ses dernières années d'activité, aveuglé par le diabète, et sa mort le 22 février 1897.



Biographie de Rosalie, sa femme légitime, et de ses descendants (1861 à 1915) - Diffusion limitée : errance de Rosalie après le départ de son mari ; rencontre de Paul Fabre, un nouveau compagnon qui lui donnera quatre enfants ; formation d'une troupe théâtrale familiale avec ses enfants ; mariage de sa fille Elmie ; décès avant 1881 ; procès intenté par ses enfants aux héritiers anglais de Blondin et voyages à Londres pour tenter de récupérer leur part de l'héritage de leur père ; adoption par Sarah Bernhardt de leur petite troupe théâtrale ; mort de son petit-fils Aimé Costis au début de la guerre de 1914. Les documents suivants sont joints : photographies de deux lettres d'Aimé Costis ; arbres généalogiques ; photographies de la famille de Rosalie ; sources de l'auteur.



Jean-Louis Brenac est ingénieur en hydraulique et mécanique des fluides (ENSEEIH) – Il a travaillé dans le monde entier au cours de sa carrière, dans le domaine des barrages en particulier. Après son départ à la retraite, il s'est passionné pour la biographie de son trisaïeul, Jean-François Gravelet, dit Blondin.

Ces biographies ne sont pas commercialisées. Elles sont éditées à titre privé et diffusées à l'intérieur d'un cercle très restreint.